

LES CHERCHEURS
DE QUINQUINAS

2^o SÉRIE IN-4^o

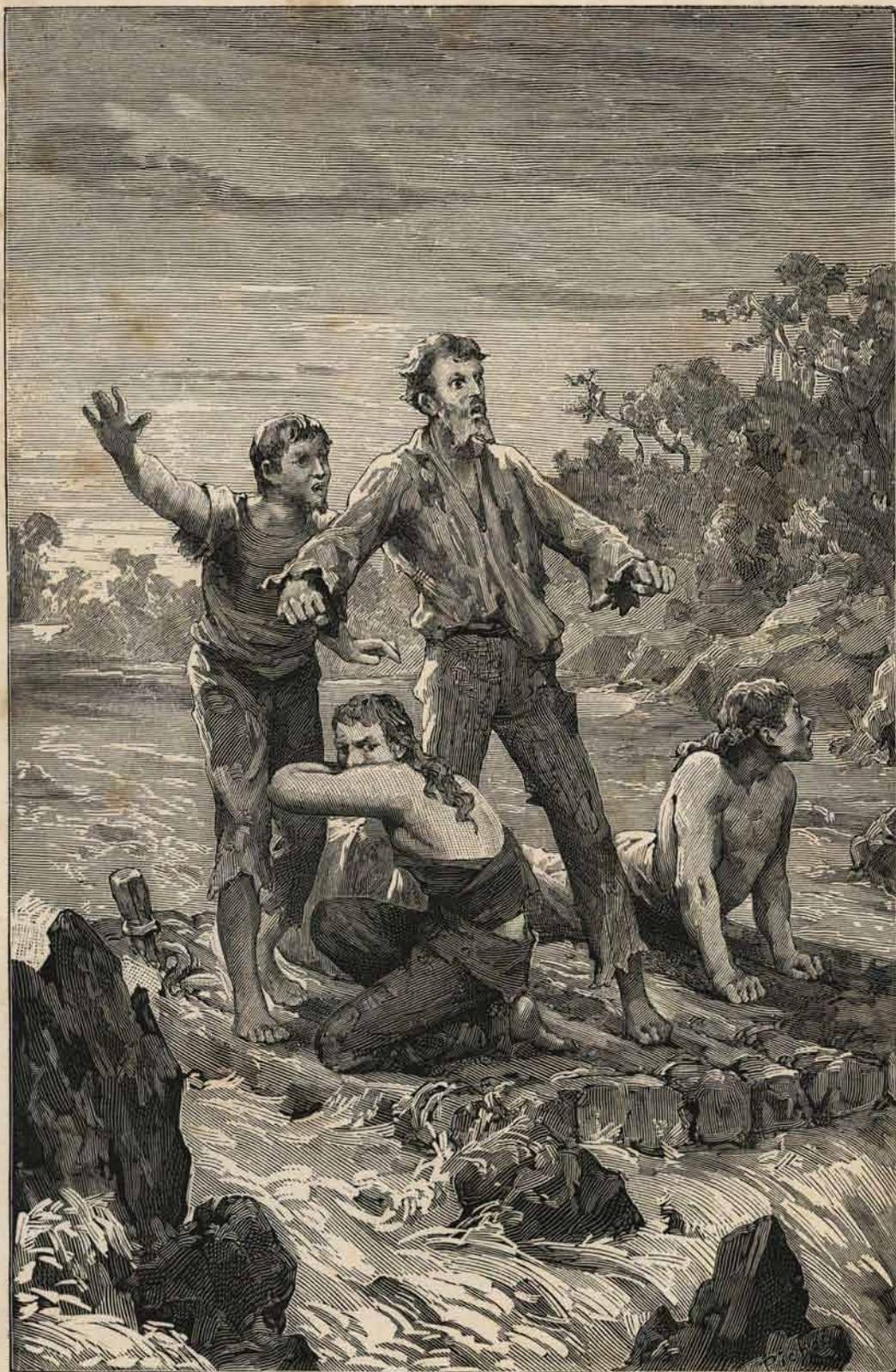
OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES ARTÈRES DU GLOBE .
LES PREMIÈRES CONQUÊTES DE L'HOMME
LE ROI DES MÉTAUX
LE PAIN DE L'INDUSTRIE
LES PAYS NOUVEAUX
NOS ALIMENTS
LES GRANDES ENTREPRISES MODERNES
MÉMOIRES D'UN ROMAIN
LES EXPLORATEURS DE L'AFRIQUE



PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS





A partir de ce moment, il ne put se rendre compte de rien, sinon d'un affreux sentiment d'horreur en se sentant « avalé » par la rivière. (P. 117.)

LES CHERCHEURS
DE QUINQUINAS

(DES VALLÉES DE CARAVAYA A L'AMAZONE)

PAR

PAUL BORY



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—
M DCCC XCI



LES CHERCHEURS DE QUINQUINAS

I

DANS LES CERROS

Par une froide journée de septembre 187., une petite troupe de piétons débouchait du couloir au fond duquel gronde la rivière de Tocuyo.

L'étape avait dû être rude, à en juger par l'air harassé des voyageurs.

En effet, avant d'aller courir dans la vallée que dominant les sommets de la chaîne de Huilcanota, le rio Tocuyo franchit la chaîne du Crucero en se glissant par une échancrure qui a coupé ou plutôt fendu en deux cette partie des Andes péruviennes. L'eau a pu à peine se frayer un passage au milieu des roches bouleversées, tourmentées, tombées des murailles à pic. L'homme a voulu suivre la même route; et, quand la hauteur des eaux le permet, quand les tempêtes, si fréquentes dans ces parages, n'ensevelissent pas les imprudents sous des flots de neige, quelques hardis voyageurs se risquent le long de l'étroite corniche qui surplombe l'abîme; sautant de roche en roche, traversant et retraversant sans cesse les gués du torrent, ils peuvent quelquefois accomplir en une quinzaine d'heures ce pénible trajet.

Leur hardiesse est récompensée par un gain de deux journées de marche. Au lieu de s'élever lentement le long des pentes et de gagner quelque passe connue seulement des bergers, ils arrivent ainsi directement au petit hameau de Quellhuacocho.

Mais nos voyageurs avaient beau presser le pas, il devenait évident qu'il leur serait impossible d'atteindre la couchée avant le milieu de la nuit.

Au lieu de neige, ç'avait été, ce jour-là, une pluie diluvienne qui était survenue au milieu du trajet, et les avait tenus prisonniers, pendant

près de trois heures, dans la partie la plus resserrée de la gorge. La rivière, gonflée subitement par cet abat d'eau, était montée en un instant de plus de dix mètres, couvrant l'étroit sentier, roulant furieusement des pans de rochers dont le choc produisait un bruit semblable à celui des détonations d'une puissante artillerie.

Captifs sur une pointe découverte dont ils sentaient les assises trembler sous leurs pieds, trempés jusqu'aux os, ils avaient attendu avec leur résignation d'Indiens que la tourmente fût passée, que l'eau eût suffisamment baissé pour reprendre leur route. En effet, au bout de quatre heures, la gorge avait repris à peu près son aspect accoutumé ; à part les roches humides encore, quelques éboulements de terres délayées qui s'écroulaient et la teinte limoneuse des eaux du torrent, rien n'indiquait qu'une redoutable perturbation venait d'avoir lieu.

Cependant la nuit arrivait rapidement ; il fallait songer au campement et au souper, afin d'être en mesure de repartir à temps le lendemain pour arriver, le soir, à l'hacienda de Titamarca, but du voyage.

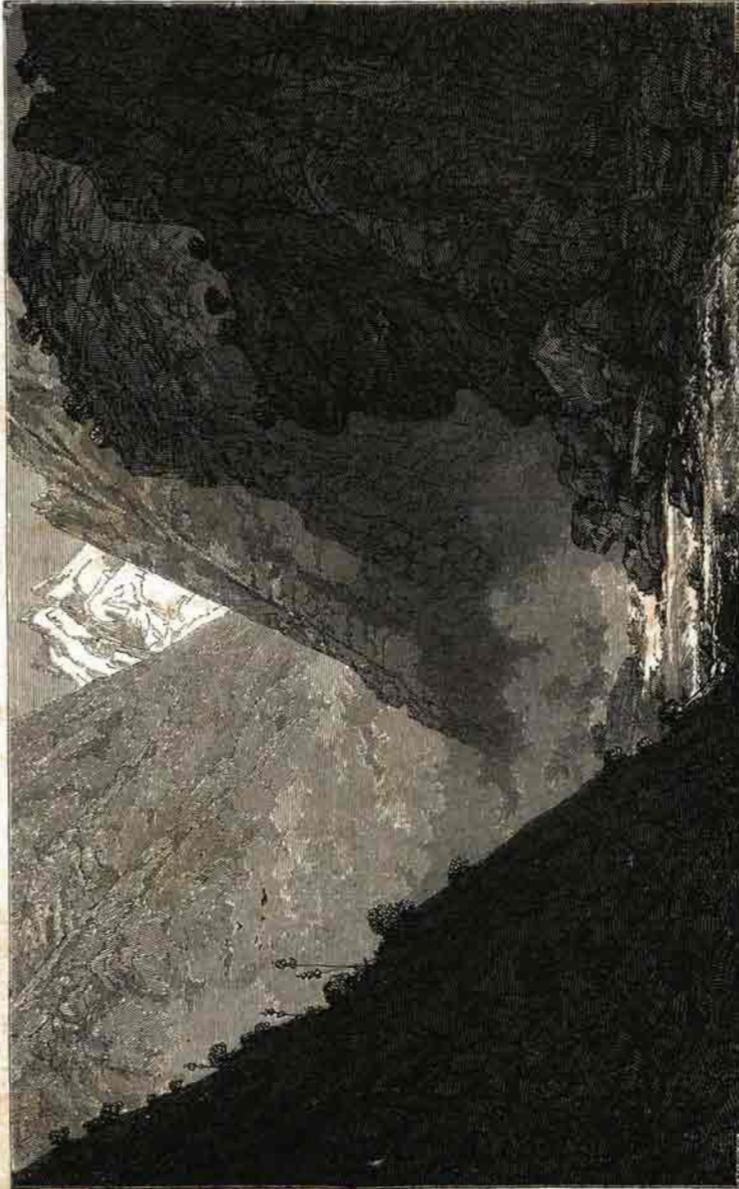
Les flancs de la montagne ne présentaient aucune trace de bois. A ces hauteurs la végétation forestière n'existe plus ; à peine si quelques buissons rabougris, longuement espacés, pourraient fournir une brassée de combustible. Aussi nos voyageurs n'entreprirent-ils même pas d'en rechercher ; mais, tandis que l'un d'eux signalait à quelque distance une dalle gigantesque surplombant au-dessus d'une aire gazonnée, un autre se mit à parcourir le voisinage, en connaisseur, tout en remplissant un sac de débris qu'il ramassait fréquemment ; un troisième imita ce dernier, tandis qu'un quatrième, ayant atteint l'abri, aplanit la petite aire de façon à offrir à chacun une surface suffisante pour s'allonger sur le sol. Le dernier des voyageurs, qui paraissait avoir une certaine autorité sur ses compagnons, ayant jugé la place convenablement disposée, fit entendre un appel strident auquel les deux chercheurs répondirent en se dirigeant vers le bivouac ; alors il tira d'un petit havresac pendu à son dos une boîte de cuivre de laquelle il ôta un briquet et une pincée parcimonieusement mesurée de vieux linge réduit en charpie. De quelques coups vivement frappés il enflamma un coin du chiffon.

Pendant ces préparatifs, une partie des sacs avait été vidée et leur contenu disposé en un cône au centre du campement. Le chef déposa soigneusement dans une petite niche ménagée à cette intention son chiffon incandescent, et bientôt, grâce au souffle de ses robustes poumons, la flamme se mit à jaillir. Un des voyageurs alla remplir à un ruisseau voisin une marmite de fer qu'il portait sur son dos et la plaça sur deux pierres rapprochées. Puis ils sortirent d'un coin de leur havresac un morceau de *charqui*¹, d'aspect réellement peu appétissant, et le jetèrent dans l'eau bouillante.

¹ Le *charqui* est de la viande desséchée dont tous les voyageurs de l'Amérique du Sud font la base de leurs provisions de route.

En attendant que la cuisson fût suffisante, le chef examina la provision de combustible, et, ne la jugeant pas suffisante, il engagea ses compagnons à grossir le tas de *bosta*, pendant que la nuit n'était pas encore complète.

La *bosta*, unique combustible de ces hauteurs désolées, n'est autre



Défilé du rio Tocuyo.

chose que la fiente desséchée des nombreux troupeaux de bœufs, de lamas et de vigognes qui pâturent à l'état presque sauvage l'herbe aromatique des pentes. Le premier souci de tout voyageur que sa mauvaise fortune oblige à bivouaquer ainsi est de se procurer une certaine quantité de *bosta* pour faire cuire son souper et entretenir le feu du bivouac. Celui qui a la chance de rencontrer une hutte où quelque

grossier berger lui donnera l'hospitalité ne trouvera pas chez son hôte d'autre combustible. On lui montrera avec fierté des piles de sacs pleins de bosta patiemment récoltée dans la *puña*, et il remarquera tout autour du foyer, s'interposant entre lui et la chaleur du feu, un rempart savamment édifié de déjections qui achèvent de se dessécher avant d'être en mesure de faire cuire les repas de la famille.

Ce fut presque sans mot dire que le souper fut absorbé ; puis, s'étant roulé dans la couverture encore mouillée qu'il avait en bandoulière, chacun se rapprocha le plus possible du feu, tandis que l'homme de veille ajoutait quelques galettes de bosta à celles qui achevaient de brûler.

A peine les brouillards du matin eurent-ils remplacé le froid sec de la nuit, que les voyageurs furent sur pied ; et le jour n'était pas encore levé que le campement était abandonné. Ils avaient tout à gagner en combattant par l'exercice de la marche la pénétrante humidité qui s'ajoutait aux glaces nocturnes.

Lorsque les premiers rayons du soleil eurent dissipé le rideau de vapeurs flottant dans les vallées, la petite troupe put voir se dérouler une fois de plus sous ses yeux l'immense panorama toujours saisissant, quoique monotone, écrasant par son immensité, mais fastidieux par son uniformité, des montagnes andines : au loin, les volcans et les hauts sommets neigeux émergeant de l'interminable chaîne, sortes de bastions gigantesques dominant de fantastiques murailles ; puis, tout autour, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, la même pauvreté de végétation, les mêmes accidents de terrain, et cette physionomie morne et désolée qui caractérise les régions où le feu et l'eau ont tour à tour imprimé leurs traces.

Depuis six longues heures déjà nos hommes suivaient une sorte de sillon où le soleil, démasqué, dardait des rayons de feu, quand, au détour d'un rocher, ils aperçurent une silhouette humaine se profilant immobile sur le bourrelet pierreux du chemin. A quelques pas plus loin était un groupe qu'ils reconnurent pour une femme accompagnée de deux enfants ; des moutons et des lamas paissaient sous la surveillance de la famille et d'un roquet maigre et rageur, qui hérissa son poil en aboyant avec fureur à l'aspect des passants.

Si rares que fussent les voyageurs dans ces régions désolées, l'homme fit semblant de ne rien voir, et, debout sur un quartier de roche comme une statue sur son piédestal, continuait de jeter aux échos de la cordillère les modulations de son *pincullu*, ou flûte à trois trous. Plus curieuse, la femme suspendit le mouvement du fuseau qu'elle tournait chargé de laine, et les enfants laissèrent les cailloux qu'ils s'exerçaient à lancer dans les pattes de leurs animaux avec une adresse qui promettait pour l'avenir des artistes en ce genre de sport.

Son air fini, le rustique gardien daigna calmer d'un coup de pierre les aboiements féroces et prolongés de son chien ; alors les voyageurs,

s'approchant, s'informèrent de la distance qui les séparait encore de l'hacienda.

« Quand vous aurez passé le *puerto* des collines d'en bas, vous n'en serez plus qu'à deux ou trois *cocadas*. »

Le *puerto* ou passage annoncé apparaissait à l'horizon comme devant exiger encore une longue marche ; mais nos voyageurs n'en étaient pas à compter quelques kilomètres de plus ou de moins à l'approche du but



Pasteur indien de la *puña*.

et d'un bon gîte dont la pensée doublait le courage que leur donnaient de fréquentes *cocadas*.

En tous ces pays il serait inutile de demander aux travailleurs, et surtout aux porteurs et piétons de tout ordre, le moindre effort sans les savoir amplement approvisionnés de feuilles de coca.

Dans chaque région du globe, l'homme recherche dans certains végétaux des principes stimulants dont il éprouve un impérieux besoin. Tandis qu'en Chine c'est le thé, dans les parties méridionales de l'Asie le bétel, en Orient l'opium, en Afrique la noix de kola, ailleurs le tabac et tant d'autres substances qui se mâchent ou se fument ; dans les régions andines, c'est la coca qui est pour l'Indien la plante bienfaisante qui lui fait supporter le froid, la faim, la soif, qui lui apporte la distraction et l'oubli, qui le rend insensible à la fatigue et lui permet d'accomplir d'étonnants tours de force de résistance. Tous dans le bas

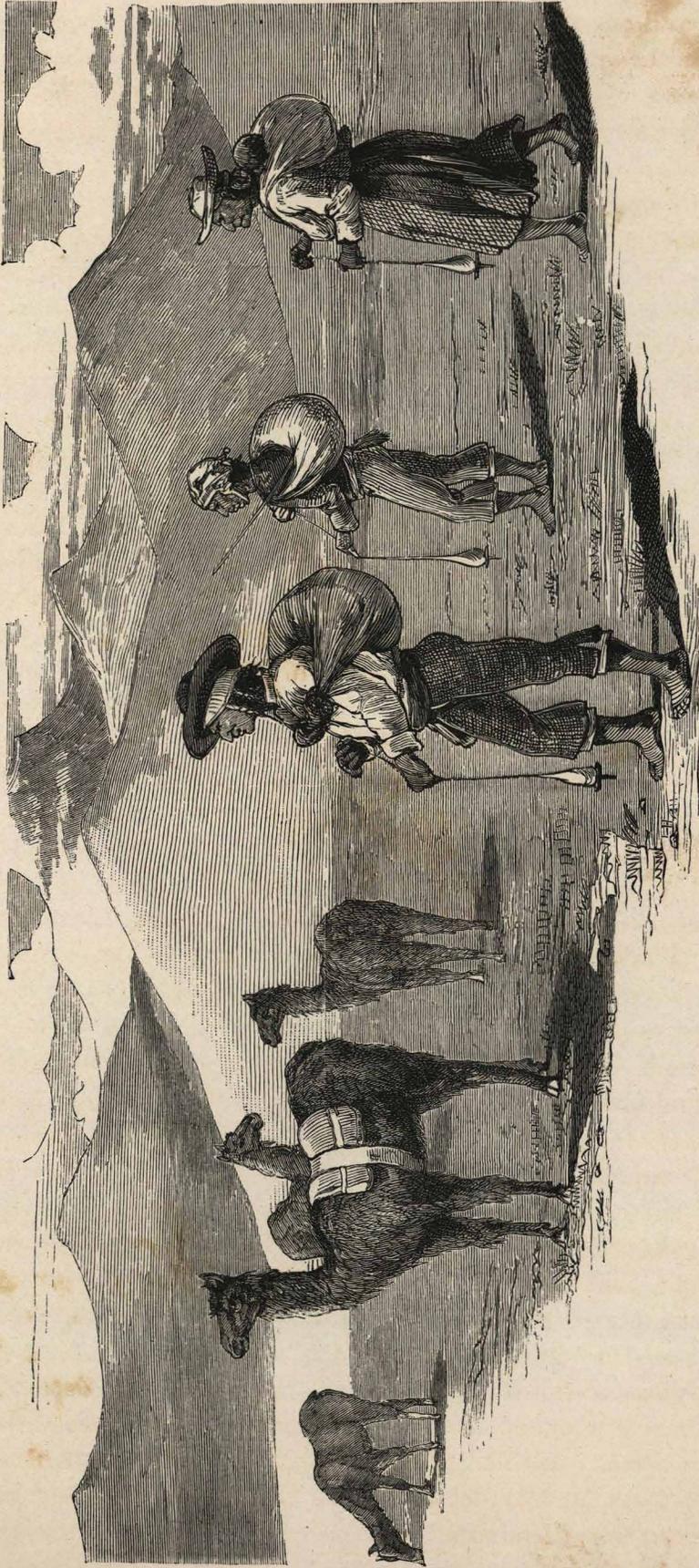
peuple sont *coqueros*, c'est-à-dire consommateurs de coca. Quelques-uns en sont fanatiques, au point de rejeter presque toute nourriture ; dans ce cas, il y a un excès qui détruit la santé ; mais en général l'usage modéré de la coca n'a rien de nuisible et ne produit pas les résultats morbides de l'opium, ni même du tabac.

Le principe actif de la plante chère aux Péruviens, la cocaïne, ne constitue pas, ainsi qu'on l'a cru pendant longtemps, un aliment d'épargne, selon l'expression médicale ; c'est plutôt un anesthésique, qui agit sur les papilles stomacales et empêche de sentir les douleurs de la faim. Son action est un peu analogue à celle de l'alcool, qui donne un « coup de fouet » au buveur, au détriment de l'organisme en général. L'énergie qu'elle procure n'a pas une longue durée, car elle ne dépasse guère quarante minutes, à peu près le temps nécessaire à franchir deux ou trois kilomètres. Aussi les indigènes ont-ils pris comme unité de mesure du temps la cocada, c'est-à-dire le délai nécessaire à la mastication d'une petite boule formée d'une demi-douzaine de feuilles de coca. Ils ont une telle habitude de cet exercice et ils y apportent une telle précision, que l'on peut vérifier, montre en main, la régularité presque mathématique avec laquelle ils renouvellent l'opération.

L'Européen encore peu au fait de ces habitudes locales éprouve un réel étonnement quand il voit le chef de file de sa caravane s'arrêter en pleine marche, sans cause apparente. C'est le moment de la cocada ; et il n'y a pas de motif ni de raison qui fasse continuer leur route à ses porteurs. Alors chacun tire d'une sorte de blague pendue à son cou quelques feuilles de coca et se met à les mâcher ; puis, avec les dents, la langue et les lèvres, il en forme une petite boule qu'il roule plusieurs fois dans sa bouche. Cette préparation achevée, il ouvre une petite gourde attachée par une lanière de cuir et fermée par une cheville de bois servant de tête à une épingle qui plonge jusqu'au fond ; il en passe la pointe sur ses lèvres, l'enfonce dans la gourde et la retire couverte d'une poudre blanche qui n'est autre chose que de la chaux vive pulvérisée. Les raffinés remplacent la chaux par des cendres de *mollé* ou bananier, que beaucoup apprécient davantage. Ramenant l'épingle à sa bouche, le coquero en traverse en tous sens la boule délicatement posée sur sa langue, évitant avec soin le contact corrosif de la chaux, puis il replace son épingle dans la gourde après l'avoir soigneusement essuyée. On repart aussitôt, en ruminant avec calme ce mets singulier. Quarante minutes après on recommence.

Nos piétons n'avaient pas terminé leur seconde cocada depuis qu'ils avaient franchi le puerto, qu'ils aperçurent devant eux, à une heure de chemin à peine, l'hacienda de Titamarca, dont les nombreux bâtiments s'étendaient sur une plate-forme dominant légèrement les alentours.

Cette agréable découverte eut pour effet immédiat d'accélérer la marche des voyageurs ; la perspective d'un gîte et d'un souper de



On voyait les *cholós* poussant devant eux leurs bêtes et tordant, les hommes comme les femmes, de longs fuseaux de laine tout en rapportant sur le dos leur récolte de bosta.



*chano*¹, arrosé de flots de *chicha*, fut si puissante, qu'ils en oublièrent la dernière cocada.

A mesure qu'ils approchaient, la vie se manifestait autour d'eux : quelques bergeries parsemaient les anfractuosités de la montagne ; le soir approchant, on voyait les *cholos* poussant devant eux leurs bêtes et tordant, les hommes comme les femmes, de longs fuseaux de laine tout en rapportant sur le dos leur récolte de bosta. Puis les cultures se montrèrent, indiquant le voisinage de l'hacienda : suivant l'exposition du sol ou sa nature, c'étaient de vastes pièces de pommes de terre, d'*alfalfa* ou luzerne, de maïs, de blé, d'avoine, d'orge, de quinoa doux ou amer, d'*oxalis tuberosa*, seuls végétaux susceptibles de culture dans ces parages rigoureux.

Enfin ils atteignirent la demeure même, dont les importants bâtiments s'alignaient sur trois côtés d'un vaste parallélogramme. Ils risquaient fort de demeurer dehors, noyés qu'ils étaient dans la foule relativement nombreuse des vachers, cholos, laboureurs, péons, muletiers, *mozos* et *chasquis* regagnant leur logis, sans la perspicacité d'un cholo basané et chevelu, qui semblait une façon de majordome.

A peine les eut-il interrogés, qu'il rentra précipitamment dans le principal corps de logis en s'écriant sur un ton de joyeux étonnement et répétant :

« Les cascarilleros ! les cascarilleros ! »

Il reparut bientôt, suivi d'un homme dans la force de l'âge, dont l'aspect et la tenue indiquaient une position supérieure.

« Que demandez-vous ? »

— Nous arrivons de Moyobamba, répondit le chef de la troupe, et nous voulons nous entretenir avec le seigneur maître de Titamarca, auquel nous sommes adressés par son ami José-Perez Armandariz.

— Alors c'est bien vous que j'attends, » dit leur interlocuteur, qui n'était autre que el señor José-Calixto-Oruela-Domingo-Cirillo-Juan de Choquehanta-Martinez, descendant d'une vieille famille de souche espagnole et propriétaire du domaine.

« Entrez, vous allez souper et dormir ; demain nous causerons de nos affaires. »

Sur un signe, le cholo qui avait présenté les nouveaux arrivants les précéda et les fit entrer dans un bâtiment de côté, où ils se trouvèrent subitement en face d'une vingtaine d'individus entourant une table copieusement servie.

On fit place aux cinq convives ; puis, sans même leur demander qui ils étaient, on les laissa se rassasier et boire à leur aise.

¹ Mets composé de certaines variétés de pommes de terre cuites avec du fromage après avoir été exposées à la gelée pendant plusieurs nuits.

II

DON JUAN DE CHOQUEHANTA

Dans leur immense système, les cordillères des Andes comprennent des zones diverses présentant les conditions les plus variées de climat, de cultures, d'habitants. Dans leur traversée de la Bolivie, du Pérou et de la Colombie, elles sont surtout caractérisées par leurs embranchements parallèles, dont quelques-uns, particulièrement au Pérou, sont occupés par des plaines supérieures situées ordinairement à une altitude de trois mille cinq cents mètres.

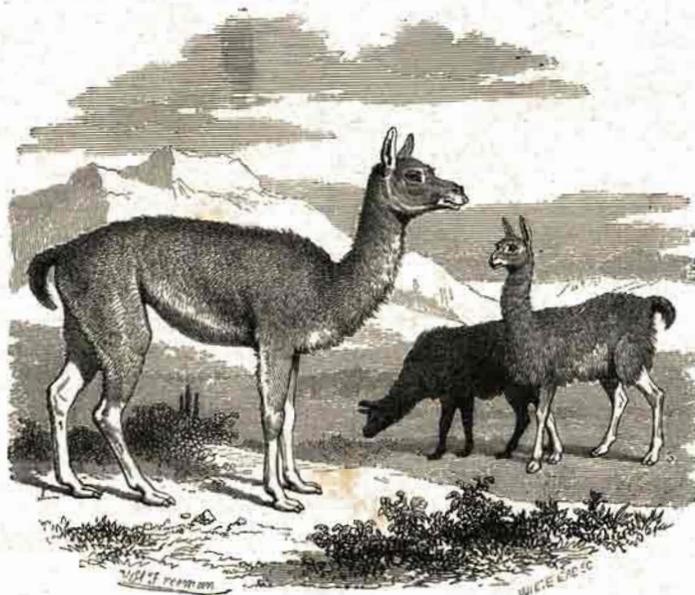
Sur une longueur d'environ quatre cents kilomètres et une largeur d'à peu près cent vingt kilomètres, s'étendent une série de plaines nues et presque stériles ; aucun arbre n'en rompt la monotone uniformité ; une herbe sèche et jaunie par les vents glacés qui y soufflent pendant les trois quarts de l'année couvre le sol. A droite comme à gauche, courent du nord au sud deux immenses murailles de crêtes neigeuses, de pitons en feu et de pics infranchissables. Presque chaque jour la neige et la grêle alternent avec des tempêtes tropicales, pour faire de cette région, dans la même journée, un intolérable Sahara et une rude Sibérie. Et pourtant toute une population, clairsemée, extrêmement clairsemée, est fixée dans ce pays bouleversé. De loin en loin, quelquefois à plusieurs journées de marche l'un de l'autre, des bergers gardent les troupeaux que nourrissent les pentes herbeuses et les roseaux des marécages ; dans les meilleurs endroits circulent des bandes de chevaux sauvages et de bœufs, d'un naturel particulièrement farouche. Dans les sites abrités on découvre une petite ferme, parfois même un village, si toutefois on peut donner ce nom à l'agglomération des cinq ou six misérables huttes qui le composent ; on y a défriché des champs qui permettent au blé, au maïs et à d'autres végétaux d'achever leur maturation pendant les quelques semaines d'un été brûlant.

La contrée comporte aussi quelques points particulièrement favorisés

où se remarquent des exploitations de quelque importance. Ces rares domaines sont les oasis de ce désert, auquel on donne le nom de région des *puñas*.

Les plus importantes de ces fermes se rencontrent dans le département de Cuzco, et sont particulièrement recherchées, à cause de la facilité avec laquelle leurs produits s'écoulent, grâce au voisinage relatif des villes peuplant le plateau péruvien.

L'hacienda de Titamarca était peut-être la plus considérable de la région et devait son importance moins à la bonne direction qui y régnait qu'à sa situation et à ses conditions exceptionnelles.



Lama, vigogne et alpaca.

Elle terminait précisément la grande puña des Andes d'Avisca ; son territoire, qui ne couvrait pas moins de deux mille kilomètres carrés, était situé sur les pentes nord de la chaîne du Crucero. La puissante sierra lui faisait, dans la direction de l'est à l'ouest, un écran qui la protégeait efficacement des vents glacés du sud ; de telle sorte que, tout en étant soumises au rude climat de ces hauteurs, ses terres pouvaient porter des récoltes d'une variété et d'une abondance inconnues ailleurs.

Les plateaux voisins des neiges nourrissaient d'innombrables troupeaux de bœufs, de moutons, de lamas, d'alpacas, de vigognes, dont la viande fraîche ou séchée, le cuir, les cornes, le suif, la laine, le beurre et le fromage, expédiés dans les provinces et jusque sur la côte du Pacifique, formaient une branche de revenus considérables. Au versant des puñas, des troupes de chevaux à demi sauvages, qu'on traquait seulement tous les trois ans, croissaient et se multipliaient en pleine liberté, sans souci pour leur maître, auquel leur vente assurait une rente certaine.

On utilisait les longs loisirs d'hiver à la fabrication de grossières mais excellentes étoffes tissées avec une partie de la laine des troupeaux.

Aux produits du sol s'ajoutaient encore ceux de deux mines : l'une d'or, l'autre d'argent, contenues dans les flancs de ces montagnes toutes sillonnées de veines métalliques précieuses, inexploitées et inexploitable pour la plupart, faute de voies de communication.

Une propriété si complexe avait fixé autour de l'hacienda une population de trois cents individus, chiffre énorme pour ces contrées, tous employés, les hommes aussi bien que les femmes et les enfants, par le maître du domaine, qui, en échange d'un labeur incessant, leur assurait deux fois par jour une écuellée de maïs, un habit tous les cinq ans, l'hospice pour les malades, et pour les ivrognes une prison qui ne chômait guère. Aucun peuple n'absorbe d'aussi copieuses rasades d'eau-de-vie que les habitants des Cordillères. Ceux de Titamarca n'y manquaient pas, employant consciencieusement à l'unique distraction de boire les quelques *dineros*¹ formant chaque mois l'appoint de leur salaire.

Don Juan de Choquehanta n'était pas un maître plus exigeant qu'un autre, mais le *sang bleu* qui coulait plus ou moins pur dans ses veines lui donnait, comme à tout individu de ces pays se rattachant à la race blanche, une idée très supérieure de sa propre personne et le plus profond mépris pour le bétail humain chargé de lui assurer les revenus réguliers qu'exigeait son genre de vie.

Sur ce point, il différait de bon nombre de ses pareils qui, tout en cherchant à éblouir par leur luxe, ne savaient ni compter ni pourvoir à leurs prodigalités. Juan de Choquehanta n'était point follement prodigue, mais il aimait à se montrer magnifique à l'occasion. Dans sa superbe résidence de Cuzco, où le ramenaient chaque année les premières rafales d'hiver, il tenait table ouverte. Aucune maison n'était plus hospitalière que la sienne ; s'il offrait, c'était toujours largement. Mais il présentait une particularité bien rare chez un Hispano-Américain : il ne jouait pas. L'absence seule de ce défaut eût suffi à le préserver des bouleversements de fortune, là-bas si fréquents qu'ils forment la règle générale. Il ne jouait pas ; mais, comme il ne s'opposait pas à ce qu'on jouât chez lui, ses vastes salons étaient un lieu de rendez-vous pour les plus intrépides joueurs de la société de Cuzco. Il se faisait et se défaisait là, chaque saison, des fortunes énormes, de quoi ruiner ou enrichir un département entier. C'est ainsi qu'il avait vu se disperser, s'émietter, tous les domaines voisins du sien. Sur un coup de dés se jouaient couramment, non point de grosses sommes, puisque le Pérou, le pays du monde le plus riche en métaux précieux, ne possède que fort peu d'espèces monnayées, mais des maisons dans la ville, des plantations dans la plaine, des mines en pleine prospérité, des haciendas tout entières représentant parfois d'immenses espaces.

¹ Le *dinero* a une valeur de cinquante centimes.

A la vue de ces beaux coups, don Juan ressentait toutes les émotions du joueur, mais il ne se laissait pas entraîner par la passion du jeu.

Des personnes bien informées affirmaient à ceux qui s'étonnaient de tant de retenue chez un tel homme qu'il n'en avait pas toujours été ainsi, et que Juan de Choquehanta était un démenti vivant donné à cette opinion générale qu'un joueur était incorrigible. Elles donnaient à entendre qu'un terrible drame de famille, survenu pendant sa jeunesse, lui avait inspiré la sagesse qu'on admirait tant et déterminé son genre d'existence.

En quelques mots nous pouvons mettre nos lecteurs au courant de la situation.

Don Juan n'avait encore que dix-neuf ans et promettait déjà par ses prouesses de joueur de ne se montrer inférieur à aucun de ses congénères, lorsque son père, alors gouverneur de la province d'Arequipa, riche propriétaire et grand importateur de vins de France, l'envoya surveiller à Islay, port le plus proche, un arrivage important. Il s'agissait, en réalité, beaucoup moins de présider à la mise en sûreté de la précieuse marchandise que de traiter aux conditions les plus avantageuses avec le directeur de la douane d'Islay pour échapper aux droits onéreux perçus au profit du trésor péruvien.

Qu'on ne se récrie pas trop. Ces mœurs, moins communes aujourd'hui, du moins très atténuées par une sévère surveillance des côtes, étaient à cette époque parfaitement admises et tolérées dans tous les pays hispano-américains. Tel haut personnage, même du gouvernement, qui se fût indigné de sentir peser le moindre doute sur sa délicatesse, ne se faisait aucun scrupule d'appliquer toute son intelligence, de déployer toutes les ressources de sa diplomatie, de son ingéniosité, à frustrer les caisses publiques en partageant avec les agents de l'État les bénéfices ainsi réalisés.

Cette manière d'agir ne pouvait, on le conçoit, que développer et maintenir la vénalité des fonctionnaires, qui est toujours une des plaies saignantes de ces pays.

Quoi qu'il en soit, Juan de Choquehanta, muni des instructions paternelles, s'abouchant avec le digne señor Perez Veragno, lui annonça l'arrivée prochaine d'un trois-mâts attendu avec un millier de barriques de vin. Il lui faisait en même temps la proposition avantageuse de ne voir débarquer que trois cents barriques, sous la condition que le reste acquitterait par barrique un droit d'un *sol*¹, versé dans la caisse... personnelle du chef des douanes.

Celui-ci, trouvant le profit inférieur à ses espérances et pensant avoir aisément raison d'un jeune homme à ses débuts comme négociant, s'indigna hautement qu'on eût conçu la blessante combinaison qui lui était

¹ Le *sol* de dix dineros a une valeur de cinq francs.

soumise et, pour mieux marquer son attachement à son devoir, menaçait son interlocuteur de le faire immédiatement jeter à la porte, s'il ne lui présentait sur l'heure ses excuses pour avoir osé mettre ainsi en doute sa probité de fonctionnaire.

Non seulement le débutant, qui savait son homme, ne fit aucune excuse, mais il fit d'un mot tomber cette belle indignation :

« Parfait, seigneur douanier, dit-il; vous ne trouverez dès lors pas mauvais que je me prive de votre concours et que je m'adresse tout simplement à votre compère William Cauxtown. Au surplus, j'aurai encore un bénéfice marqué à me servir de lui. »

Ce nom de William Cauxtown avait eu le privilège d'amener sur le visage du chef des douanes d'Islay une assez vilaine grimace. Il avait ainsi la preuve que le jeune négociant, dont il comptait avoir si aisément raison, était au courant des petites affaires de Perez Veragno. Il réfléchit un instant, et, comme si rien de particulier ne s'était produit, il s'étendit longuement sur la dureté des temps, sur la difficulté qu'il y avait à servir son pays principalement quand les appointements magnifiques auxquels il avait droit lui étaient si rarement payés; il fit ressortir la cruelle nécessité où il se trouvait de réparer ces oublis de la caisse gouvernementale, et par-dessus tout combien il avait à cœur de conserver avec l'illustrissime seigneur gouverneur d'Arequipa les excellentes relations qu'il avait toujours eues.

Don Juan le laissa parler sans l'interrompre, et se levant comme pour prendre congé :

« Ainsi donc, c'est entendu, señor Veragno : j'entre mille barriques moyennant qu'au moment où les sept cents premières seront à l'abri dans nos magasins, vous recevrez six cents sols; puis vous exercerez les droits de douane sur les suivantes.

— N'aviez-vous pas proposé un sol par barrique affranchie ?

— L'ai-je dit? Cela est bien possible après tout, señor Veragno. Mais, comme je perds beaucoup à ne pas employer William, il me paraît absolument équitable que vous m'accordiez quelque compensation, et je vous crois assez juste pour ne pas trouver exagérée la légère diminution que j'apporte à ma proposition première. »

L'honnête douanier se trouvait pris; il savait fort bien que, s'il refusait l'offre avantageuse du jeune homme, la part que lui réserverait William Cauxtown serait bien inférieure.

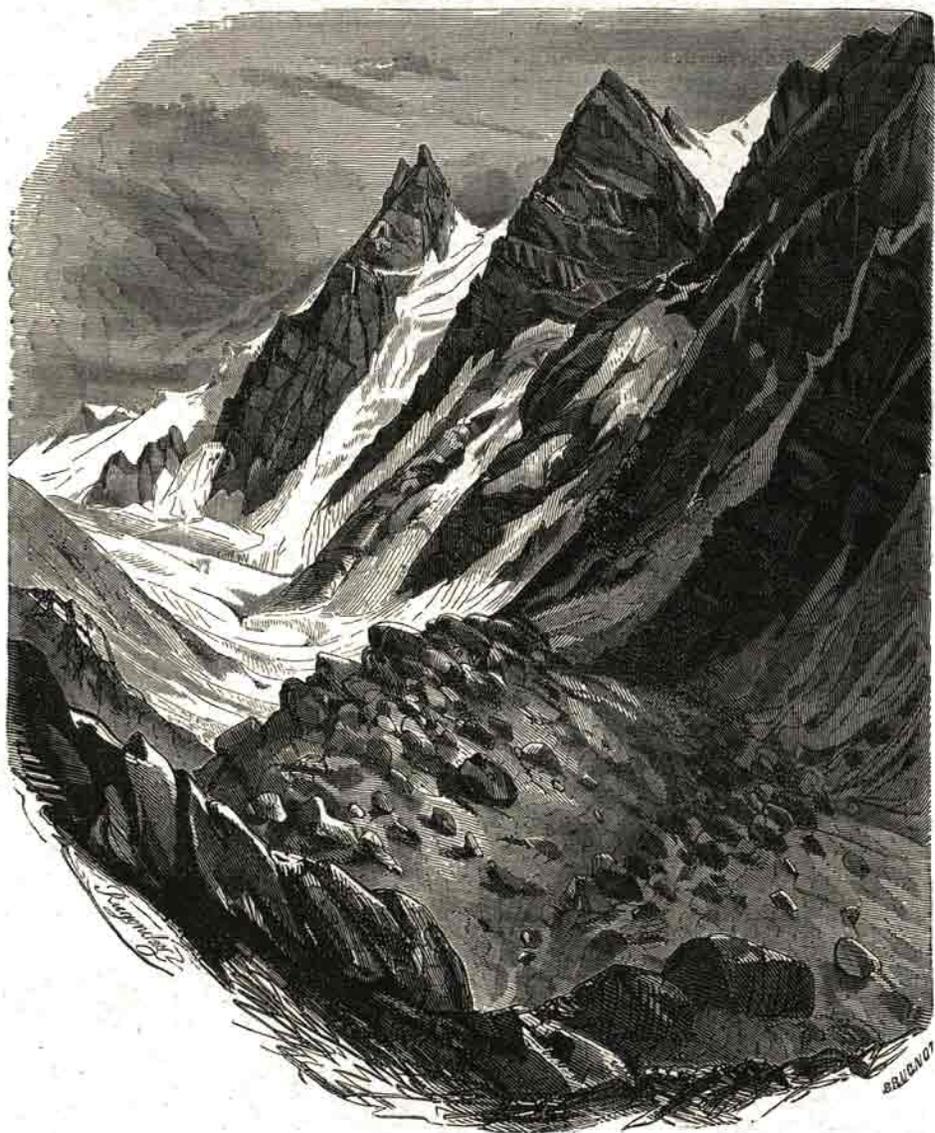
Ce fut avec force saluts que le haut fonctionnaire reconduisit jusque dans la rue celui qu'il menaçait un instant auparavant de faire jeter dehors.

Juan de Choquehanta avait suivi scrupuleusement les instructions paternelles, basées d'ailleurs sur la parfaite connaissance d'une situation qui, à cette époque, n'avait rien d'exceptionnel.

Le William Cauxtown dont le nom avait aplani les difficultés de la

transaction était un de ces bandits de mer comme les États-Unis du nord en produisent tant, lequel, avec un équipage recruté à son image, jouait le long des côtes péruviennes un rôle de contrebandier perfectionné.

Comme il n'était pas toujours facile de déposer à l'endroit convenu



A droite comme à gauche, courent du nord au sud deux immenses murailles de crêtes neigeuses.

d'avance les marchandises qu'il se chargeait d'introduire en fraude, il avait imaginé de mettre dans son jeu la douane elle-même, afin de pouvoir opérer sans dérangement. A cet effet, connaissant à la fois l'irrégularité avec laquelle émargeaient les fonctionnaires péruviens et l'élasticité de leur conscience, il faisait aux dignitaires de l'administration une rente, fort exactement payée d'ailleurs, en échange de laquelle il pouvait se livrer sans entraves à ses opérations commerciales. Sur un

avis parvenu en temps utile, il surgissait toujours, dans l'intérêt du service, quelque expédition qui nécessitait impérieusement la présence des agents précisément sur un point diamétralement opposé à celui où le contrebandier avait besoin d'opérer.

En vrai Yankee, dépourvu de scrupules et trouvant bon l'argent d'où qu'il vint, William Cauxtown avait apporté certains perfectionnements à son honnête commerce. Comme la plupart des négociants, aussi bien que la douane elle-même, devaient sauvegarder au moins les apparences, qu'il eût été difficile de toujours remplir ses magasins de marchandises n'ayant acquitté aucun droit, et que des recettes par trop maigres eussent pu faire soupçonner de négligence l'incorruptible chef des douaniers d'Islay, le contrebandier entraînait de temps à autre quelques chargements qui acquittaient des droits réguliers. Il se bornait, en ce cas, à une commission modérée que le seigneur Veragno prélevait sur sa caisse après avoir convenablement *régularisé* ses écritures.

Cependant l'entente des deux associés n'était pas tenue tellement secrète qu'elle demeurât complètement ignorée du haut commerce. Les plus avisés parmi les négociants imaginèrent de traiter eux-mêmes avec le chef des douanes au moyen de forfaits avantageux pour les parties; mais un jour, ayant refusé de subir les conditions de Veragno, un d'eux eut l'idée de s'adresser directement à William Cauxtown, qui, pour un prix modéré, lui déposa, dans une anse discrètement abritée de la côte, un plein chargement de meubles et de vêtements confectionnés. Veragno, furieux d'avoir été joué, n'eut d'autre ressource que de se montrer désormais plus *coulant*. C'est pourquoi il avait si aisément acquiescé aux conditions que lui imposait le jeune Juan de Choquehanta.

L'opération, d'ailleurs, était bonne pour tous deux; le chef des douanes empochait un pot-de-vin de trois mille francs, et le négociant *économisait* à peu près vingt-cinq mille francs de droits.

Précisément au retour de cette expédition, et comme il apercevait déjà les clochers d'Arequipa, le jeune homme avait été rejoint par un *chasqui* porteur d'une lettre dans laquelle le secrétaire de son père l'invitait à hâter son retour, sa présence devenant indispensable.

Aucune explication n'était donnée; mais les termes assez vagues de cette lettre ne laissèrent pas que de l'étonner un peu. En arrivant, il fut saisi par l'aspect morne de la maison, ordinairement si animée. Pressentant quelque chose, il interrogea le premier *mozo* qu'il rencontra; au lieu de répondre, cet homme s'enfuit. Intrigué, le cœur saisi soudain d'une crainte vague, il monta précipitamment aux appartements de son père; à la porte, il se heurta précisément au secrétaire qui lui avait envoyé l'étrange lettre et le mit en demeure de lui fournir des explications. Aux réponses embarrassées de celui-ci, il comprit aussitôt qu'un malheur avait dû arriver, et il se précipita anxieux dans la chambre où son père se tenait habituellement. Un groupe silencieux, où se voyaient

un prêtre et un médecin, entourait un lit sur lequel il aperçut son père, le visage déjà envahi par la pâleur de la mort; des linges ensanglantés enveloppaient sa tête, qu'un domestique s'efforçait de maintenir sur les oreillers.

Le regard du jeune homme fit le tour de cette scène lugubre, et aussitôt un cri déchirant s'échappa de sa poitrine :

« Ma mère ! où est ma mère ? »

Personne ne répondit; chacun se regardait comme pour décliner la mission difficile d'expliquer l'absence qui avait frappé l'attention de don Juan.

Le prêtre se dévoua pour essayer de calmer la douloureuse impression qu'allait produire la connaissance de la situation.

« Mon fils, lui dit-il, il faut faire appel à tout votre courage, parce que Dieu vous éprouve d'une façon inattendue. L'épreuve est, hélas ! plus cruelle que vous ne supposez. Non seulement vous n'avez pu arriver à temps pour revoir votre père, mais encore...

— Achevez, je vous en prie; si terrible que ce soit, j'aurai le courage d'entendre ce qui vous reste à apprendre. Ma mère ? »

Alors, avec des précautions infinies, employant mille circonlocutions qui montraient toute la part qu'il prenait au chagrin du jeune homme, le prêtre, un vieil ami de son père, lui fit le récit du drame qui venait de s'accomplir et que nous résumerons en peu de lignes.

Poursuivi depuis plusieurs semaines par une déveine persistante, don Ramon de Choquehanta voyait avec un chagrin profond, lui si heureux joueur, son patrimoine et ses ressources disparaître avec une rapidité inquiétante. Son humeur s'en ressentit; sa préoccupation était devenue si apparente, qu'il s'était attiré de la part de ses amis habituels quelques réflexions sonnantes mal à ses oreilles et qui eurent le don de porter son irritation à l'extrême.

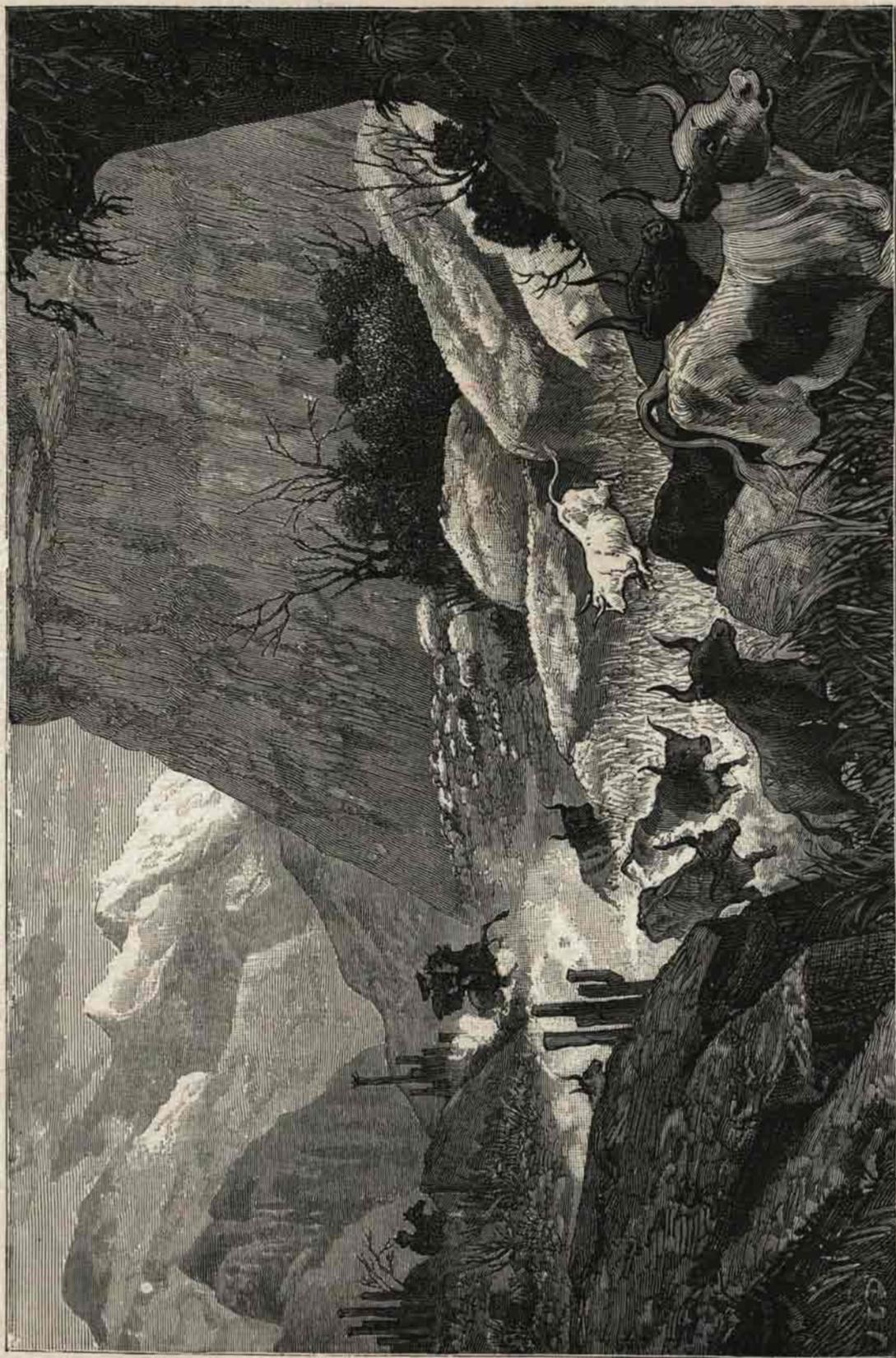
Passionné comme tout joueur malheureux et voulant donner le change sur sa disposition d'esprit, il résolut de vaincre la fortune qui le persécutait. Profitant d'une grande fête offerte par le corps consulaire d'Arequipa, il s'installa à une table de *monté*, décidé à ne quitter la place que remis à flot. La chance lui sourit tout d'abord, et il voyait ses espérances sur le point de se réaliser; il avait devant lui des sommes considérables, sans compter ce qu'il avait gagné d'enjeux représentés par des propriétés, lorsque, parmi les spectateurs de la partie, le consul des États-Unis, avec lequel il sympathisait peu, lui fit remarquer, sur un ton moitié badin, moitié blessant, que la fortune avait cessé de lui tenir rigueur et qu'il devait s'en montrer bien reconnaissant. Piqué par cette observation faite en présence de nombreux témoins, don Ramon répondit à ce personnage que puisqu'il paraissait trouver la fortune trop bonne à son égard, il lui était parfaitement loisible de corriger ses erreurs en lui gagnant ce qu'il jugeait de trop dans son gain.

Sans dire un mot, l'homme du Nord s'assit à la table, et alors commença entre les deux adversaires une de ces fantastiques parties qui ne se jouent que dans ces pays d'outre-mer. Comme pour justifier sa réputation d'inconstance, la chance tourna subitement contre le joueur si heureux tout à l'heure. Non seulement son gain disparut tout entier, mais encore, pour ne point paraître accablé sous les coups du sort, don Ramon se mit à risquer des enjeux formidables, dans l'espoir, chaque fois déçu, de réparer ses pertes. Son adversaire, froid, impassible même, se contentait d'approuver d'un signe de tête les propositions du gouverneur. Chaque coup était un gain pour le consul. Vint un moment où, n'y tenant plus, voulant à tout prix ramener la fortune à lui, don Ramon joua sans plus rien calculer. A chaque insuccès il doublait son enjeu et ne parvenait qu'à aggraver sa situation.

La partie durait depuis plusieurs heures déjà dans ces conditions de folie, quand le consul, se levant tout à coup, fit observer au gouverneur, avec une intonation de froide insolence, que, tout en ce monde ayant une limite, il lui paraissait convenable d'arrêter là les engagements que don Ramon avait dû prendre envers lui par suite de sa déveine persistante.

La galerie, composée en grande partie de gens connaissant la situation respective des deux joueurs, paraissait souscrire au sens blessant de ces paroles. Un nuage de sang passa devant les yeux du gouverneur outragé; d'un bond il se précipita sur son adversaire comme pour l'étrangler; on s'interposa, et l'on reconduisit les deux ennemis chacun chez soi, remettant au lendemain les explications et les règlements nécessaires.

La nuit fut horrible pour don Ramon. Malgré sa surexcitation, il put reprendre assez de sang-froid pour apprécier sa situation : c'était la ruine la plus complète, la misère et le déshonneur pour lui et les siens. Cette constatation une fois faite, il s'absorba dans de profondes réflexions; puis il se leva, paraissant avoir fixé ses idées. Il passa dans son cabinet de travail, où il écrivit fiévreusement une longue lettre à son fils Juan; enfin il fit prier sa femme de venir le trouver en lui amenant son second fils Rafaëlo, âgé de cinq ans. A peine doña Isabella eut-elle pris place sur le siège qu'il lui désigna, que, se dressant de son fauteuil, il saisit dans son vêtement un revolver dont il déchargea le premier coup entre les deux yeux de la malheureuse, qui tomba foudroyée. Profitant de la stupeur de son fils, il prit l'enfant par les cheveux et, lui tenant la tête renversée, il lui tira dans la bouche un coup qui fit voler en éclats le crâne du pauvre petit. Le bruit des détonations avait donné l'alarme, et, comme l'on se précipitait, il appliqua son arme sur sa tempe, et une nouvelle détonation retentit. Il s'affaissa comme une masse; mais, soit que l'arme eût dévié, soit que sa main eût tremblé, la balle demeura dans la tête. Il n'était pas mort; néanmoins il n'en valait guère mieux. Le premier moment de confusion une fois passé, on reconnut que doña Isabella et son fils n'étaient plus que des cadavres. Don Ramon,



Les plateaux voisins des neiges nourrissent d'innombrables troupeaux de bœufs.



transporté sur son lit, ne put reprendre connaissance, et quand, deux jours après, son fils apparut, il venait d'expirer.

En son absence, on avait dû procéder à l'ensevelissement de sa mère et de son frère. Il lui restait à rendre les derniers devoirs à son père.

C'est alors qu'il put lire la lettre écrite avant la catastrophe et dans laquelle don Ramon lui apprenait que, ruiné par sa passion du jeu, ne se sentant ni la force de survivre à son déshonneur ni celle de voir les siens plongés dans la misère dont il s'avouait l'auteur, il avait résolu de les faire échapper à ce triste sort en leur enlevant la vie et en se tuant après. Il demandait pardon à son fils et lui conseillait de ne pas céder plus longtemps à cette passion du jeu, qui était déjà la sienne. Il terminait en exprimant l'espoir qu'étant à l'âge d'homme il pourrait se tirer des difficultés avec lesquelles il le laissait aux prises.

Don Juan avait un caractère énergique et de la loyauté. Dès le lendemain des funérailles, il réunit les créanciers de son père, leur abandonna absolument tout ce qu'il possédait, ne se réservant qu'un cheval pour quitter le pays et une somme de cinquante sols pour faire face à ses premiers besoins. Deux jours après il se dirigeait vers l'intérieur, dans la direction de la Paz, sans rien faire connaître de ses intentions.

Trois années s'étaient écoulées depuis le terrible drame que nous avons raconté ; personne ne songeait plus à la famille de Choquehanta, si tristement disparue d'Arequipa, lorsque l'alcade se trouva un matin en présence du jeune Juan qui venait lui réclamer les actes mortuaires de ses parents.

Il apprit de lui qu'il avait gagné la Paz avec l'intention de trouver un poste de majordome en chef dans l'une des grandes haciendas qui longent la rivière de Guapay, de l'autre côté des Cordillères. Il avait été assez heureux pour s'y rencontrer avec un des propriétaires les plus progressistes de la Bolivie, lequel, reconnaissant en lui le désir de s'éloigner et séduit par sa fermeté de caractère, lui confia le soin d'étendre une grande opération d'élevage dans les *campos* du Guapay.

Il était là depuis bientôt deux ans, quand il reçut de Cuzco un avis lui annonçant la mort d'un oncle de sa mère, don Eusebio de Passafore-Martinez. Ce parent, déjà fort riche par lui-même, avait vu sa fortune s'augmenter encore par le décès de son fils, unique héritier de sa mère, morte avant lui. Plongé dans le deuil par la perte de tous ceux qui lui étaient si chers, le malheureux avait trainé depuis une existence des plus tristes et se renfermait dans sa douleur, fuyant les consolations, se complaisant dans ses souvenirs pénibles. Il s'était éteint ignorant la catastrophe qui avait presque détruit la famille de Choquehanta et croyant sa nièce encore de ce monde pour recueillir son opulente succession. Elle échut de cette façon à don Juan, son petit-neveu. Les documents qu'il venait réclamer à l'alcade d'Arequipa n'avaient d'autre but que d'établir ses droits.

La superbe hacienda de Titamarca était un des principaux morceaux de cette fortune qui lui survenait si inopinément.

La grande fierté qui avait préservé don Juan de toute défaillance au moment de sa catastrophe lui servit aussi dans ce retour de prospérité. Il lui dut la ferme résolution de ne plus rien demander au jeu. Il se fit également une loi, afin d'échapper à toute sollicitation importune comme à tout entraînement, de ne jamais avoir de débiteurs, d'être large dans sa manière de vivre, somptueux même, généreux avec ses amis, mais de ne se créer envers les autres aucune obligation embarrassante. C'était, en somme, un plan de vie égoïste qu'il se traçait; et, pour rencontrer moins d'entraves à son exécution, il avait constamment refusé d'enchaîner sa liberté par le mariage.

Au moment où nous le rencontrons il avait dépassé la quarantaine, ne connaissant qu'une seule préoccupation : ne point dépenser au delà de ses revenus, afin d'éviter tout embarras.

Il partageait son existence entre ses amis de Cuzco et Titamarca, qui lui fournissait l'occasion des grands exercices de sport dans lesquels il excellait. C'était pour lui une occasion toujours avidement recherchée de réunir ceux de ses voisins qu'il pouvait inviter sans que sa fierté eût trop à souffrir du contact de gens d'un niveau social souvent peu relevé.

Ces joyeuses et nombreuses réceptions, très appréciées dans la puña, alternaient avec l'accomplissement de ses devoirs de grand propriétaire et suffisaient largement à l'emploi de son temps pendant le séjour qu'il faisait chaque année à Titamarca.

III

L'HACIENDA DE TITAMARCA

Quand, le lendemain, les nouveaux arrivés furent mandés par le maître du logis, il ne restait plus trace de la fatigue des jours précédents.

« Vous dites donc que mon ami Armendariz vous a choisis parmi les plus habiles cascarilleros de Bolivie, et qu'il vous a envoyés ici après vous avoir fait connaître ce que j'attends de vous ?

— Le seigneur Armendariz nous a envoyés vers vous, en effet, répondirent les péons boliviens. Il a fixé en votre nom les termes de notre contrat, mais il ne nous a rien fait connaître de particulier. Nous sommes engagés pour venir faire, à des conditions que nous reconnaissons être avantageuses, la récolte de vos écorces et montrer le métier à quelques-uns de vos gens.

— Il y a du vrai dans ceci ; mais Armendariz ne vous a pas tout dit, parce que, ne voulant point faire connaître chez vous la situation des *manchas*¹ à exploiter, j'ai préféré vous faire donner ici vos dernières instructions. Au surplus, vous serez prochainement renseignés. Un chasqui vient de m'annoncer l'arrivée imminente de personnes qui s'intéressent ainsi que moi à l'opération pour laquelle je vous ai fait venir. En les attendant, reposez-vous, mangez et buvez. »

La journée n'était pas achevée qu'un grand vacarme de jurons, de piétinements de chevaux et de mules, de cris remplissant la principale cour de l'hacienda, annonçait l'entrée d'une caravane qui devait être nombreuse, à en juger par la quantité de bêtes de bât que l'on déchargeait.

En effet, les hôtes attendus par don Juan venaient d'arriver.

Après les premiers saluts d'usage, ils furent introduits dans une vaste salle, où des rafraîchissements leur furent offerts.

¹ On donne ce nom aux fourrés d'une certaine importance comprenant principalement des *chinconas* exploitables.

« Je ne vois pas avec vous notre ami Blanco de Gutierrez; lui serait-il arrivé quelque malheur?

— Nullement, répondit le plus âgé des voyageurs, homme portant vigoureusement la cinquantaine bien sonnée; mais, quelques heures avant le départ et comme nous l'attendions pour prendre avec lui nos dernières dispositions, il nous a fait savoir qu'une affaire des plus graves réclamait sa présence immédiate à Urubamba. Il comptait régler cette affaire assez rapidement pour nous rejoindre peut-être en route, et assurément pour nous retrouver ici; il priait même qu'on lui accordât un répit de vingt-quatre heures pour le cas où il se verrait retardé.

« Nous avons marché assez lentement depuis quatre jours que nous avons quitté Cuzco; s'il a pu expédier ses affaires aussi promptement qu'il en avait l'intention, il doit être à peu de distance. Nous le verrons sans doute arriver ce soir ou demain dans la matinée; car il n'a pas eu, ainsi que nous, tous les embarras du convoi.

— Je le souhaite comme vous, mon cher Duret, répliqua don Juan, mais je doute. Je connais assez Blanco pour supposer que cette fois, comme cela lui est arrivé déjà si souvent, de tardives réflexions lui auront fait changer d'avis au dernier moment. Il a beaucoup d'élan, mais peu de persévérance; je ne serais pas surpris que, ne sachant comment se dégager d'une expédition où il y aura, vous le savez, de rudes fatigues à supporter, il ait imaginé l'obligation du petit voyage que vous dites.

« Au surplus, vous pourrez vous passer de lui; il n'a pas, ainsi que vous tous, un rôle du premier ordre à remplir dans l'affaire. Son aide n'est pas à dédaigner, loin de là; mais il n'est qu'un auxiliaire dont nous pouvons nous passer, s'il vient à faire défaut.

« Mais, puisqu'il a demandé un répit de vingt-quatre heures, que risquez-vous de le lui accorder? J'y trouverai, moi, le grand profit de vous posséder quelques moments de plus.

« Précisément des voisins de la puña doivent se joindre à moi pour opérer un *rodeo* qui a lieu dans deux jours; et comme ces réunions locales sont des occasions de fêtes pour nous autres, exilés de la montagne, vous me permettrez de vous retenir pour y assister. Pendant ce temps, Blanco, s'il doit venir, aura tout le loisir d'arriver.

« Nous avons d'ailleurs besoin de causer de nos affaires; nous le pourrons tout à notre aise ce soir, avant que mes invités n'absorbent une trop grande part de mon attention. »

Ceux à qui Juan de Choquehanta s'adressait ainsi étaient quatre personnages, dont trois au moins appartenaient à la race blanche.

Le premier d'entre eux, celui que l'hacendero avait nommé Duret, était un Français ayant bien cinquante ans, dont la physionomie ouverte, l'œil vif et la vigueur remarquable prévenaient en sa faveur.

Après de lui se tenait un jeune homme de vingt-cinq ans qui, aux caractères bien accentués de l'Européen joignait cette beauté particulière aux créoles, et cette profondeur du regard qui semble concentrer dans les yeux toute l'intensité de vie spéciale à ces produits de deux sangs. Il était impossible de méconnaître un air de parenté très marqué entre ces deux hommes. En effet, c'étaient le père et le fils.

Le père, un Français, ayant longtemps fait le commerce à Caracas, avait épousé une des beautés de la ville, Conception-Mariam-Iñez, fille de Isidoro Perulaz, un alcade réputé pour les services rendus à ses compatriotes. De cette union, rompue par une mort prématurée, était né Alfonso-Manoël-Paul-Charles, que son père désignait toujours de préférence par son prénom français de Charles.

Lorsque le jeune homme fut en âge, Duret l'envoya en France faire des études très complètes. Quand il quitta son pays d'origine, Charles put montrer glorieusement un diplôme d'ingénieur des arts et manufactures, fruit d'un travail acharné qui l'avait toujours maintenu dans les hauts rangs de sa promotion. Mais la joie du retour fut troublée par un renversement de fortune. Son père, victime d'un changement de gouvernement, dut cesser son commerce d'importation et songer à reconquérir une position à l'âge où d'ordinaire l'on songe au repos.

Duret était un homme énergique; il mit à profit ses nombreuses relations, et ne tarda pas à être placé à la tête d'un syndicat de capitalistes et de commerçants qui avaient organisé à Cuzco l'accaparement de toutes les écorces de quinquinas qui venaient sur cette place.

Cette situation l'avait mis en relation avec Juan de Choquehanta, duquel provenait une bonne part des capitaux consacrés à l'affaire.

Le troisième personnage, très remuant et fort loquace, était un homme de trente-cinq ans environ, de taille plutôt petite, au teint fortement basané, sec, nerveux, qui, sous une apparence presque frêle, possédait un fonds de vigueur peu commune. Bien que répondant aux noms pompeux de Principio-Philippe-Guzman-José-Domingo d'Espronceda de Menendez de Contisaya, il ne pouvait pas pour cela faire remonter bien haut le sang noble qui, prétendait-il, coulait dans ses veines. Il comptait, en réalité, quelques générations d'alliance blanche, mais il lui eût été difficile d'en prouver la pureté, encore moins la noblesse. On le disait petit-fils d'un simple ouvrier qui avait su joindre à l'industrie du transport le commerce plus lucratif des métaux de prix; en tout cas, son père, déjà riche, lui avait légué une fortune que Domingo de Contisaya, — ainsi qu'on le désignait plus communément, — rêvait de doubler par quelque spéculation heureuse. Il était un des instigateurs et un des plus ardents collaborateurs de l'affaire qui réunissait à l'hacienda de Titamarca tous ces gens venus de côtés différents.

Quant au dernier des assistants, son attitude dénonçait l'infériorité relative de sa position. Il remplissait à Cuzco un poste de confiance dans

le syndicat des quinquinas; il était *examinador*, sorte de contremaître appelé à se prononcer sur la valeur et la qualité des écorces présentées par les vendeurs. Quispé Saraguni était presque un Indien; mais il devait à une certaine instruction élémentaire et surtout à ses connaissances techniques plus de considération qu'il n'en est ordinairement accordé à ceux de sa race.

Le restant de la caravane se composait de muletiers et de péons, qui disparurent en un clin d'œil et s'attablèrent aussitôt avec leurs congénères de l'hacienda.

Tout en soupant, Duret, qui était le chef de l'expédition, ne manqua pas de rappeler que le secret dont leurs projets avaient été entourés jusque-là étant un des éléments indispensables de succès, il importait extrêmement de ne laisser échapper aucune parole imprudente en présence des invités du lendemain.

« Vous vous rappelez, ajouta-t-il, combien ont été difficiles les négociations de notre entreprise. Nous n'avons l'appui du gouvernement que par la certitude qu'il possède de notre complète discrétion. Pour nos porteurs et muletiers, nous n'avons d'autre but que de remettre en valeur les *lavaderos*¹ de San-Gaban et de nous frayer une route commerciale vers la Madeira par le Madre de Dios, pour envoyer à moindres frais vers l'Europe le minerai et la poudre.

« L'espoir seul de puiser à même les richesses de cet ancien Eldorado les a décidés à nous accompagner si loin des routes connues. Mais nous savons combien peu il faut compter sur des résultats de ce côté.

« Quant aux *cascadores*², c'est afin d'éviter leur trop grande curiosité que j'ai prié don Juan de les engager lui-même, en leur donnant pour raison son désir d'initier ses propres péons à leurs procédés de travail, supérieurs aux nôtres. Lorsqu'ils seront en route, s'ils s'alarment de parcourir nos vallées inexplorées, nous les retiendrons par la promesse d'un gros salaire, au besoin par la force. L'essentiel, à leur sujet, sera de les mener assez loin pour qu'ils se sentent égarés s'ils sont livrés à eux-mêmes; une fois ce résultat acquis, nous n'avons plus à craindre qu'ils nous quittent.

« Si nos hommes, s'apercevant que notre programme prend des proportions plus étendues qu'ils ne supposaient, nous interrogent, nous répondrons aux péons que nous comptons nous occuper également des écorces, et aux *cascarilleros* que nous profitons de notre passage dans la contrée pour restaurer les *lavaderos*; puis, sous prétexte de laisser aux autres le temps d'exécuter les travaux nécessaires au rétablissement des lavages, nous leur ferons parcourir la *montaña* à la recherche des manchas. »

¹ Établissements où l'on se livrait à la recherche de l'or.

² Les *cascarilleros*, c'est-à-dire les ouvriers employés à la recherche et à la récolte des écorces de quinquinas, sont encore appelés *cascadores*.

Ces dispositions parurent plaire aux auditeurs de Duret; mais, comme elles ne pourraient suffire à faire comprendre exactement au lecteur les projets de nos personnages, nous allons les éclairer par quelques explications que nous essayerons de nous faire pardonner en les rendant aussi intéressantes et aussi brèves que possible.

Tout d'abord, sans prétendre faire l'historique de la plante qui fournit la quinine et ses dérivés, il ne sera point tout à fait déplacé de rappeler comment elle a pris une si large place dans la thérapeutique actuelle.

Il ne semble pas que les Incas, dont la civilisation était pourtant très avancée, aient jamais connu les vertus du précieux végétal.

Plus d'une légende absurde a circulé sur la découverte de ses propriétés bienfaisantes. Le premier fait acquis avec précision est que, vers 1637, le corrégidor de Loja, dans la vice-royauté de Quito, aujourd'hui république de l'Équateur, voyait les Indiens de son district faire un heureux usage de la poudre de quinquina.

L'année suivante, en 1638, la comtesse d'El Cinchon, vice-reine du Pérou, se trouvant atteinte d'une fièvre intermittente des plus graves, le même fonctionnaire eut l'idée de lui porter une provision d'écorces de quinquina et la décida à user du remède.

L'effet fut si merveilleux, la cure fit un tel bruit, la vice-reine reconnaissante apporta une telle ardeur à la propagation du médicament, qu'il fut bientôt connu dans l'aristocratie espagnole sous le nom de *poudre de la comtesse*.

Les jésuites, qui avaient alors au Pérou des missions très prospères, l'introduisirent à Rome et la vulgarisèrent en Italie, où les noms indiens de *kinkina* et de *kina-kina*, de *cava* ou *yara-churchu* (écorce à fièvre), furent remplacés par la dénomination populaire de *poudre des jésuites*.

Les médecins en ignoraient absolument la provenance; quelques spéculateurs en délivraient seuls de petites quantités à des prix ridiculement exorbitants, lorsque Louis XIV en acheta le secret, en 1679, à l'Anglais Talbot, dans le but de le rendre public.

Grâce à cette libéralité du roi, le quinquina fut enfin connu en France.

C'est la Condamine qui fournit les premières données exactes sur les arbres précieux et les régions qu'ils habitent. Il profita de la mission dont il était chargé avec Godin et Bouguer, dans l'Amérique méridionale, où ils mesuraient un degré de méridien, pour faire sur place de minutieuses études à la suite desquelles il restitua à l'écorce fébrifuge son nom de *kinkina*.

Joseph de Jussieu, qui continua pendant deux ans auprès de lui cette étude, fournit à l'illustre Linné des indications assez précises pour classer définitivement, au point de vue botanique, ces végétaux dans la famille des rubiacées, sous un genre unique auquel le grand savant sué-

dois donna le nom de *cinchona officinalis*, en souvenir du patronage de la comtesse d'El Cinchon.

Après de Jussieu, ce furent Dombey, Ruiz, Payon, Mutis, Humboldt et de Bonplan, puis Purdie, Hartweg et d'autres chercheurs infatigables qui, au milieu d'alternatives diverses, fixèrent les connaissances acquises et l'étendue de l'habitat des arbres à écorce.

Cependant les recherches n'avaient encore été pratiquées que du Pérou à la mer des Antilles, quand, en 1848, Weddell entreprit d'explorer à ce point de vue les Andes boliviennes, et découvrit alors que cette région renfermait en abondance les plus riches espèces de cinchonas qu'on eût encore signalées.

Ce fut une véritable fortune pour ce pays, qui néanmoins n'en sut pas profiter convenablement, et afferma peu de temps après à une compagnie formée à la Paz le privilège de cette fructueuse exploitation.

Les quinologistes, et principalement Howard, ont nettement déterminé trente espèces de cinchonas vrais, sans compter les faux quinquinas, dont l'aspect seul a du rapport avec les arbres recherchés par la médecine; mais, dans la pratique commerciale, on classe les cinchonas en trois groupes principaux: en gris, en jaunes et en rouges. Parfois on comprend sous le nom de quinquinas blancs les écorces grises les plus claires.

Chacun de ces groupes se subdivise en un certain nombre de sortes, reconnaissables à des signes différents fournis par la forme des morceaux, leur couleur, leurs dimensions, la présence ou l'absence d'épiderme et de lichens à leur surface, ainsi que par leur aspect lisse, ridé ou verruqueux, leur texture plus ou moins compacte, leur cassure nette ou fibreuse, leur saveur, et enfin leur odeur. Les commerçants attachent une grande importance à l'aspect de la fracture transversale, l'expérience leur ayant démontré que plus elle est subéreuse, plus les écorces renferment de cinchonine, et que plus la fibre en est courte, plus aussi elles sont riches en quinine.

Ce sont les racines et les écorces qui renferment dans les plus grandes proportions les deux alcaloïdes principaux recherchés dans les cinchonas: la quinine et la cinchonine, ainsi que deux alcaloïdes de même composition ou isomères des précédents: la quinidine et la cinchonidine, plus divers acides et une huile essentielle d'où les écorces tirent leurs odeurs particulières.

La teneur en alcaloïdes varie suivant l'espèce, la provenance, le sol et l'âge du sujet. Elle est plus considérable dans les écorces des racines âgées de dix-huit mois à deux ans que dans celles des tiges; elle est nulle dans les feuilles et dans les fruits. On a remarqué que cette teneur augmente sous l'influence de l'obscurité, ce qui explique les bons résultats obtenus par le « moussage » des écorces, de même que la diminution de la richesse en alcaloïdes lorsque les écorces sèches sont soumises à l'action de la lumière et de l'humidité.

Les quinquinas gris sont riches en cinchonine, tandis que les quinquinas jaunes contiennent surtout de la quinine et de la quinidine, et que les quinquinas rouges, intermédiaires entre les précédents, renferment une proportion notable de quinine et de cinchonine.

Les quinquinas gris sont recouverts de leur périderme et sont le plus souvent roulés; ils proviennent des jeunes branches, souvent recouvertes de lichens.

Les quinquinas jaunes sont en écorces plates ou roulées. C'est à cette catégorie qu'appartiennent le quinquina *calisaya* et le quinquina jaune orangé roulé, les deux plus estimés de tous les quinquinas.

Les quinquinas rouges sont de couleur rouge brun plus ou moins foncé et proviennent du tronc et des branches de variétés qu'on rencontre surtout dans la région de Cuzco.

L'habitat de ces espèces précieuses est fixé à une altitude qui varie de 1 200 à 3 000 mètres et plus, selon les espèces ou leur éloignement de l'équateur. Plus bas, l'arbre acquiert bien une taille convenable, mais il ne possède que peu ou pas de principes actifs; plus haut, il se trouve réduit à la taille d'arbuste et d'arbrisseau.

C'est toujours sur les versants orientaux des Andes qu'on le rencontre, jamais sur les versants occidentaux. Disséminé parmi les autres espèces forestières et non réuni en famille comme la plupart des essences, il se rencontre sur une longueur d'environ sept cents lieues, depuis les montagnes de Sainte-Marthe et Mérida, dans la Nouvelle-Grenade, jusqu'à la Paz et même Chuquisaca, dans la Bolivie.

Chaque année leur recherche attire dans les forêts inextricables couvrant cette immense étendue des caravanes de cascarilleros, qui, sous la conduite d'un majordome, entreprennent l'exploitation ou, plus exactement, la destruction d'un canton.

Le travail de ces malheureux est des plus rudes.

Quand ils ont choisi le centre de leurs opérations, ils commencent par construire des hangars couverts en feuilles, destinés à leur servir d'abri pour eux et leurs provisions, ainsi que de séchoirs pour leurs écorces. Puis ils défrichent un espace plus ou moins grand et sèment sur cet emplacement des courges, des ignames, du maïs, des fèves, du piment, des arachides, qui, sur ce sol d'une fécondité prodigieuse, poussent comme en serre chaude et fournissent en trois mois de quoi suppléer à leurs vivres épuisés.

Quand ils abandonnent leur campement, la plantation s'entretient d'elle-même et constitue ainsi ces cultures de cannes à sucre, de céréales, de plantes potagères, dont la rencontre inopinée est toujours une cause de profond étonnement pour le voyageur qui les rencontre en pleine forêt vierge.

Ces préliminaires réglés, les cascarilleros se dispersent dans le grand bois, munis de leur hache, de l'indispensable machete ou sabre d'abat-tis et d'un sac de provisions.

Lorsqu'il a trouvé un sujet que sa profonde expérience, tout empirique d'ailleurs, lui désigne comme étant riche en principes actifs, l'homme le déchausse et le coupe à la hache le plus près possible des racines, puis il l'élague et procède à la décortication.

A petits coups de maillet il débarrasse l'écorce de toute la substance morte ou périderme; puis, avec son machete, il pratique en long et en travers des incisions sur la partie vive de l'écorce et la soulève par fragments réguliers longs d'environ cinquante centimètres et larges de dix à douze centimètres. Ces planchettes ou *tablas*, ainsi que les écorces des branches, sont rapportées au campement chaque semaine par l'homme, qui vient y renouveler ses provisions. Là on s'occupe à les dessécher. Dans ce but, les tablas sont empilées au soleil par couches alternées formant des tas cubant de six à huit mètres. De lourdes pierres ou d'épais madriers compriment l'ensemble et empêchent les planchettes de se tordre et de gauchir; jusqu'à dessiccation complète, on enlève tous les jours ou tous les deux jours les poids qui pèsent sur les écorces, de façon à laisser pénétrer l'air et le soleil.

Quant aux écorces provenant des branches, elles sont étendues à terre; en séchant, elles se recroquevillent et se roulent en prenant l'apparence de cylindres creux, ce qui leur vaut le nom de *tubes* et de *canules* que leur donnent les cascarilleros.

Le prix élevé obtenu par les bons produits, l'extension toujours croissante de la demande, ont donné à la recherche des quinquinas une impulsion qui n'a fait que croître depuis des siècles. L'incurie des gouvernements, dont l'attention s'est éveillée trop tard, a complété l'épuisement prématuré de ces richesses, tout au moins a compromis pour de longues années le repeuplement des cinchonas¹.

A l'époque où se passe notre récit, ce déplorable état de choses avait déjà si vivement frappé l'esprit observateur des étrangers, qu'on pouvait craindre une disette de la précieuse écorce.

Le gouvernement hollandais s'en préoccupa le premier; il chargea le docteur Hasskarl de tenter l'introduction des cinchonas dans les colonies néerlandaises. De nombreux sujets furent transplantés à Java, où ils ont prospéré de façon à alimenter une grande partie du marché européen.

L'Angleterre fit de même et possède aujourd'hui des millions de sujets dans les montagnes de Ceylan, cette perle des Indes, au Malabar et sur les pentes des monts Neilgherry, au Sikim, sur le versant de l'Himalaya, et au Bengale.

Nos colonies françaises ont suivi cet exemple en plantant des cinchonas calisaya, la meilleure de toutes les espèces, et l'on commence

¹ Éclairés enfin sur leurs véritables intérêts, les gouvernements de l'Équateur, du Pérou et de la Bolivie s'occupent depuis quelques années du repeuplement régulier de leurs forêts de quinquinas.

maintenant à voir sur les marchés les quinquinas de la Réunion et de la Martinique, dont la qualité ne le cède en rien aux meilleures sortes de la Bolivie.

Les quinquinas boliviens, hâtons-nous de le dire, n'ont rien de supérieur à ceux des autres provenances; mais la variété calisaya y étant plus abondante qu'ailleurs, la compagnie concessionnaire a propagé habilement leur réputation et a su prendre une place prépondérante qu'elle a gardée longtemps.

C'était précisément la renaissance complète de cet état de choses défectueux qui avait suscité l'entreprise dont s'occupaient Duret, Juan de Choquehanta, Blanco de Gutierrez et Domingo de Contisaya. Réunissant des capitaux, mettant en commun leur expérience et leur grande activité, ils avaient résolu de conduire, sous un prétexte quelconque, une expédition à travers les vallées inexplorées ou plutôt oubliées qui s'étendent au delà des dernières Andes boliviennes, sur les confins du Pérou, afin d'y rechercher et d'exploiter de nouvelles forêts, que leur intérêt, plus que leurs connaissances géographiques, signalait à leur intention.

Le but réel de l'entreprise devait rester secret pour le public, afin d'écartier les concurrents, et surtout pour les muletiers et les péons, qui n'auraient jamais consenti à se mettre en route pour des régions où les *chunchos*¹ règnent en maîtres absolus.

Tel était le motif pour lequel de Choquehanta avait proposé Titamarca comme point de rassemblement. On devait également y faire converger le produit des récoltes opérées, et l'examinador, resté sous la surveillance de don Juan, préparerait là les envois vers la côte.

Quant à Charles Duret, sa situation dans la caravane avait un caractère tout particulier. Il se préparait par cette exploration à une mission que lui avait confiée le gouvernement vénézuélien.

A cette époque, la question des quinquinas était une de celles qui préoccupaient le Vénézuéla. Les récoltes de cette provenance, connues sous le nom de quinquina de Maracaïbo, n'obtenaient jamais qu'un prix inférieur. Cependant il paraissait impossible que le système montagneux si développé de ce pays n'offrît pas de sites plus favorables que ceux des Andes de Sainte-Marthe au développement du précieux fébrifuge.

Mis au courant de cette préoccupation, Charles Duret, s'autorisant des services des siens et de ses titres personnels, sollicita l'honneur d'élucider la question. Il rédigea dans ce but un mémoire développant les raisons par lesquelles il croyait devoir rencontrer, dans les massifs montagneux qui bordent l'Orénoque et ses affluents, des cinchonas exploitables avec profit.

Le président d'alors, le général Gusman Blanco, ne crut pas pouvoir

¹ L'Indien péruvien nommé *chunchos* tous les Indiens non civilisés qui parcourent les forêts vierges au delà des Cordillères orientales.

mieux reconnaître les services publics rendus au pays par la famille de Duret qu'en chargeant son fils Charles de la mission qu'il sollicitait.

Mais, afin d'être dans les meilleures conditions de réussite, le jeune ingénieur avait demandé un répit de quelques mois afin d'aller en Bolivie acquérir l'expérience pratique qu'il voulait posséder. Son intention était de se joindre à quelque caravane de cascarilleros et de passer avec ces rustiques compagnons une saison entière dans la montaña. L'entreprise montée par les soins de son père venait d'être décidée lorsqu'il débarqua à Islay. Aucune occasion plus favorable ne pouvait se présenter à lui. Il obtint, non sans peine, — tant les intéressés craignaient la divulgation de leurs projets, — de se joindre à l'expédition, pour laquelle son concours ne pouvait qu'être une acquisition très précieuse.

IV

UN RODEO

La nuit, qui sous les tropiques arrive toujours si brusquement, allait bientôt venir; don Juan dégustait, en compagnie de ses hôtes, d'excellent *chasqui* et de capiteux cigares provenant des meilleurs crus havanais, quand un mozo vint lui annoncer l'arrivée de quelques *chacareros*¹, accompagnés de leurs femmes.

C'étaient des invités du lendemain, qui avaient trouvé plus agréable de devancer l'invitation de leur hôte, n'ignorant pas qu'il ne s'en formaliserait point et qu'eux n'auraient qu'à s'en louer.

Quand les présentations eurent été faites, et comme il n'était plus possible de causer affaires, don Juan, sachant fort bien qu'il eût été superflu de proposer d'autre genre de distraction, fit apporter des verres.

Au coup d'œil que les *chacareros* échangèrent entre eux, il était aisé de voir qu'aucune proposition ne pouvait leur être plus agréable. La conversation, d'abord renfermée dans les questions d'exploitation, ne tarda pas à prendre un tour plus vif, puis tout à fait entraînant, grâce à l'intervention des dames, qui, pour faire honneur à leur hôte et montrer sans doute qu'elles appréciaient l'excellence de sa cave, se versaient des rasades à faire reculer un vieux sergent. Don Juan, qui connaissait son monde, n'espérant pas pouvoir éviter l'orgie par laquelle se termine toute réunion de Péruviens de condition ordinaire, voulut du moins avoir le mérite d'offrir cette conclusion à ses hôtes dans les conditions les plus agréables pour eux.

Sur son ordre, des mozos posèrent sur la table un assortiment de bouteilles et un de ces verres côtelés, de la grandeur d'un seau, que l'Allemagne, où on les fabrique, expédie au Pérou. Le maître du logis

¹ Fermiers des hauts plateaux, qui détiennent quelquefois d'importantes exploitations.

y vida successivement quatre bouteilles de bordeaux, trois de vin de Xérès, deux de rhum, édulcora et parfuma le tout avec du sucre et de la muscade; puis, dans ce breuvage incendiaire appelé *cardinal*, il laissa tomber une fraise¹, qui plongea, disparut, et revint flotter à la surface du liquide. Alors chaque convive, attirant à lui le verre phénoménal et trempant les lèvres dans le breuvage, essaya de gober la fraise, soit en la happant brusquement, soit en l'attirant au fond de son gosier par un remous perfide; mais le petit fruit, qui savait son métier, pivotait sur lui-même ou disparaissait chaque fois qu'une bouche avide l'approchait de trop près. Après de vains efforts et l'absorption volontaire ou forcée de copieuses gorgées, l'amateur, rebuté du jeu, passait le verre à son voisin, qui recommençait sans plus de succès la même manœuvre.

Ce joli passe-temps n'est, pour les Péruviens, qu'un honnête prétexte à boire.

Les pêcheurs pauvres pêchent à la fraise dans un grand verre de *chicha*, cette bière indigène de l'Américain du Sud; les riches font un mélange hétérogène et dispendieux de liqueurs fines et de vins étrangers.

Les moyens, comme l'on voit, peuvent différer, mais le résultat est le même; l'ivresse est le port où viennent fatalement aboutir ces pêcheurs de fraises.

Le divertissement dure jusqu'à épuisement de la liqueur; alors la fraise, restée à sec au fond du verre, est mangée par un des buveurs.

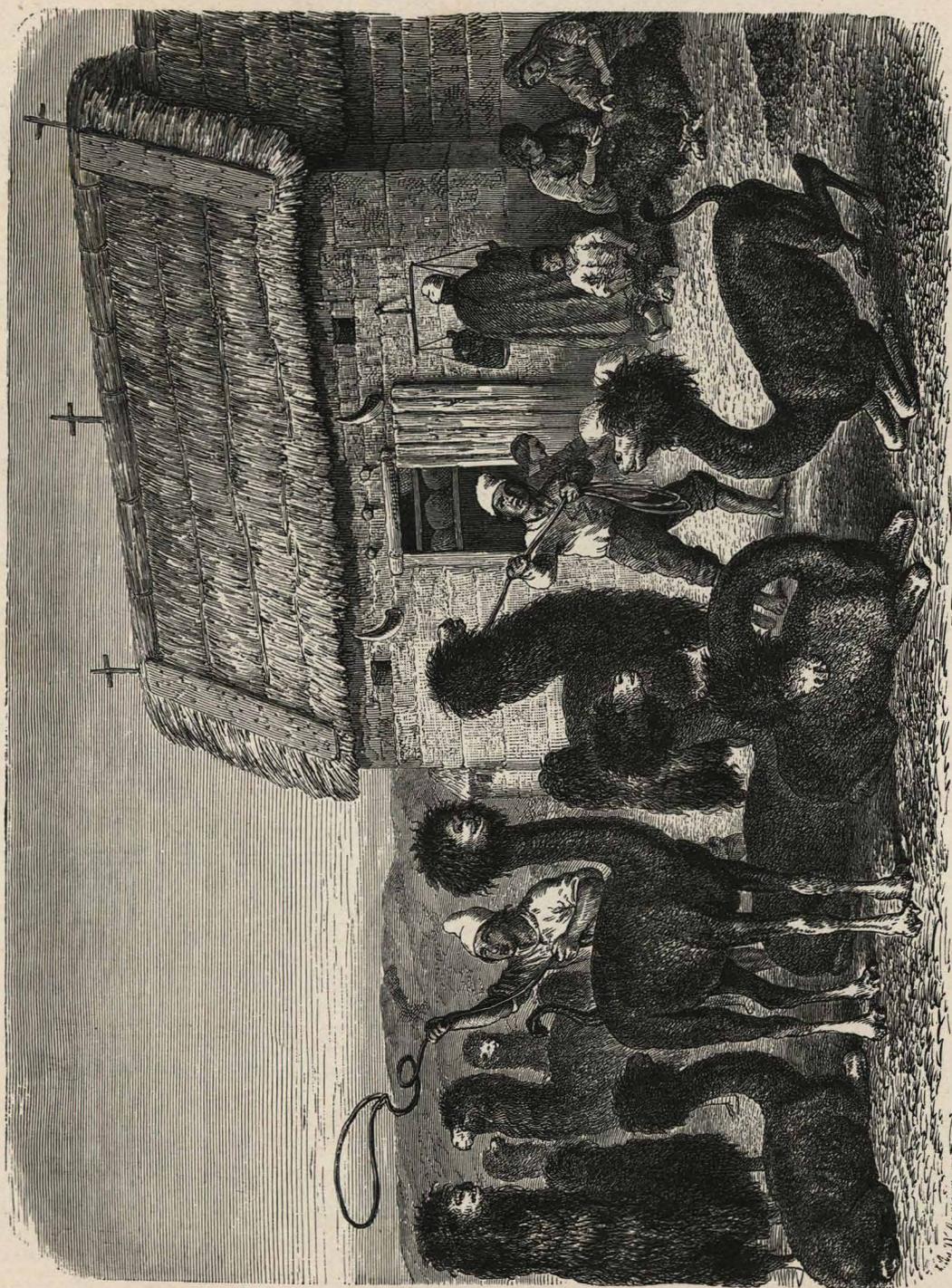
Pour qu'un cardinal soit complet, — et il est rarement incomplet, — il convient de le terminer par un petit tour de danse, qui comprend habituellement tous les pas de caractère dont le répertoire espagnol est si riche. Cette modeste sauterie complète inévitablement les pêcheurs, qui peuvent rarement gagner leur lit sans une aide sérieuse.

Cette fois, la soirée se termina sans bal. Pour y échapper, don Juan invoqua d'une part la fatigue de ses hôtes de Cuzco et l'ignorance des deux Français, qui, peu au courant des pas nationaux, se trouveraient dans l'humiliante obligation de laisser des dames se morfondre faute de cavaliers.

L'excuse fut acceptée, non sans réserves mentales, et nos voyageurs allèrent retrouver chacun la chambre où, selon les habitudes de la puña, le mobilier se composait uniquement d'un lit formé de douze toisons épaisses empilées sur le sol et garnies de draps blancs.

A mesure que le soleil du lendemain transformait en gigantesques diamants les glaciers andins, la cour principale de l'hacienda voyait arriver les hôtes attendus pour le rodeo. Hommes et femmes, tous étaient à cheval, en costume de circonstance.

¹ La fraise du Chili est extrêmement répandue dans les Andes, où, malgré la rigueur du climat, elle prospère dans les anfractuosités à l'abri des vents froids.



De temps en temps un lasso s'abattait en tournoyant.



Pendant qu'on absorbait à la hâte un repas de viandes froides, les derniers apprêts se complétaient. D'immenses trompes de fer blanc, au moyen desquelles les bergers des puñas sonnent le *ranz* de leurs animaux quand ils sont las des sons aigres de leurs syrinx, lançaient aux quatre points de l'horizon de pressants appels, auxquels tous les Indiens de la plaine répondaient en accourant ; les *mozos* s'empressaient, les majordomes groupaient les hommes, les femmes et même les enfants, en escouades munies de longues cordes, de paquets de chiffons multicolores et de piquets.

Lorsqu'on s'ébranla aux cris mille fois répétés de : « Rodeo ! rodeo ! » le coup d'œil de la colonne ne manquait pas de pittoresque.

En tête marchait le maître, entouré de ses invités, qui formaient une calvacade brillante où papillonnaient sans cesse les dames ; les intrépides amazones ne semblaient pas plus s'apercevoir de leurs exploits bachiques de la veille que de la température encore rigoureuse du matin. Derrière, venait la foule des piétons, hurlant d'une manière sauvage en agitant des perches surmontées de drapeaux aux couleurs criardes. La marche était formée par un fort peloton de *capataces*, portant, avec leurs lassos en bandoulière, de forts rouleaux de cordes en cuir tressé.

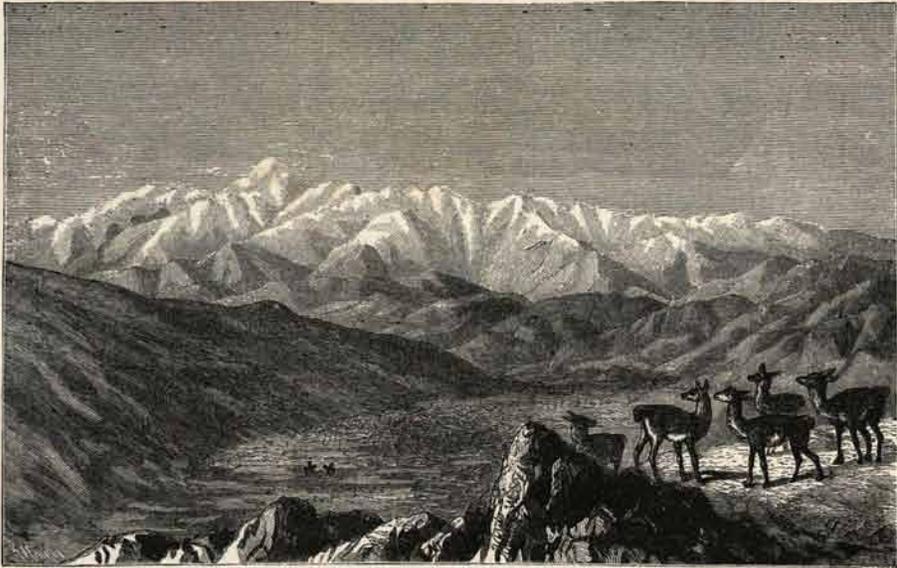
Pendant une heure, la troupe de chasseurs se déroula dans la plaine pour gagner les défilés de la montagne. Toutes les chaumières rencontrées sur le chemin étaient vides ; leurs habitants, réquisitionnés d'avance, se trouvaient déjà dans la montagne, ayant gagné durant la nuit le poste qui leur avait été assigné. Seuls deux ou trois *ranchos* présentaient, au contraire, une animation particulière : on s'y occupait de tondre les lamas. Or, comme cette importante opération ne peut être confiée qu'à des travailleurs spéciaux qui sont envoyés à des moments déterminés, la population de ces *ranchos* n'avait pu prendre part à l'expédition de chasse. On avait parqué dans une étroite enceinte tout le troupeau dont on voulait récolter la toison. De temps en temps un lasso s'abattait en tournoyant sur un lama ; l'animal était jeté à terre et, les quatre pattes liées, était livré aux cisailles des tondeurs. Un sous-majordome pesait les toisons. Quand, l'opération terminée, l'animal se relevait piteux, rien n'était plus singulier que l'aspect apocalyptique de sa tête, portant une fourrure intacte au sommet du cou long et dénudé.

Avec le produit de cette tonte, qui est fort abondante, car chaque animal donne de six à huit kilogrammes par année, il se fabrique dans toute la région andine une grande quantité d'étoffe grossière, mais solide, servant à la confection des *punchos*, qui servent, dans ces contrées aux brusques variations atmosphériques, tout à la fois de manteau et de parapluie.

L'alpaca, qui est un animal voisin du lama, n'a pas, ainsi que celui-ci, d'utilité comme bête de somme ; mais, comme il fournit une laine d'une

qualité exceptionnelle par sa finesse et son lustre, son élevage est également pratiqué sur une vaste échelle. Chaque animal peut donner cinq à six kilogrammes de laine.

Plus petite encore que l'alpaca, la vigogne vit sur les crêtes des Cordillères en bandes nombreuses que l'on pourchasse activement. Indépendamment de leur chair, qui sert à l'alimentation, comme celle du lama et de l'alpaca, la vigogne fournit en petite quantité, — à peine cent grammes, — une toison, presque un duvet, d'une finesse merveilleuse, qui se vend à peu près soixante-dix francs le kilogramme et dont on fait des tissus de haut luxe. C'est ainsi qu'un puncho de choix fait en laine de vigogne,



La vigogne vit sur les crêtes des Cordillères en bandes nombreuses que l'on pourchasse activement.

tout à fait impénétrable à la pluie, est toujours coté entre cinq cents et mille francs.

Le rodeo qu'il s'agissait de mener à bonne fin était un rodeo¹ de peaux. Les Andes sont parcourues par de nombreux troupeaux de lamas, d'alpacas et de vigognes, auxquels on fait une chasse active pour en avoir la chair, la toison et la peau. Il est de ces rodeos où, dans l'espace de quelques heures, on abat, — on massacre plutôt, — jusqu'à un millier de bêtes.

Au moment de gravir les pentes, la troupe passait devant un groupe de constructions bizarres, sortes de pyramides tronquées, élevées en pierres de fort appareil, et dont le dessus, plat comme une terrasse, semblait encore en assez bon état de conservation. Sur l'une des faces, tournée vers le couchant, était une étroite ouverture triangulaire servant

¹ On comprend dans l'expression intraduisible de *rodeos* tous les travaux de l'éleveur qui se font à cheval et ont trait aux soins des troupeaux.

d'entrée au monument. Mais il n'y avait nulle crainte que les gens du pays s'y introduisissent; une terreur superstitieuse, léguée depuis de longs siècles par la tradition, leur interdisait l'accès de ces constructions. En y regardant de plus près, on aurait pu reconnaître qu'elles remontaient à une époque déjà bien ancienne.

En effet, c'était un groupe de *chulpas* ou monuments funéraires dans lesquels les anciens Péruviens enfermaient leurs morts. Bien que nombre de ces monuments, qui pullulaient jadis, aient été détruits par les conquérants, il n'est pas très rare d'en rencontrer encore sur les points peu parcourus par les voyageurs. Les Européens, moins scrupuleux et peu sujets aux terreurs superstitieuses des indigènes, bénissent quelquefois cette rencontre, qui leur fournit un abri momentané contre les orages, si



La troupe passait devant un groupe de constructions bizarres.

violents dans ces montagnes; ils s'y glissent à plat ventre et se serrent dans l'étroit espace contre les momies qui l'occupent, et dont plus d'une, à la suite de ces rencontres, a vu troubler son repos séculaire pour aller figurer dans les vitrines de quelque musée.

A peine eut-on dépassé le groupe de *chulpas*, qu'on abordait les défilés. Aussitôt, obéissant à un geste de l'hacendero, la troupe tout à l'heure hurlante se tut comme par enchantement; il ne fallait pas éveiller avant l'heure l'attention du gibier qu'on recherchait.

On arriva ainsi dans un immense cirque, où l'on se sentait écrasé par le poids d'une solitude grandiose. Chaque groupe avait ses instructions et se dispersa à droite et à gauche, dans la direction des crêtes environnantes. Tandis que les piétons gagnaient leur poste, les cavaliers quittèrent leurs montures et se mirent à enfoncer en terre, à grande distance l'un de l'autre, les piquets dont on s'était chargé. Ils formèrent ainsi, presque à l'entrée du défilé, un espace circulaire ouvert d'un côté. Chaque piquet fut relié par une corde à laquelle les femmes accrochèrent des chiffons, de manière à placer ces épouvantails à moins d'un mètre au-dessus du sol; puis les chasseurs se tapirent derrière des blocs de

rochers. Lorsque ces apprêts furent terminés, un signal fut donné ; les hauteurs tout à l'heure si mornes se couronnèrent tout à coup d'un cercle de rabatteurs dont la ligne rejoignit bientôt les nouveaux arrivés et se mit à converger lentement vers l'enceinte en poussant des cris retentissants, en agitant les perches aux loques multicolores, en se démenant furieusement.

Ce vacarme eut pour effet de faire sortir de leurs retraites toutes les vigognes dont ce cirque était le cantonnement habituel. Effrayés outre mesure, les gracieux animaux bondirent de côté et d'autre, cherchant une issue pour fuir ; à chaque tentative ils se heurtaient aux rabatteurs, dont le cercle, allant toujours en se rétrécissant, ne tarda pas à forcer les vigognes à fuir du seul côté libre, celui de l'enceinte.

Surveillant attentivement le mouvement, les chasseurs ne tardèrent pas à reconnaître que quelques lamas se mêlaient aux vigognes. Aussitôt les capataces se glissèrent adroitement dans l'enceinte et se placèrent accroupis sur différents points, gardant l'immobilité la plus absolue. A la vue des chiffons que le vent agitait, les animaux s'arrêtèrent brusquement ; puis, affolés par les cris des rabatteurs, se précipitèrent enfin comme une avalanche ; mais, au moment de toucher l'enceinte de cordes, leur épouvante fut si forte que les vigognes n'essayèrent même pas de franchir le faible rempart qui les enfermait. Éperdues, elles se mirent à parcourir l'enceinte, qui fut refermée sur elles ; mais en même temps les capataces virent les quelques lamas de la bande s'arrêter subitement et siffler en frappant la terre du pied. Se levant comme mû par un ressort, chaque homme choisit sa proie, puis, faisant tourner rapidement son lasso, se rendit maître en un clin d'œil du groupe des lamas.

Il arrive assez fréquemment dans ces battues d'enfermer en même temps des lamas ; non seulement ceux-ci ne se laissent pas arrêter comme les vigognes par la vue des chiffons qu'agite le vent, mais ils sautent par-dessus l'obstacle ou le brisent ; alors leur exemple entraîne les vigognes, qui ont l'instinct d'imitation stupide du mouton.

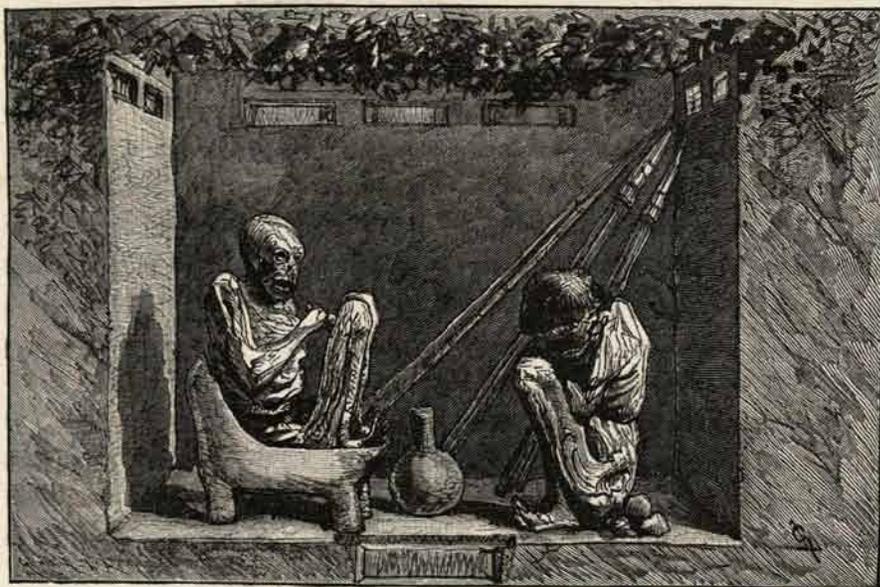
C'est afin d'éviter cette fuite que les chasseurs font tous leurs efforts pour se rendre préalablement maîtres des lamas. Quand ils y sont parvenus, ils pénètrent dans le cercle de cordes et massacrent à leur aise les vigognes capturées. Lorsque l'enceinte est vide de ses prisonniers, on transporte sur un autre point tout l'appareil de chasse, et l'on recommence jusqu'à épuisement du gibier dans le canton.

Le rodeo offert par don Juan n'était qu'une partie de plaisir et non une opération commerciale semblable à celles que font d'ordinaire les habitants de plusieurs villages, associés pour la circonstance ; on se contenta donc de cette première capture, qui montait encore à soixante-douze animaux, et l'on reprit le chemin de l'hacienda.

Mais le riche propriétaire ménageait à ses invités une surprise d'un autre genre et bien conforme à leur goût. Il proposa de prendre en

route le dîner qu'ils devaient trouver à Titamarca et de s'arrêter au sortir du défilé ; le soleil étant haut et déjà chaud, cette station en plein air ne pouvait avoir rien que d'agréable.

On s'achemina vers une échancrure de rochers, et, tandis que chacun descendait de cheval, on vit surgir un groupe de mozos porteurs de corbeilles de toutes dimensions, mais ne contenant, à la surprise de tous, que des ustensiles de table et un nombre respectable de flacons variés : nulle apparence de mets. Tandis qu'on cherchait l'explication d'une pareille lacune, Juan de Choquehanta, qui jouissait de l'embarras de son monde, donna tout bas un ordre à un des majordomes, qui disparut en



Momies renfermées dans les chulpas.

courant. Il reparaisait quelques instants après, précédant deux péons qui tiraient par sa longe un magnifique bouvillon.

Quelques-uns, commençant à comprendre, se mirent à pousser un hurra en l'honneur de leur hôte.

Par politesse pour les deux Français et pour Gutierrez, peu ou point initiés aux incidents de la vie des puñas, de Choquehanta crut devoir leur présenter l'animal en leur disant :

« Messieurs, notre dîner ! »

Et comme leurs regards interrogateurs disaient clairement qu'ils trouvaient l'éclaircissement insuffisant :

« Que nous allons manger sur place... après l'avoir fait cuire, » ajouta-t-il.

Cela parut aux Duret comme une énigme que don Juan s'amusait à compliquer. Faire cuire sur place un bœuf entier, dans ce site désolé où ne se voyait pas même une broussaille !

Mais un coup d'œil jeté sur les visages environnants leur démontra que, s'ils ne comprenaient pas, en revanche leurs compagnons semblaient hautement apprécier la politesse de l'hacendero.

Alors se passa une scène comme l'on en trouve quelquefois dans les récits des voyageurs considérés comme les moins véridiques, et qui, après avoir sans doute inspiré à Boileau le vers fameux :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

ont donné cours à ce dicton injurieux : « A beau mentir qui vient de loin. »

Le taureau, solidement attaché par les jambes, avait été couché à terre, où les péons, joyeux de prendre part à son égorgement, aidaient à le maintenir. Un des capataces lui enfonça à trois reprises dans le cou le long couteau catalan qu'il portait à sa ceinture. Une fois mort, l'animal fut mis sur le dos; on incisa son cuir de la gorge à l'anus, on sépara à coups de hache les côtes du sternum, puis les viscères et les intestins de la bête furent jetés aux vautours et aux *urubus*¹. L'eau d'une source voisine permit de laver abondamment l'intérieur. D'un des paniers on tira une provision de condiments, et les parois abdominales du bouvillon reçurent une généreuse friction de sel, de poivre, d'ail, d'oignon et de piment. Cet embaumement accompli, on rapprocha les côtes disjointes; une lanière enlevée au cuir devenu trop large servit ensuite à coudre l'animal en zigzag, comme un suron de cochenille, ce qui eut pour effet de lui donner l'apparence d'une monstrueuse mortadelle.

Le plus difficile de la besogne restait à faire : la confection de ce plat colossal.

Un homme tira d'un coin quelques sacs de bosta et en vida tout le contenu sur le taureau. Alors le capatace, érigé en maître-queux, sortit de sa poche un tube de roseau, un éclat de silex et une corne pleine de linge brûlé qui lui tenait lieu d'amadou. Il enflamma le linge, posa délicatement dessus quelques crottins, puis, s'aidant de son tube comme d'un soufflet, il les eut bientôt allumés. Quand ce petit foyer fut incandescent, il l'enfouit dans le tas sous lequel était couché l'animal, et abandonna au vent le soin de compléter son œuvre.

Au bout d'une demi-heure, la litière de bosta était devenue un vaste brasier d'une chaleur telle, qu'elle obligeait les spectateurs à reculer de dix pas. Une forte odeur de musc, qui s'en dégageait, parfumait l'atmosphère.

La stupéfaction de quelques-uns des chasseurs, il faut le dire, grandissait singulièrement à la vue de cet amas de braise, d'où pouvait fort bien sortir un rôti.

¹ C'est le nom donné aux corbeaux dans l'Amérique du Sud.

Toute l'attention du capatace était absorbée par le soin avec lequel il s'occupait d'éparpiller ou d'amonceler le feu au moyen d'un bâton, selon que les surfaces du cuir lui paraissaient plus ou moins exposées à l'action de la flamme.

Pendant que cuisait ce singulier mets, le couvert avait été mis sur quelques punchos étendus sur le sol, et les doutes sur la réussite de l'opération disparaissaient de l'esprit des plus incrédules à mesure que se modifiaient les formes et l'aspect de l'animal embrasé.

Après trois heures de cette singulière cuisson, le sauvage cuisinier annonça que son rôti était à point et qu'il allait l'apporter sur la table. Il écarta les braises avec son bâton, dont il se servit ensuite pour transporter l'animal loin du feu en le faisant rouler sur lui-même.

A première vue, on eût dit plutôt un bloc de charbon qu'un aliment apte à sustenter des hommes ; mais, comme il ne faut jamais juger du vin sur l'enseigne, et que bon nombre de convives paraissaient en connaître déjà la réelle valeur, la suture de cuir fut lestement tranchée. A peine les côtes de l'animal eurent-elles été entr'ouvertes qu'un tourbillon de vapeur brûlante, embaumée, éminemment stomachique, se dégagea de l'ouverture comme un avant-propos du plantureux repas qui attendait les convives de Juan de Choquehanta.

Quand ce nuage se fut dissipé, chaque amateur, penché sur le trou béant, put admirer le ton rose et l'aspect juteux de la viande, qui dénotaient une cuisson parfaite.

Le cuisinier fut acclamé en récompense de son chef-d'œuvre, et don Juan engagea ses invités à attaquer vivement le rôti de peur qu'il ne refroidit.

Chacun piquant, coupant, détaillant, tiraillant, se brûlant les doigts et les léchant pour calmer la douleur, préleva sur le bouvillon des tranches à rendre jaloux un Anglais famélique. Les meilleurs morceaux y passèrent. Au fond de la cavité ténébreuse s'étalait une mare de jus, jus tout aussi divin que celui de la treille et moins traître que lui, mélange ineffable de graisse, de sang, d'osmazôme à remettre à neuf les poumons d'un phtisique. Chacun en but à longs traits, ce qui eut pour effet de délier les langues, aidées dans ce mouvement d'indépendance par de copieuses rasades de vins généreux. Quand on passa au dessert, nouvelle surprise de l'amphitryon magnifique, chacun se sentit tellement à l'aise qu'un aimable laisser-aller ne tarda pas à régner, augmentant encore la satisfaction des convives. Il y eut des toasts et, entre les convives, un échange de politesses selon la mode péruvienne : ce fut le moment des *bocaditos*, signe de suprême sympathie.

Au Pérou, entre gens bien nés, l'usage est d'échanger à table, par l'intermédiaire des laquais, les fourchettes dont ils se servent, préalablement garnies d'un morceau choisi. Le laquais chargé d'opérer la substitution des fourchettes va porter à madame celle de monsieur,

remet à monsieur celle de madame; puis les deux convives, souvent placés aux extrémités de la table, se sourient mutuellement, s'adressent une inclination de tête, absorbent chacun son morceau, et le tour est fait. La bourgeoisie agit de même à l'égard des personnes qu'elle honore de son estime, mais elle use plus souvent des doigts que des fourchettes. Quant à l'homme et à la femme du peuple, qui n'a pas ces raffinements de délicatesse, fruits de l'éducation et du savoir-vivre, il fourre volontiers le manche d'un gigot ou la moitié d'un cochon d'Inde dans la bouche de l'individu objet de sa courtoisie.

Comme il n'y avait en cette circonstance ni gigot ni cochon d'Inde, les *chacareras*¹, qui représentaient à ce repas la plus belle moitié du genre humain, personnes fort au-dessus d'ailleurs de notre pruderie européenne, se contentaient d'aller tremper dans la mare savoureuse que contenaient les flancs du bouvillon quelques tranches délicatement déchiquetées avec leurs doigts, et les portaient aux lèvres du cavalier de leur choix; ou bien, roulant dans le sucre quelques morceaux de banane frite, elles se faisaient un jeu, fort admis du reste, d'en bourrer jusqu'à étouffement le convive distingué par elles.

Par réciprocité, et pour ne pas être en reste de galanterie avec ces aimables personnes, les cavaliers remplissaient de vin les verres de ces dames en leur faisant une douce loi de les vider; obligation dont, il faut le dire, l'inflexible rigueur était supportée sans la moindre répugnance.

Bientôt les cigares s'allumèrent, et l'on eût été bien embarrassé de décerner le prix d'élégance entre les fumeurs des deux sexes, tant les vaillantes *chacareras* mettaient de crânerie à lancer par le nez et par la bouche d'épais tourbillons de fumée.

Comme rien n'est communicatif autant que la gaieté, que d'ailleurs le style des valets péruviens ne le cède en rien à celui de leurs congénères plus civilisés, tandis que les conversations montaient à un diapason de plus en plus élevé, soutenu qu'il était par un sel andalou autrement mordant que le sel attique, les *mozos*, jugeant leurs services inutiles, s'attaquaient à leur tour aux restes du bouvillon, qu'ils dévoiraient à belles dents. En gens connaissant les égards dus à leur précieuse personne, ils avaient soin de ne rien laisser perdre des bouteilles qui passaient à l'état d'épaves, et même, profitant de la distraction générale, ou plutôt poussés par un esprit d'ordre faisant honneur à leur zèle, ils retiraient de temps à autre quelque flacon de choix avant qu'il eût été complètement délaissé. Ils estimaient, non sans raison, que leur devoir était de ne rien laisser perdre des bonnes choses dont leurs maîtres se montraient prodigues.

Cependant la journée s'avancait, et Duret voyait avec inquiétude se

¹ Femmes des fermiers de la puña.

prolonger une excursion qu'il croyait limitée à la durée d'une promenade. Il s'inquiétait de savoir comment il parviendrait, le lendemain matin, à réunir son monde pour le départ définitif. Ce n'était pas sans une réelle anxiété qu'il suivait les progrès de l'état bachique des chasseurs ; il se demandait même combien, parmi les convives, seraient en état de regagner Titamarca sans assistance, lorsque de Choquehanta, auquel il avait communiqué ses réflexions, vint heureusement à son secours en proposant de couronner une journée si bien commencée en allant à l'hacienda faire quelques tours de valse.

Il ne fallait rien moins qu'une telle proposition pour déterminer les plus intrépides à clore la série de leurs défis à boire. La perspective d'une soirée que le *razgo*¹ triomphant des guitares promettait d'animer eut bien vite décidé les plus indécis ; en un clin d'œil tous furent à cheval et, piquant des deux, furent bientôt en vue les bâtiments de Titamarca.

L'hacendero savait ne pouvoir échapper à son sort ; il s'exécutait de bonne grâce ; mais quand il vit ses hôtes bien en train, il se retira, ainsi que ses compagnons, pour fixer avec eux les derniers arrangements de la campagne qui allait s'ouvrir.

Quand le lendemain, de bon matin, Duret parcourut l'hacienda pour rassembler ses hommes, il ne restait plus personne des invités de la veille. Tous étaient repartis, les femmes aussi bien que les hommes, suffisamment refaits par un somme de deux ou trois heures à peine, et ajoutons, par une bienfaisante infusion d'*yerba maté*, ou thé du Paraguay, que l'hôte, expert en cette matière, avait fait porter à chaque danseur.

Il fallut bien aller chercher dans des endroits divers quelques muletiers, qu'on réveilla de leur ivresse en leur cinglant les reins à grands coups de bride ; mais, à part cet épisode, prévu d'ailleurs, on put se mettre en route à peu près au moment annoncé.

¹ Prélude vif et bruyant, qui revient fréquemment dans le jeu des guitaristes hispano-américains.

V

LA SIERRA

Le véritable voyage commençait.

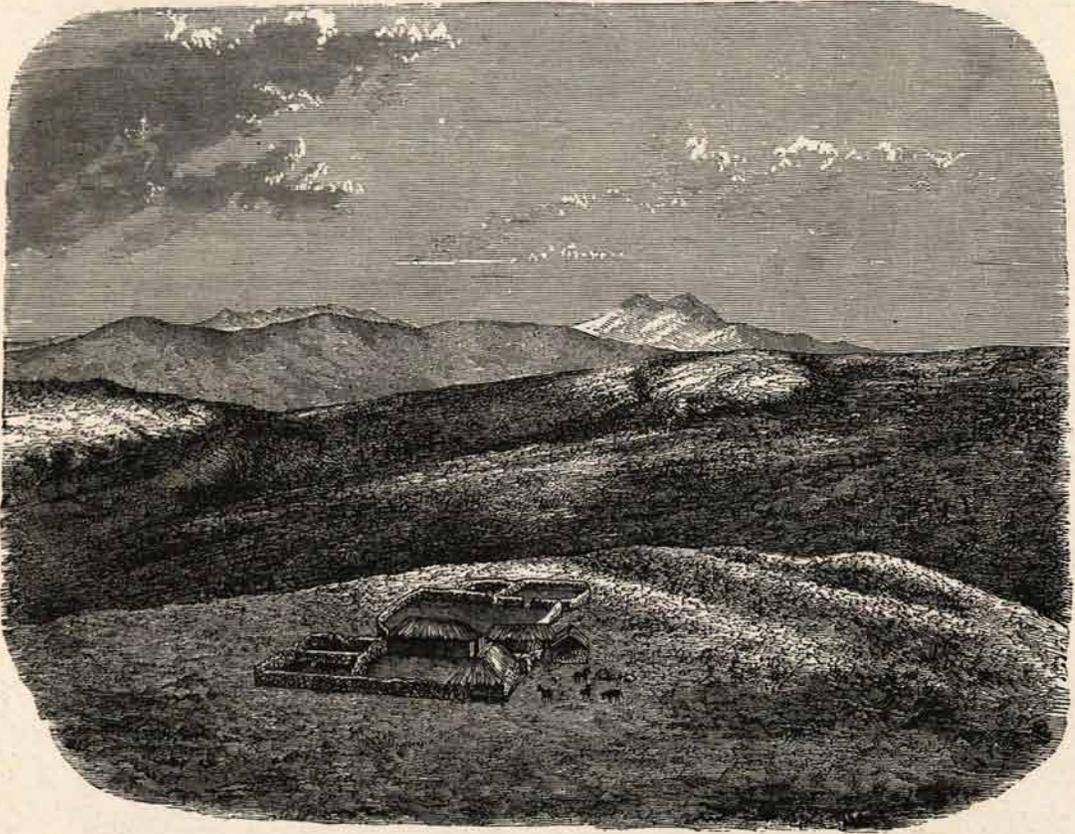
On alla d'un bon pas pendant une couple d'heures ; l'air vif des montagnes stimulait les plus mous. La halte du déjeuner s'était faite à l'abri d'un bloc erratique immense transporté là aux âges géologiques et qui se tenait debout, au flanc de la montagne, comme une gigantesque sentinelle chargée d'en garder les passages.

Le soleil, jusqu'alors si éclatant, se voila bientôt sous un amas de sombres nuages que les voyageurs voyaient accourir avec une inquiétante rapidité. Le vent s'éleva, soufflant par rafales envoyées du fond des *sierras* glacées. Comme ils allaient au-devant de la tempête, ils ne tardèrent pas à la recevoir. Le choc fut pénible. La foudre, les éclairs déchiraient les nuages, qui du jaune livide avaient passé au violet verdâtre et crevèrent tout à coup comme des outres trop pleines. La neige se mit alors à tomber à flocons pressés, émaillés de grêlons qui fouettaient le visage.

Il n'y avait rien à faire qu'à avoir bonne contenance et à se pelotonner de façon à offrir le moins de surface possible aux projectiles. La neige tombait si dense, que les voyageurs se secouaient à chaque instant pour débarrasser un peu leurs épaules. La plaine ne fut bientôt plus qu'un immense tapis blanc dont rien ne permettait de saisir les reliefs. De temps à autre, de crainte de s'égarer, les muletiers interrogeaient l'horizon, mais celui-ci demeurait absolument muet ; aucun indice ne venait à leur aide.

Tout à coup l'orage si violent cessa comme par enchantement ; une bande d'abord lumineuse, puis azurée, vint couper le ciel en poussant devant elle l'épais rideau de nuages gris. Par compensation à ce gai réveil de la nature, les muletiers venaient de constater qu'ils s'étaient égarés.

En pareil cas, le seul parti à prendre est de s'arrêter et d'attendre que le sol, déblayé de sa blanche couverture, permette de retrouver le chemin. On fit halte, les pieds dans la neige, le soleil sur la nuque, dans les meilleures conditions pour être frappé d'insolation, et l'on tint conseil. Les muletiers ne s'entendaient point; leur conférence, que soulignaient de formidables *Caramba!* et autres jurons hispano-indiens, semblait ne devoir guère aboutir. Les plus experts avaient beau chercher à s'orienter en mouillant leur index et en le présentant au vent, ils



L'asile qu'ils avaient découvert était une rancheria d'été non encore occupée par ses habitants.

ne parvenaient pas à retrouver leur direction. Cette expérience mainte fois répétée n'ayant pas abouti, un second conseil fut tenu par les chefs de la caravane; ils décidèrent d'attendre encore une heure sur place. Si le soleil qui baissait n'avait pas fait fondre suffisamment la neige pour permettre de reconnaître le terrain, on emploierait le campement des bagages.

Ce procédé, qui est fréquemment usité lors du passage des Andes, consiste à décharger les mules et à construire, au moyen des caisses et des ballots qu'elles transportent, une sorte de rempart demi-circulaire, derrière lequel les voyageurs établissent leur feu de bivouac et se garantissent de la violence du vent.

L'heure était écoulée; déjà l'on commençait à dessangler les animaux, quand un des péons signala une sorte de saillie sur un mamelon perdu dans cette immensité. Après mûr examen, on convint que ce qu'on avait sous les yeux devait être quelque rancho recouvert de neige. On suspendit l'opération du déchargement et, sur l'ordre du chef de la caravane, on se mit en route avec l'espoir d'atteindre avant la nuit ce refuge problématique.

Le crépuscule était complet quand on toucha au but; mais ce ne fut pas sans l'avoir souvent perdu de vue et désespéré à plusieurs reprises de pouvoir le retrouver, tant il se confondait dans l'ensemble neigeux de la contrée.

La fortune souriait dans une certaine mesure aux voyageurs. L'asile qu'ils avaient découvert était une rancheria d'été non encore occupée par ses habitants. Malgré son état de délabrement, dans la circonstance elle parut un palais, car elle était assez vaste pour offrir un abri à tous les voyageurs et à leurs chevaux. Quant aux mules, elles passeraient une fois de plus la nuit dehors.

La rancheria ainsi découverte se composait de deux ranchos de proportions restreintes, d'une petite écurie et de deux toits bas pour abriter les provisions; le tout était flanqué de deux enceintes en pierres sèches, subdivisées en courettes, où les bergers parquaient séparément leurs lamas et leurs moutons. On y plaça les mules, qui eurent pour abri soit la muraille des ranchos, soit celle de l'enceinte, selon la direction du vent. Quant aux voyageurs, ils prirent possession du logis en se glissant sur les genoux par-dessous un cuir de vache desséché qui tenait lieu de porte. L'intérieur contenait pour tout mobilier des plaques de boue dues à l'infiltration des eaux et de la neige.

Rien de plus simple que la construction de ces demeures, où les bergers de la puña passent la saison du pâturage jusqu'à ce que le mauvais temps les chasse. Sur le sol, un lit de grosses pierres; sur ces pierres, une couche d'herbe, puis une autre assise de pierres, et ainsi de suite jusqu'à la hauteur de quatre à cinq pieds, excepté sur les deux extrémités, qu'on élève en pignons. De l'un à l'autre bout, une perche traînée à grand'peine jusque-là constitue l'appareil principal de la toiture. Sur le mur et sur cette perche s'inclinent des bâtons formés de la tige florale d'une agave, d'où sont également tirées les lattes supportant le chaume, emprunté à une herbe grossière particulière à la puña. Des cordes faites de la même herbe retiennent tout le système et, passant par-dessus le toit, le maintiennent tant bien que mal contre les assauts des tempêtes.

Le premier soin des occupants quand ils arrivent est de réparer cette toiture, que chaque hiver disperse à peu près complètement.

Tel était l'abri, si le mot n'est pas trop prétentieux, que nos voyageurs avaient découvert. Il fallut s'en arranger. En les serrant, on put loger dans la petite écurie les quatre chevaux des voyageurs. Quant aux pié-

tons, après avoir mangé un peu de conserves froides ou ruminé une cocada, ils s'entassèrent sans feu et presque sans toit dans les deux pièces de trois mètres sur quatre qui composaient tout l'établissement.

Ils firent, cette nuit-là, une rude expérience du climat des cordillères. Une ondée courte mais abondante les transperça durant leur sommeil, et le jour, en se levant, put montrer leurs vêtements transformés en glaçons par la gelée qui était survenue sans transition après la pluie.

Celle-ci, toute locale, n'avait fait fondre que très partiellement la neige tombée la veille, si bien que, de quelque côté qu'ils portassent leurs regards, les voyageurs n'apercevaient qu'un immense linceul blanc.

Cependant il fallait partir et, s'il se pouvait, retrouver la direction perdue. Heureusement que l'atmosphère, d'une pureté merveilleuse, permettait à la vue de s'étendre à des distances énormes. Grâce à cette circonstance, les muletiers purent reconnaître que la tempête de la veille les avait entraînés vers le sud-ouest, tandis que le *puncu*¹ de Canamari, vers lequel on se dirigeait, se rencontre vers l'est nord-est. En effet, on pouvait reconnaître au loin, dominant les immenses sierras, les deux pics immédiatement voisins : Ausangaté (le vieil aïeul) et Tayangaté (le vieil oncle), et plus loin ceux de Mahuagani et de Huallata, dont les glaciers étincelaient de feux éblouissants.

On reprit la direction abandonnée et l'on aborda courageusement la montée des rampes conduisant vers le col à franchir. Mais l'éclat des neiges ne tarda pas à incommoder si fort les voyageurs, qu'il fallut s'arrêter un moment pour chercher dans les fontes les espèces de lunettes locales dont se munissent les voyageurs dans la cordillère. Ce sont des tubes de carton gros et courts, garnis de verres bleus, qu'on fixe au moyen d'attaches nouées derrière la tête. Les muletiers et les péons, — du moins ceux qui redoutaient le *surumpi*, ophthalmie passagère causée par l'éclat de la neige, — se contentèrent de transformer une cravate ou un mouchoir en un voile qu'ils interposèrent entre leurs yeux et l'éblouissante nappe.

Les voyageurs se trouvaient dans une partie de la sierra dont les formes tourmentées disaient hautement l'origine platonique.

D'abrupts et étroits sentiers, invisibles à distance, dissimulés par les angles rentrants et sortants des roches tabulaires, servaient aux piétons et aux cavaliers à s'élever vers les hauteurs.

L'ascension était des plus pénibles. Gens et bêtes étaient contraints de s'arrêter fréquemment pour habituer leurs poumons à l'air subtil de ces régions.

A mesure qu'on s'élevait, se dessinait avec une admirable netteté le

¹ *Puncu*, en langue quèche, la seule usitée dans les relations avec les indigènes, a la même signification que *puerto* en espagnol. Il désigne les passages permettant de franchir une chaîne de montagnes.

système orographique de la contrée. Vers la gauche, tout au fond de l'entonnoir élevé qui contient Cuzco, la plaine verdissante faisait tache au milieu des trois zones qui la dominent : une première ceinture de *cerros* arrondis, trapus et verdâtres ; derrière, étagés en amphithéâtre, les contreforts des puñas ; à l'extrême horizon, les arêtes et les pics neigeux des Andes occidentales. Devant les voyageurs s'étendait, en une ligne convulsionnée, la sierra d'Avisca. Sur la droite enfin, la sierra de Caravaya semblait composée d'une immense rangée de géants contemplant immobiles les Lilliputiens qui s'accrochaient à leurs flancs.

Pendant ce temps, la végétation, déjà rare, se faisait plus rare encore et plus rachitique. Les liliacées, qui sont l'ornement des cordillères, s'espaçaient de plus en plus et disparaissaient peu à peu, jusqu'à ne plus laisser voir que quelques lichens aux tons maussades.

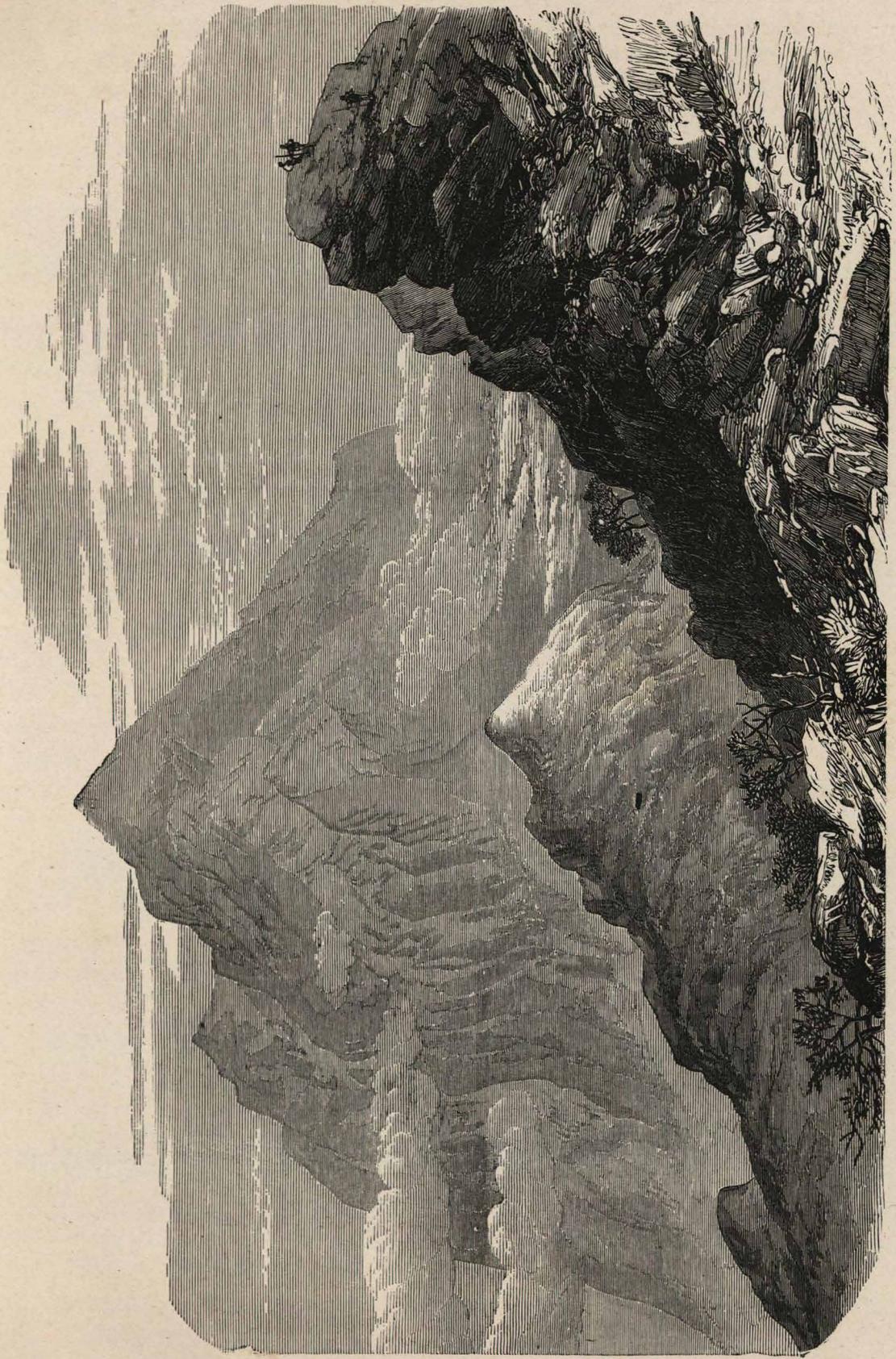
L'ascension ne dura pas moins de quatre heures, pendant lesquelles les voyageurs passèrent par toutes les phases du *soroche*, malaise particulier à ces montagnes et dont les manifestations ont une ressemblance très marquée avec celles du mal de mer.

Rien ne saurait rendre la tristesse morne et glaciale de ces hauteurs, dont les condors sont les seuls habitants ; l'aspect de ces gigantesques murailles de rochers, aux arêtes dures et inflexibles, a quelque chose de si mélancolique, de si écrasant, que la disposition d'esprit contribue à rendre encore plus pénibles les atteintes du *soroche*.

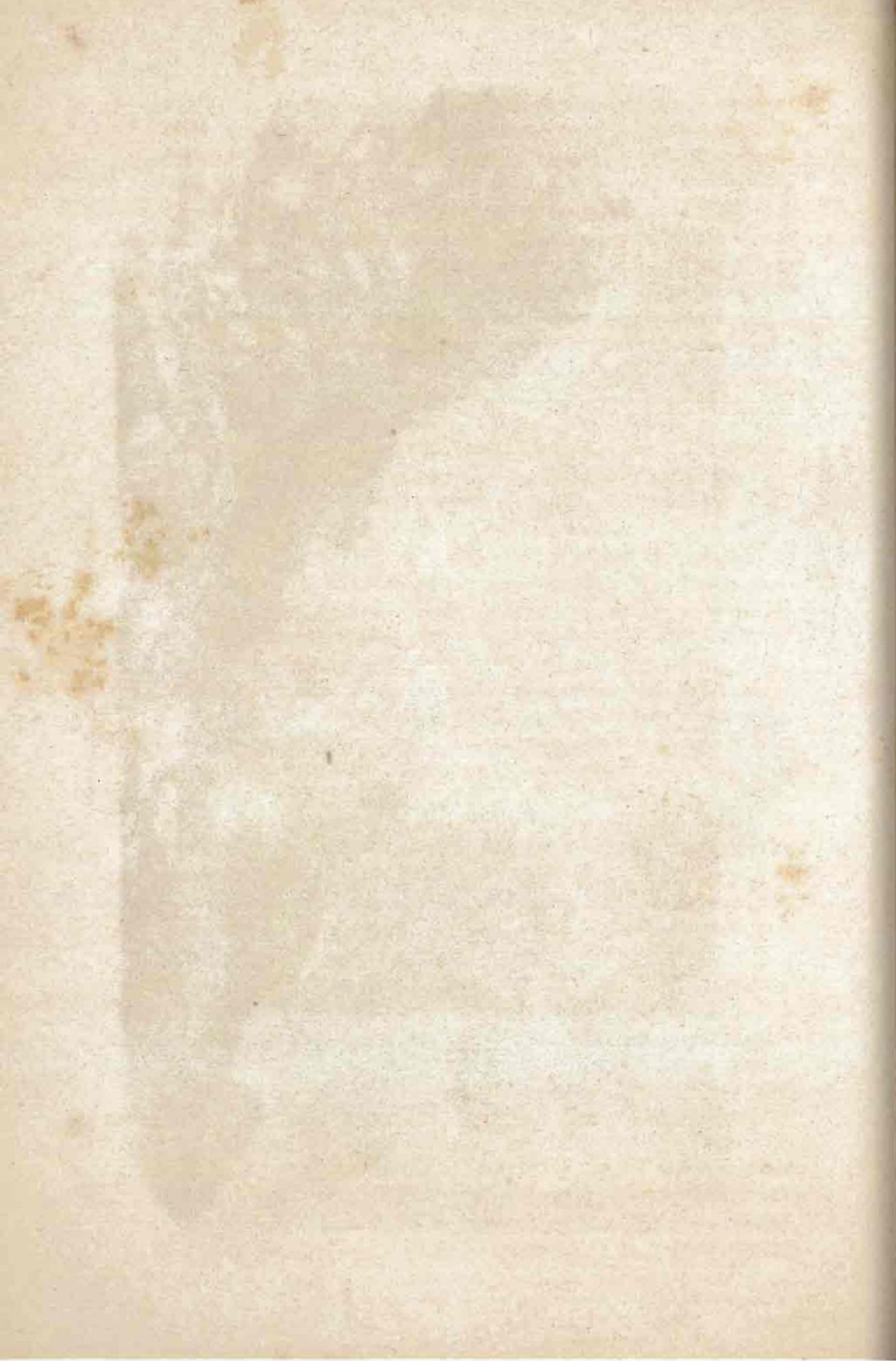
Le voyageur qui les franchit ne peut s'empêcher de songer que, si rustique soit-elle, la population de la puña qu'il vient de quitter est l'extrême limite de la civilisation, qu'en franchissant le puncu il se lance dans l'inconnu, dans le monde sauvage séparé de l'autre par la formidable barrière qu'il vient d'escalader.

Cependant le puncu de Canamari était atteint. Les voyageurs avaient à peine descendu quelques gradins de l'autre versant que la nature prenait un tout autre aspect. Les pentes étaient couvertes de l'élégante stipa, dernière graminée des régions élevées ; puis apparaissait une magnifique broméliacée, l'*œchmea paniculata*, dont les nombreux dragons remplacent comme combustible la bosta des puñas. De tous les joints des pierres surgissaient comme par enchantement les scylles bleues, les ornithogales, la salviée à fleurs pourpres. Mille ruisselets glissaient entre les touffes d'herbe, descendant des glaciers supérieurs ou s'échappant des flancs poreux de la montagne. La vie reparaisait ; c'était dans la nature comme une lutte de résurrection qui charmait nos voyageurs et leur enlevait le poids oppressant du mal des montagnes.

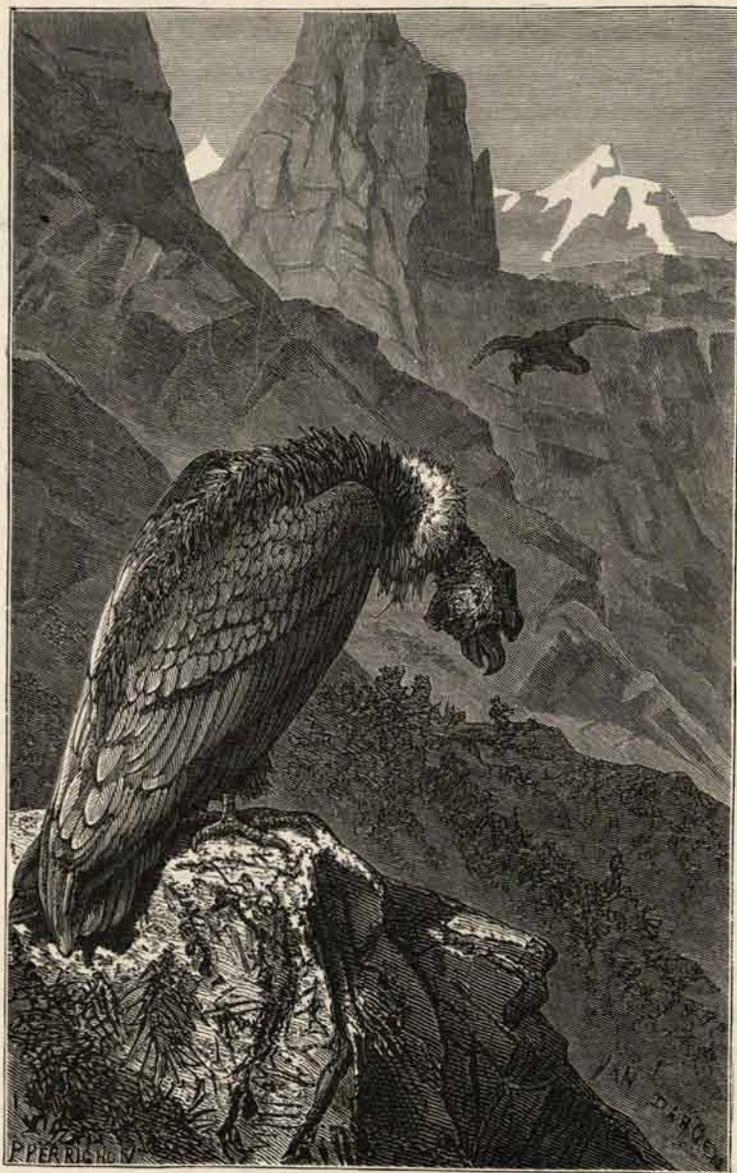
Puis apparurent quelques broussailles et des arbustes, dont la rapidité de la descente semblait multiplier le nombre. En effet, le sentier était si abrupt, que les épais buissons de mimosas et de fuchsias sauvages qui le bordaient maintenant paraissaient surgir du sol. Quelques oiseaux



Ausangaté et Tayangaté, dans les Andes d'Avisca.



se voyaient; on croisa même, dans une coulée de laves et de ponces mélangées où les montures enfonçaient jusqu'aux genoux, une bande d'urubus qui achevaient de dépouiller la carcasse d'une mule tombée du sommet du punco.



Rien ne saurait rendre la tristesse morne et glaciale de ces hauteurs, dont les condors sont les seuls habitants.

Cependant le jour baissait avec une rapidité sans égale, bien que le soleil demeurât encore haut sur l'horizon; la nuit allait surprendre les voyageurs dans le défilé où ils se trouvaient. On percevait déjà, montant du fond, le bruit des torrents tombant en cascades; la fraîcheur de la forêt se dégageait, et à travers les échappées qui s'ouvraient dans les masses confuses de la verdure on voyait une nappe de vapeurs envahir

la vallée, qu'on devinait, mais qu'on ne distinguait pas encore. Heureusement que la nuit dans laquelle les voyageurs se plongeaient en descendant était à peu près combattue par l'éclat lumineux du ciel au-dessus de leurs têtes.

Tout à coup, dans une déchirure de brouillard, apparurent quelques ranchos dispersés au milieu des fourrés, puis un tintement de cloche se fit entendre : c'était, à n'en pas douter, l'*oracion* du soir. A ce son, les cavaliers arrêtrèrent aussitôt leur monture, mirent le chapeau bas, et sans bouger, sans parler, au milieu d'un silence profond, ils attendirent la fin de la prière. Quand la cloche eut cessé de sonner, chacun se couvrit et, s'inclinant devant son voisin, échangea avec lui le souhait de circonstance : *Buenas noches, señor*.

Dans toute l'Amérique du Sud et surtout dans les grandes villes, le moment de l'Angélus a pour l'observateur l'attrait d'un spectacle curieux. Comme il est d'usage, au premier coup de cloche, de s'arrêter n'importe où l'on se trouve, d'interrompre sa causerie, quelle qu'elle soit, et d'écouter nu-tête et sans bouger de place les trois sonneries de l'*oracion*, on peut imaginer l'aspect d'une population surprise tout à coup dans son va-et-vient et fixée en place comme par l'effet d'un enchantement. Mais à peine le carillon final s'est-il fait entendre qu'une acclamation immense sort à la fois de toutes les poitrines, qu'un poids inconnu semblait opprimer; la vie remonte du cœur aux lèvres, et la population, s'ébranlant à la fois comme un seul homme, reprend ses allures accoutumées.

Un quart d'heure après cet incident, la nappe de vapeurs était franchie, et la caravane apercevait à peu de distance le village de Canamari, dernière étape qu'elle eût à faire parmi des êtres civilisés.

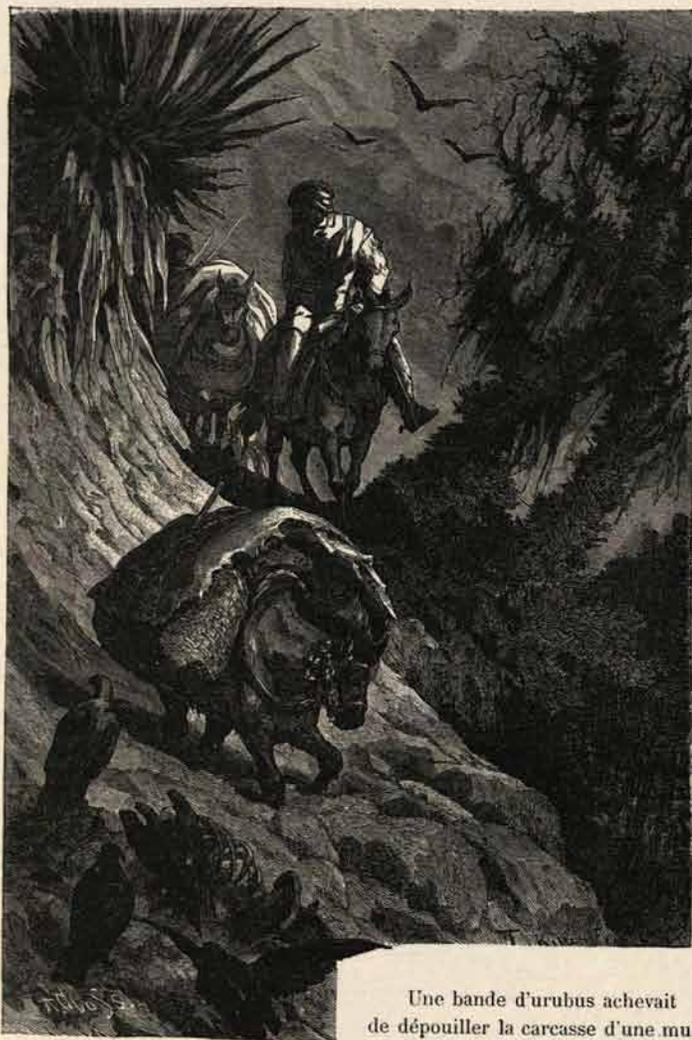
Ce ne fut pas chose aisée que de trouver le gîte et la table dans ce petit village de deux cents âmes. Tout en prodiguant aux voyageurs ses protestations de dévouement pour Leurs Seigneuries, le *gouverneur* de Canamari manœuvrait le plus adroitement possible pour persuader à Duret et à ses compagnons de s'adresser au curé, dont il vantait la réputation d'hospitalité et surtout les ressources bien supérieures aux siennes pour héberger comme il convenait des personnages de leur importance.

Blanco de Guttierrez, qui connaissait mieux que personne la répugnance avec laquelle généralement ces dépositaires de l'autorité civile acceptent les obligations qui leur incombent à l'égard des voyageurs, avait déjà entamé avec le gouverneur des négociations qui menaçaient de tourner à l'aigre, lorsque Charles Duret, voulant être fixé sur son logement, se fit indiquer la demeure du curé et se présenta aussitôt, réclamant pour la caravane tout entière au moins un abri à défaut de repas.

Ce ne fut point le curé qui le reçut, mais une sorte de petit homme au regard chafouin, emmitoufflé dans une espèce de houppelande, le

crâne abrité par le classique bonnet de laine noire, d'où tombait une couronne de mèches graisseuses.

« Votre Seigneurie ignore sans doute que le *padre* est souffrant et âgé, qu'il ne peut s'occuper sans une extrême fatigue d'aucune affaire. Je lui ferai part de votre présence dès qu'il me sera possible de ne point trou-



Une bande d'urubus achevait de dépouiller la carcasse d'une mule.

bler son repos, mais je ne saurais prendre sur moi de vous recevoir ici sans son autorisation. »

Duret dut se contenter de la réponse et reprenait déjà, tout déconvenu, le chemin de la place, quand la porte voisine s'ouvrit, et un vieillard tout cassé parut dans l'encadrement.

« Que dis-tu donc, Joaquin? Et comment as-tu le courage de renvoyer ainsi Sa Seigneurie? Excusez-le, Monsieur; mais son dévouement pour ma personne lui fait exagérer son devoir. Si pauvre que soit ma demeure, on trouvera bien la possibilité d'abriter un ou deux d'entre

vous. Joaquin est un garçon de ressource; il saura, j'en suis convaincu, vous offrir une hospitalité dont vous n'aurez pas trop à vous plaindre. Vous m'excuserez, en raison de mon âge et de mes forces, de me décharger de ce soin sur mon serviteur. »

Celui qui parlait ainsi était un vieillard d'aspect souffreteux, courbé par l'âge et la fatigue. A peine s'il se tenait debout. Sa figure, amaigrie par la souffrance, était encadrée d'une chevelure presque toute blanche, plaquée sur son crâne en partie dénudé. Sa physionomie indiquait une certaine finesse et une grande douceur.

Usé jusqu'aux moelles par cinquante ans de l'apostolat le plus ingrat, le vénérable pasteur touchait de près à la tombe, et, par suite du dépérissement de ses forces, s'en reposait depuis de longues années déjà sur le zèle et le dévouement de son « brave Joaquin », un enfant recueilli par lui, qu'il chérissait entre tous, auquel il avait abandonné le gouvernement absolu de sa maison et le soin de toutes ses affaires.

A force de cajoleries et d'adresse, Joaquin avait si bien débarrassé son maître de tout souci, qu'il en était arrivé peu à peu dans la paroisse à une omnipotence incroyable, exploitant habilement la vénération qu'inspirait le bon padre pour s'abriter derrière lui. Les choses en étaient à ce point, qu'à part la célébration de la messe dominicale et quelques paroles dites avec une extrême fatigue du haut de la chaire, le curé de Canamari était bien plus Joaquin que le vénérable Firmino de Vara. Il en résultait des abus étranges et si invétérés, que les gens du village, persuadés de la véracité de Joaquin, subissaient sans trop murmurer les faits les plus étranges, et que le gouverneur lui-même n'osait entrer en lutte ouverte avec une puissance aussi redoutable.

Aussi, quand son maître se fut retiré, Joaquin, en voyant le nombre d'hôtes qu'il s'agissait de pourvoir, n'eut-il rien de plus pressé que de conseiller à Duret le recours à l'hospitalité du chef du village, sur la générosité duquel il ne tarissait pas en éloges pompeux, vantant, lui aussi, l'étendue de ses ressources et de son obligeance.

Bref, c'était à qui, malgré l'usage, échapperait à la corvée de fournir la moindre chose aux arrivants. Duret, que cette hypocrisie des deux personnages exaspérait, leur fit alors comprendre que s'ils ne pouvaient éviter d'être un embarras, du moins ses compagnons et lui entendaient ne pas être une charge et qu'ils offraient une compensation convenable. Ce fut un changement à vue. Subitement les deux potentats, qui regrettaient tout à l'heure si vivement leur impuissance, firent après cette ouverture assaut de séduction pour attirer chacun de son côté des hôtes aussi distingués et mettaient à leur disposition leur maison, leur personne et leurs biens.

Pour tout concilier, une partie des voyageurs se dirigea vers le presbytère, le reste demeura chez le gouverneur. On offrit aux premiers une pièce encombrée de sacs de pommes de terre, où ils traînèrent dans un

coin quelques toisons loqueteuses ; les autres eurent pour logis la moitié de la chambre occupée par le gouverneur et son épouse , mais que partout ailleurs on eut jugée indigne d'abriter le bétail. Les péons et les muletiers furent répartis chez les habitants ce soir-là, en attendant qu'on pût, le lendemain, leur trouver un abri pendant les quelques jours qu'ils avaient à séjourner dans le village.

Au point du jour, Duret, qui s'était entretenu avec Joaquin sur le compte du gouverneur, alla trouver ce dernier et lui montra une lettre du préfet de Cuzco, par laquelle il était enjoint aux fonctionnaires de tout ordre de se mettre, eux et leurs administrés, à l'entière disposition des membres de l'expédition que le gouvernement envoyait « pour rétablir les lavaderos et frayer une route commerciale par la Madre de Dios ».

La vue de l'immense cachet qui se trouvait au bas suffit pour mettre au point voulu le brave gouverneur, qui s'en rapporta, et pour cause, à la déclaration de son interlocuteur. Toutefois son étonnement fut extrême lorsque Duret, s'informant de la direction à suivre, lui demanda à combien de journées de mule il se trouvait encore des lavaderos.

A son grand déplaisir, le chef de la caravane apprit qu'il n'avait pas à compter se servir de ses bêtes de somme, parce que toute trace de route disparaissait à deux petites lieues de Canamari, et que le seul moyen de franchir les forêts qui s'étendaient au delà serait de se frayer un chemin à travers les halliers.

Mais, à défaut de mules, l'expédition pourrait se servir de porteurs ; et le brave gouverneur s'offrait, avec un empressement des plus marqués, à en procurer à Duret le nombre nécessaire.

Cette communication donnant à réfléchir, il voulut s'éclairer sur ce qu'elle avait d'exact, et il fit part au majordome du padre de son entretien avec le gouverneur. Joaquin confirma pleinement les renseignements donnés et mit encore plus d'empressement que le gouverneur à offrir ses services pour procurer les porteurs indispensables.

Il fut donc convenu que l'on congédierait les muletiers et que l'on prendrait des hommes pour le transport des vivres, des outils, des bagages de tout genre et des objets d'échange dont on avait secrètement réuni une pacotille.

VI

LE RECRUTEMENT

Les préparatifs d'une telle expédition exigeaient du temps; il fallait défaire toutes les caisses et tous les ballots pour les transformer en charges dont le poids ne devait pas dépasser trente kilogrammes par homme.

Il fallait encore un certain délai pour recruter les porteurs et surtout pour en obtenir le départ; car, nous dit M. Paul Marcoy, auquel nous empruntons une partie de ces renseignements, le travail de la basse classe des campagnes, qui en principe est libre, se trouve néanmoins organisé de façon telle, que le malheureux habitant des régions de la Cordillère se trouve en réalité l'objet d'une abominable spéculation.

Bien que les cinq sixièmes du Pérou soient en friche, il n'existe pas moins sur le revers oriental des Andes des exploitations considérables dans lesquelles se cultivent en grand la canne à sucre, le café, le cacao, le manioc, la coca. Les bras faisant presque toujours défaut, les hacenderos sont obligés, pour se procurer des travailleurs, de recourir à toutes sortes de moyens. Le plus usité consiste, de la part du propriétaire, à s'aboucher avec le gouverneur ou le curé d'un village de la sierra, lequel, moyennant une prime, lui expédie à travers les Andes le nombre d'individus dont il a besoin pour façonner ses terres ou faire sa récolte.

A l'époque désignée, les travailleurs quittent leur village en emmenant leurs femmes et leurs enfants, auxquels est assuré un salaire proportionnel. Tous sont nourris par le propriétaire, mais de quelle façon! Une douzaine de fèves ou une poignée de maïs grillé forme la ration quotidienne, à laquelle le travailleur ajoute l'indispensable chique de coca.

La durée de l'absence de ces péons, dans les vallées chaudes, est toujours de trois à six mois; et ce n'est jamais que par la crainte du fouet ou de la prison qu'ils consentent à cet exil. Nés au milieu des neiges,

accoutumés à un hiver à peu près perpétuel, ils redoutent extrêmement le climat humide et chaud des vallées et s'imaginent qu'en traversant les Andes ils marchent à la mort. De là, au moment du départ, une tristesse et des pleurs auxquels les parents et amis s'associent d'autant mieux qu'un sort pareil les attend tôt ou tard.

Le terme de leur exil arrivé, ces Indiens rentrent dans leurs foyers plus besogneux encore qu'ils n'en étaient sortis. Leur petit champ est tombé en friche; leurs animaux sont morts ou dispersés; les dernières neiges ont effondré leur toit de chaume; ils n'ont plus ni provisions ni habits. Le pécule même qu'ils auraient dû rapporter est absorbé depuis longtemps par le crédit que les hacenderos leur ouvrent avec un empressement rapace.

Ces maîtres du moment tiennent chez eux des boutiques où leurs péons et leurs péonnes sont tenus de s'approvisionner, et où ils leur vendent à un prix absolument arbitraire le tabac, la coca, les rassades, les bijoux de cuivre, les étoffes de laine ou de coton dont ils s'habillent ou se parent, et surtout les liqueurs fortes dont ils font, à titre de consolation, un usage excessif. Un compte est ouvert à chaque travailleur jusqu'à concurrence de la somme qui lui revient ou pourra lui revenir, le travail terminé. Loin de contrarier les goûts de l'indigène pour l'eau-de-vie et les jeux de hasard, l'hacendero leur donne au contraire plein essort. La journée finie, tous ces gens peuvent danser, jouer, s'enivrer toute la nuit, avec une liberté poussée jusqu'à l'extrême licence.

Par suite de cette spéculation, basée sur des vices réciproques, les engagés, une fois leur temps d'exil fini et leur compte réglé, touchent à peine une maigre solde.

Nombre d'entre eux ne touchent rien; parmi ceux-ci se placent naturellement ceux qui meurent dans les vallées, ce qui arrive dans la proportion d'un sur trois.

Souvent, au moment des récoltes, les péons attendus font défaut ou n'arrivent qu'en nombre insuffisant, ou bien la fièvre les couche sur leur grabat, à moins que ce ne soit la petite vérole qui les décime. Le propriétaire en est réduit alors, pour se procurer des gens valides, à payer à son correspondant ecclésiastique ou séculier une nouvelle prime.

Quant aux fonctionnaires supérieurs qui se trouvent possesseurs d'exploitations, c'est mieux encore : il leur suffit d'user de leur pouvoir discrétionnaire pour se procurer les bras nécessaires aux travaux de leurs fermes. Sur un avis de leur majordome, — car les propriétaires viennent à peine une fois par an visiter leur domaine, — une troupe de travailleurs des deux sexes prend aussitôt le chemin des vallées avec la chance de ne recevoir, la plupart du temps, aucune rétribution, et la certitude, s'ils rechignent, d'être accablés de coups et jetés en prison.

Il ne fallut rien moins que la promesse d'un gros salaire pour décider les indigènes de Canamari à aller s'enfoncer dans la région redoutée

des Chunchos, terme général sous lequel on désigne les Indiens sauvages qui parcourent seuls les régions inconnues. Une excursion dans le domaine des Chunchos est considérée par les Péruviens comme une entreprise téméraire, un voyage à tâtons fait vers l'inconnu, quelque chose enfin de ténébreux et d'inouï dont ils ne parlent qu'avec une extrême circonspection.

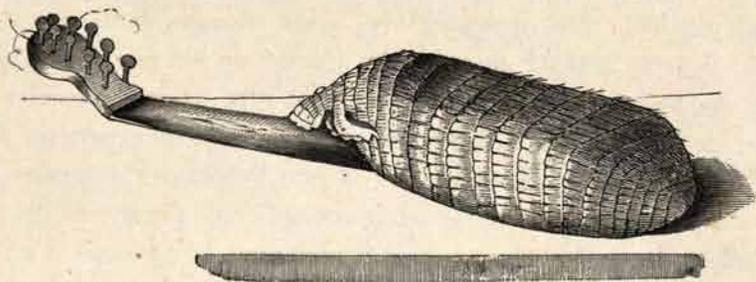
Ce fut sans doute pour atténuer la répugnance de ses victimes, que Joaquin se chargea d'exposer au chef de la caravane que les porteurs, dont il se faisait le porteur-parole purement bénévole, affirmait-il, ne seraient point fâchés de toucher quelque avance, à l'aide de laquelle ils pourraient se munir des petits objets pouvant leur manquer et se divertir un peu, à l'occasion du départ, avec leurs familles et leurs connaissances. Il invoquait l'usage et les sentiments de générosité qui devaient animer de « si nobles seigneurs », pour fixer à cinq piastres l'avance à faire séance tenante; il terminait enfin en rappelant que le contrat passé par lui au nom du padre stipulait que tous les paiements à faire auraient lieu par son intermédiaire. Mais, ce que n'ajoutait pas le coquin, c'était qu'il avait pris depuis longtemps l'habitude de majorer à son profit les marchés de ce genre qu'on l'autorisait à faire, et qu'il remettait à son maître seulement une partie de ce qu'il recevait.

C'était autant de soustrait au soulagement des malheureux; car, tout en se conformant à l'usage général de ces traités, le vénérable Firmino de Vara éprouvait des scrupules sur la provenance de ces profits, et il en avait toujours consacré le montant soit à venir en aide à ses ouailles les plus malheureuses, soit à l'entretien de son humble église, dont le bon état contrastait d'ailleurs avec ce qu'on rencontre habituellement dans la Cordillère.

Une compensation à l'heureux marché passé par Joaquin attendait à son tour le gouverneur. Ce fut lui qui se chargea de procurer le guide nécessaire à la caravane. Si habitué qu'il fût à parcourir la montaña dans un rayon voisin de son village, aucun des péons n'était en mesure de dépasser seul la lisière des grands bois. Heureusement pour l'expédition et pour lui-même, le brave gouverneur avait connaissance d'une façon de Bas-de-Cuir, chasseur intrépide que ses courses avaient entraîné souvent dans les profondeurs de la forêt, et qui, assurait-il, ne craignait nullement les Chunchos, avec lesquels il s'était rencontré assez fréquemment pour parler un peu leur langage.

Le personnage en question promettait de faire un guide fort convenable si l'on pouvait s'entendre avec lui, ce qui dépendrait uniquement de l'état momentané de ses finances. Vivant au jour le jour, il avait une épouvantable horreur du travail tant qu'il se sentait assurée la subsistance du jour; mais quand, ses ressources épuisées, il lui fallait en trouver d'autres, il avait recours aux procédés les plus ingénieux pour se les procurer à la fois sans travailler à la façon des péons, — ce qui lui

semblait indigne de son origine, car il se piquait d'être de race blanche, — et, chose remarquable, sans employer pour cela aucun moyen répréhensible. C'est ainsi qu'on le voyait tout à coup partir pour la Paz ou pour Cuzco chargé de deux ou trois peaux de jaguar tués par lui, et faire ces longs trajets pour se procurer quelques piastres en échange; ou bien il s'absorbait pendant des journées entières à confectionner, comme des religieuses de Lima ou des sauvages de l'Orénoque, de charmants bouquets avec des plumes d'oiseaux; d'autres fois il construisait avec une carapace de tatou et quelques boyaux une *bauduria*, sorte de guitare insipide dont les Indiens abusent, et pour laquelle il se contentait d'un peu de charqui ou de pommes de terre si l'acheteur lui plaisait.



Une bauduria.

Le personnage en question, qui portait les noms de Belesmore Salazarre, habitait au loin une petite ferme souvent en friche, où il résidait quand il n'était point dans la montaña.

Un chasqui fut expédié avec des instructions pour inviter Belesmore à s'entendre avec le chef de l'expédition.

C'était un nouveau retard de trois jours, dont le gouverneur sut tirer profit en parvenant à glisser parmi les approvisionnements de Duret quelques boîtes de conserves douteuses qu'il désespérait de jamais écouler. A la façon de tout fonctionnaire américain, haut ou bas, qui se respecte, el señor Pablo Navenga joignait à sa profession de fermier et à sa situation de gouverneur les petits profits qu'il pouvait tirer d'un maigre négoce embrassant tous les articles possibles, et se distinguant autant par l'élévation du prix que par la mauvaise qualité des marchandises.

La fortune souriait à nos chercheurs de quinquinas; le messenger ramenait avec lui Belesmore Salazarre, qu'il avait rencontré juste au moment psychologique: sa bourse était vide, et il méditait sur quelque nouveau moyen de la remplir sans travailler, tout en se donnant dix fois plus de peine. La proposition d'accompagner chez les Chunchos une caravane de commerçants et de chercheurs d'or, ainsi que se nommaient nos gens, avait séduit le Bas-de-Cuir, qui accourait tout prêt à se mettre en route.

Ses préparatifs n'avaient pas été longs : il avait, suivant son habitude, décroché de la muraille une arme innomable, qu'il appelait son fusil et qui pouvait bien remonter au temps de la conquête, mis son *quépé* sur l'épaule, au flanc sa poire à poudre et son sac à balles; puis, après avoir chassé d'un coup de pied six poules, autant de cochons d'Inde et deux moutons, chez la vieille Pascua, sa voisine, il avait tiré le loquet de bois qui fermait sa courette et il avait suivi le chasqui.

Il apparaissait accompagné du gouverneur, ce qui sembla tout naturel puisqu'il en était le protégé; mais, ce qui était un peu moins régulier, c'était la façon dont le fonctionnaire lui avait présenté les propositions de Duret.

Celui-ci avait dû verser entre les mains de Pablo Navenga une avance de vingt piastres, dont il devait être, selon l'usage, tenu compte à qui de droit; il avait accepté en outre de donner un sol par jour d'absence. Manque de mémoire sans doute, ou peut-être désir inconscient de se rattraper de l'affaire que Joaquin lui avait enlevée en procurant les porteurs? Nous l'ignorons. Toujours est-il que Belesmore Salazarre se présentait à son nouveau chef après avoir accueilli une avance de dix piastres et un salaire de quatre réaux; mais il réclamait la garantie d'un renouvellement de ses provisions de chasse si elles étaient épuisées. En échange, il offrait d'ajouter de temps à autre quelque pièce de gibier à l'ordinaire de la caravane.

Cela se passait le samedi.

Le lendemain dimanche, le carillon de la petite église prolongea d'une façon insolite l'appel des fidèles à l'office dominical. Cela signifiait qu'une grave communication les attendait.

En effet, bien qu'il n'en manquât guère d'habitude, les hommes de Canamari étaient venus plus nombreux que jamais. Au moment du prône le curé monta en chaire, et, après la lecture habituelle de l'évangile, il apprit à ses ouailles qu'il n'y avait plus aucun nouveau délai à accorder aux porteurs engagés par l'expédition; que, le guide étant arrivé, le départ était irrévocablement fixé au lendemain lundi; qu'en conséquence, c'était ce jour même et non plus tard qu'il convenait de placer le *cacharpari* ou fête d'adieux que les femmes se proposaient de leur donner. Il terminait en rappelant que, malgré les épanchements échangés en ces circonstances, les hommes devaient se trouver le lendemain, à l'aurore, alignés sur la place, le *quépé* sur l'épaule, le bâton à la main.

Au sortir de la messe, chacun se précipita pour les préparatifs du *cacharpari*, c'est-à-dire pour préparer la chicha et se procurer l'eau-de-vie destinée à réjouir le cœur des malheureux condamnés à s'enfoncer dans la vallée.

Les préparatifs durent être actifs; car, dès huit heures du soir, le bruit des rires et des voix s'étendit de l'un à l'autre bout du village, et celui qui eût voulu se promener de chaumière en chaumière eût pu faire de

curieuses études de mœurs indiennes, et apprécier en même temps toute la puissance d'absorption d'un estomac indien tant en liquide qu'en solide.

Les adieux de la veille avaient dû être touchants à en juger par la physionomie des porteurs, le lendemain, quand ils vinrent, selon la recommandation de leur curé, s'aligner sur la place. L'air hébété, les yeux atones, la bouche avachie et frangée d'écume, l'allure titubante, les bras ballants, la chevelure hirsute, les habits débraillés, ils présentaient tous les signes de l'ivresse bestiale. Avec la passivité de l'animal auquel leur état les assimilait, ils s'étaient assis à terre, le dos appuyé à leur charge, et semblaient insensibles aux épithètes caressantes que leurs femmes et leurs enfants leur adressaient.

Cependant quelques instants après on les voyait debout, rangés en colonne, et quelques-uns d'entre eux se secouant comme au sortir d'un bain. Tandis que les voyageurs mettaient le pied à l'étrier et distribuaient à leurs hôtes la dernière poignée de main, le gouverneur, humilié de l'attitude peu noble de ses administrés, avait eu l'idée, pour les faire sortir de leur torpeur, de leur vider quelques cruches d'eau sur la tête. Le procédé avait fait merveille. En se sentant mouillés par un liquide qu'ils abhorrent, les Indiens avaient d'abord juré et blasphémé comme des païens; puis la fraîcheur de l'eau, en les pénétrant, avait déterminé, au risque d'une pleurésie, des frissons salutaires et atténué l'action du foyer qui brûlait en eux.

Après quelques hésitations dans la démarche et malgré la lourdeur de leur pas, les porteurs, cette fois, étaient bien partis. La caravane descendait la pente qui conduit aux bords de la rivière de Canamari. Il s'agissait d'en suivre le cours, de pénétrer avec elle dans la vallée d'Ollachea, puis de rejoindre à travers la montaña le rio Amaru-Mayu ou Madre de Dios, tout en explorant les groupes de quinquinas qui devaient exister dans ces forêts, parcourues seulement par les Indiens Siriniris, Huatchipayris et autres Chunchos.

Pour leurs gens, Duret et ses compagnons, ainsi que nous l'avons déjà dit, se proposaient un double but : tandis que l'expédition, se dirigeant vers l'est, irait installer une partie de son monde à San-Gaban pour en relever quelques travaux d'extraction aurifère, le reste, dont les cascarilleros, devait se rendre au delà de la rivière d'Ollachea pour visiter les exploitations supposées et trouver un chemin vers la Madre de Dios, qu'on déclarait très rapprochée.

VII

A LA RECHERCHE DES MANCHAS

Tout autour du village que quittaient les voyageurs on apercevait quelques champs cultivés, juste de quoi subvenir aux besoins des habitants. Leur industrie principale consistant dans la location de leur personne et dans la vente de quelques toisons de brebis, les pièces de maïs, de manioc, de pommes de terre, formaient la presque totalité de la culture; quelques groupes d'arbres fruitiers et de cannes à sucre s'y mêlaient. On y remarquait de verdoyants carrés d'arbrisseaux, dans lesquels deux ou trois femmes étaient occupées.

Un étranger n'eût point manqué de donner un coup d'œil à ces plantes, dont la feuille à court pétiole et à la triple nervure a un aspect particulier. Nos voyageurs n'y prêtèrent point d'attention, bien qu'ils l'eussent en grande estime et que chacun, avant de partir, en eût fait une ample provision.

Ces cultures, dont la plus grande fut indiquée comme propriété du gouverneur de Canamari, étaient des champs de coca, cette panacée sans laquelle jamais le Péruvien et le Bolivien ne font un pas.

Le point où on les rencontrait était merveilleusement situé pour le développement de la plante, dont nous demandons à donner succinctement le mode de culture.

Pour les botanistes, l'arbuste est une erythroxyllée, à laquelle ils ont donné le nom d'*erythroxyllon coca*, mais que l'on se borne, dans le langage ordinaire, à appeler coca.

Il se plaît aux altitudes de 2 000 à 2 500 mètres, où il donne comme fruit une baie rouge rappelant celle du sorbier.

Cette baie doit être semée fraîche, c'est-à-dire au plus tard un mois après la cueillette, car, aussitôt sèche, elle a perdu ses facultés germinatives. C'est précisément, soit dit en passant, le principal obstacle qui

s'est opposé jusqu'ici à son acclimatation en Algérie, les jeunes sujets qu'on a essayé d'y transplanter ayant toujours été victimes d'accidents.

On enterre les baies par groupes de trois ou quatre, en les protégeant au moyen de branches sèches contre la gourmandise des oiseaux; on les maintient sous cet abri jusqu'à ce que le jeune plant ait acquis assez de vigueur pour résister à l'action du soleil. Jusqu'à l'âge d'un an ou dix-huit mois, époque de la première récolte, selon les cas, il exige des soins assidus de binage et d'élagage. Passé ce moment, il est en production constante.

La feuille, — la partie recherchée de l'arbrisseau, — une fois cueillie, est séchée au soleil sur une aire en terre battue, puis enfermée dans des paniers de forme cylindrique, dont le poids varie de vingt à vingt-cinq kilogrammes. C'est dans cet état que la coca est dirigée, des hauteurs de la cordillère sur les marchés, à dos d'homme. Chacun de ces paniers a une valeur variable de quarante-cinq à soixante francs.

Comme chaque hectare en plein rapport donne un produit moyen de cent kilogrammes de feuilles sèches et que cette culture est fort répandue, on ne sera pas surpris de voir apprécier le rendement général du Pérou à environ douze millions de kilogrammes. Cet article est devenu, depuis quelques années d'ailleurs, un des meilleurs articles d'exportation de ce pays et de la Bolivie, qui en récolte, elle, environ six millions de kilogrammes.

Nous avons dit précédemment l'emploi et l'usage de cette feuille merveilleuse, nous n'y reviendrons pas, et nous nous enfoncerons avec notre caravane dans les chemins remplis d'une admirable végétation qu'elle suivait en quittant les champs de Canamari.

Comme si elle semblait vouloir se faire pardonner toutes les perfidies que renferme la forêt vierge, la nature les faisait précéder par toutes les séductions des yeux. Les pentes, qui venaient jusqu'en bas, couvertes de végétations profondes, se terminaient en une lisière fleurie avec une richesse inouïe. Les ronces-mûres, les sauges à la corolle éclatante, les menthes, les fuchsias grands comme des arbres, les alstrémères aux fleurs merveilleuses, des massifs interminables de splendides passiflores aux fruits comestibles, formaient une double haie au milieu de laquelle les péons s'avançaient, la démarche encore alourdie, l'œil atone, indifférents à ce spectacle fastidieux pour eux, mais qui, pour les autres voyageurs sortant des rudesses de la puña, ne manquait point de charme.

Tout à coup cette somnolence des péons reçut un rude choc : l'explosion d'un fusil, dont les échos décuplaient la détonation, retentit dans leur dos. Non prévenus, ces gens, dont la bravoure est fort mince, se croyaient attaqués par quelque ennemi invisible; ils s'arrêtèrent sur place, cherchant de tous côtés d'où venait le danger. Avant même qu'ils eussent eu le temps de découvrir quelque chose, la voix du guide se faisait entendre derrière un massif de fuchsias en demandant main forte. Deux péons

moins peureux ou mieux dégrisés que leurs camarades s'avancèrent prudemment et, quand ils eurent vu de quoi il s'agissait, s'élançèrent en criant :

« Poyou ! poyou ! »

A ce cri, tous les porteurs plantèrent là leur charge et s'élançèrent dans le fourré.

On put voir alors Belesmore et les deux premiers péons halant de toutes leurs forces sur une sorte de câble qui n'était autre que la queue d'un animal.

Toujours furetant, le guide, dont les services n'étaient pas encore indispensables, s'était glissé dans la broussaille, guettant quelque coup à faire. Comme il tournait une roche monstre, il aperçut un tatou, qui, le nez enfoncé dans une fourmilière, se régalaît; l'animal était de la grosseur d'un chien. Ne pouvant prétendre à s'en emparer seul, il avait tenté de l'affaiblir en le blessant, et l'avait atteint d'un coup de fusil au défaut des cuisses, le seul endroit vulnérable. Le tatou avait aussitôt comme plongé dans la terre; mais, avant qu'il disparût, le guide l'avait empoigné par son appendice caudal et, sachant qu'il ne pourrait seul avoir raison de lui, avait appelé à l'aide.

Les Indiens, que la promesse d'un régal pour le souper avait subitement éveillés, s'étaient mis tous à l'œuvre; tandis que deux hommes aidaient Belesmore à maintenir l'animal, dont la résistance était extraordinaire, d'autres fouillaient la terre avec ardeur et dégageaient la tête de la bête, puis d'un coup de revers de hache solidement appliqué lui fracassaient le crâne.

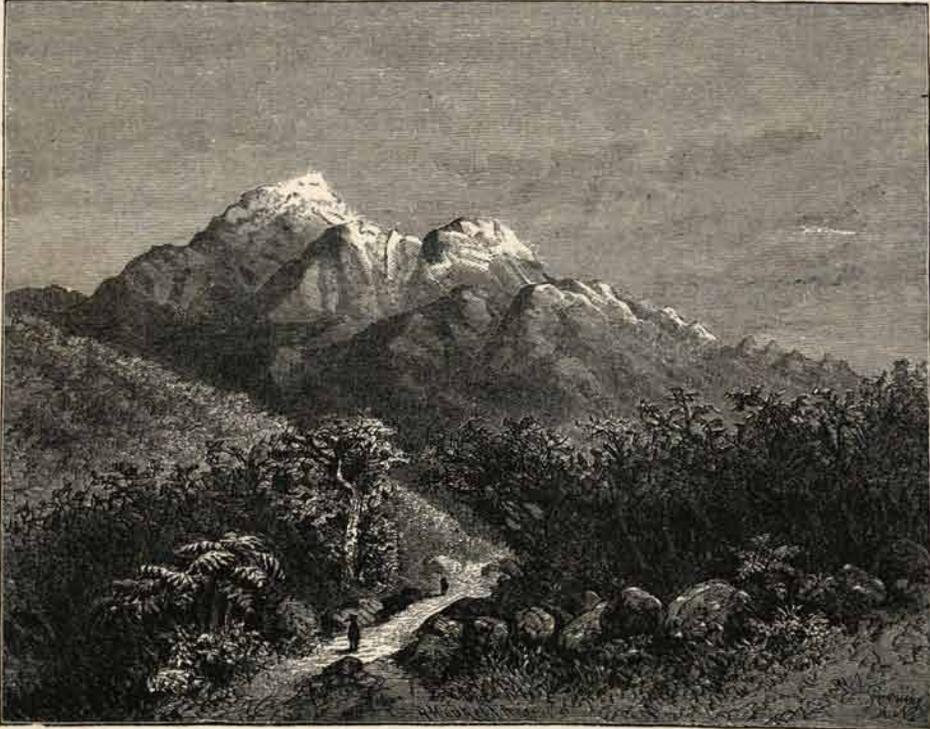
L'animal ainsi capturé est commun dans les Andes. Les naturalistes le nomment tatou, et l'ont rangé dans la classe des édentés bien que le terme indique un manque de dents, peut-être parce que, suivant l'espèce, leur mâchoire en contient de trente-huit à quatre-vingt-dix-huit; les Espagnols l'appellent *armado* ou armadille, par allusion à l'armure, à la carapace articulée qui recouvre ces animaux; en leur langue *quecha*, les Indiens le nomment *poyou*, du moins l'espèce de celui auquel nos hommes avaient affaire.

Ce genre d'animaux, dont la taille varie entre celle du rat et celle du mouton, sont à peu près omnivores; mais leur caractère particulier est de détruire énormément de fourmilières, dont les œufs forment leur régal, et de se nourrir de cadavres en putréfaction. Avec les fourmis et là où manquent les vautours, ce sont les nettoyeurs de la forêt vierge. Un cadavre vient-il à séjourner, le tatou l'a senti; quand la putréfaction est à point et avant que la décomposition soit trop avancée, — car la structure de ses dents, en quelque sorte émoussées, ne lui permettrait pas d'entamer des fibres résistantes, — il pratique à quelques mètres de sa proie une galerie que ses ongles puissants lui permettent de creuser avec une rapidité incroyable, et il la fait aboutir sous le corps; il y pra-

tique une ouverture par laquelle il commence son œuvre de destruction, et il continue sans désespérer en pénétrant dans le cadavre, sans le déplacer, à mesure qu'il a consommé l'intérieur. En peu de temps il ne laisse qu'une carcasse vide, dont la forme a été respectée.

Ce genre de nourriture n'inspire aucun dégoût aux Indiens, qui, au contraire, recherchent le tatou et le font rôtir dans son test écailleux. Son goût est celui du porc rôti; on prétend même que le fumet en est supérieur.

Il y eut fête, ce soir-là, au bivouac des péons, et nos voyageurs en



Les pentes se terminaient en une lisière fleurie avec une richesse inouïe.

augurèrent bien des dispositions de leurs hommes, qui le lendemain se trouvèrent dans les meilleures conditions.

Tout, dans la nature, semblait sourire aux imprudents qui allaient en violer les mystères. Comme pour encourager leur téméraire entreprise, le soleil se levait à l'extrémité de la vallée, perçant de ses flèches d'or la légère vapeur lilas glacé d'argent dans laquelle baignait tout le paysage. Quelques rayons, glissant obliquement entre les pitons de l'horizon, piquaient d'un reflet resplendissant le feuillage d'un arbre, une fleur, le flanc d'une roche. Tout s'éveillait dans cette merveilleuse nature, tout semblait renaitre à l'existence et s'élançer impétueusement à l'assaut de la vie.

En tout cas, le cadre était merveilleux. La vallée de Canamari, s'en-

fonçant vers l'est, était bordée sur toute sa longueur d'une double ligne de pitons coniques, soudés à mi-hauteur et boisés de la base au sommet. Suivant les alternatives d'ombre et de lumière, on voyait de distance en distance un fil d'argent rayer la masse de verdure, dont la fraîcheur annonçait d'abondants ruisseaux. Derrière ces berges montagneuses se devinaient d'autres vallonnements puissants, qu'on eût pu, sur une carte, reconnaître pour les vallées d'Asaroma et d'Isuata. Puis, au loin, dans l'étincellement éblouissant des glaciers embrasés par le soleil qui montait, la longue série des pics andins, volcans éteints pour la plupart, se dressant isolés dans l'immense étendue comme des sentinelles vigilantes. Enfin, pour achever les effets de contraste, tout le fond de la vallée se perdait au loin, en une pente insensible, dans une obscurité de plus en plus épaisse.

Pendant trois jours l'expédition suivit exactement le cours de la rivière, franchissant à chaque pas les affluents d'abord microscopiques, puis plus sérieux, qui de tous côtés lui apportaient leur tribut. Dès la seconde journée de marche, ils en avaient déjà franchi vingt-trois.

Le chemin parcouru n'était pas pour cela considérable, car il s'effectuait avec de nombreuses difficultés à vaincre. Il fallait déjà de temps à autre se frayer un sentier à coups de machete, à travers les touffes de roseaux qui encombraient autant qu'une forêt vierge la petite grève permettant le passage. On arrivait à des parties plus tourmentées, rocheuses, éboulées, dont on ne se tirait que par une série d'escalades plus ou moins répétées.

La rivière, ruisseau d'abord paisible qui glissait sur le sol uni de la vallée, prenait des allures fougueuses; elle devenait torrent, grondait au milieu de coupures pratiquées dans les flancs rapprochés des deux sierras. La végétation elle-même se modifiait; elle était insensiblement remplacée par de larges bouquets de palmiers aux formes variées, de plantes aux fleurs plus éclatantes remplissant l'air des parfums les plus violents. En un mot, on ne pouvait manquer de s'apercevoir que la caravane venait de quitter une des assises des Andes et de se placer sur une zone moins élevée. Elle était, cette fois, en plein dans la montaña.

Ce terme, que nous avons plusieurs fois employé, désigne dans le langage de ces contrées l'ensemble des forêts vierges qui couvrent la région orientale des Andes. Néanmoins il laisse sous-entendre une terreur instinctive, insurmontable, résultant des dangers auxquels s'exposent ceux qui pénètrent dans la partie inexplorée qu'ils désignent sous ce nom de montaña. Pour les Péruviens surtout, c'est l'immensité écrasante, c'est l'inconnu plein de surprises et de menaces.

La montaña est en réalité cette immense étendue de forêts vierges qui s'étend sur tous les versants orientaux des Andes et entre leurs diverses chaînes, depuis les confins du Chili et de la Bolivie jusqu'au bord de la mer, à l'extrémité de la Colombie, c'est-à-dire sur l'énorme espace de

quarante degrés géographiques en longueur et sur une largeur extrêmement variable, dont la plus considérable s'étend dans tout le bassin de l'Amazone.

On peut dire que cette immense surface n'est qu'une forêt entrecoupée de loin en loin par quelque savane ou *llanos*, ou servant de ceinture à des campos étendus, sillonnée par d'innombrables cours d'eau dont le tracé est encore à faire, seules routes permettant à l'homme d'y cheminer. Les sombres halliers sont par endroits tellement impénétrables, que le jaguar lui-même, ne pouvant s'y frayer un passage, est obligé de grimper à la cime des arbres pour continuer à suivre sa proie.

Quelques Indiens sauvages, population aborigène éparse dans la *montaña*, sont les seuls habitants de cette vaste solitude. Aux jours même de leur puissance, les Espagnols, franchissant les Cordillères, ne parvinrent pas à soumettre ces peuplades, et les Portugais, venant des rives de l'Atlantique, ne furent pas plus heureux. Les missionnaires, après d'immenses efforts, étaient parvenus à se fixer auprès de quelques-uns et à leur inculquer des rudiments de religion; les événements qui ont enlevé l'Amérique aux conquérants ont eu leur contre-coup fâcheux sur ces résultats si difficilement acquis. Sauf quelque poteau indicateur, sauf quelque mission en ruine sur le bord d'une rivière, la *montaña* reste presque aussi vierge que le jour où les vaisseaux de Christophe Colomb fendirent pour la première fois les flots de la mer des Caraïbes; ses immenses solitudes restent toujours le domaine de petites tribus, dont plusieurs poussent la sauvagerie jusqu'à ses dernières limites.

De longtemps encore l'homme ne pénétrera pas les secrets de la *montaña*.

Cependant, de temps à autre, Duret et son fils, sous prétexte de se faire initier par les *cascarilleros* à la reconnaissance des diverses sortes de *cinchonas*, prenaient ces gens avec eux et, s'enfonçant dans les bois, cherchaient s'il n'existait point de zone susceptible d'exploitation. Charles Duret avait pris l'habitude quotidienne de relever astronomiquement la situation, soi-disant pour étudier la fameuse route commerciale, en réalité pour marquer sur la carte les endroits riches en *calisayas*.

Jusqu'alors les résultats avaient été à peu près nuls; les *cascarilleros* avaient passé des heures entières regardant la cime des arbres, examinant sur le sol les brindilles cassées, les feuilles arrachées par le vent, employant en un mot tous les procédés de leur métier pour tâcher de découvrir parmi les fourrés la teinte rougeâtre par laquelle les *cinchonas*, généralement isolés, se distinguent des autres arbres de la forêt; ils n'avaient encore rencontré que de faux quinquinas. Sentant leur importance, ils affectaient, pour se transmettre leur découverte, de ne communiquer entre eux que dans l'idiome *aymara*, celui des anciens

Péruviens, dont la corporation a gardé l'usage. Duret et ses compagnons semblaient tout désappointés de ne rien comprendre à leur langage; mais ils n'en avaient cure, leur préoccupation étant surtout de n'avoir pas encore trouvé les sujets qu'ils recherchaient. Cependant leurs espérances avaient une base sérieuse; les vallées de Tambopata, d'Apolobamba, de Pelehuco, d'où l'on extrait les meilleurs quinquinas boliviens, étant situées parallèlement au sud de celle qu'on parcourait, les conditions de climat, d'altitude, de sol, étant les mêmes, il y avait de grandes probabilités pour rencontrer dans la vallée de Canamari, dans celle de Marcapata et dans d'autres plus au nord, les mêmes variétés de calisayas.

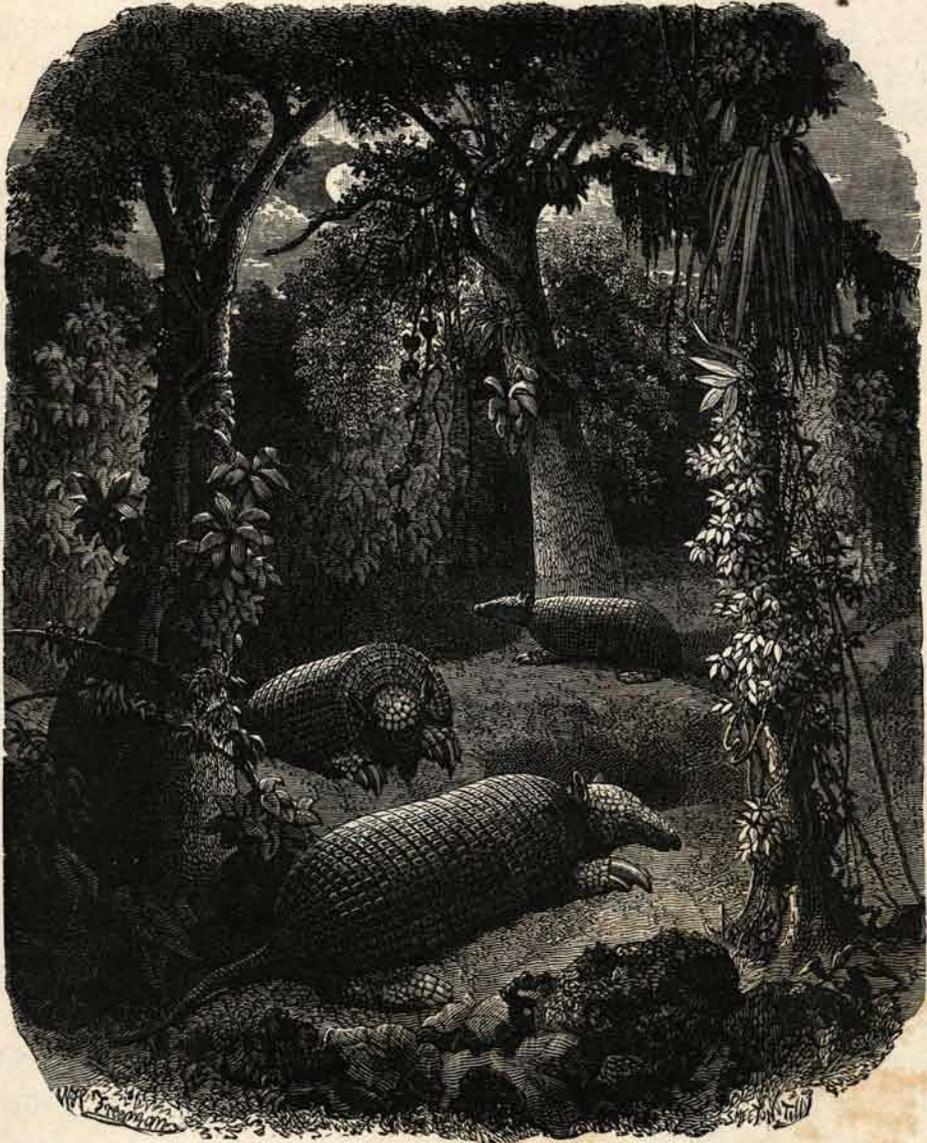
Depuis déjà une semaine nos chercheurs de quinquinas marchaient droit devant eux, c'est-à-dire suivaient avec des fortunes diverses le cours de la rivière. Plus que jamais les difficultés s'amoncelaient sur leur route; il fallait faire un usage de plus en plus fréquent du machete. La végétation, si éblouissante, si réjouissante même à l'œil fatigué par la sécheresse des puñas et par la sauvagerie des puncus, était devenue par son exubérance une calamité, par son éclat une fatigue. Marcher, toujours marcher sous une éternelle voûte de verdure dans les bons endroits, crever à coups de sabre d'abatis l'épaisse muraille végétale des passiflores, des lianes, de mille végétaux enlacés, constituait une corvée qui étouffait jusqu'à la moindre velléité d'admirer.

Des signes de mécontentement se manifestaient parmi les porteurs: un orage tropical qu'il avait fallu subir la veille, deux jours avant la chute de quelques hommes et de leurs ballots au fond d'une *quebrada*, il n'en avait pas fallu davantage pour affecter leur courage, qui ne demandait qu'à faiblir.

Ce dernier accident, très fréquent dans de pareilles expéditions, n'avait eu aucune suite fâcheuse. Une petite quebrada ou crevasse s'était trouvée sous les pas d'une demi-douzaine de péons; masquée par une végétation fougueuse, nos hommes la croyaient à une distance suffisante lorsqu'ils mirent le pied dans le vide. Le fouillis végétal céda sous leur poids, et ils roulèrent avec leur charge à une profondeur de vingt mètres, jusque dans le ruisselet qui coulait au fond. Leurs cris dirent suffisamment qu'ils n'étaient pas morts, ainsi qu'ils le prétendaient. Leur terreur venait d'abord de la désagréable surprise d'une pareille chute, et surtout de tout le remue-ménage produit par leur arrivée imprévue parmi les serpents et les petits animaux de tout genre auxquels les quebradas servent de refuge. On fit dans le taillis une brèche qui permit à la lumière de pénétrer jusqu'au fond de la crevasse; on leur jeta, en guise d'échelles, quelques lianes au moyen desquelles ils remontèrent, et un coup de soleil eut vite fait de sécher sur eux leurs vêtements mouillés.

L'événement eût passé inaperçu s'il ne s'était produit à son sujet un incident de nature à fixer l'attention des chefs de l'expédition.

Avec l'aide de leurs camarades, les hommes tombés et leurs charges avaient été remontés sans encombre; néanmoins un des ballots manquait. Le porteur prétendit qu'il avait été entraîné par le courant et que, pour cette raison, il n'avait pu le reprendre. C'était faux : l'endroit où la chute



Armadille, ou Tatou.

s'était produite se trouvant tapissé de sable fin, la charge n'avait pu s'accrocher à quelque buisson, l'homme prétendant avoir essayé de la retenir au moment où le courant l'emportait.

Dans des voyages de ce genre, la perte d'une charge a parfois plus d'importance que celle de l'homme lui-même, parce qu'elle peut compromettre l'existence des autres voyageurs. D'ailleurs, il y avait dans le cas présent un indice de révolte ou de paresse qu'il n'était pas bon de

négliger. Duret le comprit ainsi et ordonna au porteur de retourner au fond de la quebrada pour prendre sa charge; celui-ci prétextait toutes sortes de raisons pour échapper à cette corvée. Sa mauvaise volonté était évidente; Duret, n'y voulant point céder, résolut de faire un exemple. Tirant sa montre de sa poche :

« Tu vois, Quispé, dit-il en s'adressant à l'Indien; quand le petit animal¹ aura marché jusque-là, — et il lui donnait trois minutes, — si tu n'es pas descendu rechercher ton ballot, tu recevras vingt coups d'étrivières. »

Le temps était passé; Quispé ne bougeait pas.

Alors Duret fit un signe à Belesmore, que sa qualité de guide faisait également chef des porteurs. Celui-ci, s'emparant d'une courroie, s'approcha pour châtier l'entêté. Il n'avait pas seulement levé le bras, que l'Indien était au bord de la crevasse se préparant à descendre.

L'Indien est ainsi fait: il ne croit qu'à l'évidence, les promesses ne le persuadent pas, la réalité seule a prise sur lui.

Cependant Quispé ne reparaissait pas. Après d'assez longues recherches qu'il déclara infructueuses, on le remonta sans sa charge. On allait se remettre en route, faisant le sacrifice du ballot perdu, quand, à certain regard lancé en dessous à ses compagnons, Charles Duret comprit que l'Indien s'était joué de son père.

Belesmore fut à son tour expédié au fond de la quebrada. La première chose qu'il vit fut le ballot, mal abrité du jour tombant de la brèche.

A la vue de sa charge retrouvée, Quispé n'eut qu'un sourire stupide. Mais il fallait un exemple. L'Indien fut condamné à recevoir trente coups de lanière sur ses épaules mises à nu, et à porter double charge pendant quatre jours.

Cette petite exécution produisit bon effet; pendant les quelques jours qui suivirent, les courages semblèrent remontés. On eut même lieu de se féliciter de l'ingéniosité déployée par quelques-uns pour vaincre les difficultés de la route, principalement au passage des rivières.

A mesure qu'on gagnait l'extrémité de la vallée, les dernières arêtes secondaires de la sierra d'Ayapata se multipliaient et semblaient vouloir racheter, par la difficulté de leurs obstacles, l'épanouissement prochain de la vallée. Ce n'étaient qu'escalades de plus en plus pénibles; à chaque pas des torrents barraient la route, la recherche d'un gué imposait parfois de longs détours.

Fréquemment l'expédition avait dû les franchir par des procédés divers: tantôt, se tenant par la main, si l'eau n'était pas trop profonde, les voyageurs formaient une chaîne leur permettant de résister à la violence du courant; tantôt, s'aidant de perches, on sautait de pierre en pierre.

¹ Beaucoup d'Indiens, même parmi les mi-civilisés, s'imaginent que les montres et les horloges fonctionnent par le fait d'un petit animal.

Cette fois-là, un des porteurs faillit se noyer; il perdit sa charge, composée de charqui.

Une autre fois, l'eau n'étant pas très vive, mais très profonde, Blanco de Guttierrez proposa un moyen qu'il avait vu employer dans ses voyages au San-Juan de Colombie. On coupa des perches fourchues, et chaque passager, passant la fourche sous ses bras comme des béquilles, put gagner l'autre rive.

Mais le succès le plus complet fut pour Medina, un péon que la correction infligée à Quispé avait momentanément rempli d'une belle ardeur. On venait d'arriver, après mille difficultés, sur le bord d'un cours d'eau impétueux coulant profondément dans une gorge à parois lisses. A droite comme à gauche, le passage était impossible; devant soi on plongeait à pic; en face, sur l'autre rive, des roches tourmentées, dont quelques-unes formaient d'étroites tables qu'il fallait pouvoir atteindre. Chacun cherchait la solution du problème, lorsque Medina déclara au chef de l'expédition qu'il se faisait fort de faciliter le passage.

La responsabilité du chef est lourde en pareil cas, et il ne peut encourager à la légère les essais de tout le monde. Cependant la situation semblait n'offrir d'autre issue que de revenir sur ses pas. L'inconvénient moral était grave, surtout ayant affaire à des Indiens: retourner en arrière, ne point paraître sûr de ce qu'on fait, sont pour eux des signes de défaillance, des marques d'impuissance qui produisent le plus désastreux effet quand ils sont sous la direction d'un blanc.

L'hésitation du chef ne pouvait durer longtemps.

« Si tu as le moyen de nous faire passer tous, dit-il à Medina, commence par passer toi-même, nous verrons ensuite. »

Sans répondre, Medina mit sa charge à bas et, prenant un machete, coupa d'une certaine liane qui croissait en abondance. Sur son indication, ses compagnons, qui commençaient à comprendre, dépouillèrent les lianes de leur écorce, et les tressèrent en une longue corde dont la solidité est bien connue des Indiens.

Quand il en eut assez, le péon fit une grande boucle au milieu, mit l'extrémité de la corde entre les mains de ses camarades, et se dirigea vers un arbre qu'il avait remarqué à quelque distance de l'endroit où se trouvait l'expédition.

Cet arbre, un robinia magnifique, avait poussé de puissantes racines entre les pierres de la gorge et, surplombant l'abîme, il étendait au-dessus ses longues branches tortueuses.

Avec l'agilité du singe, dont les Indiens ont aussi la paresse, Medina entreprit l'escalade de l'arbre. Parvenu à la branche qu'il avait choisie, il s'aplatit dessus à la façon d'un lézard et, se glissant jusqu'à l'extrémité, fixa solidement son cordage et le laissa tomber dans le vide, en s'assurant que la boucle était bien au niveau de l'endroit où attendaient ses compagnons; puis, la remontant, il ajouta depuis l'extrémité tou-

jours maintenue par ses camarades jusqu'à la boucle un second brin de corde ; son appareil étant ainsi complété, il le laissa retomber dans le vide.

Duret vit bientôt quel parti le péon comptait tirer de cette sorte de balançoire. Mais, avant de laisser un de ses hommes en tenter l'essai, il exigea une expérience préalable. On attacha un quartier de roche dont le poids dépassait celui d'un homme, et on le suspendit à l'appareil afin d'en éprouver le fonctionnement et la solidité, puis on le lança vigoureusement en face de soi. Le balancement fit heurter la pierre à une petite plate-forme où, avec un peu d'adresse, un homme pouvait prendre pied sans trop de difficulté. L'épreuve ayant satisfait, Medina fut invité à passer le premier. Sans aucune hésitation le péon prit en main l'une des deux cordes suspendues sous la boucle, recommanda de garder l'extrémité de l'autre ; puis, mettant un pied dans la boucle et s'accrochant au-dessus, il se poussa vigoureusement dans le vide. Grâce à la force de son élan, il ne tournoya pas trop et fut assez heureux pour retomber au bon endroit, sur l'autre rive.

Ce premier succès remporté, il renvoya la balançoire à ses compagnons tout en gardant une des cordes qui la terminait. Grâce à cette sorte de va-et-vient, le passage devenait facile pour les suivants. En effet, chacun, se posant à son tour sur la boucle, était reçu par les premiers arrivés.

Quand le dernier eut franchi le torrent, un grand soupir de soulagement s'échappa de la poitrine des explorateurs. Ils sentaient toute la valeur de la barrière mise entre leurs hommes et leurs vellétés de désertion. Pour accentuer cette séparation, Duret, sous un prétexte quelconque, revint sur ses pas et, coupant l'extrémité de la corde, il rendit impossible un nouvel emploi de cette passerelle.

Nous ne nous étendrons pas sur les incidents de la route suivie par l'expédition : ceux qui caractérisent en général ces marches d'un caractère monotone manqueraient d'intérêt pour le lecteur ; car, en dépit des romanciers, les événements sont loin d'être fréquents dans la vie des bois. Et nous ne pensons pas donner un grand mouvement à notre récit en citant chaque coup de fusil tiré par Belesmore Salazarre et chacun des torrents passés par notre petite troupe, qui en franchissait parfois plus de dix dans la même journée.

On conçoit d'ailleurs que, dans les conditions où ils se trouvaient, nos voyageurs n'accomplissaient pas chaque jour un long trajet. Si le terrain leur était favorable, ils pouvaient avoir franchi la valeur de vingt-cinq kilomètres dans toute leur journée : c'étaient là de fortes marches ; mais, pour peu qu'ils se trouvassent en face d'obstacles un peu sérieux, ils n'avançaient pas de moitié ; parfois même ils devaient s'estimer heureux quand ils avaient pu, à l'aide de leurs sabres, faire un trajet de deux kilomètres.

VIII

DANS LA MONTAÑA

Quinze jours après leur départ de Canamari, Duret et ses collaborateurs se trouvaient campés sur le bord de la rivière d'Ollachea, causant autour de leur feu de bivouac, se demandant si leurs hommes, qui étaient à quelques pas d'eux, ne méditaient point de les abandonner, tant les signes de découragement s'étaient multipliés pendant la semaine écoulée.

Il est vrai que l'approche de la rivière, dans la partie basse de la vallée, semblait défendue par une accumulation d'obstacles entassés comme à plaisir. Il avait fallu franchir bien des pas difficiles et, entre autres, une sorte de tunnel dangereux où toute la troupe aurait pu se noyer sans la présence d'esprit de Charles Duret.

On était fatigué de franchir constamment les cerros, qui se multipliaient en quelque sorte sous les pas; on savait la rivière à courte distance, mais un épais rideau de lianes infranchissables en défendait l'accès. Belesmore, qui s'impatientait de ne pas sortir d'un tel labyrinthe, avait indiqué un moyen hardi. Le ruisseau qu'on longeait débouchant de la vallée de Corañi pour venir se jeter dans l'Ollachea par un tunnel naturel creusé sous la montagne, le guide proposa de suivre le ruisseau et de s'engager sous terre avec lui. On était à l'époque des basses eaux; il garantissait l'efficacité du moyen, plus effrayant que dangereux, et il faisait ressortir assez habilement l'avantage moral et matériel de l'entreprise. Le trajet, au dire de Belesmore, était court, — une heure au plus, — et l'on pouvait éclairer sa route en brûlant des branches résineuses.

A peine s'était-on engagé dans ce passage, qu'un des porteurs fut saisi d'une panique effroyable et refusa d'avancer au moment où toute la colonne était en marche sur une étroite corniche. Impossible de se

ranger pour permettre à quiconque de revenir sur ses pas. L'homme, en proie à une terreur folle, voyait tourner devant lui une sarabande infernale d'êtres imaginaires ; tremblant de tous ses membres, il était cloué sur place et mis dans l'impuissance absolue de se mouvoir : une crise nerveuse s'était emparée de lui. Il n'y avait pas à le raisonner, c'était un malade ; il n'y avait qu'à attendre le retour du calme dans son esprit.

On ne pouvait ni avancer ni revenir sur ses pas : l'un était aussi difficile que l'autre. Dans cette intolérable situation, Charles eut une inspiration heureuse. Saisissant une torche, il examina soigneusement autour de lui, et vit qu'à quelques mètres au-dessous de la corniche où toute la troupe stationnait, le ruisseau formait une petite grève. Le jeune homme ordonna aux deux voisins du malade de lui passer des cordes sous les bras et de le descendre jusqu'en bas. Quand il se vit sorti de cette corniche qui lui donnait le vertige, le porteur reprit ses sens et, après quelques instants de repos et en marchant dans le lit même du ruisseau, il put rejoindre la caravane en se laissant guider par Charles.

C'est après cette aventure, dont l'effet sur leurs hommes avait été plus grand qu'il ne convenait, que nous retrouvons les chercheurs de quinquinas. La situation présentait plus d'un point noir ; le moral des hommes était évidemment éprouvé. On avait constaté avec effroi le rapide épuisement des provisions, et la forêt vierge, malgré la richesse de sa faune, fournissait fort peu de gibier. Chaque coup de feu mettait en fuite tous les êtres vivants dans un rayon considérable ; si l'animal tiré n'était pas tué du coup, il s'en allait mourir dans le hallier, où il était impossible de le suivre, et devenait le profit des vautours.

A des indices venant confirmer les indications des cartes et du guide, on devait se trouver dans la région comprise sous la dénomination générale de San Gaban. Près du bivouac se voyaient les restes d'un petit barrage formé de pieux et de pierres entassées, qui avait dû servir pour un lavadero. Si d'autres signes venaient confirmer les premiers, on devait rencontrer d'autres ruines de ce genre en descendant la rivière.

Après un conseil tenu entre Duret, son fils, Gutierrez et Contisaya, on reconnut la nécessité d'accorder aux hommes quelques heures de repos et un supplément de vivres, afin de les remettre et de dissiper leurs fâcheuses impressions ; puis on décida de séparer l'expédition en deux groupes. Le premier, composé des péons boliviens et d'une demi-douzaine de porteurs, sous la conduite de Duret et de Contisaya, devait traverser la rivière et pousser une pointe de quelques jours vers le nord-est, afin de se rendre compte des ressources de la contrée en cinchonas. Pendant ce temps, Charles et Gutierrez conduiraient le reste de la troupe à la recherche des lavaderos, et au besoin se livreraient à quelques essais de lavage. On devait se retrouver au même endroit au bout de quatre jours. Trop prolongée, l'excursion des cascarilleros pourrait être suspectée par

le reste de la troupe, qu'il fallait occuper pendant ce temps, tout en évitant de se livrer à de sérieux essais de lavage, qu'on savait à l'avance devoir être infructueux.

Ces points réglés, il restait à se rendre compte des ressources en vivres que possédait l'expédition, afin d'en faire une répartition convenable. L'inventaire ne fut pas encourageant ; il faisait douloureusement ressortir la nécessité d'épargner les provisions et d'emprunter beaucoup plus largement à la forêt vierge ses ressources végétales et animales.

Comme pour fortifier les voyageurs dans ces sages résolutions, Medina, qui semblait décidément un garçon « débrouillard », et avait acquis une certaine prépondérance sur ses camarades depuis l'invention de sa balançoire en guise de pont, Medina, qui furetait un peu partout, venait de découvrir à bonne portée un essaim d'abeilles sauvages bourdonnant autour d'un vieux tronc. Cette découverte mit les porteurs en joie. Aussitôt, ramassant quelques mousses, ils se mirent en devoir d'enfumer la ruche.

Le spectacle ne manquait pas d'originalité. Accroupis autour du tronc renfermant le miel qu'ils convoitaient, les péons, après avoir allumé quelques brins de mousse, les avaient répartis sur une série de pierres plates chargées d'une provision de mousse, que chacun portait entre les mains. S'approchant tous à la fois, ils soufflaient leur petit foyer de façon à l'entretenir et en poussaient fort adroitement la fumée vers l'orifice de la ruche, de manière que tout pénétrât dans l'intérieur de l'arbre. Quand ils jugèrent, au silence de l'intérieur, que les abeilles étaient asphyxiées, ils ouvrirent une brèche à coups de hache et rapportèrent bientôt une ample provision de rayons à teinte foncée exhalant un parfum tout à fait réjouissant.

Restait à assurer la traversée de ceux qui partaient explorer la rive gauche de l'Ollachea.

L'endroit où la troupe campait, abritée par de ravissantes touffes de roseaux, semblait le mieux choisi pour tenter de franchir la rivière. Elle avait déjà une importance notable, car elle mesurait une centaine de mètres de largeur, et le courant, assez rapide, avait une profondeur d'environ huit mètres. Cette masse d'eau tourmentée, entravée jusque-là dans son parcours, prenait des allures de rivière sur une longueur de quelques centaines de mètres, puis se faufilait dans des gorges où elle redevenait torrent, jusqu'au point où elle tombait dans l'Inambari, qui allait à son tour grossir la Madre de Dios.

A peu de distance de la rive croissaient de nombreux bouquets de toroh ou bois-trompette, léger et poreux, qui se prêtait merveilleusement à la confection d'un radeau. Des troncs de toroh, alignés sur le sol et reliés entre eux au moyen de lianes, formèrent un plancher sur lequel quatre personnes pouvaient prendre place à la fois. La légèreté de ce bois est telle, qu'un radeau de cette importance peut aisément être trans-

porté par deux hommes. D'autres lianes de grande longueur furent fixées sur chaque bord, de façon à transformer l'appareil en un va-et-vient manœuvré des deux rives.

Mamani, le chef des cascarilleros, qui avait une réputation de pilote, se chargea d'accomplir la première traversée avec un de ses camarades. Le trajet se fit sans encombre, en dirigeant le radeau à l'aide d'une perche.

L'appareil fut ramené sur l'autre bord au moyen de lianes, et quatre personnes y prirent place, halées par les deux premiers passagers. L'opération se renouvela jusqu'à ce qu'il ne restât plus sur la rive que les hommes désignés pour la recherche des lavaderos.

On échangea un dernier adieu, et Duret disparut bientôt avec ses douze compagnons dans les profondeurs du fourré.

Charles et Guttierrez ne se voyaient pas sans une certaine inquiétude chargés d'occuper les quatorze hommes qui restaient de façon à entretenir leur bonne humeur et leurs illusions tout à la fois, ou, pour être plus conforme à la vérité, de façon à combattre leur mauvaise humeur et à faire naître des illusions que Charles, du moins, ne partageait pas.

Nous disons Charles, car Guttierrez pouvait revendiquer la paternité des projets relatifs aux lavaderos ; sans avoir une confiance absolue dans une tentative de ce genre, il imaginait volontiers qu'une chance heureuse pouvait se produire et récompenser l'audacieux qui n'aurait pas désespéré tout à fait des richesses de San Gaban. Il avait donc insisté pour qu'on fit entrer dans le programme de l'expédition une tentative de ce genre, faisant ressortir, — non sans raison et avec assez d'habileté, — que la perspective de ce Pactole était un puissant moyen d'entraîner les péons assez loin pour les empêcher, dans un moment de découragement, d'abandonner les chercheurs de quinquinas.

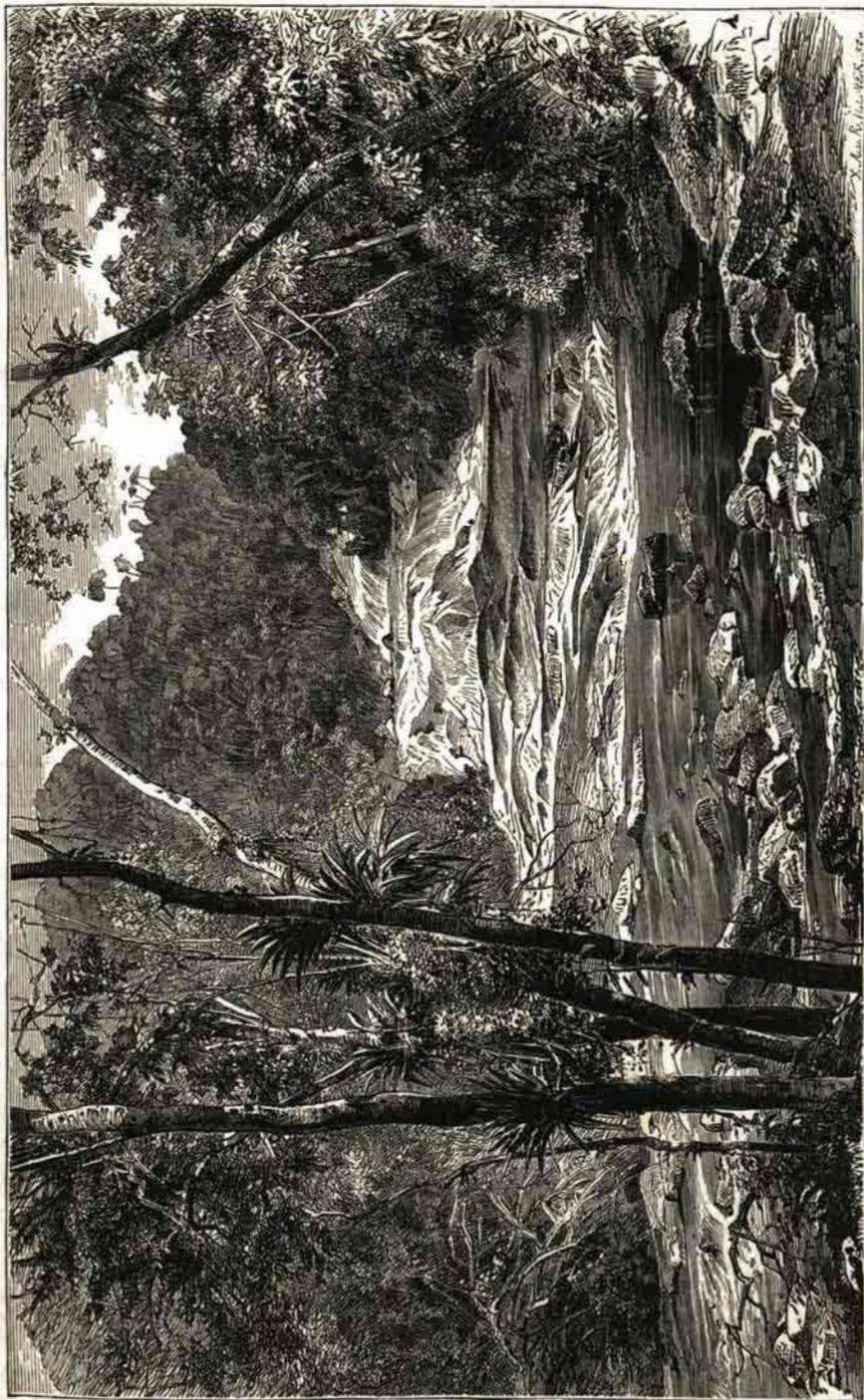
Charles déclara donc à ses compagnons que, pendant l'absence de l'autre partie de la troupe, on s'occuperait de rechercher les points susceptibles de produits, et qu'au retour tout le monde se livrerait à la recherche des paillettes aurifères.

Mais avant de commencer et afin de trouver un abri plus confortable pendant les nuits de bivouac, on entreprit la construction de deux *ajoupas* d'une certaine grandeur.

Les péons péruviens sont d'habiles bûcherons ; ceux de Charles eurent bien vite déblayé une place convenable. Tandis qu'une partie abattait les quelques perches nécessaires à leurs légères constructions, les autres apportaient d'énormes brassées de roseaux pour édifier les murailles. Deux heures après, la grève déserte était occupée par deux *ajoupas* à parois treillisées de roseaux, au toit de chaume, et dans lesquelles, par un raffinement de luxe, on avait même établi une *barbacoa*. Ce meuble, l'unique d'ailleurs qu'on y aperçoive jamais, est une sorte de gril en bois ou en bambou posé sur des piquets, qui dans les chaumières

indiennes sert de lit, de table pour manger ou de siège, suivant l'heure et le goût du propriétaire.

Guttierez, qui possédait au suprême degré l'art de présenter les choses



Cette masse d'eau tourmentée, entravée jusque-là dans son parcours, prenait des allures de rivière.

les plus ingrates sous un aspect tout à fait séducteur, se chargea le lendemain de mettre ses hommes en route vers les ruines problématiques des lavaderos convoités.

Dès le point du jour on était en marche ; les quelques pelles de l'expédition et tous les instruments métalliques en sa possession servant à la cuisine avaient été réquisitionnés. Au bout d'une heure de trajet on atteignait une plage encombrée de roches, d'où la végétation semblait s'être retirée pour se réfugier à plus d'un kilomètre et former comme une enceinte de verdure et de fourrés à cette partie découverte.

Sur la rive gauche, des massifs ombreux couvraient les talus de terre ocreuse, qui, sous les coups lumineux du soleil levant, prenaient des tons d'une puissance incroyable. Debout sur ces talus, quelques palmiers balancés par la brise matinale agitaient leurs gracieux panaches. A quelques kilomètres à vol d'oiseau, une première ligne de montagnes, noyées dans une vapeur violâtre, laissait deviner derrière une large dépression. Vingt lieues plus loin, en face des voyageurs, et comme dernier décor placé entre ciel et terre, se dressait l'extrémité des cerros neigeux de Patabomba, qui forment un des points géographiques les plus importants de la contrée. Ils sont, en effet, la ligne de séparation des deux bassins secondaires de la Madre de Dios et de l'Inambari, dont les têtes viennent presque se confondre dans l'angle rentrant que forment les Andes d'Avisca et celles de Crucero ou de Caravaya.

Ces deux faces du versant oriental des cordillères comportent un ensemble de dix-neuf vallées principales, dont nous ne nous occuperons pas au point de vue géographique, mais qui présente un intérêt tout particulier par l'éclatante prospérité dont ces lieux ont été jadis le siège.

La plage où se trouvaient nos explorateurs appartenait précisément à l'une de ces vallées autrefois célèbres par les prodigieuses quantités d'or qui en avaient été extraites. A la régularité de certains alignements de roches qui l'encombraient, on reconnaissait aisément l'intervention humaine.

Sans perdre de temps, Guttierrez fit enlever quelques grosses pierres et des galets sur une assez longue étendue, puis commença une fosse. Au sable que les péons avaient retiré succédait un lit de cailloux composés d'un quartz laiteux que les chercheurs d'or tiennent d'habitude pour un indice favorable, surtout lorsqu'il est suivi, comme c'était le cas, d'un banc d'argile veiné de tons d'ocre.

A mesure qu'on les enlevait, les déblais étaient portés au bord de la rivière pour être soumis au lavage. Quand, à force de creuser, on eut atteint la nappe aqueuse et que le fond de la fosse se fut transformé en une boue liquide, les hommes abandonnèrent la place, afin de procéder à l'importante opération du lavage des terres.

De même que faute de tombereaux, de brouettes et de paniers, on avait transporté les terres tout simplement dans les couvertures de campement, de même, faute de berceaux¹ et d'instruments plus perfection-

¹ Sorte de canal en bois, à fond mobile, qui sert aux laveurs d'or.

nés, pour le lavage on se servit des poêles, casseroles ou marmites dont on s'était muni à cette intention.

Au bout de quelques instants tous les récipients culinaires étaient en mouvement. Guttierrez lui-même avait mis la main à l'œuvre. Accroupi sur la rive et muni d'un poêlon à queue qu'il remplissait et vidait tour à tour, on le voyait écarquiller ses yeux pour y trouver quelques pépites d'or; mais le sable coulait, l'argile passait, les ocres venaient à leur suite sans laisser au fond du poêlon la moindre paillette du précieux métal.

Après une heure de ce singulier travail, il était évident que, suivant l'expression de Guttierrez, « on n'était pas tombé sur le filon. » Sentant qu'il ne fallait point décourager les hommes par des travaux sans résultats, Charles et Guttierrez déclarèrent qu'il était inutile de persister sur ce point, qu'il valait mieux être en nombre pour obtenir un travail fructueux, enfin qu'on se bornerait à relever sur un certain parcours les anciens lavaderos et à juger quel parti l'on en pourrait tirer.

Depuis deux jours les mineurs improvisés suivaient l'Ollachea, et ils avaient rencontré son plus fort affluent. Il fallait franchir ce cours d'eau et atteindre la rivière de San Gaban, le long de laquelle, au dire de Belesmore, on trouverait les meilleurs emplacements à or.

Toutes ces rivières ont, à première vue, un air de famille qui décèle leur commune origine. Issues, sous forme de torrents, de la cordillère orientale et parcourant sur une certaine étendue de leur cours des places dont la déclivité est parfois considérable, elles bondissent, écument et se précipitent plutôt qu'elles ne coulent dans les ravins qu'elles se sont creusés ou qu'elles ont trouvés sur leur passage; au temps de la fonte des neiges, leurs débordements ont en petit le caractère des déluges polaires.

Ces heures de colère et de dévastation exceptées, elles donnent volontiers la gaieté, la fertilité, la vie à la contrée qu'elles arrosent et qui doit à leur concours, non moins qu'aux vapeurs fécondantes produites par le voisinage des Andes, son climat exceptionnel et la splendide végétation qui la caractérisent.

La rivière était dans ses heures de calme, et le point par lequel Charles et ses hommes l'abordaient dominait de quelques dizaines de mètres la dernière chute du rio. Deux roches, presque suspendues au-dessus du ravin, allaient à l'encontre l'une de l'autre et n'étaient séparées que par une douzaine de mètres. Tout autour croissaient des troncs touffus et puissants. Les Indiens jetèrent sur deux des plus rapprochés un regard connaisseur, et sans la moindre hésitation les attaquèrent à coups de hache. Après une demi-heure de travail, les arbres s'abattirent dans la direction déterminée et vinrent se coucher en travers des deux roches. C'était un pont primitif; mais, malgré la gymnastique nécessaire et la difficulté de sortir du labyrinthe de leurs branches, le passage eut lieu sans difficulté.

IX

SAN GABAN

A la suite de ce travail on avait établi le campement pour le repas de midi, et l'on se reposait avant de reprendre la route quand tout à coup les voyageurs tressaillirent. Un perroquet venait de se faire entendre, poussant son cri avec une force inusitée chez ces oiseaux; chose étrange, au lieu de venir du sommet des arbres, ce cri paraissait retentir à côté des voyageurs eux-mêmes, si bien que chacun examina attentivement les alentours. Une minute ne s'était pas écoulée, qu'ils découvraient, à leur grand effarement, derrière un tronc voisin un visage peinturluré qui les examinait.

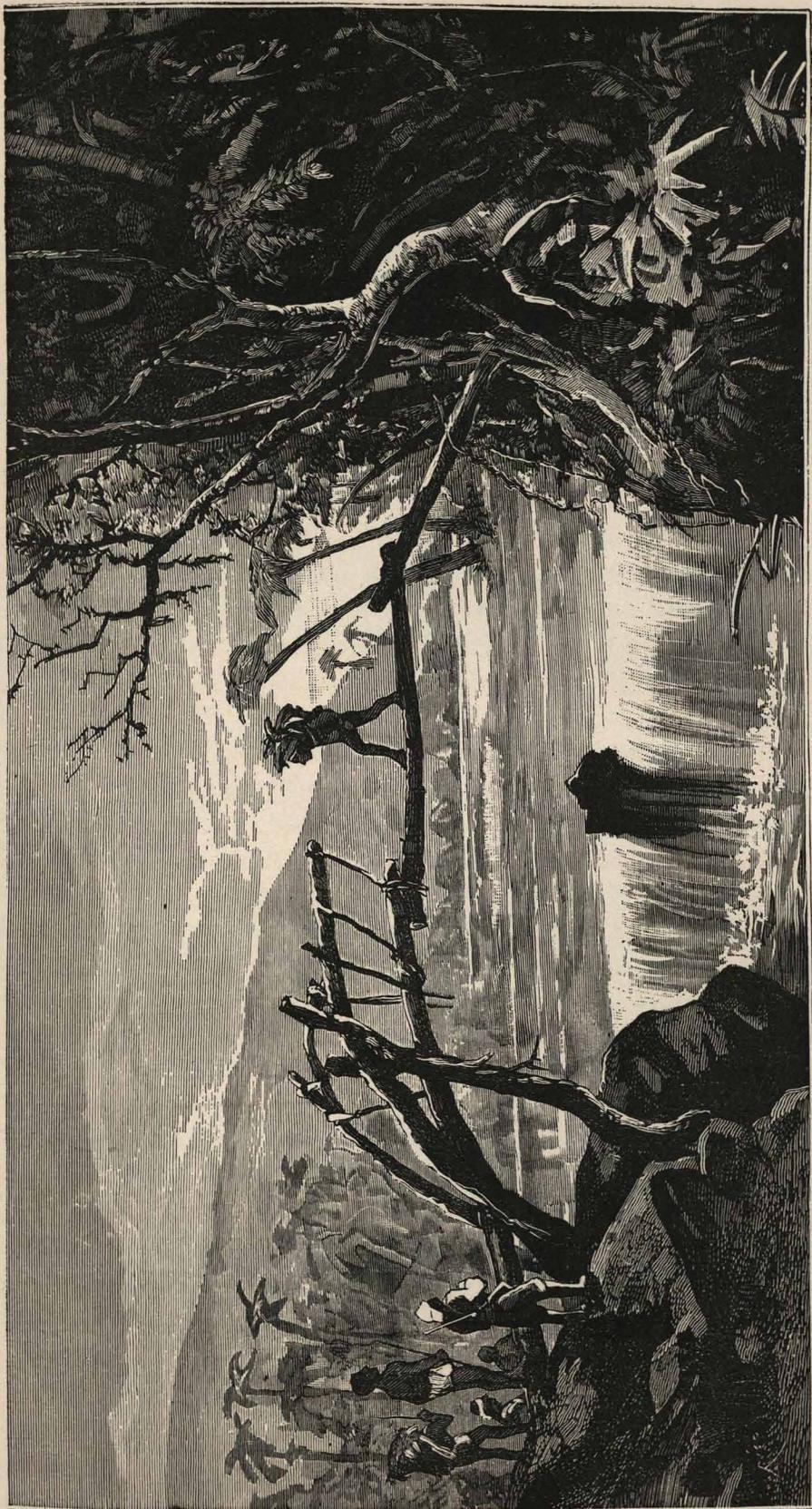
« Les Chunchos! » s'exclamèrent les péons.

Appuyé nonchalamment contre l'arbre qui le cachait, un sauvage montrait sa tête, grimaçant un sourire pour donner l'assurance de ses intentions pacifiques. Lorsqu'il jugea que son appel avait été entendu, il fit de la main un signe amical et s'avança vers les voyageurs sans tenir compte de leur air renfrogné ni du froncement de sourcils qui accueillait sa présence.

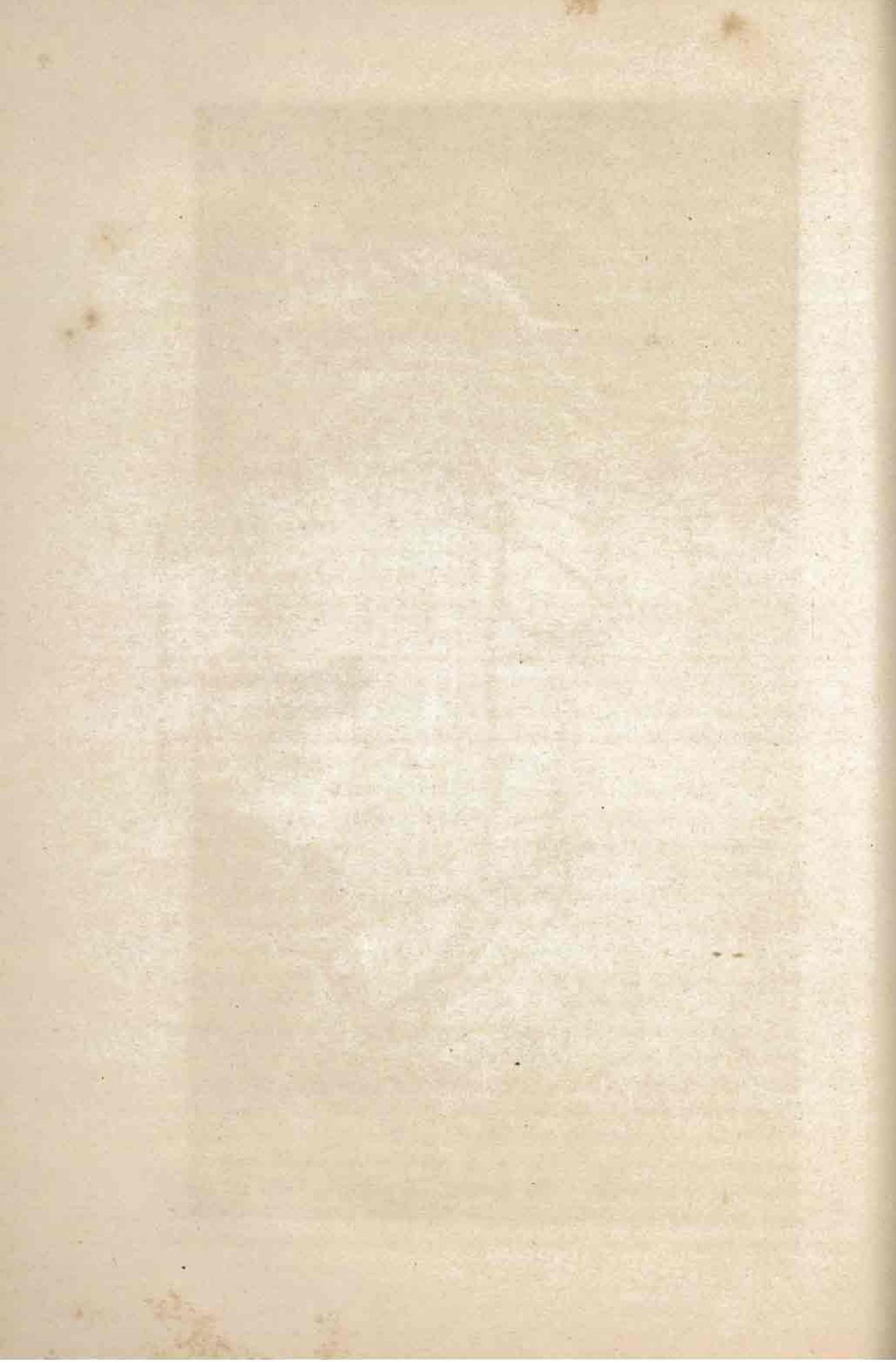
Arrivé à quelques pas, il s'arrêta et leur adressa en un langage inconnu d'eux quelques mots qu'il débita avec volubilité en les accompagnant de gestes abondants.

D'un mot Belesmore exhorta les péons à faire bonne contenance et à dissimuler la peur qui les secouait déjà, puis il entreprit, à l'aide de signes et d'un jargon particulier, d'obtenir de son interlocuteur quelques explications auxquelles il donna le sens suivant :

L'individu appartenait à une tribu de Siriniris errant dans le voisinage, et que le bruit des coups de feu avait attirés près des voyageurs. Il avait été envoyé pour faire remarquer que les détonations fréquentes des fusils jetaient le trouble parmi les habitants de la forêt; que, depuis plusieurs



Pont rustique dans la Cordillère orientale.



jours, ne rencontrant guère de gibier, ils avaient fait mauvaise chasse et qu'il venait, en conséquence, demander aux blancs qui en étaient cause de leur donner une compensation.

Le guide avait cru lui répondre triomphalement en l'engageant à s'escrimer plus loin, puisque le voisinage de la caravane avait été pour les Siriniris une cause de trouble. Mais le sauvage avait répliqué qu'il n'en pouvait être ainsi, parce qu'il se trouvait sur la limite du territoire affecté à une autre tribu et que la bande des voyageurs venait précisément de parcourir le reste de la zone leur appartenant.

Cela fut dit sur un ton dénotant que le messager se sentait appuyé par la présence très rapprochée de ses camarades. D'ailleurs, Charles et Guttierrez n'ignoraient pas plus que Belesmore avec quelle scrupuleuse fidélité ces tribus sauvages respectent les territoires répartis entre elles, ni que leurs querelles, lorsqu'elles éclatent, n'ont souvent pas d'autres causes, et que leurs désaccords avec les blancs sont presque toujours basés sur ce prétexte.

Depuis plusieurs jours leur troupe suivait les voyageurs sous bois et n'avait pas perdu un seul de leurs gestes. Ils savaient que les explorateurs s'étaient séparés en deux bandes au bord de l'Ollachea, et que l'une d'elles se dirigeait vers le nord, sur le territoire de leurs amis les Huatchipayris.

Le sauvage précisait ces points avec un air de malice montrant chez lui une certaine entente de la diplomatie. Il terminait l'entretien en demandant pour lui et ses compagnons quelques-uns des couteaux et des haches renfermés dans les ballots qu'il désignait du doigt, prouvant ainsi que ses prétentions n'étaient pas formulées au hasard.

Puis, apercevant une certaine hésitation parmi les blancs, et imaginant sans doute doubler sa puissance de persuasion par ce moyen, le sauvage négociateur fit entendre quelques notes qu'on eût dit lancées par un kakatoès.

A peine avait-on eu le temps de se rendre compte de son acte, que les broussailles craquèrent en s'écartant et que neuf hommes, tout aussi nus que l'ambassadeur, enduits comme lui d'une couche de rocou et de sépia, à la chevelure en queue de cheval, sortaient de la forêt ainsi que d'une boîte à surprise.

Comme il importe extrêmement avec les Indiens de ne pas paraître les redouter, Charles et ses compagnons accueillirent les nouveaux venus avec un visage amical, tandis que les porteurs, serrés en un groupe, jetaient autour d'eux des regards pleins de méfiance.

Belesmore fut chargé de faire savoir aux visiteurs que leur demande serait accueillie, mais qu'elle ne pourrait recevoir satisfaction qu'au retour de la troupe partie vers le nord, les couteaux qu'ils désiraient étant en sa possession.

Cette réponse n'avait d'autre but que de gagner du temps, afin de se

trouver en nombre pour le cas où les sauvages auraient des projets agressifs. Elle ne parut pas les contrarier ; cependant ils ne quittaient point des yeux les ballots des porteurs. Puis, s'écartant un peu, ils parurent se concerter. Le messenger fit alors savoir qu'ils attendraient les blancs partis en voyage, et qu'ils allaient construire leurs ajoupas à côté de ceux des explorateurs. Il devenait évident que les Indiens avaient décidé de ne point partir les mains vides, et qu'il serait inutile de chercher à s'opposer à leur projet, rien ne rebutant la patience de l'Indien qui poursuit la réalisation d'un désir.

Cela fut dit sur un ton ne marquant que des intentions pacifiques. Or, comme il était préférable de s'assurer la bienveillance de ces hôtes imposés, Charles eut l'idée de leur distribuer une poignée de vieux boutons de cuivre, débris d'uniformes militaires fort appréciés comme article d'échange au delà des Cordillères. Aussitôt la joie fut grande parmi les Siriniris ; ils marquèrent tout le prix qu'ils attachaient à un pareil cadeau en détachant des lobes de leurs oreilles les bouts de roseau qui y étaient insérés et en y suspendant à la place les magnifiques boutons.

En voyant l'heureux effet de sa libéralité, Charles conçut le projet d'utiliser la présence de ces Indiens en compensation de la gêne qu'ils lui imposaient. Il leur fit demander s'ils connaissaient San Gaban et s'ils pouvaient l'y conduire, promettant, au retour de l'excursion, un supplément de cadeaux.

A ce nom de San Gaban, une étrange agitation se manifesta parmi les sauvages ; ils se démenaient, s'interpellant tous à la fois et faisant revenir souvent les mots de *Suchimanis* et *Carangas* avec le nom de San Gaban dans les paroles qu'ils échangeaient. Ce moment de trouble un peu calmé, on put comprendre qu'ils avaient, en effet, reçu de leurs pères la tradition des événements qui avaient accompagné la destruction de San Gaban par les tribus coalisées des *Suchimanis* et des *Carangas*. Ils connaissaient fort bien l'emplacement de la ville de l'or, si célèbre jadis, et consentaient à y conduire l'expédition en moins d'une journée de marche.

L'offre fut immédiatement acceptée de part et d'autre. Il fut convenu qu'en échange d'un supplément de deux haches et de six couteaux, leurs nouveaux compagnons procureraient durant le trajet tout le poisson et tout le gibier nécessaires à la subsistance de la caravane, mais à la condition que les fusils resteraient muets.

La forêt, relativement clairsemée sur l'autre rive, s'était épaissie et emmêlée de telle sorte, qu'on n'avancait plus que lentement. Aucun sentier n'était tracé, il fallait aux péons de grands efforts pour se frayer un passage à coups de sabre d'abatis. Accoutumés à cheminer dans ce dédale inextricable, les sauvages s'étonnaient de voir leurs compagnons de route abattre les haies et les branchages, quand eux se

contentaient de les écarter de la main. Leur marche, contrariée à chaque instant par ces obstacles végétaux, n'en était pas moins d'une rectitude parfaite, et l'aiguille de la boussole que Charles consultait fréquemment, au grand ébahissement des sauvages, très intrigués de sa mobilité, ne s'était pas écartée un instant de la direction indiquée depuis quatre heures déjà que les sauvages guides entraînaient les blancs dans le fourré.

Subitement la forêt changea d'aspect. On entra dans une *entre-llomas* d'un caractère distinct de la *lloma* ou partie montagneuse. Au lieu de l'impénétrable fouillis de la matinée, la contrée où l'on cheminait maintenant n'offrait que des arbres géants, lauriers, cèdres, mimosas ou pseudo-juglans, disposés en massifs pittoresques entre lesquels des avenues semblaient avoir été percées. On eût dit un immense parc anglais perdu au milieu des jungles.

On fit la halte du déjeuner dans un endroit où les avenues semblaient élargies du double et où des talus moussus d'une remarquable régularité formaient de véritables sièges ou des lits de repos. Ces talus, ainsi que Charles put s'en rendre compte, n'étaient autre chose que des amoncellements de pierres et de cailloux rangés en demi-cercle ou disposés sur une ligne, restes évidents d'une œuvre humaine.

Interrogés, les sauvages se mirent à rire aux éclats, comme des gens mis en joie par la naïveté de la question. Puis ils répondirent que ces tas de pierres, qui intriguaient si fort le blanc, avaient été faits jadis par des gens de sa couleur pour recueillir l'or que charriait une rivière où leurs ancêtres avaient pêché le *sabalo*, et qui s'était depuis retirée vers le sud-est, où elle coulait dans l'Inambari.

Cette révélation fit naître chez Charles deux courants de réflexions bien différentes. Comme chef d'expédition, il éprouvait une vive déception, parce que le subterfuge employé pour occuper ses hommes lui échappait; comme archéologue, il était ravi de cette découverte, qui le fixait sur un intéressant point d'histoire locale et lui prouvait qu'il approchait de cette cité de l'or si fameuse au xvii^e siècle.

Pour tout concilier, il exigea de Belesmore de transformer en les traquant aux porteurs les renseignements obtenus des Siriniris; les amas de pierres qu'on avait sous les yeux ne seraient que des ruines d'haciendas, installées là autrefois et dont la forêt aurait repris possession; les lavaderos se trouveraient plus loin.

Au dire de leurs sauvages guides, les voyageurs n'étaient pas à plus de trois lieues de ce qui fut San Gaban. Après deux heures d'une marche facile, la caravane se trouvait dans une vaste clairière taillée dans la forêt. C'était un site d'un cachet spécial, d'une physionomie étrange due à l'inégalité des terrains environnants, creusés, fouillés, ruinés, soulevés sous le tapis verdoyant qui les recouvrait.

En arrivant à cet endroit, les sauvages s'étaient assis sans prononcer

un mot, sans daigner même faire connaître la cause de leur arrêt. Au bout d'une heure, Charles, qui attribuait cette station à un désir de repos, leur fit demander s'ils entendaient demeurer là.

« Autant que le chef le jugera à propos. Nous ne savons quel temps il compte y demeurer, fut-il répondu.

— Il veut atteindre San Gaban dès que ses guides seront reposés.

— Nous sommes à San Gaban, puisque nous sommes arrêtés. »

Charles aurait dû se souvenir que l'Indien ne s'arrête jamais tant qu'il n'a pas atteint sa destination, excepté pour manger, et que souvent la nuit même ne suspend point sa marche : si les Siriniris avaient fait halte, quelque motif spécial devait les y avoir poussés.

En effet, il n'y eut bientôt plus moyen de douter, les guides affirmaient qu'on se trouvait sur les ruines mêmes de San Gaban.

Machinalement les voyageurs jetèrent les yeux autour d'eux pour surprendre une attestation du passé, une ruine, une pierre, une trace quelconque; ils ne virent que des herbes, des mousses, des débris végétaux, de grands arbres dont le feuillage tamisait la lumière. Rien n'existait plus du travail de l'homme; le temps et la destruction avaient fait leur œuvre, et l'alluvion, comme une marée montante, avait tout recouvert d'un implacable niveau.

Ce néant serait incompréhensible si l'on ne disait quelques mots de l'époque où la vie, — une vie de fièvre et d'ivresse, — animait la solitude si morne au milieu de laquelle se trouvaient Charles Duret et ses compagnons.

C'était à l'époque où ces hommes de proie qu'on appelait les conquérants commençaient à étendre sur l'ancien empire des Incas leur immense réseau de pillage et de rapines. Enthousiasmés par les récits qui leur étaient parvenus des immenses richesses découvertes au delà des Cordillères par les anciens Incas, les compagnons de Pizarre voulurent atteindre, eux aussi, ces mystérieux empires qui contenaient, d'après les légendes, la cité de Manoa d'El Dorado et le lac de Parima, dont les flots étaient d'or liquide.

Tandis que chacun se traçait un itinéraire à sa fantaisie et se lançait à la découverte de l'immense continent, la région de Caravaya, qui nous occupe seule, était envahie par Ansurez de Campo Redondo. Après des péripéties sans nombre qui lui firent parcourir tout le bassin du Béni, Campo Redondo rentra au Pérou par la région du Callao, n'ayant trouvé que la misère au lieu des trésors qu'il espérait.

Ce fut quelques années plus tard, en 1549 ou 1550, que des déserteurs du parti d'Almagro, l'adversaire de Pizarre, découvrirent les richesses près desquelles Campo Redondo avait passé sans les soupçonner.

Quand ils se furent assurés que les vallées de Caravaya contenaient en abondance l'or qu'ils avaient reconnu, les Espagnols commencèrent par chasser de la contrée les tribus des Suchimanis et des Carangas qui

l'occupaient. S'y établissant à leur place, ils se mirent à exploiter les richesses que le hasard plaçait à leur portée.

Le secret de cette trouvaille s'était promptement divulgué. Don Antonio de Mendoza, vice-roi du Pérou, désirant s'adjuger la plus grande part des bénéfices, avait envoyé près des déserteurs une colonie d'Espagnols, des troupes, des commissaires, des ingénieurs et des maçons. Une organisation administrative avait bientôt relié les bourgades d'Ollachea, San Gaban, Aporoma, San Juan del Oro et autres, qu'on avait successivement élevées sur chacun des points exploités par les chercheurs d'or.

De son côté, en échange de l'envoi d'un bloc d'or pesant plus de quatre cents livres, Charles-Quint avait concédé solennellement le titre de ville impériale aux deux bourgades de San Gaban et de San Juan del Oro et avait ennobli les mineurs qui les habitaient.

L'exploitation des dix-neuf vallées qui se soudent au versant oriental de la chaîne de Caravaya avait duré deux siècles et rapporté force millions aux rois d'Espagne. Passé ce temps, la plupart des travaux furent abandonnés ; les bourgades se dépeuplèrent ; les mineurs, devenus fermiers, allèrent vivre au milieu des défrichements ; puis la race espagnole, s'étant dispersée ou éteinte, fut remplacée dans le pays par une population bâtarde dont les descendants l'habitent encore aujourd'hui.

En 1767, la ville de San Gaban, restée debout au milieu des ruines de ses voisines, était l'unique entrepôt des richesses de Caravaya. Les minerais, les pépites, la poudre d'or, recueillis sur tous les points du territoire par l'État qui s'en était arrogé le monopole, étaient apportés dans la ville à dos de mulet ou d'Indien et entassés sous des hangars, d'où on les tirait chaque année pour les fondre et en confectionner des lingots, qui étaient expédiés en Espagne.

Or, dans la nuit du 15 au 16 décembre de cette année 1767, San Gaban, qui, sur la foi de son passé, dormait dans la sécurité la plus parfaite, fut incendié par les Carangas et les Suchimanis coalisés ; tous ses habitants furent tués à coups de flèches ou de massue. Après un intervalle de deux siècles, les descendants des premiers possesseurs de Caravaya étaient venus demander compte aux descendants des Espagnols de l'usurpation de leurs pères.

Quand la nouvelle de cet événement parvint à Lima, le vice-roi d'alors, Antonio Amat, jura sur une parcelle de la vraie croix d'exterminer tous les sauvages du Pérou, sans distinction d'âge ni de sexe.

Heureusement pour ces derniers que ce serment, bien espagnol, ne fut pas tenu. Cédant à de puissantes influences et à des sollicitations réitérées, Antonio Amat comprit qu'il était contraire aux devoirs d'un chrétien et d'un vice-roi de rendre coup pour coup. Il fonda un *obit* perpétuel pour les victimes et envoya aux idolâtres, leurs bourreaux, des missionnaires qui entreprirent de les instruire et de les baptiser. Leurs travaux

sont aujourd'hui en ruines, comme ceux des anciens mineurs, et ne subsistent que par quelques débris de missions clairsemées, dans lesquelles on retrouve un mélange bizarre de paganisme et de religion fait pour plonger le philosophe dans d'amères réflexions.

Pendant quelques années on s'entretint de la catastrophe de San Gaban, puis la génération qui en avait été témoin disparut de la terre, une autre génération lui succéda, et l'histoire de la ville impériale de Charles-Quint prit avec le temps le caractère vague et poétique d'une légende.

En conduisant ses hommes jusque dans ces solitudes, en les y égarant en quelque sorte sciemment, Charles Duret ne comptait certes pas sur des résultats bien encourageants; mais il espérait retrouver suffisamment de vestiges du passé pour justifier tout au moins aux yeux de ses compagnons l'entreprise dans laquelle il les avait lancés. Espérant que quelques recherches méthodiquement pratiquées lui fourniraient le moyen d'atténuer l'effet désastreux produit par la vue de ces ruines, il entraîna Guttierrez avec lui loin du campement, tandis que leurs compagnons plumaient et rôtissaient quelques aras dont la chair coriace devait faire les frais du souper.

Jusqu'à ce que la nuit suspendit leurs recherches, les deux hommes fouillèrent les environs, examinant le sol bouleversé, arrachant çà et là des touffes d'herbes, soulevant la couche d'humus pour voir si elles ne cachaient rien, scrutant, fouillant, interrogeant les accidents du site et cherchant à y découvrir les secrets du passé.

Rien ne trahit les mystères que la nature recouvrait désormais d'un voile impénétrable. La ville qui avait occupé cet emplacement et les nombreux habitants qui la peuplaient n'avaient rien laissé pouvant faire soupçonner leur existence.

Il importait d'arracher promptement les péons aux rêves que leur imagination pouvait concevoir sur l'emplacement de la ville de l'or. Le camp fut levé dès l'aube. A ceux qui jetaient derrière eux des regards d'envie, Charles s'empressa d'expliquer que San Gaban ayant été l'entrepôt, non la source des richesses d'autrefois, il n'y avait pas à regretter d'abandonner ses ruines; à tous il fit comprendre que si leurs espérances pouvaient se réaliser, c'était en relevant les anciens travaux, soit des lavaderos au bord des rivières, soit des mines au flanc des montagnes. Il sut leur représenter les dangers de leur isolement avec assez d'habileté pour leur ôter la pensée de se disperser, sans pousser la note trop au noir ni les décourager. On avait besoin d'eux; il importait donc extrêmement de se trouver en nombre pour pénétrer plus avant sur le territoire indien.

X

LES SIRINIRIS

De concert avec Guttierrez, on convint de rallier promptement les bords de l'Ollachea. Quoiqu'il fit bonne contenance, Charles n'était pas autrement rassuré par l'attitude de ses guides. Il les trouvait trop nombreux pour cet emploi pacifique et trop bien armés, car ils portaient chacun la lance en bois de palmier, l'arc et une poignée de flèches. En outre, au moment du départ, il put constater que le sauvage qui les avait abordés la veille avait disparu. Interrogés sur son absence, les autres répondirent avec aisance qu'il était allé se mettre à l'affût du gibier, pour tâcher d'avoir quelque pièce à offrir au chef blanc. Il fallut bien admettre cette raison; mais on marchait déjà depuis deux heures, que le chasseur n'avait pas reparu. En même temps Charles trouvait que les difficultés du chemin s'accroissaient singulièrement; la route lui semblait toute différente de celle qu'on avait suivie la veille. Il semblait que la troupe des chercheurs d'écorces tentait de trouer un voile épais dont la déchirure se refermait à mesure qu'on l'ouvrait; le tissu végétal renouait ses fils derrière chaque homme. On pouvait en considérer la chaîne comme constituée par les arbres au tronc lisse, droits comme des piliers de cathédrale, et par les stipes élancés des innombrables palmiers de la cordillère orientale; des lianes de mille espèces, ligneuses, fibreuses, couvertes de mousses ou hérissées de pointes, répandues en spirales ou tendues comme des amarres, en constituaient la trame.

En vain on taillait à tour de bras dans ce fouillis inextricable, on paraissait piétiner sur place; les Siriniris, impassibles, se glissaient comme des reptiles au milieu de ce réseau et attendaient patiemment qu'on les eût rejoints. Enfin, n'y tenant plus, persuadé qu'il s'était laissé sottement entraîner dans quelque piège, Charles fit demander aux sauvages pourquoi ils avaient suivi cette direction et non celle de la veille.

« C'est la plus courte. Encore un peu, et nous serons arrivés. »

Effectivement, après trois heures d'un travail invraisemblable, toute la troupe débouchait dans de vastes clairières masquées par le rideau de lianes qu'ils avaient franchi si péniblement. Bientôt on ralliait les bords du torrent grondant au fond du ravin. Quelques minutes de recherches suffirent aux sauvages pour trouver un passage, à peu de distance d'une chute où l'eau, tourbillonnant et roulant avec fracas, venait se résoudre en une poussière liquide suspendue dans l'atmosphère et diaprée par le soleil de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Là, deux roches énormes se dressaient dans le lit du torrent, à dix mètres du bord. Avant qu'on pût se rendre compte de leur projet, deux des sauvages avaient enlevé leur machete à deux péons et s'escrimaient au pied d'une touffe de bambous gigantesques. En quelques coups ils mirent à bas trois des plus gros, et, les traînant jusqu'à l'eau, abandonnèrent une de leurs extrémités au courant. L'opération avait été combinée de façon que le bambou vînt butter contre le rocher, où le courant le maintenait.

Quand les trois tiges eurent été ainsi immergées côte à côte, formant une sorte de passerelle roulante, trois des sauvages s'y aventurèrent l'un après l'autre, avec la prudence et l'agilité d'un chat courant sur une gouttière. Ainsi qu'on devait s'y attendre, les péons reculèrent effrayés devant la perspective d'avoir à exécuter un pareil tour de gymnastique. En réalité, les deux blancs ne se sentaient pas davantage disposés à l'entreprendre. Voyant l'hésitation des péons, un des Siriniris alla couper une quatrième tige et la confia au courant comme les autres; puis, sur un appel adressé à l'un des siens parvenu sur le rocher qui coupait le torrent, tous deux saisirent par une extrémité la quatrième tige de bambou et la tinrent fixement à une hauteur d'un mètre au-dessus de la passerelle, de manière à constituer une sorte de rampe ou d'appui-main. Rassurés par la vue de cet appareil, les péons consentirent à se risquer, et, en dépit de quelques plongeurs sans conséquence, chacun parvint sur l'îlot rocheux. Quand tout le monde fut passé, on retira les bambous, qui furent lancés de façon à relier le rocher à l'autre rive, et l'opération se répéta avec plus de succès encore que la première fois.

Au moment où la faim talonnait vigoureusement les estomacs, on atteignait les deux ajoupas de l'Ollachea. Mais un spectacle inattendu dissipa bien vite la satisfaction de se trouver au rendez-vous. Autour de l'abri construit par les blancs, s'étaient étalés une demi-douzaine de tambos et d'ajoupas sous lesquels grouillaient environ trente Indiens, tant hommes que femmes et enfants, parmi lesquels Charles reconnut le prétendu chasseur du matin.

On avait eu à peine le temps de constater cette désagréable visite, que la présence des voyageurs était signalée à la fois par quelque sentinelle cachée dans le bois et par un des guides. Toute la tribu, accourant, se précipita vers les arrivants, les flattant du geste et de la voix, se déme-

nant en de bruyantes démonstrations, dans lesquelles revenait perpétuellement le mot de « couteaux ! couteaux ! » prononcé avec une persistance sauvage. Aux regards ardents que les Siriniris jetaient sur leurs ballots et sur leurs personnes, à leur contact de plus en plus pressant, Charles comprit que tous les raisonnements du monde seraient impuissants et qu'il fallait manœuvrer de façon à gagner du temps pour attendre l'arrivée de son père. S'il cédaient maintenant à la convoitise des sauvages, il ne pourrait plus contenir ces quémandeurs et risquait un désastreux pillage. Il résolut de refuser absolument tout article de quincaillerie, car la vue des ballots ouverts ne manquerait pas de transformer ces mendiants en bêtes féroces. Cependant, comme il lui devenait impossible de ne rien donner, il fit former par ses hommes un cercle serré destiné à lui servir de rideau pendant que quelques autres maintenaient à grand-peine les sauvages ; puis il tira d'un ballot invisible pour les Indiens quelques poignées d'aiguilles, d'hameçons, de grelots, de boucles de pacotille et de boutons dont il emplit ses poches.

Quand le ballot fut refermé, le cercle s'ouvrit, et Charles offrit aux Siriniris quelques-uns de ces divers objets, dont la vue eut le don de les transporter de joie. Les boutons de cuivre, les grelots surtout avaient un succès énorme. Dans leur joie, quelques-uns se les attachèrent aux oreilles ; puis sautant, dansant, le cou tendu, agitant la tête pour faire sonner leur bijou, ils semblaient savourer avec béatitude les charmes de la musique qu'ils produisaient ainsi.

A ce spectacle, les femmes et les enfants, restés à quelque distance sur l'ordre impératif des hommes, firent entendre des réclamations ardentes et couvrirent bientôt du bruit de leurs cris les chants étranges des hommes. N'y tenant plus, les femmes firent irruption à leur tour, traînant ou portant leurs affreux rejets, et se pendirent après les blancs, suppliant, exigeant, elles aussi, des grelots, rien que des grelots.

Ne voulant à aucun prix ouvrir de nouveau ses ballots en présence des envahisseurs, Charles vida en leur faveur le contenu de ses poches, et bientôt le concert s'augmenta de la musique des femmes. Seulement, au lieu de les pendre à leurs oreilles, celles-ci retirèrent de la cloison médiane de leurs narines les plumes et les brindilles qui y étaient passées, et les remplacèrent par les fameux grelots, dont les tintements semblaient les ravir plus encore que leurs époux et leurs frères.

Cependant la première ardeur calmée, les Siriniris parlèrent encore des couteaux et des haches promis en payement de l'excursion à San Gaban. Charles essaya bien de leur faire comprendre que les objets demandés par eux étaient entre les mains de leurs compagnons, et que ceux-ci ne pouvaient tarder à paraître, puisqu'ils auraient dû se trouver là depuis le matin. Les Siriniris, ivres de convoitise, ne voulaient rien entendre ; déjà leur attitude devenait arrogante et menaçante. Charles, voulant résister jusqu'au bout, leur fit répondre d'attendre jusqu'au soir. Ils s'y

refusèrent, prétextant que, n'étant pas approvisionnés de vivres et l'endroit n'offrant aucune ressource pour la chasse, il leur fallait trouver avant la nuit un territoire plus favorisé; qu'ils entendaient, par conséquent, recevoir immédiatement le payement promis par le chef.

Charles n'avait en quelque sorte pas eu le temps de concerter sa réponse avec ses compagnons que, sur un signal donné par le déserteur des guides, les sauvages se précipitaient sur lui et ses hommes, les prenaient corps à corps et s'efforçaient de leur arracher leurs armes, leurs vêtements, leurs bagages. Par une chance heureuse, Charles, surpris par cette brusque attaque, put néanmoins dégager son bras, saisir son revolver, et, tirant sans viser, il fit lâcher prise à l'un de ses adversaires. Au bruit des détonations, à la vue d'un des leurs gisant sur le terrain, les Siriniris, saisis d'une terreur folle, s'écartèrent et disparurent sous le couvert. En effet, les gens de cette tribu ont une peur extrême des armes à feu; ils leur attribuent le pouvoir de tuer selon la volonté de leur possesseur, même étant déchargées. La vue des quelques fusils de la petite troupe les avaient tenus à distance depuis qu'ils suivaient tous ses mouvements; mais ils avaient formé le projet de dépouiller les blancs et comptaient y arriver en se présentant en amis.

Leur plan aurait pu réussir au moment où, affolés de désirs, ils s'étaient jetés sur la troupe de Charles, si le coup de feu tiré par lui n'avait eu pour effet de semer parmi eux l'épouvante.

On utilisa leur retraite précipitée pour recueillir les différents objets et les vêtements dont ils s'étaient déjà emparés et qu'ils avaient abandonnés dans leur fuite. Les péons, tremblants de terreur, se groupèrent docilement près des ajoupas, et acceptèrent sans trop murmurer de se coucher sans souper.

On ne ferma par l'œil de la nuit; la crainte d'un retour offensif tenait chacun éveillé. Cependant la forêt semblait tranquille; les bruits nocturnes qui la remplissent d'habitude fournissaient leur concert accoutumé de hurlements des singes, de cris de cougar, de hullements, de chants d'oiseaux.

On pouvait croire les Siriniris disparus. Tout à coup, au moment même où l'aube ramène comme par enchantement le calme dans la forêt, un cri d'oiseau se fit entendre sur la lisière du fourré; puis apparurent quelques têtes de Siriniris, coiffés cette fois de splendides couronnes en plumes de perroquets. Sans se découvrir, ils agitèrent à travers le feuillage des aras apprivoisés, des paquets de plumes, quelques menus produits de leur industrie, indiquant par là des intentions pacifiques. Voyant qu'on ne répondait pas à leurs avances, mais qu'on ne les repoussait pas non plus, ils s'enhardirent peu à peu et furent bientôt à quelques pas des blancs, offrant toujours leurs plumes et leurs oiseaux.

La perplexité de Charles était extrême; il s'aperçut bientôt que les nouveaux venus n'étaient pas les individus de la veille, et cette profu-

sion relative d'habitants sur ce point du désert lui découvrit tout l'embaras de la situation. Devait-il accueillir ceux-ci en amis, au risque d'en faire des complices des pillards de la veille? S'il les mécontentait, c'étaient des ennemis de plus. Pour surcroît de malchance, par une impardonnable négligence, n'ayant pas eu à se préoccuper depuis deux jours de pourvoir à la nourriture de leurs compagnons, les armes de Belesmore et des deux blancs n'avaient pas été rechargées. Charles crut plus sage de ne pas se créer de nouveaux ennemis.

On leur montra de loin des anneaux de fer et de vieux boutons de cuivre, et on leur fit signe d'approcher. A peine les échanges furent-ils entamés, que les Siriniris s'empressèrent de demander des couteaux. Et, comme on leur répondait qu'on ne possédait ni haches ni couteaux, ils se baissèrent et, ramassant des brindilles et du bois coupé ayant servi au bivouac, ils les mirent d'un air arrogant sous le nez des voyageurs.

Les choses se gâtaient; les Siriniris montraient qu'ils ne se payaient pas de mots et prouvaient péremptoirement qu'on possédait les instruments réclamés puisqu'ils donnaient les preuves de leur emploi.

Heureusement pour les blancs que, pendant leurs négociations, des détonations lointaines d'armes à feu se firent entendre. Elles ne pouvaient provenir que de Duret et de sa troupe annonçant leur retour. A ce bruit, les Siriniris parurent inquiets, mais n'en persistèrent pas moins à réclamer les objets convoités. On comprenait à leurs allures qu'ils avaient été mis au courant de la situation des blancs par leurs camarades, et qu'ils comptaient pouvoir terminer leurs négociations avant l'arrivée des cascarilleros, qu'ils jugeaient encore éloignés.

De son côté, Charles, se sachant bientôt secouru en cas d'attaque, traînait les négociations en longueur. Il avait fini par promettre quelques couteaux, sous la condition que les sauvages passeraient de l'autre côté de la rivière, quand des cris joyeux éclatèrent tout à coup sur la rive gauche de l'Ollachea. En même temps, toute la bande des chercheurs d'écorces débouchait d'une épaisse lisière de bambous. La vue des Siriniris mêlés à leurs camarades ne laissa pas que de les troubler fortement, mais leur hésitation fut de courte durée; sur l'appel de Charles, ils se mirent en devoir de reprendre le radeau qui leur avait si bien servi pour la première traversée.

En trois voyages, les blancs se trouvèrent tous réunis.

XI

LA DÉROUTE

L'arrivée de Duret contrariait certainement les Siriniris ; ils étaient sur le point d'abandonner leur marché quand l'un d'eux, solide et grand gaillard qui semblait avoir autorité sur ses compagnons, leur fit remarquer l'attitude effarée des péons, lesquels s'étaient groupés tous ensemble et semblaient saisis d'une peur insurmontable. Les nouveaux venus, déjà fort désagréablement impressionnés à la vue des Siriniris, qu'ils espéraient ne jamais rencontrer, tremblaient de tous leurs membres au récit de l'attaque de la veille et autorisaient chez les sauvages des espérances que leur chef s'évertuait à grossir.

Duret fut vite mis au courant des faits, et sa résolution ne tarda guère : il fallait se débarrasser des importuns coûte que coûte, et, bien que ce ne fût pas l'heure des récriminations, Charles fut blâmé de sa faiblesse à l'égard des premiers Siriniris. Une simple, mais vigoureuse démonstration devait suffire. Se serrant en un groupe compact, les blancs armés de fusils firent quelques pas au-devant des Siriniris, réunis autour de leur chef pérorant avec force gestes ; puis, leur montrant à la fois leurs armes et le bois, ils leur firent comprendre qu'ils eussent à déguerpir. Et comme ils semblaient ne pas saisir le sens de cette attitude, Belesmore leur dit que si un seul d'entre eux revenait demander encore les couteaux qu'ils exigeaient, les *tara-tara* (les fusils) les tueraient tous.

En même temps, épaulant tous ensemble leurs armes chargées ou non, les blancs firent le geste d'un feu de peloton. Ce fut alors un sauve-qui-peut général ; en dépit des remontrances de leur chef, qui les exhortait vainement à braver les armes des blancs, ils disparurent comme une volée d'oiseaux.

Quand on eut constaté le départ réel des Siriniris, on établit le cam-

pement de façon à fêter la réunion des deux troupes, et l'on se raconta mutuellement les événements survenus.

Charles fit connaître les incidents de son excursion à la recherche des lavaderos et aux ruines de San Gaban. Duret et de Contisaya revenaient de leur exploration enchantés des résultats obtenus, émerveillés de l'adresse de leurs cascarilleros et surtout de l'expérience pratique de Mamani, qui s'était montré véritablement supérieur dans la conduite de toute la troupe à travers la forêt vierge. A part les incidents quotidiens de la vie des bois, ils ne s'étaient trouvés en face d'aucune complication; ils n'avaient rencontré aucun Chuncho. Les sauvages avaient-ils abandonné la contrée parcourue, ou bien, effrayés par les coups de feu des chasseurs, s'étaient-ils enfuis ou tenus cachés? ils l'ignoraient, n'ayant trouvé aucune trace d'indigènes.

En revanche, ils avaient découvert de profondes *manchas* de cinchonas des meilleures variétés. Il y avait, paraît-il, sur certains points inexplorés de la montaña, des richesses considérables qu'il suffisait d'aller chercher et qui promettaient les plus magnifiques résultats à leur association. Comme preuve de leurs dires, Duret et Mamani tirèrent de leur havresac des échantillons de feuilles qui provenaient assurément de sujets appartenant aux espèces les plus haut cotées sur le marché de Cuzco.

Cette constatation eut le don de rendre aux compagnons de route un peu de sérénité.

On causa longuement, en s'abandonnant à la douce quiétude qui naît d'une détente de l'esprit; on fit des plans d'avenir basés sur les découvertes avantageuses de Duret; enfin, pour que chacun pût fêter la réunion de toute l'expédition, on procéda à une distribution extraordinaire de vivres, prélevés sur les provisions pourtant bien maigres de l'expédition, et qui eut pour effet de réveiller chez les péons une ardeur disparue depuis longtemps déjà.

Après avoir ainsi résumé les faits des dernières journées, Duret et ses compagnons reconnurent la nécessité de prendre des résolutions importantes; en conséquence, on examina la position sous toutes ses faces.

Convenait-il de borner aux *manchas* découvertes l'exploration de la contrée? Fallait-il pousser plus loin les recherches?

Convenait-il, au contraire, de procéder au retour ou de se fixer immédiatement sur un point quelconque pour commencer l'exploitation?

En cas de retour, quel chemin devait être préféré?

C'étaient là autant de questions à débattre.

Si l'on acceptait les avis dictés par l'expérience de Mamani, il devenait inutile de se lancer plus avant. La nature et l'aspect des lomas où l'on avait rencontré les splendides *manchas* de cinchonas prouvaient qu'on abordait une région étendue, riche en écorces, et qu'une fois installés les exploitants n'auraient qu'à rayonner pour se rendre posses-

seurs de tous les arbres à écorce, sans s'imposer les fatigues d'une exploration prolongée. Il ne fallait compter que dans une mesure très restreinte sur le courage des péons, qui, chaque soir au bivouac, gémissaient sur leur folie d'avoir consenti à se perdre dans le pays des Chunchos. D'ailleurs, eût-on pu compter sur eux, qu'il eût fallu trouver à renouveler les approvisionnements, le programme arrêté tout d'abord ne comprenant pas une exploration d'aussi longue durée.

Dans le cas où l'on choisirait le mode d'exploration immédiat des manchas, d'autres difficultés apparaissaient. On ne s'était muni d'aucune des graines potagères indispensables pour assurer l'existence des cascarilleros pendant leur long exil dans la montaña; les transports n'étaient pas organisés; aucune bête de somme ne pouvait circuler à travers ces bois impénétrables, et l'emploi des hommes deviendrait infiniment trop coûteux.

En vain Gutierrez et de Contisaya, rendus à leur fougue castillane, prêchaient Duret et les autres pour leur montrer tout ce qu'on perdrait de temps et de bénéfices en exigeant une organisation préalable. Ils démontraient, à leur manière, combien il serait aisé de mettre immédiatement au travail une partie des péons; tandis qu'ils feraient les défrichements préparatoires, les autres iraient chercher les approvisionnements, les hommes et les animaux nécessaires.

« Auxquels vous feriez passer les taillis, les torrents et les rivières. Comment et quand? leur objecta Charles.

— On s'en tirerait toujours, » répliqua de Contisaya, dont la faconde et l'aplomb n'acceptaient jamais de défaite.

Le retour pur et simple semblait à Gutierrez avoir le grand inconvénient de livrer au public la nouvelle source de richesses découverte par eux et de susciter des concurrents avec lesquels il ne tenait pas à partager.

En vain Duret voulut-il lui démontrer que leur découverte ne pouvait rester secrète, puisqu'elle nécessitait le concours d'un grand nombre de bras pour la mettre en valeur; qu'il fallait songer seulement à en tirer le parti le plus profitable en y amenant rapidement des hommes et du matériel. Gutierrez tenait à son idée et jurait que, dût-il rester seul, il n'abandonnerait pas ainsi ces splendides richesses.

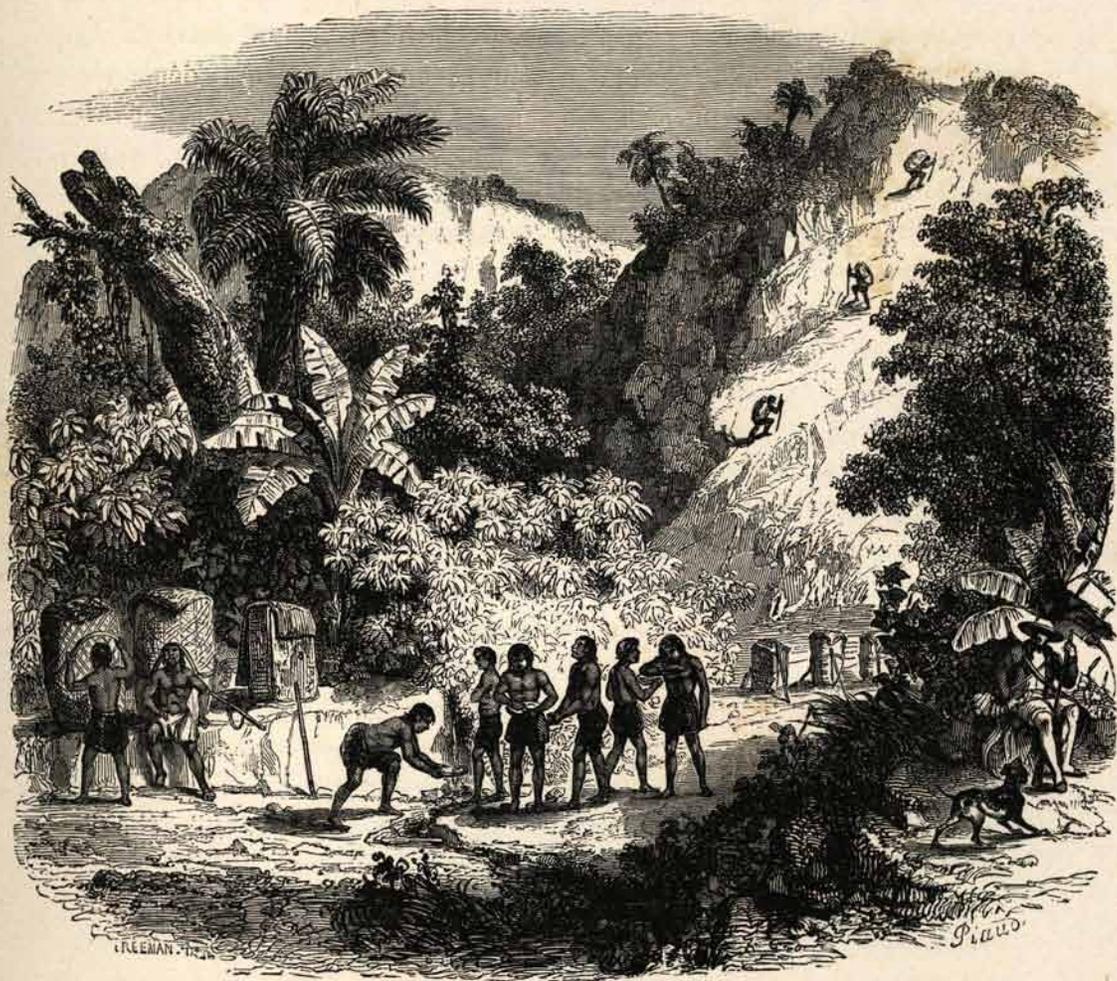
Quant à l'itinéraire, on abandonna toute velléité de revenir par un chemin différent de celui qu'on avait suivi. Les misères endurées montraient suffisamment tout ce qui attendait les voyageurs dans des régions nouvelles, parcourues seulement par les sauvages; d'ailleurs, les cascarilleros boliviens affirmaient que de l'autre côté des lomas il n'y avait plus rien.

Malgré leur habitude des voyages et leur connaissance relative de ces régions, la superstitieuse terreur de l'inconnu persuadait à ces gens qu'au delà d'une certaine zone le monde « finissait », et que celui qui

aurait la folie de vouloir poursuivre au delà s'exposait à être précipité dans le vide.

Il demeura convenu que dès le lendemain, sans prévenir les hommes des résultats de l'exploration, on retournerait sur ses pas, laissant Gutierrez libre de se lancer seul dans la forêt vierge, si bon lui semblait.

En poussant à cette décision, Duret avait escompté l'influence salu-



Ils établirent leur campement dans une gorge de la montagne.

taire de quelques heures de nuit sur les résolutions de leur compagnon ; aussi ne fut-il nullement surpris lorsque Gutierrez, pour couvrir sa retraite, se répandit en longues récriminations sur les hésitations qui perdraient l'expédition et sur l'impuissance dont on frappait les meilleures volontés. Quand il eut ainsi exhalé sa mauvaise humeur, ou, pour mieux dire, donné à son orgueil naturel la satisfaction qu'il réclamait, il se déclara prêt à suivre ses compagnons, mais contraint et forcé.

Déjà les porteurs avaient placé sur leur dos le dernier ballot, et Duret, sur l'invitation du guide, allait donner le signal de la marche, quand une

formidable clameur arrêta la parole sur ses lèvres. Ce cri collectif, sauvage, effroyable, pareil à ceux qu'on entend seulement dans les romans de Gustave Aymard, était poussé par une centaine de Siriniris, qui apparurent subitement hors du bois, gesticulant, hurlant, et qui, profitant de la stupéfaction des blancs, se précipitèrent sur eux avec un ensemble trop complet pour n'avoir pas été concerté. Avant même qu'il eût pu se mettre sur la défensive, chaque homme était aux prises avec trois ou quatre sauvages ; poussé, ballotté, lâché, repris de nouveau, le malheureux se trouvait, à chaque contact avec des agresseurs, dépouillé de quelque pièce de son bagage ou de ses vêtements. Chose étrange ! les sauvages ne semblaient nullement poussés par un mobile sanguinaire ; c'était au milieu des rires, des cris de joie, des mots sans cesse répétés de « hache » et de « couteau », qu'ils poursuivaient leur but. En quelques minutes les gens de la caravane se trouvaient aux trois quarts dépouillés, les ballots de vivres et de marchandises avaient disparu ; sur les cinq fusils que possédaient les blancs, trois leur avaient été arrachés ; les deux qui leur restaient n'avaient pas plus de valeur qu'un bâton, toutes les poires à poudre ayant été volées.

Tandis que le gros de la bande continuait sa sarabande autour des blancs, quelques-uns, retirés à l'écart, éventraient les ballots de quincaillerie, objet de leur convoitise, et s'en partageaient le contenu, puis revenaient reprendre l'assaut des blancs, afin de laisser leurs camarades puiser leur part de butin. Quand le partage fut complet, tous revinrent entourer leurs victimes, dansant frénétiquement et agitant sous leurs yeux, pour les narguer, le fruit de leur pillage si méthodiquement dirigé. Enfin, au moment où la première effervescence de joie semblait un peu calmée, le chef des pillards fit entendre un singulier sifflement, d'une puissance incroyable. A peine le signal fut-il donné, que l'on vit déboucher à leur tour des femmes, des enfants, accompagnés de chiens au poil hérissé, à l'aspect famélique, qui n'avaient rien de rassurant. Tout ce monde se rua à son tour, arrachant aux malheureux le peu que les hommes leur avaient laissé. Mais à cette nouvelle attaque, plus humiliante encore que la précédente, un peu de sang-froid revint aux pauvres gens affolés ; ils ripostèrent par quelques horions et se débarrassèrent assez bien de leurs nouveaux assaillants qui, repoussés de ce côté, se rejetèrent sur ce qui restait des bagages déjà fouillés par les hommes de la tribu.

Cependant Charles, aidé par son père, parvint à décider promptement ses compagnons à prendre le seul parti s'offrant à des gens désarmés : profiter de ce que l'attention de leurs agresseurs était absorbée par leur butin pour fuir, en sauvant le peu qui restait.

Ils n'avaient point le choix de la direction. Derrière eux la fuite était coupée par les Siriniris ; sur leur droite s'étendait la lloma, où les sauvages les eussent bientôt rattrapés ; ils étaient emprisonnés sur la gauche

par l'Ollachea ; la rive droite de la rivière leur restait seule, bordée de plages caillouteuses alternant avec d'épais fourrés de bambous et de mimosas, où ils espéraient se dissimuler plus aisément.

Ils iraient ainsi, gagnant le plus rapidement possible l'Inambari, qu'ils franchiraient pour arrêter la poursuite des sauvages. Une fois en sûreté de l'autre côté de la rivière, ils remonteraient la rive droite dans l'espoir de trouver à Paraiso quelques chaumières où ils se ravitailleraient. Continuant à suivre l'Inambari, ils rejoindraient les centres habités en longeant sa branche occidentale ou rivière de Cuyaca, ou bien regagneraient les hauts plateaux par la vallée tribulaire du Sandia.

En faisant un rapide inventaire de leurs débris, ils reconnurent qu'une des poires à poudre était restée à terre, perdue par les voleurs. Cette découverte rendit un peu de confiance aux plus effrayés. Les deux fusils furent chargés ostensiblement sous les yeux des Siriniris ; Charles et Belesmore Salazarre, à qui Duret les confia, eurent pour mission de soutenir la retraite.

Ces dispositions prises, la petite troupe se mit en marche formant un peloton serré. Puis, pour bien montrer aux sauvages, dont tous ces mouvements avaient éveillé l'attention, que l'on était résolu à la défense, Charles et Belesmore tirèrent quelques coups de feu sur un but imaginaire. Malgré l'impérieuse nécessité de ménager leurs munitions, cette démonstration était nécessaire.

Les Siriniris parurent avoir compris, car leur élan fut brisé net par les détonations, et ils rentrèrent effrayés dans la forêt au lieu de se précipiter sur les blancs, comme ils y paraissaient disposés en les voyant partir. Ceux-ci profitèrent de cette disparition pour gagner à grands pas les épais massifs de bambous qu'ils apercevaient à quelque distance.

Dès que le rideau de bambous se fut refermé sur les fugitifs, la terreur qui s'était emparée des péons fut si forte, que, malgré les ordres et les exhortations de leurs chefs, leur marche se précipita en une course folle qui ne prit fin qu'avec le jour. La faim, la soif, la fatigue, leur semblaient inconnues, tant ils avaient hâte de mettre derrière eux les eaux de l'Inambari.

Ce soir-là on se blottit sans souper, sans feu et sans vêtements, dans des touffes de passiflores qui peuplaient les rochers de la rive. Comme l'on ne pouvait résister davantage à la faim, on s'aventura, au lever du jour suivant, à la recherche de baies et de racines. Par bonheur l'oxalis abondait dans le voisinage, et l'on fit une ample provision de ces tubercules sauvages. On les dévora crus, tout en marchant.

Enfin, dans le courant de l'après-midi, on reconnut les abords de l'Inambari, vers lequel coulait l'Ollachea. En forçant la marche, on put espérer atteindre le but avant la nuit complète, et cette perspective rendit un nouveau courage aux plus affaiblis.

On suivait à ce moment une partie de plage où les hautes eaux

avaient roulé de nombreux cailloux au milieu desquels, favorisés par un dépôt de limon, poussaient de véritables champs de graminées. Tout à coup Belesmore, qui marchait en éclaireur, fit de loin signe de s'arrêter et parut recommander la plus grande attention. En même temps il s'avança avec précaution, écoutant, observant une brèche pratiquée dans les herbes hautes comme des roseaux. Au bout d'un instant il rejoignit ses compagnons demeurés en place, inquiets et surpris de tout ce manège ; puis, prenant à part Duret et les autres blancs, il leur fit savoir à voix basse qu'on venait de tomber sur un campement de sauvages, mais qu'il paraissait abandonné. D'après les renseignements de Belesmore, Duret ordonna de presser le pas.

XII

LE CAMPEMENT DES SAUVAGES

En effet, à cent mètres plus loin, trois ajoupas apparurent cachés par les touffes géantes. Ces chétives demeures, sans toit, sans portes et sans fenêtres, se composaient de claies de roseaux entrelacés. Un côté portait sur le sol, l'autre était soutenu par deux baguettes fichées en terre, de façon à donner au léger abri un angle de quarante-cinq degrés. Rien ne ressemblait mieux aux trappes employées l'hiver par les enfants pour prendre les oiseaux.

Sous cette claie on voyait un trou circulaire profond de quelques pouces, garni de feuillage desséché qui avait servi de lit aux indigènes et indiquait un abandon remontant à plusieurs jours. A des fils d'écorce tendus entre les deux supports étaient suspendues des flèches pour la chasse et pour la pêche; celles-ci à quatre pointes barbelées, celles-là en forme de lance ou de javelot. A terre gisaient une petite marmite de grossière argile, de la résine noire ayant sans doute fourni l'enduit qui protégeait les ligatures des arcs et des flèches, des débris de bananes, de coloquintes et des plumes d'oiseaux. Autour de ces ajoupas, le sol, battu et foulé comme à la suite d'une lutte, présentait des pas d'hommes, des empreintes de jaguar et de tapir, que les péons nomment vache d'Anta.

Il était facile de conjecturer ce qui s'était passé. Quelques indigènes avaient dû surprendre en cet endroit un jaguar ayant réussi à étrangler un tapir au moment où celui-ci allait se précipiter dans la rivière. Le carnassier avait fui en abandonnant sa proie, dont les Indiens, à juger par l'abondance des débris d'os et de peau, avaient fait leur profit, la dévorant sur place jusqu'au dernier morceau. L'opération exigeant plusieurs repas en raison du nombre évidemment restreint des chasseurs, les Siriniris avaient élevé quelques abris et établi un campement passager.

Cependant la présence des flèches et de la marmite indiquant des projets de retour, Duret et ses amis jugèrent plus prudent de ne pas s'exposer à une nouvelle rencontre en demeurant à cette place. Ils eurent même soin de ne rien déranger des objets qu'ils apercevaient, afin de moins attirer l'attention sur leur passage si les sauvages étaient dans les environs.

Cette rencontre produisit l'effet d'un stimulant sans égal sur les porteurs les moins disposés à la marche. La vue de ces ajoupas et des flèches, qu'ils prétendaient empoisonnées, leur avait inspiré une terreur que l'arrivée sur les bords de l'Inambari pouvait seule calmer.

Au bout de deux autres heures de marche forcée, la rivière apparut contournant les dernières pentes de la lloma, et bientôt toute la troupe put contempler, à cinq cents mètres de distance, l'autre rive, terre promise de ce petit peuple errant.

La journée était bien avancée; mais la hâte des péons à se sentir à l'abri était si grande, qu'au risque de ne pouvoir terminer l'opération avant la nuit, ils réclamèrent de passer immédiatement la rivière. Duret, ne voyant pas d'inconvénient sérieux à cette exigence, consentit à ce que huit des porteurs allassent aider les Boliviens à couper des troncs de torohs pour construire un radeau. Malheureusement la besogne ne pouvait aller vite; de tout son outillage, l'expédition n'avait pu sauver qu'une seule hache et deux machetes, ainsi que cinq couteaux demeurés dans des poches non explorées par les Siriniris.

Avec ces faibles ressources, leur ardeur aidant, les travailleurs purent néanmoins réunir assez de bois pour établir une plate-forme capable de porter quatre hommes. C'était donc sept ou huit traversées à faire pour assurer le passage des vingt-neuf personnes composant la caravane; en ne comptant qu'un quart d'heure par voyage, l'opération exigeait deux heures entières de jour.

Estimant avec raison qu'il y avait danger à diviser sa troupe, Duret refusa de laisser commencer l'opération, et enjoignit aux plus pressés d'attendre au lendemain.

Pour couper court aux réclamations, il fit amarrer sur la rive le radeau tout prêt à fonctionner, et ramena les porteurs au campement, établi à cinq cents mètres de là, sous le couvert des arbres.

Cette décision eut le don d'exaspérer quelques-uns de ses hommes; on les vit parcourir, durant la veillée, les divers groupes de leurs camarades, exhalant leur mécontentement et les excitant à transgresser les ordres de leur chef.

Cependant cette effervescence se calma peu à peu et, sauf l'homme de veille, chacun dans le camp s'endormit en dépit des préoccupations, tant la fatigue était devenue grande depuis les dernières journées.

L'aurore avait disparu depuis longtemps, et le soleil brillait d'un bel éclat quand le bivouac s'anima enfin. Les préparatifs de départ ne pou-

vaient être longs, hélas ! Ce fut vite fait de réunir les quatre charges de vivres et d'ustensiles culinaires sauvés à grand'peine du pillage de l'avant-veille. Mais quand on fut pour se mettre en marche, on s'aperçut que huit hommes manquaient à l'appel, et que parmi eux se trouvaient trois des plus surexcités la veille.

Par acquit de conscience et pour le cas où leurs camarades seraient dans le voisinage, Duret fit pousser quelques appels discrets et pratiquer une battue en cercle ; mais personne ne parut.

« Des déserteurs ! fit observer de Contisaya. Qu'ils deviennent alors ce qu'ils voudront, mais qu'ils n'empêchent point leurs camarades de se tirer d'affaire en demeurant inutilement ! »

Cette disparition était d'un fâcheux augure. L'exemple pouvait être suivi ; or la dispersion de la caravane était sa perte certaine. On se hâta vers l'endroit où le radeau avait été amarré la veille. Qu'on juge de la stupeur générale : la place était vide ! Un morceau de la liane qui le retenait, laissé sur le sol, témoignait que les fugitifs de la nuit avaient pris les devants et refusaient de suivre la fortune de leurs compagnons. Il n'y avait pas à hésiter, soit pour trouver un gué, soit pour construire un autre radeau. La couleur de l'Inambari en cet endroit indiquait une grande profondeur en amont comme en aval, sur un parcours prolongé. Les cascarilleros se remirent au travail, et deux heures après un radeau semblable à celui de la veille se trouva prêt à recevoir les passagers.

Cinq fois déjà, le va-et-vient établi d'une rive à l'autre avait fonctionné avec succès, malgré la violence du courant. Il ne restait plus sur la rive gauche de l'Inambari que Duret avec deux péons. Comme un capitaine sauvant son équipage, il avait tenu à s'embarquer le dernier, quand la sécurité de tout son monde aurait été assurée. Tandis que le radeau, tiré par les péons, approchait de la rive, un mouvement maladroit imprimé à l'appareil détacha la liane qui le reliait à la rive droite, de sorte que les derniers passagers allaient se trouver privés de ce facile moyen de direction.

Pour y suppléer, une perche fut remise à l'un des péons. Le passage ne laissait pas que d'offrir ainsi une véritable difficulté ; mais l'homme paraissait adroit, et Duret lui-même n'eût pas été embarrassé pour se tirer seul d'affaire. Le radeau avait accompli en dérivant un bon tiers de la route, quand il se trouva menacé par un tourbillon. Pour l'éviter, le péon fit un effort ; la perche porta sans doute à faux sur le fond ou sur un obstacle, car elle se brisa net entre ses mains, et la secousse qui en résulta eut pour effet de jeter l'embarcation précisément dans le tourbillon qu'on voulait éviter. Un cri d'angoisse s'éleva de tous côtés : le courant s'était emparé du radeau et commençait à le faire évoluer dans le dangereux circuit. Couchés à plat ventre sur les troncs d'arbre, les trois hommes s'évertuaient vainement à se diriger en battant l'eau de

leurs mains ; ils étaient le jouet des remous et des tourbillons. Sur l'autre rive, leurs compagnons les encourageaient du geste et de la voix, suivant la course désordonnée du radeau, espérant les voir rejeter vers les bords par quelque détour de la rivière, prêts à leur porter secours si quelque événement survenait. Mais le courant gardait une implacable direction, et rien ne semblait devoir la modifier sur un long parcours encore.

Duret et ses compagnons avaient compris l'inutilité de leurs efforts, et, accroupis, immobiles sur le radeau, ils guettaient une circonstance favorable, tandis que le reste de la caravane suivait la rive presque plate de l'Inambari.

On avait bien franchi vingt kilomètres dans ces conditions inquiétantes, lorsque le terrain devint plus mouvementé ; les arbres commençaient à pousser plus près de l'eau, quelques-uns même y plongeaient déjà leurs racines ; le fond du lit de la rivière semblait s'élever, et le courant avoir moins de force.

Du bord on cria aux naufragés qu'on allait tenter de s'approcher d'eux. On coupa une perche, qu'un péon lança dans l'eau, avec une vigueur et une adresse suffisant à lui faire toucher le radeau ; un tourbillon la saisit et l'emporta avant qu'elle eût atteint le but. Deux fois la même tentative fut renouvelée sans plus de succès. En vain essayait-on de transformer en une sorte de lasso une liane mince et flexible recueillie au courant de la poursuite ; la pierre dont elle était lestée s'étant détachée, l'appareil ne put atteindre le but.

Et pendant ce temps le radeau filait toujours, poursuivi à la fois par la troupe des cascarilleros et par le déclin du jour, qui s'annonçait déjà.

On était las de cette course, et il fallait à Charles toute son affection filiale pour être parvenu à soutenir d'une façon aussi persévérante la bonne volonté de ses compagnons harassés, presque à jeun depuis deux jours.

Enfin on résolut un dernier effort. Un des cascarilleros boliviens, que la rudesse de sa physionomie et la lourdeur de son individu semblaient rendre incapable d'un tel acte, Telesphore Gautos, s'offrit pour tenter un dernier moyen de salut avant que la nuit n'obligeât à abandonner leurs compagnons aux hasards de la rivière. Nageur incomparable, il proposa de profiter de l'accalmie relative du courant pour porter à la nage, soit une amarre, soit une nouvelle perche.

« Mon ami, crut devoir lui faire observer Charles, vous risquez de vous noyer, sans pour cela être assuré de parvenir jusqu'au radeau.

— J'irai, » répondit impassiblement le Bolivien.

XIII

LE NAUFRAGE

Si Charles avait eu le loisir de s'informer, il aurait appris que Telesphore Gautos agissait aussi mû par un sentiment de reconnaissance pour Duret, qui l'avait sauvé de la mort quelques jours auparavant.

On s'était retrouvé dans des circonstances si critiques, et depuis l'on avait traversé tant d'émotions, qu'on n'avait pu se raconter tous les épisodes intéressant chacun des voyageurs.

En effet, pendant l'excursion des cascarilleros sous la conduite de Duret, Telesphore s'était trouvé un matin avoir imprudemment mis le pied sur un *jararâca*, ou trigonocéphale, qui dormait dissimulé sous un amas de feuilles. L'animal avait mordu l'Indien à la jambe et s'était enfui précipitamment. On était accouru au cri poussé par le blessé. Celui-ci, revenu de la surprise du premier moment, s'était assis à terre et, constatant qu'il ne se trouvait point de *mikania* ou *liane du guaco*¹ dans les environs, attendait avec sa stoïque résignation d'Indien que le poison eût fait son œuvre. Duret, arrivé des premiers, comprit la situation, et il entreprit de soigner le blessé. Celui-ci eut beau lui déclarer que c'était inutile et qu'il allait mourir, puisqu'il ne pouvait appliquer de *mikania* sur sa blessure, Duret, qui était muni d'une petite pharmacie portative, débrida la plaie après avoir fait au-dessus une solide ligature; puis, y appliquant les lèvres, il aspira vigoureusement le sang; enfin, ayant cautérisé la plaie, il posa un bandage et prescrivit quelques heures de sommeil.

L'Indien s'était laissé soigner passivement, sans témoigner aucunement qu'il fût touché de l'intérêt qu'on lui témoignait. Ce fait, bien naturel cependant, était tellement en dehors des habitudes prises entre les blancs espagnols et les Indiens, que ceux-ci n'avaient pu s'empêcher

¹ Très apprécié comme antivenimeux par les Indiens.

de manifester leur étonnement de voir un blanc secourir un Indien. Quant à Telesphore, il n'avait rien dit ; mais son regard s'était longuement fixé sur Duret et paraissait contenir une foule de pensées impuissantes à se faire jour.

L'Indien est ainsi fait : il lui faut de bruyantes manifestations de ses impressions et il garde en même temps sa pensée strictement renfermée en lui. S'il subit un mauvais traitement, il y paraît insensible ; mais, le jour où, froissé dans les intérêts qui lui tiennent le plus à cœur, le sentiment de la vengeance se fait jour en lui, il devient un être des plus dangereux. Il amassera silencieusement sa rancune jusqu'au moment où il croira pouvoir se venger avec certitude ; il attendra des jours, des mois et des années, puis, lorsqu'il jugera l'occasion favorable, rien ne le retiendra ; sa vengeance sera terrible et d'autant plus épouvantable, qu'il aura plus longtemps attendu pour l'assouvir.

Par contre, il est susceptible de reconnaissance et fait très bien la différence des bons et des mauvais maîtres. Il ne manifestera pas plus son sentiment que quand il a été froissé ; mais, il est capable de se dévouer à l'occasion, sans phrases et sans forfanterie.

En répondant : « J'irai, » quoiqu'on lui signalât le danger, Telesphore connaissait la difficulté de son entreprise ; mais il estimait que le moment était venu de payer sa dette à Duret.

Sur ses indications, on choisit une liane flexible et légère ; puis, courant le long de la rivière pour prendre sur le radeau l'avance nécessaire, Telesphore attacha l'amarre autour de son corps, et, se lançant à l'eau, il se mit à nager avec vigueur en biaisant pour amortir la force du courant.

La rapidité du courant pouvait faire douter du succès ; mais Telesphore nageait d'une façon si aisée, que l'espérance renaissait à chacun de ses mouvements. Néanmoins il y avait encore loin du nageur au radeau qui s'approchait de lui et allait le dépasser. Tout à coup Telesphore disparut aux regards ; on le crut noyé, saisi par une crampe ou enveloppé par quelque tourbillon. Il reparut bientôt, émergeant à quelques mètres du radeau emporté. Ménageant ses forces pour ce dernier exploit, il avait plongé au moment opportun et filé entre deux eaux pendant un temps assez long pour qu'on le crût disparu en accomplissant la fin du trajet. Quelques vigoureuses brassées le mirent à portée des naufragés, qui l'aidèrent à grimper auprès d'eux. Un cri de triomphe, parti de la rive, accueillit ce succès, et bientôt la liane servant d'amarre se tendit de façon à retenir le radeau. On remorqua doucement, chacun tirant de son côté. Déjà le radeau était assez rapproché pour que Duret pût échanger clairement quelques mots avec ses amis, lorsque l'amarre se rompit brusquement, et la frêle plate-forme repartit au gré du courant. Une profonde angoisse étreignit toutes les poitrines ; Charles, désespéré, voulait se jeter à son tour au secours

de son père ; on lui fit à grand'peine comprendre l'inutilité de son dévouement. Sur le radeau, les péons atterrés s'étaient assis mornes et sans forces, incapables de tenter quoi que ce soit ; Duret faisait reprendre ses sens à Telesphore, épuisé par son formidable exploit de nageur, et chez qui l'angoisse de l'insuccès et la fatigue éprouvée avaient déterminé une réaction d'affaissement.

Sur ces entrefaites, la nuit était tombée avec cette rapidité particulière aux régions tropicales ; la lune, tout à fait à son déclin, n'apportait pas aux naufragés le secours de sa pâle lumière. Tant que leurs yeux purent distinguer un objet sur l'eau, Charles et ses compagnons suivirent le long de la rive la descente dangereuse du radeau. Cependant il fallut renoncer à poursuivre cette course plus longtemps à travers la forêt, qui s'épaississait, et se résigner à attendre le jour pour tenter de nouveaux efforts. La nuit fut horrible pour Charles ; on l'empêcha difficilement de se livrer à quelque acte désespéré. Cependant un peu de calme lui revint à la pensée que Telesphore, après une pareille preuve de dévouement, tenterait sans doute encore quelque chose ; son expérience de la rivière et son adresse devaient être d'un grand secours ; peut-être même le courant rejeterait-il tout simplement le radeau vers les bords ; il suffirait d'une courbe de son cours pour cet heureux dénouement.

Les derniers chants du *sabia*¹ retentissaient encore dans les profondeurs de la forêt que Charles entraînait toute la caravane à la recherche de son père. Les fourrés devenaient touffus, rendant comme à plaisir la marche des plus pénibles, retardant toute tentative.

Cependant les pentes de la llima devenaient plus rudes, les amoncellements de rochers plus fréquents ; tout indiquait une modification du régime de la contrée. Ces indices ne laissaient pas que de tourmenter Charles, qui de temps à autre faisait pousser en chœur un cri formidable afin d'avertir les naufragés s'ils avaient abordé quelque part.

Le jour était déjà presque levé et aucun signe ne révélait la trace de ceux qu'on cherchait, quand un murmure sourd, lointain, vint frapper les oreilles. Un doute plein d'inquiétude envahit Charles ; bientôt il fallut se rendre à l'évidence : ce bruit était produit par une chute de la rivière. Aucune complication plus grave ne pouvait se présenter. Comment les naufragés s'étaient-ils tirés de ce danger ? Charles fit accélérer la marche, puis, sans s'inquiéter de savoir si ses compagnons le suivaient, il partit en avant, plongeant au milieu des fourrés, traversant les buissons, accroché, piqué, lardé par mille plantes hérissées de dards. Fou d'angoisse, il voulait coûte que coûte avoir le mot de la nouvelle énigme et connaître quel sort la rivière avait fait à son père.

La vue de la chute ne fit qu'augmenter son anxiété.

Cinq cents mètres au-dessus, les eaux prenaient un élan formidable

¹ Oiseau chanteur de nuit.

en glissant dans une sorte de défilé assez large, mais dont le fond, formé de roches tabulaires, avait une pente accentuée qui rendait impossible à une embarcation de ralentir ou de diriger sa marche. Ce passage se terminait par une ligne de rochers du haut desquels la rivière se jetait, six à sept mètres plus bas, sur un lit de blocs hérissés dont quelques-uns émergèrent, barrant le passage. Sur une longueur de cent pas au moins, la rivière ne présentait qu'un ensemble de remous et de gouffres, puis reprenait peu à peu un cours plus calme au milieu des plaines aux puissantes ondulations qui s'étendaient dans le lointain.

Quand plus tard le reste de la caravane atteignit l'extrémité de ces tourbillons, un spectacle navrant s'offrit aux regards. Un groupe se tenait à l'ombre d'un puissant mimosa, entourant un homme assis au pied de l'arbre. Penché sur lui, dans l'attitude de la plus profonde douleur, un des assistants s'efforçait de rappeler à la vie ce corps qui semblait n'être plus qu'un cadavre.

Il fut aisé de reconnaître le groupe des naufragés et de voir quel terrible drame s'était accompli. Bientôt la réalité leur apparut dans toute sa cruelle étendue.

Duret gisait mort entre les bras de son fils. Telesphore et les deux péons, malgré leur impassibilité naturelle, ne pouvaient dissimuler leur émotion en présence du désespoir de Charles.

En quelques mots ils mirent leurs compagnons au courant du triste accident qui privait la caravane de son chef.

Quand Telesphore avait vu le radeau entraîné de nouveau par le courant, une angoisse terrible jointe à la fatigue avait agi sur lui avec tant de violence, que Duret avait dû venir à son aide.

Remis de son malaise, il avait combiné avec Duret divers moyens de sortir de leur difficile situation ; mais aucun ne leur présentant de chance de succès, ils avaient décidé d'attendre le jour pour faire quelque tentative utile, car les conditions de l'Inambari ne semblaient pas modifiées. Ils se laissaient donc emporter ainsi depuis quelques heures lorsque Telesphore crut remarquer plus de rapidité dans la marche du courant ; peu après il lui sembla discerner, parmi les bruits de la nuit, celui encore lointain d'une chute d'eau. Était-ce celui de quelque affluent ou celui de la rivière elle-même arrêtée par quelque obstacle ?

Ces divers indices lui montrèrent qu'ils approchaient de quelque saut. Dans leur situation ce pouvait être la mort ; il fallait à tout prix tenter un effort énergique.

Telesphore ne vit d'autre ressource que de se mettre à l'eau en poussant le radeau devant soi et de tenter d'aborder ainsi la rive. Le moyen était des plus hasardeux, car ni Duret ni les péons ne savaient nager. Ces derniers, plongés dans un abatement profond, devinaient une complication de plus. Telesphore essaya, mais vainement, de leur faire comprendre qu'il leur suffirait de s'accrocher avec les mains au

radeau et d'agiter les jambes, tandis que lui et Duret, chacun dans la mesure de ses moyens, dirigeraient l'embarcation vers un lieu d'abordage ; les deux péons, terrifiés par l'horreur de la situation, ne répondaient que par des gémissements. Voyant qu'ils n'en pouvaient rien tirer, Duret et Telesphore, jugeant la situation pressante, se glissèrent dans l'eau, en se tenant soigneusement au radeau. Les premiers moments furent difficiles pour Duret, que la force du courant rejetait le long du radeau, et qui gênait la manœuvre au lieu d'y contribuer. A force d'énergie et de volonté, les deux hommes avaient parcouru cependant un certain espace qu'il leur était difficile d'apprécier. Aux formes moins confuses de la forêt, il leur parut qu'ils se rapprochaient du rivage ; certains signes, entrevus à travers les brouillards de la rivière, leur donnaient l'espoir du succès.

« Nous approchons ! avait dit Telesphore, car je viens d'entendre une vache d'Anta¹ sortir de l'eau. »

Et les deux hommes faisaient de leur mieux pour pousser le radeau dans la bonne direction, quand un brusque choc leur fit lâcher prise à tous deux. Le radeau venait de donner violemment contre une roche à fleur d'eau, et il partait devant eux à la dérive.

Avec un remarquable sang-froid, Telesphore put saisir d'une main Duret, qui s'enfonçait déjà, et, redoublant d'énergie, il réussit à rejoindre le radeau avant qu'il n'eût été emporté définitivement.

Mais la situation n'en devenait que plus critique. Obligé de traîner son compagnon, Telesphore se trouvait d'autant plus empêché de poursuivre son entreprise, que Duret était incapable de s'aider, et que le courant acquérait une vitesse inquiétante. Ce fut déjà beaucoup que d'obtenir des péons l'aide nécessaire pour replacer sur le radeau Duret réduit à l'impuissance. En même temps le bruit du saut de la rivière arrivait distinct, ne laissant aucun doute sur le danger qui menaçait. Serait-ce un simple rapide ? une chute ? un *raudal* plus ou moins difficile ?

Telesphore n'avait pas eu le temps de résoudre la question que, faisant un brusque détour, le courant le jetait, lui et ses compagnons, avec une vitesse vertigineuse sur le plan incliné qui précédait la chute.

A partir de ce moment il ne put se rendre compte de rien, sinon d'un affreux sentiment d'horreur en se sentant « avalé » par la rivière. Un choc subit, un saut dans le vide, des cris déchirants, puis une violente douleur dans les côtes, voilà tout ce dont il se souvenait. Au bout d'un temps difficile à déterminer, et comme l'aube blanchissait les vapeurs de la rivière, il se retrouva couché sur un rocher aux trois quarts couvert d'eau, le visage aspergé par la poussière liquide que le vent du matin soufflait sur lui. A quelques pas, debout dans un bassin écumant,

¹ Dans la haute Bolivie, les indigènes donnent ce nom au tapir.

étaient les deux péons, qui criaient comme des écorchés et pleuraient comme des enfants; mais il n'aperçut pas Duret.

Quand il eut repris ses sens, Telesphore réfléchit et jugea bon d'attendre que le jour fût un peu plus haut pour juger de la situation. Il était fortement endolori; mais il constata, non sans plaisir, qu'il n'avait aucun membre brisé. Une demi-heure après, une première flèche d'or, dardant à travers les arbres du rivage, déchira le voile nébuleux de la rivière et permit à Telesphore d'apprécier la situation.

La violence de la chute avait rejeté et roulé les naufragés au milieu d'un dédale de roches aiguës. Par un hasard providentiel, Telesphore s'était trouvé porté sur une sorte d'îlot; mais, pour gagner la rive, il fallait franchir une assez longue distance à travers les blocs émergeant des ondes furieuses. Le bruit de la cascade couvrant sa voix, Telesphore cria à ses camarades ses projets et leur conseilla, s'ils voulaient sortir de ce mauvais pas, de compter seulement sur eux et d'imiter ses mouvements.

Puis, sondant chaque point douteux, sautant, nageant tour à tour, il parvint à gagner le rivage. Moins adroits et surtout plus effrayés que lui, les péons auraient certainement péri noyés sans le soin avec lequel il les dirigeait de la rive.

Quand les trois compagnons se trouvèrent réunis, leur première préoccupation fut de retrouver Duret. Ils appelèrent, ils scrutèrent la rive; mais rien n'apparaissait, aucun cri ne répondait à leur appel. Après de longues recherches, ils en étaient réduits à se demander si leur malheureux chef avait péri ou si, au contraire, il avait atterri de l'autre côté. Toutefois le silence de l'autre rive n'était pas fait pour entretenir cet espoir.

Le soleil brillait alors de tout son éclat; Telesphore et les péons, brisés par la fatigue, las d'explorer les bords de la rivière, s'étaient allongés au pied d'un arbre dominant l'ensemble des tourbillons. Fascinés par le spectacle de ce chaos, ils regardaient s'entrechoquer les eaux mugissantes, lorsqu'un des péons signala au milieu des flots d'écume quelque chose d'un aspect singulier. Il lui semblait voir quelque touffe végétale ou quelque cadavre que les remous prenaient, rejetaient, reprenaient, puis repoussaient sans cesse.

La même pensée leur vint à tous : Serait-ce le corps de Duret ? A la distance où ils se trouvaient, et par suite de l'agitation des eaux, il leur était impossible de préciser. Un moment l'objet disparut complètement, et ils purent croire que quelque tourbillon l'avait enveloppé et livré au courant. Déjà ils n'y songeaient plus que comme à une espérance évanouie, lorsque, au centre d'un bassin où les vagues étaient relativement calmes, ils virent un homme s'élever du sein de l'eau, puis, arrivé à mi-corps, se laisser couler.

« Le chef ! » s'écrièrent-ils tous ensemble, saisis d'effroi.

Il n'y avait plus à douter. C'était bien Duret qui leur avait apparu. Son cadavre, ballotté par les eaux, soutenu par la violence même des tourbillons, errait parmi les cuves rocheuses du terrible passage.

A l'aide d'un bâton coupé avec le seul couteau qui restât aux trois naufragés, Telesphore se risqua au milieu des remous, sondant le fond, essayant de sauver au moins le cadavre de celui qu'il n'avait pu sauver vivant.

Après maints efforts, il put enfin le retenir par ses vêtements au moment où un puissant remous le lui arrachait presque des mains.

Tous les soins étaient manifestement inutiles. Les trois hommes étendirent le cadavre au pied d'un arbre.

En l'examinant, ils purent se rendre compte de la catastrophe qui les privait de leur chef. Une blessure profonde à la tempe leur disait suffisamment qu'au moment où tous étaient précipités dans le gouffre, la tête de Duret avait porté sur une roche qui lui avait presque brisé le temporal. Le malheureux n'avait même pas pu se débattre instinctivement et aider l'action de l'eau qui l'emportait. La seule consolation qu'on pût avoir, si toutefois on pouvait penser ainsi, était qu'il n'avait point souffert.

Pendant le court espace de temps qu'il avait commandé l'expédition, Duret avait su attirer sur lui l'estime de ses compagnons. Sa fermeté et son intelligence avaient éveillé leur confiance. Aussi fut-ce avec un profond serrement de cœur qu'ils écoutèrent le récit de Telesphore.

XIV

PERDUS DANS LES CAMPOS

Il ne restait qu'à rendre les derniers devoirs au chef de l'expédition. Aucune description ne pourrait rendre la tristesse de la lugubre cérémonie, de ce navrant cortège de malheureux, dépouillés, harassés, marchant derrière le corps de Duret. Pour linceul, on n'avait pu lui donner qu'une toile vide des ballots fouillés par les sauvages. Au moyen de bâtons, on avait creusé un trou dont la terre était rejetée avec les mains faute de pelles. Quand le pauvre corps, déposé dans sa tombe, eut reçu le dernier adieu, on le recouvrit d'un lit épais de pierres et de cailloux, afin de le mettre à l'abri des tatous¹; puis on amoncela une pyramide de rochers qui fut surmontée d'une croix faite de deux bâtons retenus par une liane.

Quand le corps de son père eut été ainsi garanti contre toute profanation, Charles, faisant trêve à sa douleur, fit comprendre à ses compagnons que, malgré la perte de son chef, l'expédition ne pouvait se désintéresser du but qu'elle poursuivait, et qu'il fallait avant tout arrêter un plan, une suite d'opérations.

Frappé plus directement que les autres, il tenait à montrer que sa douleur filiale ne devait point détourner sa pensée de l'intérêt général. Il proposa de tenir conseil en appelant aux délibérations des blancs le guide et Telesphore, dont le dévouement et l'intelligence méritaient bien cette marque de considération.

Et alors, groupés à quelques pas de la tombe fraîchement ouverte, les cinq hommes examinèrent leur situation.

Elle était loin d'être rassurante.

Un inventaire minutieux de leurs ressources ne servit qu'à faire ressortir l'étendue de leur misère.

En fait d'armes, ils ne possédaient plus qu'un fusil et un revolver; le

¹ Les tatous sont de grands fouilleurs de tombes.

fusil de Duret, sauvé des mains des Siriniris, était resté au fond de l'eau. Les munitions étaient réduites à une poire à poudre retrouvée par de Contisaya et à quelques balles de plomb. Par une heureuse fortune, Charles possédait encore une quarantaine de cartouches pour son revolver. Deux sabres d'abatis et une hache, enfin trois ballots de vivres, composaient tout le matériel de campagne.

Le problème consistait à faire vivre, jusqu'à ce qu'elles fussent à l'abri, les vingt personnes composant encore la caravane.

Un fait non moins grave fut également reconnu. La chute du radeau avait entraîné la perte de la caisse aux instruments et des cartes que Duret portait avec lui : plus de boussole, plus de montre, plus aucun moyen d'orientation ne restait à la disposition des malheureux ; plongés, perdus dans cet océan végétal de trois mille lieues de long qu'on appelle la montaña, ils étaient égarés plus sûrement encore que des naufragés abandonnés sur l'immense étendue de l'océan liquide.

Leur seul guide, leur seul moyen d'orientation allaient être désormais le soleil et les indices que les habitués des grands bois savent recueillir.

Tout ce qu'ils pouvaient savoir sur leur situation présente était qu'ils se trouvaient sur la rive droite de l'Inambari, au-dessous de l'Ollachea ; mais il leur était impossible de préciser ni de dire les noms des tributaires de cette rivière rencontrés par eux depuis deux jours.

Néanmoins on convint de se diriger vers le sud-est, afin de gagner sinon le Béni lui-même, du moins un de ses affluents.

La direction générale de cette rivière étant à peu près perpendiculaire à celle de l'Inambari, les fugitifs, — il était impossible de leur donner un autre nom, — espéraient, en l'atteignant, pouvoir gagner quelque une des missions, ou, pour mieux dire, les débris de quelque une des missions autrefois établies sur ses bords.

C'était se lancer dans l'inconnu ; mais il était absolument impossible de revenir en arrière. Remonter l'Inambari, c'était se jeter de gaieté de cœur dans les bras des Pukiris, peuplade sauvage qui ne se borne pas à piller ses victimes, mais qui les égorge souvent avec des raffinements de cruauté ; la route de l'Ollachea, celle de l'Ayapata, ainsi que la rivière de Sandia, étaient coupées par les Siriniris. On n'avait pas le choix.

Il restait enfin à savoir comment les cascarilleros et les péons accueilleraient la situation ainsi présentée, et quelles garanties de soumission ils pouvaient présenter.

Afin de prévenir toute tentative de pillage par leurs gens, les blancs firent apporter auprès d'eux, sous prétexte d'inventaire et de répartition des charges, les quelques outils et le peu de vivres qui restaient. Les péons, réduits à leurs seules mains, se trouveraient dans l'impossibilité d'accaparer les provisions à leur profit s'ils venaient à en être tentés.

Quand ces dispositions essentielles eurent été arrêtées, Belesmore

Salazare fut chargé de leur exposer en *quecha* la situation et de leur demander s'ils acceptaient de suivre les blancs. Charles et ses compagnons estimant que la mort du chef de l'expédition et les conditions nouvelles où elle se trouvait rompaient le contrat de leurs hommes, ils ne voulaient pas s'imposer à eux comme des chefs, mais ils n'entendaient pas non plus être le jouet de leurs fantaisies irraisonnées. C'est pourquoi ils les consultaient, résolus autant à ne point les contraindre qu'à ne pas se laisser asservir.

Quelques-uns de ceux qui avaient manifesté précédemment leur esprit de révolte élevèrent la prétention d'aller dans la direction qui leur conviendrait et d'avoir la moitié des vivres et des instruments disponibles. Charles et Guttierrez leur déclarèrent qu'ils ne voyaient aucun inconvénient à ce qu'ils allassent où bon leur semblerait, mais qu'ils ne pouvaient partager par moitié les ressources de la caravane. Ils les invitaient à bien se faire connaître, afin que personne plus tard ne prétendît avoir été retenu contre son gré, et aussi pour que la juste répartition des ressources pût être faite sans réclamation possible.

Soit que la réflexion leur eût démontré l'imprudence de leurs projets, soit qu'ils n'osassent se prononcer, deux péons seulement, parmi les douze qui restaient, déclarèrent formellement leur intention de faire bande à part.

Sans la moindre récrimination, sans reproche, sans aucune parole amère, Charles fit étaler les provisions de la caravane, en tira une poignée de fèves, quelques biscuits durs comme de la pierre, une pincée de sel, et mettant le tout sous leurs yeux :

« Nous sommes vingt ici; vous êtes deux, vous avez droit au dixième de vivres : voici votre part, emportez-la. Quant aux instruments et aux outils, vous ne sauriez avoir de prétention à leur possession; nous ne pouvons partager également les deux machetes, la hache, le revolver et le fusil qui restent. Il ne serait pas juste d'exposer dix-huit personnes pour en favoriser deux. Néanmoins, afin que notre conscience ne puisse rien nous reprocher, et pour vous enlever tout prétexte d'accusation, je propose à mes compagnons de vous abandonner un des deux machetes. Vous voyez que votre part serait large. »

Quelques murmures prouvèrent à Charles que sa générosité n'était pas du goût de tous, bien que Medina et Fernando, les deux dissidents, eussent émis la prétention d'emporter au moins la hache.

Devant les protestations de leurs camarades, mais surtout en présence de l'exiguïté de leur part de vivres, leur résolution parut ébranlée; ce que voyant, Charles leur accorda un délai de cinq minutes pour prendre une résolution définitive.

« Une fois le délai expiré, leur déclara-t-il, partez de votre côté et ne reparaissez plus. Si vous abandonnez votre projet, que votre conduite soit désormais à l'abri de tout reproche, parce que je n'hésiterai pas

à vous faire sauter la cervelle au premier signe de révolte ou d'insubordination. »

Le délai expiré :

« Eh bien ! à quoi vous décidez-vous ? »

— Nous resterons, » déclarèrent ces deux hommes, épouvantés par la perspective de l'isolement et l'insuffisance des ressources qu'on leur accordait.

Charles saisit l'occasion pour faire comprendre à tous ces malheureux que, perdus dans des régions inconnues, la soumission et l'accord le plus complet pouvaient seuls les aider à se tirer de leur situation difficile ; que lui et ses compagnons blancs dépenseraient toutes leurs forces et leur intelligence dans l'intérêt commun.

Cet incident vidé, Charles tomba à genoux sur la tombe de son père et lui adressa un dernier adieu ; puis, se redressant avec énergie, détournant la tête en dévorant ses sanglots, il donna d'une voix ferme l'ordre du départ définitif.

La caravane se dirigeait vers le sud-est, à travers une contrée largement ondulée, laissant vers sa droite les lomas des dernières Cordillères, coupant en quelque sorte au plus court, pour essayer de rejoindre le Béni ou, comme nous l'avons dit, un de ses affluents.

L'aspect du pays indiquait qu'on ne l'atteindrait pas sans une suite de marches prolongées, car tout prouvait que la plaine allait bientôt succéder à la montagne. Au loin s'étendaient, comme une gigantesque houle de verdure, des collines sans fin dont le peu d'élévation laissait deviner le large espacement. D'immenses bouquets d'arbres magnifiques se détachaient de la forêt et se montraient encadrés dans de vastes parterres d'arbustes ; puis les bois devenaient des buissons, rétrécis, étranglés de plus en plus par une mer envahissante d'herbes, apparaissant à l'horizon, à peine coupée par quelques touffes de grands végétaux.

On approchait d'une suite de campos, dont nul parmi les voyageurs ne pouvait préciser les limites, mais dont chacun appréciait les ressources. En effet, ces vastes étendues sont comme des oasis de pâturages au milieu des immensités désertes de la forêt vierge. Là vivent des animaux qui manquent aux grands bois : les daims, les cerfs, les agoutis et une foule de sujets variés, qui fournissent au chasseur une proie plus certaine que la forêt.

Aux temps éloignés où des missions prospéraient au delà des Cordillères, les jésuites portugais arrivant du Brésil ainsi que ceux d'Espagne venus par le Pérou avaient introduit la race bovine dans ces immenses pâturages naturels ; elle s'y était multipliée au point d'avoir peuplé tout l'intérieur du continent de troupeaux innombrables. Quand survint la ruine de tous ces établissements, lorsque le soulèvement des naturels eut amené la destruction de tout ce centre de civilisation, les troupeaux eux-mêmes disparurent. Traqués de toutes parts, ils furent enfermés et brûlés dans

de formidables incendies détruisant des régions entières. Le peu qui s'échappa suffit à reconstituer, par les seules forces de la nature, les inépuisables ressources que présentent aujourd'hui les immenses campos du Béni et ceux qui s'étendent entre le Rio Madeira et le Solimoës ou moyen Amazone.

Les vivres paraissaient donc assurés. Cette heureuse constatation releva les courages mieux que tous les raisonnements; on s'aperçut aussi, au bout de deux jours, que la route se trouvait fréquemment coupée par une série d'arroyos ou petits ruisseaux dans lesquels le poisson abondait.

Depuis quatre jours entiers, la caravane errait dans l'océan vert, dont les limites, loin de se rapprocher, semblaient au contraire s'éloigner. Chaque soir Charles relevait l'étoile du sud, afin de rectifier les erreurs de route qui avaient pu se produire pendant la marche. Devenu de fait et par le consentement tacite de ses compagnons le chef de la caravane, il sentait toute la lourdeur de sa responsabilité; il puisait dans ce sentiment du devoir, dans le souvenir de sa faiblesse au premier contact avec les Siriniris, toute l'énergie nécessaire à sa nouvelle tâche.

Rien n'indiquait l'approche du but poursuivi, mais il n'y avait aucune raison de désespérer. La direction choisie ne pouvait être fausse; au bout de plus ou moins de temps, les infortunés devaient atteindre des secours. Pour le moment la montaña leur fournissait en abondance le gibier, le poisson, le manioc sauvage, le sara-sara ou faux maïs et les baies. Tout ce que les voyageurs pouvaient raisonnablement regretter, c'était la longueur de la route et cette monotonie désespérante et fatigante de la merveilleuse végétation qui les entourait.

XV

UNE NOUVELLE VICTIME

Vers le milieu du cinquième jour, on cheminait mornes, silencieux, dardés par les rayons d'un soleil brûlant, quand Quispé, qui marchait en tête, signala un arroyo dont les dimensions sortaient de l'ordinaire. Ses bords, largement distancés, le transformaient en une sorte de lac bordé d'arbres vigoureux, à l'ombre desquels croissait une splendide flore aquatique encore enrichie par de merveilleux sujets de cette nymphéacée incomparable qu'on a appelée la *Victoria regia*.

L'endroit était superbe pour la halte de jour.

Quelques tranches de venaison, mises en réserve, répandirent bientôt leurs effluves appétissants mis en liberté, dirait un poète, par les ardents baisers de la flamme à laquelle ils étaient exposés. Des épis de sara-sara, moins savoureux sans doute qu'une fraîche banane, cuisaient sous la cendre, et quelques hommes lavaient au bord du ruisseau, afin d'en expulser l'acide prussique qu'elles contiennent naturellement, de belles racines de manihot broyées entre deux pierres. D'autres, couchés sous l'ombrage, surveillaient d'un œil plein de convoitise la cuisson du repas et collaboraient par leurs conseils à sa confection. Deux ou trois, assis contre un tronc, les jambes étendues, étaient en train de tresser des herbes pour se confectionner une coiffure meilleure que les lambeaux de toile dont ils se couvraient la tête depuis que les Siriniris les avaient dépouillés.

L'ensemble de la scène présentait un tableau qui eût charmé un peintre. Au milieu de ce calme, un cri de frayeur retentit subitement du côté de l'eau; chacun dressa la tête, et l'on vit Quispé sortir de la lagune en donnant des signes de vive terreur. Puis il appela au secours.

On se hâta, et l'on apprit qu'il venait d'être piqué au pied avec une violence extraordinaire. Il souffrait.

D'après ses explications, trouvant l'eau insuffisamment claire à l'endroit où il lavait son manioc, il était allé à quelques pas plus loin. Ayant les deux mains employées, il avait négligé la précaution élémentaire, sans cesse recommandée par Charles et par le guide, de toujours sonder l'eau devant soi au moyen d'un bâton. La mauvaise chance avait voulu qu'il mît précisément le pied sur une de ces raies dont les eaux américaines sont peuplées et qui font, avec le dard aigu dont leur queue est armée, des blessures excessivement dangereuses.

La catastrophe de l'Inambari avait encore privé la caravane de tout moyen de pansement, la petite pharmacie de Duret étant restée au fond de l'eau avec la caisse aux instruments. Les remèdes faisaient donc défaut.

Tandis que faute de mieux Charles exprimait sur la plaie, à titre de cautérisant, le jus de quelques yuccas sauvages et bandait la jambe avec un lambeau de chemise, un des péons revint, apportant une poignée de duvet cotonneux, brun, qu'il avait récolté sur l'un des puissants mimosas entourant la lagune. C'étaient des nids d'une fourmi d'un beau vert émeraude, la *formica spinicolis*, qui fournissent aux Indiens un hémostatique puissant auquel ils donnent le nom d'amadou de fourmi.

L'anxiété déjà répandue sur le visage de Quispé fit place à un sourire de satisfaction témoignant de sa grande confiance en l'efficacité du remède.

Connaissant tout le danger des blessures faites par ces raies, Charles avait décidé que la caravane demeurerait là jusqu'au lendemain. Le campement était admirable. Le blessé pourrait reprendre ainsi quelques forces, en même temps que les hommes trouveraient un repos des plus utiles.

Vers le soir, Quispé fut saisi par la fièvre, malgré l'amélioration apparente qui avait suivi le pansement. A mesure que la nuit approchait, l'accès alla augmentant à ce point qu'il fallut le veiller. Quelques moments après le lever de la lune, il se plaignit du froid; puis, de rouge qu'il était, son visage devint pâle; enfin il se couvrit de sueur. Des frissons secouèrent le malade, des plaques d'aspect marbré parurent sur différentes parties du corps. En même temps, la jambe devenait insensible et enflait visiblement. Puis la fièvre reparut avec un redoublement de violence. Elle tomba au bout de deux heures pour faire de nouveau place aux frissons et à la transpiration. En même temps la parole s'embarrassait. La situation était tout à fait grave.

Toute la nuit s'écoula dans ces alternatives de fièvre et de frissons. Quand le jour se leva, il était manifeste que Quispé était perdu et que tout le dévouement de ses camarades, privés de secours médicaux, était inutile.

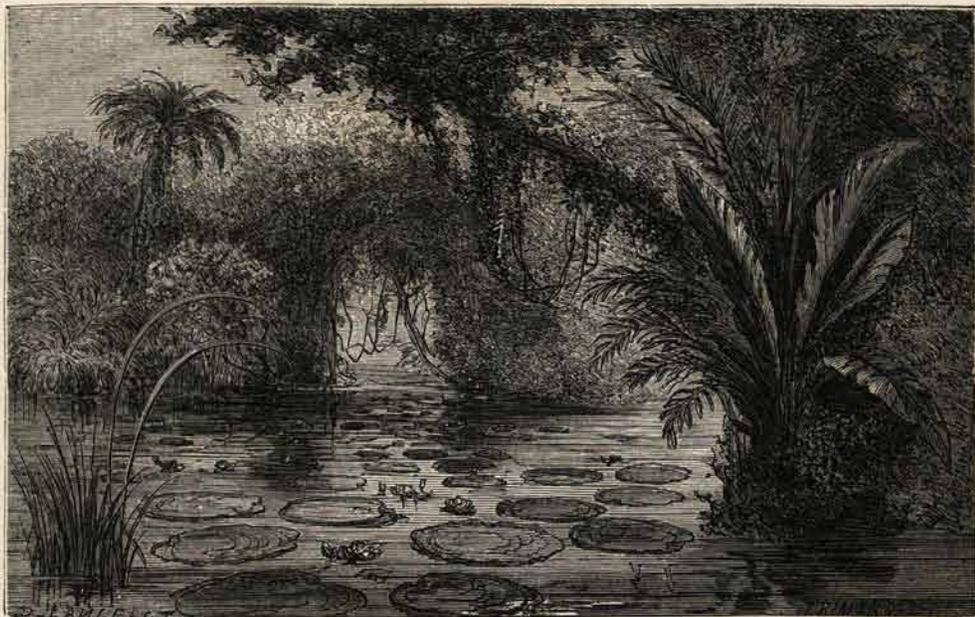
Le poison distillé par la terrible raie avait trouvé, pour ses fou-

droyants ravages, un terrain favorable dans l'organisme fatigué du malheureux.

Bientôt il fut impossible au blessé d'articuler une parole ; son regard devint vague et comme perdu dans l'espace, puis il se fixa et s'éteignit dans un sommeil comateux.

Ce ne fut pas long. Dans un spasme suprême, le pauvre Indien expira.

Cette mort, si péniblement survenue, si rapprochée de celle de son père, produisit sur Charles un prodigieux effet de tristesse. N'était



A leur ombre croissait une splendide flore aquatique encore enrichie par de merveilleux sujets de cette nymphéacée incomparable qu'on a appelée la *Victoria regia*.

l'obligation que lui créait sa situation de chef, il eût facilement cédé au besoin qui s'était emparé de lui de s'isoler et de pleurer. Son système nerveux, surexcité outre mesure, réclamait une détente. Mais, se relevant sous le sentiment du devoir, il se borna à envoyer vers le ciel un regard enflammé, portant à celui qu'il avait perdu l'expression de tout son amour filial. Fortifié par cette salutaire émotion, Charles présida lui-même à l'ensevelissement du pauvre Indien et prit la tête du cortège qui le conduisait à la fosse creusée quelques pas plus loin. Comme pour son père, il tint à ce que le cadavre fût à l'abri de toute profanation possible et qu'une croix de bois, destinée sans doute à n'être jamais aperçue, marquât la place où reposait un Indien baptisé, un chrétien.

Il était déjà tard quand les voyageurs s'enfoncèrent de nouveau dans l'immense plaine. La nuit les surprit loin de tout campement possible.

On dégagea un vaste cercle des herbes et des broussailles qui l'encombraient. On eut ainsi du combustible pour le feu de la nuit et de

l'espace entre soi et les fauves qui pouvaient s'embusquer dans les fourrés. Puis, selon l'habitude, on s'endormit sous la garde d'un veilleur.

Dès le premier moment Charles avait introduit cette habitude, et tenait strictement à ce qu'elle fût observée. Il donnait l'exemple en prenant sa part de veille, ainsi que les autres blancs.

La nuit était déjà avancée quand la lune se trouva subitement masquée par un épais rideau de nuages. Un orage menaçait. Il allait être terrible, car on se trouvait précisément à cette époque intermédiaire qui, sous la zone tropicale, se manifeste par de fréquents orages. Bien que les régions situées entre l'Amazone et les Cordillères soient particulièrement favorisées par la régularité de leur climat, elles ne sont pas pour cela exemptes de ces orages où la nature semble mettre en lutte toutes les forces qui la composent.

L'homme de veille prévint les dormeurs; tout le monde fut vite debout. Réveil bien inutile, car les voyageurs n'avaient aucun moyen de se garantir. Dans leur situation, mieux valait ne pas avoir d'abri.

Bientôt en effet le tonnerre se mit à gronder, les éclairs déchirèrent lugubrement la nuit; puis tout à coup, presque sans qu'on pût l'entendre venir, une pluie torrentielle se mit à tomber.

« Garantissez surtout l'amadou! » s'écria Charles en s'adressant à son monde.

Cette recommandation paraîtra moins étrange quand on saura que, pour le voyageur égaré dans ces profondeurs végétales, le seul moyen de se procurer du feu consiste à enflammer avec le silex quelque vieux chiffon, ou à conserver des charbons toujours ardents. Ce dernier moyen ne pouvant s'employer, il importait de ne pas se priver du premier.

Pendant plus de cinq heures les cataractes du ciel se déchargèrent ainsi sur les voyageurs, avec la violence particulière aux orages de ces contrées. Transpercés, grelottants sous leurs maigres vêtements, il leur fallut attendre le jour, pelotonnés les uns contre les autres pour se défendre un peu contre le froid qui les pénétrait, car, malgré l'extrême douceur de leur température, les régions intertropicales ont des nuits souvent très fraîches, surtout quand la pluie se met à tomber.

En paraissant, l'aube montra aux voyageurs le camp transformé en une sorte de lac; tous les creux, toutes les inégalités du sol recélaient des mares que la terre n'avait pas encore bues. Par bonheur pour eux, le campement avait été établi sur une légère extumescence qui avait rejeté les eaux, de sorte que la caravane n'avait pas été inondée. Elle put attendre sans trop souffrir que le sol eût absorbé l'eau de l'orage.

Le soleil vint à son secours. Dès qu'il brilla, Charles, soucieux de la santé de son monde, ordonna à chacun de dépouiller tout ce qu'il possédait de vêtement et de l'étendre pour le faire sécher. Mais, manquant

d'abri et lardés par les rayons brûlants, plusieurs ne purent résister et préférèrent endosser leurs habits tout trempés.

Quand, au bout de quelques heures, le sol suffisamment sec permit de reprendre la marche, on put constater qu'un profond découragement s'était emparé de la plupart des hommes. La mort de leur camarade, la perspective de s'enfoncer encore dans ce pays inconnu qui allait peut-être réclamer de nouvelles victimes, les souffrances de la dernière nuit, tout cela, s'ajoutant aux fatigues passées et aux dangers déjà courus, avait agi d'une façon déplorable sur le moral des péons.

Charles sentait qu'une réaction était nécessaire, et qu'il fallait trouver un moyen d'inspirer quelque confiance à ces gens, qui ne pouvaient comprendre la science géographique, sur laquelle seule leur chef se basait pour les entraîner à sa suite. Il ruminait, sans pouvoir le découvrir, par quel procédé il assurerait le salut de son monde.

Heureusement qu'en observant l'horizon il crut apercevoir des signes, encore lointains mais sûrs, d'un changement de configuration du pays. L'horizon lui parut barré par une chaîne de collines rapprochées l'une de l'autre; la teinte bleuâtre dont elles étaient revêtues indiquait des forêts; s'il ne se trompait point, c'était là l'indice d'un changement de bassin hydrographique. Peut-être allait-on rencontrer les llomas qui, dans le régime des Cordillères orientales, terminent ordinairement les sierras.

Son espoir fut confirmé par l'opinion de Mamani, que son expérience rendait un utile conseiller.

En effet, le lendemain, après avoir dévoré le dernier quartier d'un daim, qu'on avait *lassé* sans trop de peine, on poussa une pointe vigoureuse qui rapprocha les voyageurs de la ligne des collines.

Après mûres réflexions, il fut décidé qu'on tenterait de les franchir, malgré la rudesse de la marche à travers les bois dont elles étaient couvertes. Charles était convaincu de rencontrer au delà le cours d'eau qu'il cherchait.

Le soir même on en était assez près pour espérer commencer la traversée de ces llomas dans l'après-midi du lendemain.

Comme pour confirmer cet espoir, des végétaux plus variés se montraient mêlés aux graminées, aux rosacées, aux arundinacées et aux gigantesques prêles qui occupent une large place dans la végétation des campos. De nombreuses variétés de calcéolaires s'étendaient en tapis éblouissants; des verveines microphylls, au parfum de citron, embauaient l'atmosphère; enfin, à distance, apparurent quelques panaches de palmiers, signe certain d'une profonde modification dans la flore de la contrée.

Bientôt un murmure joyeux circula dans le groupe des marcheurs, qui montraient, à quelques centaines de mètres seulement, tout un groupe de palmiers d'aspect particulier. On eût dit des fuseaux gigantesques

dont le bout le plus renflé reposait à quelque distance du sol, sur une couronne de piquets réunis en cône, tandis que l'extrême pointe du fuseau émergeait du panache gracieux formant la tête de l'arbre.

Ce spectacle eut le don de faire presser le pas. A peine fut-on près des singuliers végétaux, que l'un des péons coupa une liane mince et flexible, s'en fit une ceinture dont il embrassa également le stipe rond et uni de l'arbre; s'aidant des pieds et des mains, il atteignit le sommet, puis en quelques coups de couteau il fit tomber la pointe. A son exemple, ses camarades se mirent à grimper; bientôt on eut une ample provision de ces fuseaux verdoyants, qui n'étaient autre chose que des choux-palmistes, des *cogollos*, dans la langue quèche.

Ce mets, dont les Indiens se montrent friands, n'est cependant pas très substantiel; dans la circonstance, il avait du moins le mérite de la rareté.

Le chou-palmiste, pour le désigner par son nom le plus ordinaire, est tout simplement le bourgeon terminal d'un palmier sapote. Ce bourgeon, feuille déjà complète mais non encore développée, se trouvant trop élevée pour l'atteindre aisément, les Indiens ont la fâcheuse habitude de se le procurer en abattant tout simplement l'arbre lui-même. Or, comme malgré la générosité de la nature végétale de ces contrées il faut vingt-cinq à trente ans pour produire un palmier adulte, on conçoit aisément que la destruction de ce palmier soit à peu près complète dans les régions fréquentées par les indigènes.

L'abondance même de ceux qu'on rencontrait à ce moment était une probabilité en faveur de l'éloignement des sauvages. Cette conséquence, habilement exploitée par Charles, lui fournit le moyen si avidement cherché de remonter le moral de ses hommes.

XVI

LA QUEBRADA

La nuit se ressentit de l'abondance du souper et du calme des esprits. Le repos fut évidemment plus réparateur que celui des nuits précédentes. La façon courageuse dont on s'enfonça le lendemain dans l'inextricable fouillis de la forêt en fut une preuve manifeste.

Toute la journée il fallut se débattre dans ce dédale, n'ayant même pas la ressource des machetes. Les deux seuls qu'on possédait ne suffisant pas à trancher l'épais rideau des lianes, il fut encore plus rapide et moins pénible de se glisser à travers les mailles serrées de ce réseau.

On avait parcouru peu de chemin durant cette journée ; le soir, au campement, on avait atteint le sommet de la lloma. On était sous les grands arbres, perdus dans une solitude morne et vaste, il est vrai, mais on se rendait compte de la direction à suivre ; le versant opposé présentait tous les signes d'une ligne de faite de deux bassins.

Qu'allait-on trouver le lendemain ?

Cette question troubla plus d'une fois le sommeil de Charles. Marchait-on vers la délivrance ? Allait-on, au contraire, après avoir tout fait pour les éviter, se jeter dans les campements des Pukiris ? Tout dépendait de la direction de la vallée qu'on allait aborder.

N'y tenant plus d'inquiétude, voulant résoudre lui-même ce problème agaçant, Charles attendit que le soleil eût arraché à l'horizon son rideau de vapeurs matinales, et, avisant l'arbre qui lui parut le plus élevé, il en entreprit l'escalade.

Ses compagnons commençaient à trouver longue sa station au sommet de son observatoire, quand il redescendit. Ils n'eurent pas besoin de l'interroger, son visage éclairé disait suffisamment les résultats favorables de son expédition.

En effet, Charles leur apprit que sa longue station au haut de l'arbre provenait de ce que le poste lui avait permis de reconnaître une large

bande de pays ; il en avait profité pour croquer une carte, dont il espérait faire un usage utile. Le hasard l'avait favorisé. Du haut de son observatoire, il avait entrevu un large ruban d'argent, qu'il supposait être le Béni. Le pays qu'il leur faudrait traverser pour y atteindre lui avait paru coupé de fréquents ravins, et, contrairement à celui qu'ils venaient de parcourir, excessivement boisé. Si ses remarques n'étaient pas fausses, il fallait s'attendre à rencontrer de nombreuses quebradas.

En reprenant la marche, on ne tarda pas à s'apercevoir que la nature du terrain changeait complètement ; on abordait une région qui aux âges géologiques avait subi les révolutions du feu et de l'eau. Le sol semblait avoir été convulsionné ; il portait encore les preuves du travail souterrain de quelque volcan caché par la longue suite des siècles sous un épais manteau de végétation ; mais, de distance en distance, quelque bloc basaltique aux arêtes devenues frustes, déchirant son linceul végétal, semblait se dresser comme pour témoigner des luttes du passé.

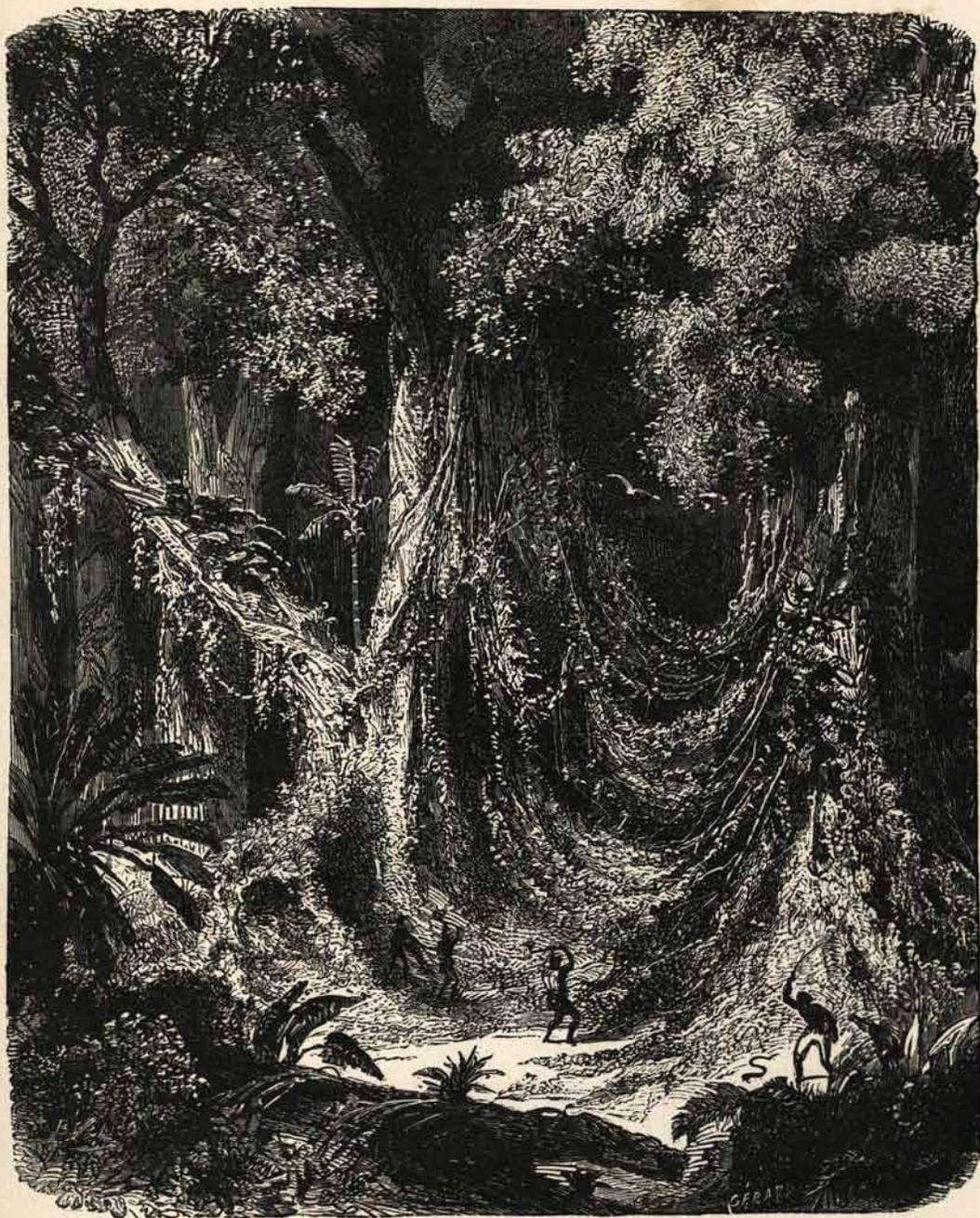
Ce versant, que parcourait la caravane, était un composé de vallons profondément encaissés, où serpentaient des torrents portant à quelque tributaire inconnu le produit d'une multitude de ruisselets.

Certains d'aboutir à une artère de ce réseau, les voyageurs s'enfoncèrent avec entrain dans cet océan verdoyant. Bientôt cependant on fut aux prises avec de réels obstacles ; les quebradas commençaient ; quelques-unes semblaient avoir une largeur inaccoutumée.

Ces crevasses, aux parois perpendiculaires, ont gardé intacte la forme que les secousses du sol ou le travail de l'eau leur ont donnés à une époque indéterminée.

De temps à autre on pouvait les franchir d'un bond vigoureux ou à l'aide de quelques abatis ; mais, à mesure qu'on avançait, leurs dimensions s'accroissaient. A trois reprises successives, en deux jours, on avait dû recourir à des moyens héroïques pour atteindre l'autre lèvre de ces crevasses. Enfin la caravane se vit barrer la route presque complètement par une de ces quebradas, dont les murailles à pic défient le gymnaste le plus habile. L'écartement de ses bords en faisait un véritable ravin. On vit bien qu'on pourrait peut-être remonter jusqu'à son origine au prix d'un immense détour, mais nul ne se sentit le courage d'ajouter ce supplément de fatigue à celles de la journée. On amarra simplement à un tronc une bonne et solide corde de lianes, puis, chacun s'aidant des pieds et des mains, plongeant dans la verdure, rampant, se glissant, put atteindre le fond de la quebrada. Le campement y fut établi au bord d'un ruisseau contenant à peine quelques gouttes, mais qui aux heures d'orage devait se transformer en un fougueux torrent. La nuit se passa dans cet abri, et le lit du torrent devint le lendemain la route que suivirent les voyageurs. Elle leur parut singulièrement commode, malgré l'encombrement des roches.

A mesure qu'on descendait, les parois du ravin s'élançaient davantage, tandis qu'elles se rapprochaient l'une de l'autre. Bientôt les voyageurs se trouvèrent au fond d'un couloir gigantesque où les rayons



On ne suffisait pas à trancher l'épais rideau de lianes.

du soleil, pouvant à peine pénétrer, ne laissaient arriver qu'une pénombre du plus puissant effet. Il semblait qu'on circulait dans quelque gigantesque cathédrale dont les piliers s'élançaient à six cents pieds de hauteur. Tout en haut, des arbres au tronc énorme s'arc-boutaient, for-

mant l'ogive; d'immenses grappes de fleurs et de mousses entrelacées pendaient comme des lustres; des lianes touffues accrochaient leurs lourdes draperies aux moindres aspérités du roc.

Si imposant et si pittoresque que pût être ce passage, les hommes de Charles le trouvèrent singulièrement long. Quand, après cinq heures de marche soutenue, ils se trouvèrent tout à coup devant un vide immense, aveuglés par l'éclat du soleil qui fouillait brutalement l'issue de cette gorge, ils éprouvèrent un réel soulagement : tant de sombre grandeur les oppressait.

La quebrada cessait brusquement et aboutissait dans le flanc, taillé à pic, d'une vallée importante. Au temps des eaux, elle fournissait une cascade tombant à cent pieds plus bas sans rencontrer aucun obstacle. Le pas était difficile à franchir. Il fallait sortir de là, cependant. Impossible de songer à gravir les parois; autant eût valu entreprendre d'escalader une muraille lisse. La seule issue était l'abîme béant.

En se couchant à plat ventre sur une des roches qui surplombaient le vide, Charles put examiner la position. Il n'y avait pas deux partis à prendre : il fallait descendre par le même chemin que l'eau, et il fallait descendre vite, car le ciel se couvrait de nuages; un orage menaçait. Si, par malheur, les eaux atteignaient la quebrada, les infortunés seraient infailliblement balayés comme des fétus.

Cette perspective enfanta des prodiges d'activité. En une demi-heure on eut coupé une énorme provision de lianes; séance tenante, on les tressa de façon à en former une longue et solide corde qui fut enroulée autour de plusieurs blocs de pierre.

En sa qualité de chef, Charles se crut obligé à donner l'exemple et descendit le premier. Ce ne fut pas sans peine. La corde, flottant dans le vide, était un empêchement à sa descente. Ignorant la route, ce fut avec une certaine angoisse qu'il se vit ainsi suspendu entre ciel et terre, ne sachant où il allait et ne pouvant s'aider de la moindre saillie de terrain. Au bout de trois minutes qui lui semblèrent bien longues, Charles sentit ses pieds heurter quelque chose. C'était une pointe de roche, un écueil et non une escale sur sa route. Enfin, quelques mètres plus bas, il gagna une corniche étroite, mais suffisante pour permettre à quelques hommes de se tenir debout. Il s'y reposa un instant; puis, s'abandonnant de nouveau le long de son câble, il entreprit d'atteindre une pente abrupte d'où il espérait aboutir à un chemin praticable.

Heureusement que la corde ne manquait pas de longueur. Il en fixa l'extrémité autour de quelques arbrisseaux croissant presque sous la chute de l'eau.

Avec mille précautions chacun parvint en bas, sans autre accident que quelques écorchures; puis on s'enfonça, par une déclivité très prononcée, dans une sorte de boyau que les eaux avaient pratiqué à travers le rempart des lianes et les halliers.

Après une heure de marche à l'intérieur de ce tunnel, la caravane aperçut un cours d'eau qu'on entendait gronder depuis longtemps. C'était une superbe rivière de montagne. Sa largeur ne dépassait guère vingt-cinq mètres; mais tels étaient le volume et l'impétuosité du courant que c'eût été folie d'en entreprendre la traversée.

Pour Charles, — et il n'eut point de peine à persuader ses compagnons, — cette eau ne pouvait qu'aboutir à la puissante rivière qu'il avait entrevue. Il résolut d'en suivre les bords, persuadé qu'elle ne serait pas toujours aussi torrentueuse, et rêvant de pouvoir embarquer tout son monde sur des radeaux qu'il projetait de construire, si les circonstances s'y prêtaient.

Pendant trois jours entiers, les malheureux suivirent toutes les sinuosités de la rive, soutenus par l'espoir bien souvent déçu de voir enfin terminée la marche si pénible dans la forêt. Le torrent, dont les berges étaient taillées à pic, filait toujours avec une vitesse de dix milles à l'heure, roulant pêle-mêle des quartiers de roche et d'énormes troncs d'arbres qui s'entrechoquaient parfois avec un bruit de canonnade.

Cependant, vers la fin du quatrième jour, un changement marqué dans le cours du torrent permit de penser qu'il sortirait bientôt des gorges où il bondissait. En effet, le lendemain, un peu avant la halte de midi, la vallée s'élargit tout à coup, et l'on vit à courte distance comme l'indice de clairières dans la forêt; il sembla même au péon qu'on avait envoyé en reconnaissance au sommet d'un palmier colossal que des campos de petite étendue se montraient dans le lointain. En tout cas, le terrain devenait plat et la rivière coulait beaucoup plus calme.

Ces bonnes nouvelles rendirent un peu de courage aux voyageurs accablés.

Tout à coup, au milieu de la journée, une exclamation de joyeuse surprise, poussée par un des meilleurs marcheurs, attira tout le monde autour de lui. L'homme montrait avec satisfaction, disséminés dans la broussaille, quelques arbrisseaux vers lesquels ses compagnons se précipitèrent aussitôt. C'était un groupe d'*erythroxytons coca*, restes évidents de quelque *cocale* jadis cultivée là.

Pendant que les hommes remplissaient leurs poches des feuilles de l'arbuste et se garnissaient la bouche de la chique nationale, Charles examina si rien ne lui fournirait d'indication sur l'exploitation qui avait dû exister dans les environs. A peine eut-on repris la marche, qu'on reconnut quelques pieds de cannes à sucre, puis des giraumons; des patates poussaient dans de petites clairières; en un mot, les traces de la civilisation se répétaient à intervalles rapprochés.

La journée de marche avait amené la caravane plus près de la plaine, sous un couvert moins touffu; Charles était persuadé qu'un établissement était proche, et cette perspective soutenait l'énergie de ses hommes. Leur espoir ne fut pas tout à fait trompé. Au moment où ils débouchaient

du bois, un groupe de chaumes leur apparut confusément au bout d'une petite plaine que longeait la rivière.

Ce furent de longs cris d'allégresse; emportés par un élan subit, les fugitifs se mirent à courir, désireux d'atteindre plus tôt l'asile après lequel ils aspiraient depuis si longtemps. A quelques pas du but ils s'arrêtèrent brusquement, laissant tomber les bras d'un air découragé : ils n'avaient devant eux qu'un amas de ruines informes.

Les végétaux parasites avaient envahi depuis longtemps une place carrée, ainsi que les quelques masures qui l'entouraient. La magie du soleil et l'incomparable élégance de toutes ces frondaisons avaient pu dissimuler jusqu'au dernier moment la misère qui s'étalait sous les yeux, bien que le silence et l'abandon des terres environnantes eussent dû montrer aux malheureux leur erreur.

Cependant ils parcoururent ces débris, espérant, à défaut d'abri, y trouver quelques renseignements. Ils n'y rencontrèrent que des nids à vipères, des lézards et quelques iguanes, dont deux individus, assommés à coups de bâton, fournirent un repas délicieux.

En parcourant la place, ils se heurtèrent à un monticule pierreux, du milieu duquel s'élevait un poteau de bois servant de support à d'inextricables enlacements de passiflores du plus merveilleux coloris. Cela avait dû être la croix qui s'élève au centre de tout village indien. Charles eut la curiosité de voir s'il y découvrirait quelque indication. Après un travail de près d'une heure employée à débarrasser la base du monument de verdure, il reconnut, scellé dans un solide dé de pierre, ce qui avait été le fût de la croix; bien que le temps et les intempéries eussent fait leur œuvre et vermoulu le bois, on y retrouvait les marques d'un travail assez soigné d'ornementation. En examinant avec attention, Charles crut reconnaître des traces d'inscription, et il entreprit de les déchiffrer; mais il n'y put réussir. Tout ce qu'il parvint à faire fut de relever quelques lettres sans suite, qui se présentaient ainsi :

...razo...e...os.

Après avoir épuisé toutes ses combinaisons d'épigraphe, il pensa que cela pouvait avoir été : *Brazos de Dios*, c'est-à-dire « le bras de Dieu », ce qui répondait assez exactement aux sens des inscriptions accoutumées des missionnaires d'autrefois. D'ailleurs, un monceau de ruines plus considérable que les autres, et qui avait sans doute été l'église, le confirmait dans la conviction qu'il était sur l'emplacement d'une ancienne mission. Les végétaux que les voyageurs avaient rencontrés dans la forêt ne pouvaient les tromper sur le voisinage d'habitations.

A la grande surprise de Charles, ses hommes supportèrent avec assez de résignation la déconvenue qu'ils venaient d'éprouver et admirèrent assez facilement la conclusion qu'il tira des découvertes de ces ruines.

« Nous sommes dans une contrée qui a contenu des centres habités; donc les individus, si nous en rencontrons, ne seront pas inabordables.

En tout cas, les ruines qui sont sous nos yeux nous montrent que des établissements peuvent, doivent même exister dans la contrée. Continuons à suivre la rivière, car son cours apaisé démontre l'existence de plaines où doivent se rencontrer les localités que nous cherchons. »

Sans être irréfutable, la conclusion de Charles était admissible, et l'on décida de tenter encore quelques efforts.

La découverte de l'ancienne mission ne fut pas sans profit pour les voyageurs; car ils eurent soin, avant de repartir, de faire une excursion tout autour de l'ancien village et de fouiller tous les coins recélant quelques restes de culture. Bien leur en prit; ils récoltèrent ainsi une telle quantité de manioc, de fèves et de patates, qu'ils durent stationner pour confectionner des corbeilles afin de pouvoir emporter leurs richesses.

Cette abondance relative, qui permettait d'économiser les rares munitions de chasse, eut également pour effet de remonter le moral des gens. On reprit la marche avec une nouvelle ardeur, sans que pendant deux jours aucune péripétie digne d'être relatée vint déranger l'itinéraire fixé.

XVII

A LA DÉRIVE

Dès la fin du premier jour, après avoir quitté la mission, il devint évident que les prévisions de Charles se réalisaient. L'approche d'un grand cours d'eau se faisait sentir. Les pentes s'adoucissaient de plus en plus, la vallée s'élargissait; on entrevoyait de vastes éclaircies dans les bois, des lagunes se plaçaient quelquefois au travers de la route; on avait même constaté la présence d'une ou deux de ces fausses rivières si particulières au régime hydrographique du bassin de l'Amazone.

Enfin, le troisième jour, à travers une splendide clairière, on vit s'ouvrir dans l'épaisseur de la forêt une puissante coulée de lumière s'allongeant à perte de vue. En même temps on trouvait ce redoublement de féerie végétale qui bâtit, sur chaque rive des cours d'eau de ces régions, ce puissant rempart de halliers et de lianes qui rend si difficile l'abord de la forêt vierge.

Le Béni, — car ce ne pouvait être que lui, — allait sans doute se montrer.

Il ne fallut pas moins que le reste de la journée pour se tirer de l'inextricable fourré qui en défendait les abords. L'espoir doublant les forces, on organisa ce soir-là même la couchée sur une petite plage sablonneuse délicieusement située.

Mais un incident imprévu, qui pouvait avoir de graves conséquences, vint signaler la nuit. Une chauve-souris du genre vampire, attirée par les émanations corporelles des Indiens et enhardie par le silence du camp, s'abattit sur un des péons, le mordit à l'orteil et, tout en le ventilant de ses ailes, s'emplit à loisir de son sang. L'homme, en se réveillant le lendemain, sentit une légère cuisson à la partie mordue, y jeta les yeux et aperçut un petit trou rond, dans lequel eût tenu un grain de blé. En même temps il ressentit une faiblesse étrange; néanmoins il ne parut pas s'en émouvoir. Montrant son pied à ses cama-

rades, ceux-ci se cotisèrent pour lui fournir le remède usité en pareil cas parmi eux. Chacun, fouillant dans ses oreilles, lui remit la récolte qu'il put faire de la sécrétion longuement accumulée dans son conduit auditif. Le blessé réunit ces précieuses offrandes et en fit une petite boulette dont il se servit comme de diachylon, pour boucher la plaie circulaire; cela fait, il se rendormit sans inquiétude.

Contrairement à certains autres peuples de l'Amérique méridionale, les Péruviens ne s'effrayent pas extrêmement des morsures du phyllostome; ils n'y attachent d'importance que si la plaie, mal pansée, attire de nouveau le suceur nocturne; dans ce cas, l'épuisement du blessé peut devenir mortel.

D'après le plan arrêté, si la rivière qu'on cherchait semblait navigable, des radeaux devaient être construits pour emporter tout le monde. Mais, comme Charles allait donner ses ordres en conséquence, de Contisaya émit l'idée d'en remonter le cours et non de le descendre. Il faisait valoir, à l'appui de ce projet, la direction de la rivière, dont le cours semblait avoir une direction générale de l'ouest à l'est.

En marchant contre le courant, dit-il, nous nous portons vers la contrée qui est notre objectif et nous mettons de notre côté bien des chances pour rencontrer des établissements.

Guttierez et Mamani penchaient assez vers ce parti, mais Charles entreprit de leur démontrer qu'ils se laissaient tromper par de fausses apparences.

« Tout d'abord, mes bons amis, ne perdez pas de vue que vous renoncez à la voie du fleuve en voulant le remonter, puisque vous n'avez aucun moyen de remorquer les radeaux, et songez aux fatigues inouïes qui vous attendent encore au milieu de fourrés plus épais que jamais. Êtes-vous aussi certains que vous le prétendez de rencontrer dans cette direction le secours espéré? Et si, par malheur, la rivière n'était pas celle que nous supposons? N'allons-nous pas nous jeter dans de nouveaux périls? J'ai longuement mûri le plan que je vous ai proposé. Nous ne courons aucun risque en descendant la rivière. Quel qu'il soit, ce cours d'eau nous conduira dans la direction de la Madeira; le temps ne peut nous importer, puisque nous ferons le trajet sans fatigue, et tôt ou tard nous relèverons quelque établissement. Le moins que nous puissions espérer est, après une navigation prolongée, de rencontrer, soit descendant, soit remontant, quelque-une de ces embarcations qui entreprennent maintenant la descente du Béni et du Mamoré pour porter jusqu'au Para, par la Madeira et l'Amazone, les produits boliviens. Une rencontre de ce genre est presque certaine, et nous avons tout à y gagner. »

Bien que séduits par leur projet, Guttierez et de Contisaya eurent le bon sens de se ranger aux fortes raisons données par Charles.

La construction des radeaux fut immédiatement ordonnée. Tout le monde s'y employa, excepté la victime du vampire, à laquelle ce travail allait laisser le temps de se remettre.

Tandis que les uns abattaient des troncs de cecropia ou toroh, les autres s'escrimaient avec leurs couteaux et faisaient une ample provision de lianes solides et souples comme des cordes.

Il ne fallut pas moins de deux jours pour assembler les trois radeaux qui devaient porter toute l'expédition. Faute des instruments nécessaires, l'entreprise fut longue et pénible; toutefois, le troisième matin de séjour sur la grève, tout le monde prenait joyeusement place sur les grossières embarcations. On y porta le reste des provisions récoltées à l'ancienne mission; puis au commandement de Charles, qui montait le premier radeau, on poussa au large.

Le ciel favorisait nos voyageurs, car la journée n'était pas achevée, que l'homme aposté comme vigie signalait au delà d'un détour de la rivière une légère fumée s'élevant au-dessus des arbres. Les prévisions de Charles ne l'avaient point trompé; deux heures de navigation mirent sous les yeux de la caravane une demi-douzaine d'ajoupas, au milieu desquels s'élevait une petite chaumière. Si misérable que fût son aspect, celle-ci semblait un palais orgueilleux à côté de ses humbles voisines. Une longue pirogue était échouée sur la rive.

Il n'y avait pas grand secours à espérer de cet établissement, à en juger par son peu d'importance; mais, à défaut d'assistance, on y trouverait sans doute des renseignements, et l'on se mit en mesure d'aborder.

A leur grande surprise, l'arrivée des voyageurs ne parut pas éveiller l'attention des habitants de ce hameau, car ils n'aperçurent qu'un vieillard décrépît se tenant à peine debout, une femme et deux petits enfants.

Heureusement que ces gens purent répondre à leurs questions. Ils apprirent ainsi que la rivière sur laquelle ils se trouvaient n'était point le Béni, ainsi qu'ils le supposaient, mais le Tambopata, un de ses plus gros tributaires, et que le Béni lui-même coulait à deux journées de navigation plus bas. Le groupe d'habitations qu'ils avaient abordé était une dépendance de la mission de San Bonaventura, située elle-même à trois jours de route.

Chaque année, au moment favorable, le vieillard décrépît amenait toute sa famille, composée d'un gendre et de cinq fils, faire la récolte des semences du *strychnos nux vomica* ou noix vomique, qui abondait aux environs.

Chaque lundi les hommes partaient pour le bois et ne reparaissaient que le samedi suivant, chargés de leur récolte. Le vieillard et sa fille ainsi que les deux petits enfants restaient seuls et suffisaient à étendre, pour les faire sécher au soleil, les dangereuses graines qu'on emmagasinait ensuite dans la chaumière. Quand la récolte prenait fin, les hommes plaçaient la famille et le butin sur une balsa et se laissaient dériver pour rentrer chez eux.

Quant aux provisions, ils n'en possédaient point; nul besoin de s'en embarrasser: la forêt et la rivière n'étaient-elles point à leur portée?

Charles comprit vite qu'il n'y avait rien à espérer de ces gens; les hommes étant partis depuis la veille seulement, il ne pouvait attendre leur retour; d'ailleurs, en aurait-il tiré beaucoup plus que du vieux Chumbe seul?

Pour les remercier de leurs renseignements, Charles leur laissa en souvenir une vieille pièce espagnole en argent, retrouvée au fond de ses poches et qui avait fait envie au vieillard. La pièce, percée d'un trou, avait peut-être joué jadis le rôle de fétiche; Chumbe l'ambitionnait à ce titre, car il ignorait la valeur monétaire de l'objet.

On remit à l'eau les trois radeaux, et sur l'affirmation de l'Indien qu'il n'y avait point de mauvais pas à franchir, on se munit de perches pour pagayer de façon à accélérer la marche.

Chumbe avait dit vrai; sur la fin du second jour, le Béni apparut; mais ce ne fut pas sans difficulté que nos navigateurs purent y entrer. Le cours de cette rivière est si rapide au confluent que les eaux du Tambopata sont comme refoulées sur un assez long espace. Elles en sont réduites à se glisser, en quelque sorte par surprise, dans leur nouveau lit; une grande partie se répand en lagunes et en marécages, dont il faut connaître les passes, si l'on ose s'y aventurer; elles se déversent ainsi par mille petits canaux dans le Béni. Toute l'expédition pensa rester au fond quand les radeaux, soigneusement placés dans le centre du courant, furent emportés par le canal unique qui unit directement le Béni et le Tambopata.

Après une angoisse prolongée, les voyageurs se retrouvèrent flottant au milieu de la grande rivière, ballottés, désespérant de voir leurs frères embarcations résister à la fatigue de cette nouvelle navigation.

Cependant les provisions manquant et la faim se faisant sentir, on pensa pouvoir demander au fleuve quelques-unes de ses ressources. Mais les Indiens eurent beau plonger dans l'eau les grossiers hameçons qu'ils avaient fabriqués avec des épines de patawa, aucune proie ne se laissa tenter. Les estomacs réclamaient impérieusement; on se décida, malgré la difficulté de l'entreprise, à tenter l'abordage. Ce ne fut qu'au prix de longs et patients efforts qu'on y parvint; chaque fois qu'on espérait avoir franchi la ligne du puissant courant, quelque remous contraire y rejetait les radeaux; et, comme les pagayeurs étaient réduits à l'usage de simples perches, l'opération se compliquait.

En se répandant sous bois, on trouva en abondance des baies sauvages, dont chacun s'emplit l'estomac, et, ce qui valait mieux, une certaine quantité de ces gros escargots particuliers aux régions des Cordillères orientales. On fit une provision de ces hélices, dont la taille atteint celle d'une grosse pomme. Leur chair, toute coriace qu'elle soit, avait été plus d'une fois d'un trop précieux secours pour que nos voyageurs se montrassent difficiles, et chacun se proposait déjà d'en faire son souper en faisant cuire l'animal, dans sa coquille même, au

foyer qu'on avait installé sur une plaque de terre, au centre de chaque radeau.

La violence du courant s'atténuait, et, comme il était impossible de naviguer de nuit, on choisit le premier point favorable pour établir le bivouac.

Dès les premières lueurs de l'aube on reprit avec ardeur la navigation interrompue, car, si les renseignements de l'Indien étaient vrais, on pouvait arriver le même jour à San Bonaventura; et cet espoir décuplait les forces des rameurs.

XVIII

SAN BONAVENTURA

On n'attendit pas si longtemps. La route était reprise depuis deux heures à peine, qu'on vit une longue pointe de terre divisant la rivière en deux. L'importance de l'île semblait considérable; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on constatait l'existence des deux bras du cours d'eau.

Ne risquait-on pas d'échapper la mission en s'engageant dans un bras plutôt que dans l'autre? Pour mettre toutes les chances de leur côté, les voyageurs décidèrent que l'expédition se séparerait en deux, et qu'on se rejoindrait à l'autre extrémité de l'île. De cette façon, si San Bonaventura se trouvait sur le parcours, on ne passerait point devant sans le voir.

Ces dispositions prises, Charles conduisait déjà son radeau sur la droite, tandis que Gutierrez et de Contisaya prenaient le bras de gauche, quand ils aperçurent au loin, sur l'eau, un point mouvant, qu'un examen attentif leur démontra être une pirogue.

On rappela à grands cris Charles, qui s'éloignait et qui, un peu plus, n'aurait pu remonter le courant. Chacun conclut de cette rencontre que le village devait se trouver sur le bras gauche et ne pouvait être éloigné.

En effet, un petit promontoire qui le déroba à la vue ayant été doublé, San Bonaventura se montra, gracieusement situé dans un encadrement de forêts au delà desquelles s'estompaient les molles ondulations de vastes campos. Quelques instants après, les sons d'une cloche, glissant sur la nappe tranquille des eaux, arrivaient jusqu'aux oreilles des voyageurs, leur apportant le tintement¹ de l'Angélus du matin.

La voix de la cloche se prolongeait avec une persistance qui attira

¹ Dans tout le Brésil, et jusqu'aux confins les plus reculés des Cordillères orientales, on ne sonne pas les cloches, on les bat; ce qui donne lieu à des mélodies réelles quand on accorde le jeu de plusieurs cloches.

l'attention de chacun et, chose étrange, parut produire sur tous les compagnons de Charles un malaise que celui-ci ne comprit pas.

On aborda une sorte de petite plage sur laquelle on voyait échoués des canots et des pirogues dont le nombre indiquait une population d'une certaine importance.

De là, le regard embrassait l'ensemble du village, qui semblait presque désert; de loin en loin seulement on apercevait quelque habitant ou un enfant à l'allure affairée, mais de tous côtés on découvrait des préparatifs de fête. Des oriflammes et des oripeaux pendaient partout; par-dessus les chaumières alignées sans ordre, on voyait surgir le sommet d'un arc de verdure qui vraisemblablement accédait à la place principale, dont un angle apparaissait.

Alors Charles, se souvenant de ce qu'il avait entendu raconter, comprit la mine déconfite de ses compagnons. Il ne leur était pas possible d'arriver dans un moment plus défavorable. Quelque fête allait avoir lieu, et la solitude qui les avait frappés indiquait l'heure très prochaine des réjouissances. Or les compagnons de Charles savaient par eux-mêmes à quel point il est désavantageux de tomber chez ces populations retirées de l'Amérique un jour de fête. En ces moments-là, il n'y a rien à espérer d'elles; il faut se garder de demander quoi que ce soit quand a commencé l'orgie qui accompagne toute cérémonie indienne. Le plus sûr est encore d'en attendre la fin et de camper à quelque distance du hameau en liesse, bien heureux si l'on parvient à passer inaperçu; car, en ces circonstances, toute transaction est complètement impossible.

Cependant le calme du village lui indiquant que la fête n'était pas encore commencée, Charles résolut, vu l'urgence de la situation, de voir le gouverneur avant qu'il ne fût, ainsi que ses administrés, hors d'état de rendre aucun service.

Quelques têtes curieuses se montrèrent au passage de la troupe; on en profita pour s'informer de la demeure du fonctionnaire municipal, lequel occupait une partie de l'ancienne demeure des missionnaires.

A en juger par l'étendue des constructions qui encadraient la place principale, San Bonaventura avait dû occuper un rang distingué dans l'ensemble des missions que les jésuites avaient établies tout le long du Béni.

Sur un côté, l'église, vaste grange en torchis recouvert de chaume, se détachait dans un cadre de lumière éclatante qui atténuait la misère des murailles. La façade, simple placage d'architecture du style dit des jésuites, dissimulait un peu les ruines de l'édifice. A l'angle, un campanile badigeonné à la chaux, d'une blancheur aveuglante, s'élevait assez gracieusement.

En face, une autre construction appartenant à la même époque se cachait sous un immense toit comme une tortue sous sa carapace. Des colonnes torsées, un balcon en occupant toute la largeur et un péristyle

prétentieux constituait la façade. A droite et à gauche, des bâtiments d'un modèle uniforme comportaient un rez-de-chaussée surmonté d'un étage. La façade qui regardait la place était pourvue d'une large véranda formant balcon. Un véritable luxe avait jadis présidé à cette ornementation, car on relevait de distance en distance quelque colonne de bois sculpté portant encore son chapiteau vigoureusement fouillé par le ciseau.



Indien de San Bonaventura se rendant à la chasse.

Le reste de la colonnade se composait misérablement de troncs plus ou moins tordus qui remplaçaient les colonnes tombées en pourriture.

Le troisième côté se composait d'une longue ligne de constructions basses mais uniformes, également pourvues de vérandas, et qui avaient dû servir de communs à la mission. Le dernier côté n'était qu'un assemblage confus de maisons disloquées et de chaumières tombant en ruines pour la plupart.

Comme pour dissimuler le délabrement et la malpropreté de tous ces abris, la végétation avait étendu sur le tout un vaste manteau de plantes parasites constituant une décoration ravissante dont, il faut le dire, les habitants ne soupçonnaient nullement l'aspect pittoresque.

Au centre de la place, sur un piédestal récemment rescellé, s'élevait

une croix en bois d'une énorme hauteur, aux bras singulièrement courts, faisant ressortir davantage encore la maigreur du fût.

Charles trouva le corregidor en grande conférence avec le padre ou curé, pour arrêter les dernières dispositions de la fête qui allait commencer. Le digne magistrat pensa s'évanouir quand il aperçut cette troupe de faméliques lui arrivant si inopinément; mais, se trouvant en face d'un blanc, il n'osa pas opposer un refus formel aux demandes de vivres et de logement qui lui étaient adressées. Consultant le curé d'un coup d'œil, il répondit qu'il lui était impossible de s'occuper d'eux en aucune façon pour le moment.

« Tout ce que je puis faire est de vous conseiller de vous cacher dans quelque case abandonnée, — il n'en manque pas ici, — et, si la faim vous presse trop, d'aller, sans qu'on vous aperçoive, ramasser quelques fruits et quelques racines dans les jardins voisins. Surtout qu'on ne vous voie pas! »

Telle était du moins la forme sous laquelle on pouvait traduire sa réponse.

« Mais, comme votre présence ici ne peut tarder d'être connue, je vous engage, avait ajouté le curé, à vous montrer à la population dans l'église, pendant la messe qui va être célébrée tout à l'heure. »

Charles apprit ainsi que la fête dont il voyait les apprêts était celle de san Eustachio, très en vénération à San Bonaventura.

Les cloches se remirent à chanter dans la campanile, exécutant à l'unisson un rythme vif et accentué. Aussitôt la solitude de tout à l'heure s'anima comme par enchantement, et l'on put voir les habitants s'avancer vers l'église, au milieu des étincellements du soleil et des oriflammes, couverts de leurs plus beaux atours et tout heureux des plaisirs que promettait la journée.

A l'intérieur, l'autel était resplendissant, et de magnifiques frondes de palmiers décoraient les piliers délabrés de l'église.

Des musiciens prirent place dans une tribune faisant face à l'autel, conduits par un vieux maître de chapelle indien, à l'aspect réellement vénérable, au nez surmonté d'énormes bésicles. Les chanteurs se portèrent en avant, tout près de la balustrade de la tribune, avec un petit drapeau rouge, pour donner la mesure au chœur les accompagnant; derrière eux se tenaient des violonistes, tirant de leurs instruments des accords très acceptables, et des joueurs de *bajones* ou colossales flûtes de Pan, dont les cylindres se composent de nervures de palmes.

Dès que le prêtre parut, la vaste nef s'emplit d'accents harmonieux, qui furent, hélas! bientôt couverts par les chuchotements et les mouvements de groupes divers qui pénétraient dans l'église, porteurs de tous les accessoires de la procession qui allait suivre. La messe s'acheva tant bien que mal au milieu d'un tumulte croissant causé par la préoccupation de ce grave événement.

Le curé ayant donné l'ordre du départ, la foule se précipita dehors toute à la fois, pour mieux jouir du coup d'œil.

En tête de la procession marchait un Indien revêtu d'une sorte de dalmatique d'étoffe fort curieuse dont l'épais tissu, tout orné de fleurs à ramages, remontait bien au xvii^e siècle. Son chef était surmonté d'un immense cimier composé de plusieurs bouquets de plumes plantés autour de son crâne, à la façon de plumeaux à épousseter. Ses jambes étaient passées dans de larges pantalons tout festonnés de broderies, pendant que ses pieds nus étaient chaussés d'escarpins vernis brodés.

Quelques hommes venaient ensuite, portant des cierges et des crucifix. Ils étaient suivis d'un second groupe composé de trois acolytes, dont le costume se composait uniquement d'une paire de pantalons descendant à peine au-dessous des genoux. Sur leur buste nu était passée une courte chemisette n'atteignant pas jusqu'à la moitié du torse; leur tête ébouriffée sortait d'une immense collerette en papier plissé; de chaussure, point. Deux d'entre eux supportaient un chandelier de bois tourné dans lequel était fichée une grande chandelle de cire jaune; et le troisième un immense crucifix de bois. Puis, pour donner de l'animation au cortège, un groupe d'enfants bouclés, pomponnés, la tête ceinte de couronnes en papier ou en plumes, qui pour quelques-uns tenaient lieu des vêtements absents.

Derrière et marchant un à un solennellement, une demi-douzaine de porteurs de perroquets, de singes et d'aras apprivoisés sur leurs perchoirs; puis des groupes couverts d'oripeaux flamboyants, se disputant l'honneur de porter le brancard où reposait la statue du saint fêté ce jour-là.

San Eustachio, qui fut un guerrier de mérite avant de devenir un apôtre de l'Église, eût sans doute été fort surpris de se voir représenté sous la forme d'une statue de bois au teint de brique rouge, le visage aux trois quarts perdu sous une fausse barbe de sapeur noire et touffue, coiffé d'un casque bossué qui avait dû appartenir à quelque dragon de la garde royale d'Espagne. Un magnifique manteau pourpre à queue traînante, et qui avait connu des jours meilleurs, recouvrait une tunique de velours vert-pomme couverte de galons et de dentelles, serrée à la ceinture par une chancelière d'or. A son côté battait un sabre à large lame, épave probable de quelque matériel de théâtre venue là Dieu sait comment. Le long de ses jambes, emprisonnées dans un maillot de couleur rose, couraient les liens de ses cothurnes brodés.

La tête, fixée au corps par un ressort flexible que dissimulait une cravate de batiste aux larges bouts brodés, se tournait de temps à autre vers les assistants ou bien leur adressait un salut bienveillant quand un des porteurs tirait une ficelle correspondante.

L'enthousiasme était grand sur son passage; chacun, suivant l'usage, lui adressait ses invocations. Les plus fervents, grossissant le groupe des

porteurs, accablaient le saint d'adresses naïves où ils exprimaient leurs vœux d'une façon très proluxe, avec force commentaires saugrenus; d'autres appelaient, du ton le plus impératif, l'attention du bienheureux sur les êtres et les choses confiées à sa sollicitude, depuis les membres de la famille jusqu'au cochon, sans oublier le champ patrimonial.

A la suite, laissant une certaine distance entre eux et le groupe précédent, venaient deux *macheteiros* ou danseurs au glaive. Leur tête était coiffée d'une vaste auréole formée de longues plumes caudales d'aras et de duvet provenant de la gorge de toucans; aux chevilles étaient des bracelets en sabots de cerf. Ils tenaient à la main un long glaive de bois. Chaque fois que la procession atteignait un des nombreux calvaires élevés sur son parcours, ces « guerriers » exécutaient une sorte de danse allégorique rappelant leur soumission au christianisme. Puis, cette démonstration accomplie, le *macheteiro*, tout baigné de sueur, s'approchait du calvaire avec force genuflexions et déposait au pied de la croix son arme et son auréole, qu'il reprenait pour renouveler un peu plus loin la même cérémonie.

Alors venait le padre, portant le soleil d'or sous un dais de verdure ne manquant pas de charme, et que portaient quatre Indiens, quatre notables, revêtus de la *camiseta*, sorte de tunique d'écorce fort en usage dans les missions de Bolivie.

Autour, les chantres et quelques enfants de chœur agitant des encensoirs d'un poids énorme.

A chaque station, les violons et les bajones se faisaient entendre, alternant avec les chants.

Enfin, derrière le saint Sacrement, on voyait un malheureux attaché par une jambe à une lourde croix de bois le long de laquelle il avait les deux bras étendus. Ainsi lesté, le pauvre diable s'évertuait péniblement à suivre le long cortège à travers les rues du pueblo. Pleine d'admiration, la foule lui laissait le passage libre, et de temps en temps, surexcités par son exemple, des assistants suivaient la procession en se traînant sur les genoux.

Dans ces pays de foi démonstrative, on voit fréquemment se produire dans les processions de ce genre des mortifications rappelant les excès de piété les plus étranges du moyen âge. Il en est qui se font flageller pendant toute la durée du parcours ou qui se traînent à nu sur les genoux pendant des heures, et, saignants, déchirés, à demi évanouis, arrivent par de suprêmes efforts de volonté jusqu'au terme du parcours. Les femmes elles-mêmes s'associent à ces coutumes meurtrières.

Ajoutons que l'épilogue invariable de ces cérémonies est une vaste débauche de tafia et de chicha.

Il ne faut point être trop scandalisé de ces choses; celui qui veut bien en rechercher les causes ne s'en étonne même pas. Car il faut se rappeler que, quoique placées sous des vocables chrétiens, la plupart de

ces fêtes religieuses procèdent avec toute évidence de traditions anciennes dont le souvenir se trahit par mainte cérémonie bizarre, telle que l'immolation d'animaux domestiques, et par des libations du sang de la victime accomplies devant la chapelle grande ouverte, au fond de laquelle étincelle l'ostensoir aux rayons d'or.

La cathédrale de Séville possède bien, pour exécuter des pas devant le saint Sacrement, aux processions de la Fête-Dieu et aux principales fêtes de l'année, tout un corps de danseurs, jeunes garçons richement costumés tout en soie et en velours, et qui accompagnent leurs danses du claquement des castagnettes. Partout, en Espagne comme en Portugal, les fêtes religieuses s'accompagnaient jadis ou s'accompagnent encore de danses et de représentations plus ou moins religieuses. Des coutumes analogues se rencontraient également dans notre France, il n'y a pas si longtemps.

Ce souvenir de David dansant devant l'arche n'a donc rien qui puisse surprendre. Et, si l'on veut bien tenir compte de la culture d'esprit, de l'abandon apostolique de ces pauvres Indiens, de la persistance des traditions, et aussi des procédés pleins de concessions par lesquels le christianisme a dû remplacer chez eux le culte du soleil et les sacrifices humains, on reconnaîtra aisément que tout leur appareil religieux, pour grotesque et primitif qu'il apparaisse tout d'abord, est tout au moins excusable chez des êtres autant épris de clinquant.

Tout ceci n'empêche point malheureusement la nature sauvage de reprendre le dessus avec un débordement stupéfiant pour qui a vu, quelques instants auparavant, ces pauvres gens dans leurs manifestations de foi toute naïve.

A peine la procession eut-elle pris fin, que chacun courut chez lui se régaler de chicha mise en réserve pour ce grand jour. Aux cantiques succéda bientôt dans le pueblo le bruit des chants joyeux et des cris inarticulés. Excités par de copieuses rasades, les hommes sortirent peu à peu des maisons, éprouvant le besoin de manifester au dehors. En pareille circonstance, il est rare que le dicton latin : *In vino veritas*, ne trouve point largement son application. Les langues sont déliées outre mesure ; il suffit alors d'un mot irréflecti pour rallumer de vieilles querelles ou des haines de famille éteintes. Les champions s'interpellent avec violence, échangent les défis les plus extravagants, et il est rare que l'on n'en vienne pas aux coups. Heureusement que les plus intrépides chancellent, ce qui rend la lutte peu dangereuse.

Ce jour-là, San Bonaventura était particulièrement animé. Tous les calvaires et tous les crucifix plantés sur le chemin de la procession avaient disparu comme par enchantement, et, à la grande surprise de Charles et de ses compagnons, se trouvèrent en un clin d'œil reliés les uns aux autres et disposés en forme de palissades qui servirent à boucher les issues de la place.

Ils surent ainsi qu'après la fête religieuse aurait lieu la fête païenne. La journée devait se terminer par une course de taureaux.

En effet, vers la fin des heures chaudes, au moment où les querelles et les libations semblaient à leur apogée, des décharges de pétards, un carillon de cloches éclatèrent tout à coup et, prenant un mouvement de plus en plus accentué, eurent bientôt dominé tous les autres bruits. Ce tapage eut le don de suspendre subitement les luttes entamées et d'amener les champions avec le reste de la population tout autour de la place transformée en arène. Le gouverneur, le curé, les principaux du pueblo, ainsi que les femmes et les enfants, s'étaient installés aux galeries surmontant les vérandas de la place. Les violons, les flûtes et les bajones du matin, groupés convenablement, faisaient rage en épuisant leur répertoire.

Au signal donné par le corrégidor, on amena la bête tenue au lasso. C'était un taureau sauvage des campos, dont on avait fait la capture pour ce divertissement. Une fois qu'il fut dans le cirque, on ferma soigneusement toutes les issues.

Débarrassé de ses liens, l'animal se mit tout d'abord à chercher d'un air farouche une issue pour sortir; il se heurtait partout à une rangée de palissades derrière lesquelles se tenait une foule hurlante, dont les cris ne faisaient qu'augmenter son effarement. Tous, depuis le chef du village jusqu'au dernier peau-rouge, aspiraient à se régaler des suprêmes convulsions du terrible animal. Aux sourds mugissements du taureau répondaient des hurlements de triomphe; les violons et les bajones résonnaient à l'unisson; la chicha et le tafia circulaient à la ronde, enflammant les courages. Les pieux néophytes du matin, pareils à des démons déchaînés, se provoquaient mutuellement à braver la bête sauvage.

A ce moment le délire de l'enthousiasme avait atteint son point culminant; c'était le moment psychologique pour commencer la tuerie.

Deux Indiens, rendus à moitié frénétiques par l'ambition du triomphe et les spiritueux absorbés, franchirent avec une agilité féline un coin de la palissade, et, un long couteau à la main, s'avancèrent vers le taureau. Celui-ci, mis en fureur par mille tracasseries, labourait le sol de ses cornes; puis, se précipitant, il donna tête baissée contre un des assaillants. Au même instant l'autre Indien, d'un coup de son lourd coutelas, lui fit par derrière une béante blessure; comme la bête, affolée de douleur, tournait la tête, le premier agresseur à son tour lui enleva littéralement un morceau de chair du croupion. Alors la foule de trépigner de joie, de battre des mains, et la musique d'entonner un air d'allégresse pour célébrer un si beau coup.

Rendu plus furieux que jamais par son horrible blessure, le taureau opposait une vigilance extrême aux attaques de ses adversaires, qui souvent n'évitaient qu'à un cheveu près ses terribles estocades. Cependant, piqué au jeu, l'un des Indiens, voulant réduire l'adversaire, s'approcha

de l'animal au moment qu'il jugea favorable. Mal lui en prit ; le taureau, devenu adroit à ses dépens, feignit de ne pas le voir et, le laissant approcher, le saisit brusquement avec ses cornes. L'homme se trouva lancé dans les airs, et alla s'aplatir contre la palissade avec un craquement d'os épouvantable.

La fête ne fut pas troublée pour si peu.

Pour un combattant qui manquait, il s'en précipita trois autres, plus hardis encore ou plus enragés. L'ignoble jeu continua ainsi jusqu'à ce que l'animal, épuisé, tomba enfin haletant, l'œil éteint, perdant le souffle avec des flots de sang.

Tandis qu'il expirait ainsi, abandonné au milieu même de l'arène, un autre animal était amené près de son compagnon. Cette fois ce fut absolument terrible. Le taureau, pressentant en quelque sorte son sort, déployait une vigueur effrayante ; la vue de son camarade, mugissant de douleur et d'effroi, avait surexcité sa rage au plus haut point. Aussi les Indiens, plus circonspects, étudiaient davantage leur attaque ; mais à peine eurent-ils réussi à porter le premier coup que l'animal, se retournant avec la rapidité de la foudre, cloua sur le sol un des malheureux ; une corne de la bête l'avait transpercé à la hauteur des côtes. On vit alors cette scène affreuse : l'animal regardant fièrement ses agresseurs, la tête haute, portant comme un trophée ce corps humain littéralement embroché sur une de ses cornes.

Loin de décourager les Indiens, ce dégoûtant spectacle ne fit qu'enflammer de plus belle leur ardeur. Dix hommes se précipitèrent à la fois, et d'un commun accord donnèrent l'assaut à la bête tandis qu'on emportait sa victime. En un instant le taureau ne fut plus qu'une masse sanglante, beuglant de fureur et de douleur. Alors, n'y tenant plus d'ivresse, surexcitée, la foule franchit les barrières dans l'espoir d'arracher encore un lambeau de chair à l'animal affaibli par la perte de son sang. Des femmes même, l'œil allumé, la face en feu, s'élançaient à la conquête de ces hideux trophées. Enfin quelqu'un trancha les tendons des pieds de derrière, et l'on vit s'affaisser, hurlant et gémissant, masse de chair sanglante et informe, le fier ruminant qui tout à l'heure piétinait le sol avec une fierté impatiente.

Un cri d'inénarrable allégresse, une fanfare sonore des bajones, saluèrent cette défaite. Puis, les chefs du pueblo s'étant levés, la foule entreprit le dépècement sur place des victimes encore palpitantes.

Ce fut absolument hideux. Chacun se rua sur cette proie, et quand il eut conquis, le couteau à la main, quelque lambeau encore fumant, il courut s'enfermer dans sa hutte pour dévorer son butin en l'arrosant de nouveaux flots de chicha.

Mais tout a une fin, et du fond de la cabane où, redoutant l'effervescence de la foule, Charles avait conduit ses compagnons, les voyageurs purent entendre l'orgie atteindre son paroxysme ; puis les bruits s'atté-

nuèrent peu à peu, et bientôt monta de l'intérieur des cases comme une sourde rumeur de bêtes à l'étable.

Alors Charles Duret commença à respirer. Il allait pouvoir se risquer à la recherche de quelques provisions. Se glissant dans les jardins voisins, selon le conseil du gouverneur, il put sans trop d'encombre rapporter dans son refuge de quoi calmer la faim qui les avait torturés toute la journée.

L'orgie de la veille devait avoir un lendemain, car les fêtes indiennes se solennisent plusieurs jours de suite ; après avoir servi d'arène, la place devait être le théâtre d'un bal animé.

Nous en ferons grâce à nos lecteurs ; en ces circonstances où sa sauvage nature brise tout lien, ne connaît plus aucune retenue, l'Indien du sud n'est plus un être humain ; c'est une brute déchaînée, une bête fauve, qu'il faut se garder de déranger de son plaisir, qui ne connaît et ne poursuit qu'un but : assouvir sa passion et prolonger l'ivresse dans laquelle il trouve d'incomparables jouissances.

XIX

CHEZ LE GOUVERNEUR

Cependant Charles trouvait que la réclusion imposée par le gouverneur menaçait de durer longtemps; jugeant que la situation ne pouvait qu'empirer en se prolongeant, il résolut d'aller trouver ce fonctionnaire et de traiter pour assurer tout au moins la subsistance des siens. Ils attendraient ainsi plus patiemment que les gens de San Bonaventura eussent fini leurs folies et fussent en état de fournir aux fugitifs des moyens de transport.

Le digne représentant du pouvoir était encore sous l'influence des libations qu'il avait partagées avec ses administrés. Charles n'en put tirer pour toute réponse qu'un invariable : « Attendez un peu. »

Et comme il insistait, expliquant le dénuement de sa troupe, l'urgence des secours qu'il réclamait, le gouverneur, dont la susceptibilité était sans doute surexcitée par quelques vapeurs alcooliques mal dissipées encore, lui dit d'une voix tremblante de colère :

« N'attendez pas alors. Partez, partez tout de suite, car je ne vous accorde rien. »

Voyant qu'il serait dangereux de vouloir vaincre cet entêtement d'ivrogne, Charles revint, découragé, faire connaître aux siens le résultat de sa démarche.

On se concerta. Les propositions les plus extrêmes se firent jour en cette circonstance; toutefois il fut convenu qu'on resterait à San Bonaventura le temps nécessaire pour y trouver les moyens de continuer le voyage, l'orgie ne pouvant se prolonger plus de trois ou quatre jours encore. On continuerait à vivre sur l'habitant, sauf à éteindre comme on pourrait les réclamations qui viendraient à se produire.

La fête se prolongea moins qu'on ne le redoutait. Dès le troisième jour, Charles put se présenter de nouveau chez le gouverneur, dont les esprits avaient retrouvé leur aplomb. Une déception profonde l'y attendait.

Soit inadvertance, soit qu'il ne voulût rien cacher d'une situation qui lui semblait ne pouvoir porter ombrage à personne, Charles fit connaître en entier l'épopée de la caravane. Il ne crut pas devoir dissimuler que l'expédition, partie pour rechercher des cinchonas, n'avait pu aboutir par suite de l'attaque des Chunchos, et qu'il comptait sur le concours des autorités boliviennes pour le rapatriement des Péruviens qu'il emmenait à sa suite.

L'honnête fonctionnaire ne fit rien paraître de l'impression produite sur lui par le récit de Charles ; mais celui-ci crut démêler dans la réponse confuse du gouverneur qu'il n'avait pas à compter sur une assistance bien efficace ; leur qualité de Péruviens était un obstacle. Tout ce qu'il pouvait faire pour eux était d'autoriser les gens de la localité à leur vendre ce qu'ils voudraient bien leur céder. En vain Charles essaya de lui faire comprendre que, dénué de ressources, ne pouvant rien acheter, il n'avait d'autre moyen que de compter sur les autorités pour en obtenir crédit. Il s'offrait à payer, à n'importe quel prix, les hommes et les choses dont il aurait usé.

L'Indien avait arrêté sa ligne de conduite, rien ne pouvait le faire changer ; tout ce que Charles put dire fut inutile.

Il revint de cette entrevue découragé, furieux, ne sachant quel parti prendre. Puisqu'il ne pouvait compter sur les autres, il résolut de ne compter que sur ses propres forces, et dès le jour même il entreprit de trouver ce qu'on lui refusait. De Contisaya et Guttierrez avaient depuis longtemps perdu toute leur belle assurance ; sentant la lourdeur de la charge, ils n'avaient pas mieux demandé que de laisser Charles prendre le commandement de l'expédition ; par égard pour eux et surtout pour ne pas laisser tomber aux yeux des péons leur prestige de blancs, il les consultait ; mais il avait constaté depuis longtemps déjà qu'il n'avait pas à faire fond sur leurs qualités d'organisateur.

Il pouvait compter bien davantage sur Belesmore Salazarre, mais il était tenu à garder vis-à-vis de lui une certaine réserve. Il en était de même à l'égard du péon Telesphore et de Mamani, le chef des cascarrillos, bien que ce dernier donnât lieu depuis quelques jours à des remarques singulières.

En cette circonstance, il importait d'être fixé promptement. Charles fit connaître à ses hommes les difficultés de l'heure présente ; en même temps il les engagea à réunir tout ce qu'ils pouvaient posséder, d'en fixer la valeur et d'en faire un fonds commun avec lequel on essayerait de se procurer des ressources ; car la déprédation devenait un procédé trop dangereux maintenant que les Indiens étaient dégrisés.

L'appel de Charles fut entendu et compris mieux qu'il ne l'espérait ; mais tous ces malheureux, dépouillés, en lambeaux, réduits au dernier dénuement, n'avaient rien à offrir. L'apport social était navrant.

Le meilleur appoint était le fusil qu'on possédait encore, le revolver

de Charles, deux machetes, une hache, une demi-douzaine de couteaux sauvés des mains des Siriniris, un puncho délabré. Un pauvre diable auquel les sauvages avaient laissé sa veste offrit ce vêtement, — quel vêtement! — assurant qu'il serait suffisamment à l'abri avec la chemise ou plutôt le lambeau qu'il portait en dessous. Entraînés par cet exemple, deux autres déposèrent sur l'autel du sacrifice les chaussures (!) qu'ils avaient eu la bonne fortune de garder à leurs pieds, en dépit des sauvages et des brutalités de la route.

L'examen de leurs ressources, tout décourageant qu'il était, ne constituait pas moins une opération nécessaire. Il fut arrêté que chacun des blancs et Belesmore s'emploieraient pour aller de hutte en hutte trafiquer de leur mieux.

A leur grande surprise, ils ne trouvèrent personne dans les premières cabanes où ils entrèrent. Si les hommes étaient partis soit à la chasse ou à la pêche, soit à leurs cultures, du moins les femmes et les vieillards avaient dû rester. La chose était étrange. Ils explorèrent ainsi plus de vingt demeures. Enfin, dans une de celles qui terminaient la place, on rencontra deux femmes qui répondirent ne pouvoir rien vendre, parce qu'elles ne possédaient aucune provision. Dans plusieurs autres maisons on leur fit la même objection; cependant Belesmore déclarait avoir parfaitement vu un tas de manioc, derrière une cloison de roseaux, dans plusieurs chaumières. C'était à n'y rien comprendre, surtout dans une localité si largement pourvue la veille.

Quelque mystère voulu devait se cacher sous ces refus répétés.

Charles résolut d'en avoir le cœur net; il se rendit chez le gouverneur lui exprimer tout son étonnement d'une pareille pénurie.

« Elle se comprend fort bien, répondit le fonctionnaire d'un ton rogue. Le pueblo s'est trouvé en fête; chacun a épuisé ses vivres et est allé les renouveler. »

Si plausible que fût l'explication, Charles n'en était pas moins convaincu qu'une sorte de complot était organisé contre lui, soit pour lui refuser des vivres, soit pour l'exploiter.

Deux heures après il reparaisait chez le gouverneur. La colère qu'il avait amassée à froid avait atteint son paroxysme.

Sans plus de préambule il lui posa ses conditions, qu'il eut toutes les peines du monde à formuler sans sortir de son calme.

« Puisqu'on ne veut pas nous vendre, nous prendrons ce dont nous aurons besoin, et malheur à qui s'y opposera! Nous donnerons ce que nous possédons, hormis nos armes, et nous souscrirons des engagements qui passeront par vos mains. »

En présence de cette attitude, l'indifférence plus ou moins réelle du gouverneur s'atténua légèrement. Il promit à Charles d'intervenir auprès de ses amis personnels pour les décider à livrer quelque chose; il l'engageait à le revoir au coucher du soleil.

Charles fut exact au rendez-vous. Alors ce fut un autre langage. Les amis entrevus consentaient, par égard pour le gouverneur, à se dessaisir de quelques provisions; mais, devant la répulsion générale des habitants pour ces Péruviens¹, ils ne pouvaient traiter directement avec eux et ne voulaient livrer leurs denrées qu'entre les mains du gouverneur.

Si Charles, nature loyale entre toutes, avait pu saisir le coup d'œil que lui jeta en dessous son interlocuteur, il eût été immédiatement édifié sur les difficultés des négociations. Il eût de suite acquis la preuve que l'astucieux personnage avait donné des ordres pour faire le vide autour des voyageurs et leur vendre dix fois leur valeur les services dont ils avaient besoin.

Il se fût surtout méfié du soin minutieux avec lequel l'obligeant intermédiaire lui faisait énumérer l'état de ses ressources. Mais Duret, qui débutait dans ses relations avec les Indiens, ne soupçonna rien; il souscrivit aux conditions indiquées et prit pour le lendemain un nouveau rendez-vous, la nécessité de dissimuler les négociations en cours ne permettant, — au dire du gouverneur, — de les poursuivre que la nuit.

Quand, pour la cinquième fois, Charles se trouva chez le corrégidor, le premier objet qu'il aperçut fut un lot de cassave et de charqui; c'était assurément l'objet du marché. Son pourvoyeur lui affirma qu'il avait dû dépenser auprès de ses amis des trésors d'éloquence pour les décider à composer cet approvisionnement péniblement recueilli chez plusieurs d'entre eux. En raison de la rareté des choses, leurs prétentions étaient fort élevées; mais l'obligeant homme leur avait fait valoir qu'ils accompliraient un acte charitable en se privant ainsi de leurs denrées. Cédant à ses instances, ils avaient réduit leurs exigences, et il était heureux de pouvoir annoncer à son protégé qu'ils avaient consenti à abaisser le prix du charqui à cinq sols, et celui de la cassave à deux sols par arrobe².

C'était six à huit fois la valeur de ces marchandises. Il sembla bien à Charles que le prix en était élevé, mais son fournisseur avait un air de si parfaite innocence, le ton de sa voix était si naturel et si humble, qu'il ne lui vint pas à la pensée de le soupçonner, ni de débattre ses prétentions; d'ailleurs, il se sentait prisonnier et faisait passer avant toute autre considération le salut de sa troupe.

On convint encore de louer à l'expédition des canots et des hommes qui conduiraient Charles sur le haut Béni jusqu'à San José, moyennant un salaire qu'on pouvait évaluer à la somme exorbitante de dix francs par journée de canot, et de quatre francs par journée d'homme.

Cette fois, Charles ne put s'empêcher de se récrier.

¹ A cette époque, les Péruviens et les Boliviens, alliés depuis contre le Chili, étaient profondément divisés par l'exploitation des quinquinas et par les tentatives commerciales du haut Pérou à travers le Brésil.

² Le sol vaut cinq francs; l'arrobe équivaut à douze kilogrammes et demi.

Le gouverneur s'excusa en affirmant que les négociations lui avaient été fort difficiles quand il s'était agi d'avoir des embarcations, et que, pour lui assurer des rameurs, il avait même dû user de sa haute autorité en lui donnant pour équipage des délinquants d'ordre public, auxquels il imposait comme punition l'obligation de ce voyage.

Quand tous ces points furent réglés, Charles prévint qu'il allait revenir avec ses hommes prendre livraison des provisions.

« Dont vous voudrez bien auparavant me remettre la valeur, avait répliqué l'autre d'un ton paterne.

— Mais vous n'ignorez pas que je suis sans ressources et que le payement promis ne peut se faire ici?

— Le seigneur cavalier ne voudrait certainement pas qu'après lui avoir servi d'obligeant intermédiaire, un pauvre Indien comme moi fût contraint de payer pour son compte. Un malheur peut survenir, et mes amis me réclameraient le prix de leurs denrées; il me serait impossible de m'acquitter. »

Charles ne voyait pas encore où son interlocuteur voulait en venir; cependant sa prétention était si intempestive, qu'il ne put contenir son humeur en lui répliquant qu'il connaissait parfaitement sa pénurie quand il avait consenti à traiter pour lui, et qu'il devait par conséquent admettre pour ses amis un payement ultérieur.

« J'ai fait valoir votre situation, et je la comprends si bien, que je ne me suis pas trouvé arrêté par elle; mais je ne puis empêcher d'autres de formuler leurs prétentions. Je me borne à vous les transmettre; libre à vous de les repousser ou de les accueillir.

— Mais enfin, finit par dire Charles Duret, que prétendent vos amis? »

Alors, après mille circonlocutions, après avoir cent fois hésité, semblant près de prononcer le mot, puis, au moment de le dire, se dérochant à distance pour revenir un peu plus près de son objectif, s'en rapprochant en quelque sorte imperceptiblement, le gouverneur lui exposa enfin combien un de ses amis serait fier de pouvoir, les jours de fête, éblouir ses compatriotes et marquer sa supériorité en tirant quelques salves de mousqueterie. L'occasion de se munir d'armes à feu est si rare dans ces contrées reculées, les voyages jusque dans les villes des hautes terres sont si difficiles, que la vue du fusil de Charles avait éveillé en lui un désir qui avait pu seul lui faire braver la désapprobation de ses concitoyens en vendant ses provisions à des Péruviens.

La même obsession s'était emparée d'un autre à propos du revolver.

Bref, faisant grâce au lecteur des circonlocutions du corrégidor, nous dirons qu'on réclamait à Charles, à titre de simple acompte, l'abandon de ses armes.

Quand le jeune homme eut enfin compris, il bondit comme un furieux; il allait faire un mauvais parti au gouverneur si l'air impassible

et calme de ce dernier ne l'eût désarmé. Il se dit qu'après tout ce bonhomme ne pouvait être responsable des exigences des autres; d'ailleurs, il semblait de bonne foi.

Sentant ce que la situation avait de critique, voulant aussi se ménager une retraite, Charles répondit avec plus de calme apparent que réel.

Il répliqua que si le gouverneur se considérait comme étant le représentant de ses administrés, lui-même n'était que le délégué de ses compagnons; les armes en question étant leur bien commun, il n'en pouvait disposer sans leur consentement, surtout en face d'une prétention aussi imprévue. Il demandait à se retirer pour consulter ses camarades et promettait de revenir le soir même faire connaître leur réponse.

A sa grande surprise, en rejoignant ses hommes, Charles constata parmi eux une agitation d'esprit de fâcheux augure; des groupes discutaient, on murmurait contre les lenteurs des négociations; dans un coin, à part, les cascarilleros s'entretenaient à voix basse en regardant autour d'eux.

En interrogeant les deux autres blancs, Duret apprit alors que des tentatives renouvelées pour avoir des vivres n'avaient eu aucun succès. Dans plusieurs cases cependant, on aurait pu leur céder de quoi manger, car les fruits et les racines se voyaient en abondance. Un des cascarilleros avait enfin arraché un aveu à une femme qui lui refusait un régime de bananes : défense expresse de vendre quoi que ce soit à ces étrangers avait été donnée à tous les habitants.

Pendant qu'il recueillait ces nouvelles, Charles Duret vit le groupe des Boliviens se lever et sortir. Sans y attacher d'importance, il résolut d'attendre leur retour pour la communication dont il s'était chargé.

Une heure après, les cascarilleros étant rentrés, il rendit compte de ses entrevues avec le gouverneur de San Bonaventura. Tout en laissant chacun libre de sa décision, il exposa le danger de souscrire à de pareilles prétentions.

Lorsqu'il voulut recueillir l'avis de chacun, son étonnement fut grand de constater l'hésitation de plusieurs à répondre; leur cervelle indienne ruminait assurément quelque tour de nature à compliquer encore la situation. Les Boliviens, interpellés directement, gardèrent le silence; pressés de se prononcer, ils refusèrent de parler.

Que s'était-il donc passé? Charles voulut le savoir.

Guttierez et de Contisaya ne purent fournir aucune explication suffisante. Ils avaient passé la matinée à tenter des négociations infructueuses tandis que les hommes étaient restés dans la case et semblaient vouloir tromper la faim à l'aide du sommeil. Selon toute évidence, l'absence des blancs avait été mise à profit pour quelque conciliabule dont il était inutile de vouloir pénétrer le secret, aucune race au monde

ne possédant autant que l'Indien l'art de garder caché ce qu'il ne veut pas révéler.

Leur agitation et leurs murmures, au retour de Charles, ainsi que les allures des Boliviens, autorisaient toutes les suppositions.

En présence de ces complications, Charles crut ne pouvoir se dispenser de consulter Guttierrez et de Contisaya. Il ne leur cacha pas à quel point la situation lui semblait grave, et combien maintenant il lui apparaissait qu'on méditait de les ruiner, peut-être même de les perdre. Le moins qu'on pût dire était que si le gouverneur n'agissait pas pour son compte seul, il était tout au moins l'instigateur de la situation faite à la caravane. Cependant le but immédiat de sa conduite ne sautait pas encore aux yeux.

Le résultat de cet entretien fut de se promettre une vigilance extrême et de commencer avant tout par mettre les armes convoitées à l'abri de toute entreprise. En rentrant pour mettre cette résolution à exécution, Charles se dirigea, dans la demi-obscurité de la case, vers le coin où il avait jusque-là déposé son fusil; il ne l'aperçut pas.

Supposant qu'il avait pu glisser au milieu des herbes sèches servant de lits, il les remua dans tous les sens, cherchant vainement. Son anxiété était extrême, car il n'osait dévoiler une telle perte à ses hommes.

Après maintes recherches opérées aussi discrètement que possible, après s'être assuré que tout son monde était présent et que par conséquent personne n'avait eu la pensée d'aller tuer quelque pièce de gibier, il dut se rendre à l'évidence. En même temps ses explorations le conduisirent à constater que la petite boîte dans laquelle il renfermait ses cartouches de revolver avait également disparu. Heureusement que son revolver, passé à sa ceinture, ne l'avait pas quitté; mais en même temps il se rappelait avec effroi que, pendant leur dernière navigation, pour ne pas risquer d'abîmer quelques charges, il l'avait vidé et replacé les cartouches dans la boîte qu'il cherchait vainement. Son arme ne lui servait absolument à rien.

Cependant il fallait à tout prix retrouver le fusil. Si pénible qu'en fût l'aveu, Charles raffermi sa voix tremblante d'anxiété, et, faisant connaître la catastrophe qui les atteignait, adjura ses camarades de rendre l'arme égarée, si parfois un d'eux se l'était appropriée.

Personne ne répondit; mais une agitation visible se manifesta parmi les péons et surtout parmi les Boliviens. Ils comprenaient tout ce que cet événement pouvait avoir de conséquences, et l'on pouvait déjà constater tout le tort que cette perte causait à l'autorité de Duret sur ces hommes, dont la soumission tenait seulement à la protection qu'ils en recevaient. Les moyens de cette protection lui manquant, ces natures à demi sauvages, peu aptes à concevoir la supériorité de l'intelligence, n'entrevoyaient déjà plus en Charles qu'un blanc moins rompu qu'eux

aux difficultés de la vie sauvage, et par conséquent moins apte qu'eux-mêmes à se tirer d'un mauvais pas.

Charles eut la vision rapide de cette situation et voulut en sortir par un coup d'éclat. Comptant sur quelque bonne inspiration, il se rendit immédiatement chez le corrégidor. Ce fonctionnaire était absent.

Le temps pressait. Il eut alors la pensée de voir le padre et d'en tirer du secours ou un conseil. Connaissant l'antagonisme habituel des deux pouvoirs, il espéra trouver de ce côté quelque moyen de sortir de difficulté. Le padre n'avait pas reparu; depuis deux jours il était parti surveiller la récolte d'une pièce de giraumons, dans le campo.

Il retourna chez le gouverneur, résolu à l'attendre. Celui-ci parut presque aussitôt. Au lieu d'aborder les négociations pendantes, Charles, le prenant sur un ton élevé, lui fit savoir qu'un fusil de sa troupe avait disparu, volé sans doute par quelqu'un du village, et qu'il entendait rentrer le jour même en possession de son arme.

Le gouverneur promit que des recherches seraient faites et qu'il inviterait ses administrés à remettre l'objet entre ses mains, si par hasard quelqu'un l'avait soustrait.

Il fallait pour cela attendre jusqu'au lendemain, ajouta-t-il; cette recherche exigeait de la discrétion; la sûreté même des voyageurs s'y trouvait intéressée.

En rentrant, Charles Duret calma un peu l'effervescence de ses compagnons en leur promettant pour le lendemain une réussite sur laquelle il ne comptait lui-même que faiblement.

Le sommeil fut long à venir pour lui cette nuit-là; son esprit, tourmenté par toutes les machinations dont on l'entourait, se plaisait à exagérer les difficultés qui l'attendaient. Cependant, ayant fini par s'assoupir, il recouvra vers le matin sa lucidité habituelle. Envisageant deux hypothèses, celle de la réussite auprès du gouverneur et celle d'un échec, il arrêta deux plans, se promettant de les suivre invariablement, dût-il être seul pour leur réalisation.

Aux premières lueurs du jour il était chez le gouverneur, qui lui fit remarquer, non sans raison plausible, que la matinée ne serait pas de trop pour achever les recherches commencées la veille.

A l'heure de l'*oracion*, certainement elles seraient achevées.

En effet, quand Charles revint, le premier objet qu'il vit fut son fusil entre les mains d'un vieil Indien debout derrière le gouverneur.

Celui-ci expliqua que le porteur de l'arme, José Benito, un vieil ami à lui, ayant aperçu le fusil entre les mains d'un de ses fils, avait voulu le reprendre; le jeune homme s'y était absolument refusé. Ce que voyant, le père avait proposé qu'on donnât tout au moins au propriétaire une compensation sous forme des vivres qu'il demandait à acheter.

Le détenteur du fusil n'y avait consenti qu'à grand'peine; José Benito, « qui était un honnête homme » et ne voulait pas qu'on pût l'accuser, non

plus que les siens, d'avoir volé quoi que ce soit, avait contribué à faire le lot de vivres qu'on mettait à la disposition des blancs.

Sans vouloir examiner quelle part de vérité se cachait sous cette histoire étrange, Charles Duret comprit qu'il était joué. Un irrésistible sentiment de colère et de vengeance l'envahit; obéissant à une impulsion d'une violence sans pareille, il s'élança d'un bond sur José Benito, lui arracha des mains son fusil, puis, se précipitant dehors avant que les deux Indiens fussent revenus de leur surprise, il courut vers la case où l'attendaient ses compagnons.

« Fuyons, leur cria-t-il en entrant comme une trombe. Fuyons sans retard ! »

Et, leur montrant le fusil reconquis, il les mit précipitamment au courant de la situation.

Dominés par le ton de Charles, entraînés par son exemple, revenus à l'espérance par la vue de l'arme qui leur semblait un talisman, les péons eurent fait en un clin d'œil leurs préparatifs de départ.

« Aux radeaux ! leur cria Charles. Passez devant, marchez en rangs serrés, et malheur à qui nous barrerait le chemin ! »

Se plaçant le dernier, il ferma la marche, tenant son fusil tout armé, décidé à brûler ses trois dernières charges de poudre.

Dans son ardeur à mettre ses hommes en route, il ne remarqua point tout d'abord que les cascarilleros, moins prompts que leurs camarades dans leurs apprêts, semblaient ne suivre qu'à regret la colonne. Arrivés aux radeaux, les hommes faillirent les faire chavirer en s'y précipitant trop brusquement; mais les Boliviens parurent hésiter.

« Allons ! embarquons vivement, » leur fit Charles.

En même temps il prit soin de se munir de deux pagaies laissées sur la grève.

Au lieu d'obéir à cette injonction, Mamani, leur chef, fit à Charles un signe de refus et, s'approchant, lui dit résolument :

« Il ne faut pas que le seigneur chef compte sur nous plus longtemps. Nous voulons regagner nos villages; notre qualité de Boliviens nous permet de compter sur les secours qui lui ont été refusés comme Péruvien. Nous restons. »

Le moment était mal choisi pour discuter. Charles savait toute l'obstination d'un Indien qui a pris un parti; cet exemple pouvait amener un revirement dans l'esprit de ses hommes; enfin qui savait ce que le gouverneur projetait contre lui? Peut-être allait-il lancer tout le village à ses trousses. Il tenait, en tout cas, à mettre la plus grande distance possible entre lui et les habitants.

« Au large ! » ordonna Duret pour toute réponse.

Prêchant d'exemple, il saisit une perche et poussa vigoureusement le radeau qu'il montait.

« Quand un membre est gangrené, il faut avoir le courage de l'am-

puter sans tarder, dit-il, devançant la question qu'il voyait sur les lèvres de ses compagnons. Plus tard, quand nous serons en sûreté, nous examinerons ensemble les événements qui viennent de se passer; l'important, le plus pressé, est de gagner quelque île abritée. »

Leur départ ne pouvant être caché, les fugitifs résolurent de marcher sans chercher à se dissimuler; gagnant le milieu de la rivière et pagayant de toutes leurs forces, ils firent le plus de chemin possible. Le soir venu, l'homme chargé de veiller à l'arrière du dernier radeau n'avait encore rien aperçu de suspect à l'amont.

Ainsi que Charles l'avait décidé, on aborda dans une de ces îles touffues, véritables corbeilles de fleurs et de verdure, qui parsèment le cours du Béni. De crainte de trahir leur présence, les voyageurs n'allumèrent aucun feu, et se contentèrent pour souper de quelques bananes prélevées sur les jardins de San Bonaventura.

Dès sa première entrevue avec Charles, le corrégidor avait été dominé par l'impérieux désir de posséder son arme; mais il avait su dissimuler ses projets sous des apparences trompeuses. Le vieux coquin avait profité de la fête pour mûrir son plan.

Tout d'abord, invoquant des ordres imaginaires du préfet de la province du Béni, il avait discrètement interdit de céder aucuns vivres aux voyageurs; en leur conseillant de se pourvoir à la dérobée, il les gardait près de lui tout le temps nécessaire à ses projets, sans avoir à contribuer à leur entretien. Puis il s'était concerté avec un autre voleur émérite, José Benito, lequel possédait un fils de douze ans qui eût été digne de présider une académie de pick-pockets anglais, tant son naturel adroit et vicieux le désignait pour ces honorables fonctions.

Verissimo Benito fut appelé et chargé de dérober le fusil de Charles. Le soir même, il était en sa possession.

La chose avait été des plus aisées.

En rôdant, la nuit, autour de la hutte occupée par les blancs, Verissimo avait découvert dans la toiture délabrée une brèche suffisante pour le passage d'un homme. S'armant d'un crochet, il avait purement et simplement soulevé l'arme par la bretelle et l'avait *pêchée* sans que Charles, qui dormait à côté, se fût aperçu de rien.

De leur côté, le gouverneur et Benito avaient réuni le lot de vivres qu'ils comptaient vendre à Charles, en lui imposant leurs exigences; et, pour y parvenir, ils avaient gagné du temps sous divers prétextes, afin de justifier leurs prix excessifs. Mais, au moment d'aboutir, les compères avaient échoué. Voyant que Charles hésitait à accepter leurs conditions, ils avaient pensé le déterminer en jouant la comédie des recherches de l'arme et la lui montrant retrouvée. Les choses avaient tourné autrement.

José Benito, qui, malgré son âge, avait conservé une grande vivacité d'allures, eut une explosion de colère terrible, et, sur le premier moment,

tenta de faire un mauvais parti à son complice. Abasourdi d'un dénouement si inattendu, l'honnête gouverneur dut prendre quelque temps pour remettre un peu d'ordre dans ses idées. Rappelé enfin à lui par les invectives de son ami, il releva la tête, et un sourire d'étrange satisfaction éclaira son visage. José Benito, prenant ce sourire pour une bravade, se mit à redoubler d'injures, tant et si bien que le gouverneur, sortant de son calme à son tour, riposta pareillement.

La querelle aurait pu durer longtemps, si un Indien ne fût venu prévenir le haut fonctionnaire qu'un des étrangers demandait à lui parler.

Alors qu'il s'attendait à la visite de Duret, le gouverneur vit venir à lui Mamani. Le cascarillero lui apprit que ses compagnons avaient quitté précipitamment le village, — ce qui assombrit visiblement le front du trop habile corrégidor, — mais que ses camarades et lui avaient refusé de les suivre. Animés du plus vif désir de regagner leur pays, il venait demander au seigneur gouverneur de leur en faciliter les moyens, et, mettant en avant leur qualité de compatriotes, il développa de son mieux cette thèse qu'on pouvait justifier le refus opposé à des Péruviens, mais qu'on ne saurait admettre le même traitement pour des Boliviens.

« Tout ceci demande réflexion, lui répondit le gouverneur; reviens plus tard, et je te répondrai. »

Puis, avant de rejoindre son compère Benito, qui l'attendait sur le balcon de la véranda, il se mit à penser.

Lorsqu'il eut fixé ses idées, il apprit à Benito ce qu'il avait entendu. Celui-ci voulait qu'on mît tous les *guerriers* du village sur la trace des fugitifs et qu'on leur fît payer cher l'outrage fait à la dignité du gouverneur de San Bonaventura, ainsi que le tort causé à son petit commerce.

Le rusé fonctionnaire le laissa dire; puis, quand il eut épanché sa bile :

« Ils reviendront d'eux-mêmes, dit-il; ils reviendront bientôt. Comment des blancs pourraient-ils s'aventurer seuls? La faim les ramènera. Ils imploreront avant peu ce marché qu'ils refusaient. Nous n'en gagnerons que davantage, les conditions ne pouvant plus être les mêmes. Mettre les guerriers sur leur piste, c'est dévoiler nos projets échoués, c'est nous priver des bénéfices espérés. »

La lucidité de ce raisonnement était faite pour persuader l'avidé Benito. On convint de taire l'aventure et de laisser les langues du pueblo aller leur train sur les causes du départ précipité de la caravane. Quant aux cascarilleros, quelques bonnes paroles suffiraient à se débarrasser d'eux.

Cependant Mamani ne tarda pas à reparaitre; persuadé de ne pouvoir leur apporter qu'une réponse favorable, il avait par avance convaincu ses camarades de la réussite de ses démarches.

Aussi sa surprise toucha-t-elle à la stupéfaction, quand le fonctionnaire lui fit très nettement savoir qu'il était tenu, par les ordres les plus formels du préfet de Béni, de ne traiter en aucune circonstance avec des

Péruviens. Et comme Mamani, se récriant, insistait sur sa qualité de compatriote, l'adroit gouverneur lui répliqua fort sèchement qu'il ne pouvait considérer comme des compatriotes des gens qui avaient consenti à donner l'appui de leur expérience professionnelle à une entreprise qui allait précisément à l'encontre des intérêts commerciaux les plus sérieux de son pays.

Au surplus, il engageait Mamani, dans le cas où ce dernier ne se montrerait pas satisfait de sa réponse, à présenter sa requête au préfet lui-même, lequel, ajouta le gouverneur, est précisément à Reyes, faisant une tournée administrative. Enfin, pour adoucir la rigueur de son refus, le malin compère offrait aux cascarilleros les vivres nécessaires pour atteindre cette localité.

Furieux et humilié tout à la fois, Mamani dut faire connaître sa déconvenue à ses camarades. Se retranchant derrière les ordres du préfet, le corrégidor se refusait à tout; il n'y avait rien à espérer en dehors de sa proposition.

Bon gré, mal gré, les Boliviens durent s'arrêter à ce dernier parti. Il ne leur imposait qu'une marche de cinq jours à travers un pays d'accès facile, d'où il leur serait possible de gagner le Mamoré à travers les campos de Santa Anna et de rejoindre enfin leurs vallées.

Après une heure de réflexion, les Boliviens venaient, tout penauds, souscrire aux conditions du gouverneur. Celui-ci, heureux de sa réussite et craignant qu'ils ne se ravisassent, exigea leur départ immédiat; pour s'en assurer, il leur apprit que les vivres seraient remis de l'autre côté de la rivière, une fois que les voyageurs seraient hors du territoire de San Bonaventura. Puis, joignant les actes aux paroles, il appela trois Indiens, leur donna ses ordres et prescrivit aux Boliviens de les suivre. Une demi-heure après ceux-ci étaient à bord de deux pirogues dans lesquelles avaient été placés deux sacs contenant les vivres promis.

Peu après on les déposait à terre; puis, sans dire un mot, les piroguiers jetaient les provisions sur la rive et regagnaient le large à toute vitesse, tandis que les Boliviens faisaient leurs préparatifs de route.

XX

LA DESCENTE DU BÉNI

Tout le monde resta sur pied, cette nuit-là, dans l'île du Béni : on s'attendait à tout instant à voir déboucher une flottille chargée d'assaillants.

Quant à Charles, il était plongé dans les réflexions qu'une telle situation amenait avec elle. Son premier soin, le matin venu, fut de réunir ses compagnons afin d'arrêter en commun les projets et les résolutions utiles.

« Mes amis, leur dit-il, dans les circonstances actuelles, il n'y a plus de chef, il n'y a que des compagnons de souffrance. C'est à ce titre seulement que je vous expose le plan que j'ai conçu à San Bonaventura et mûri cette nuit.

« Puisque notre qualité de Péruviens est un titre à l'animosité des gens, il faut complètement renoncer à l'itinéraire que nous avons choisi; y persévérer serait se créer de gaieté de cœur des difficultés nouvelles dans chaque village que nous atteindrions, puisque notre manque de ressources nous imposerait toujours d'avoir recours aux autorités locales. Notre situation ne pourrait même qu'empirer en nous rapprochant du centre du pays.

« Comprenez-vous cela, vous autres? » fit-il en se tournant vers les péons, qu'il avait tenu à consulter également.

Les hommes firent un signe d'acquiescement que leur accablement, il faut bien le dire, rendait fort probable.

Charles continua :

« Il nous faut donc choisir une autre route. Nous ne pouvons retourner sur nos pas; les gens de San Bonaventura, plus loin les Indiens Pukiris, enfin les Siriniris, nous bouchent l'accès des vallées de Caravaya, par lesquelles nous pouvons atteindre le Pérou. Si, méprisant les dangers qui nous attendent de ce côté, vous voulez passer outre, je vous rappellerai à la fois votre dévouement et les fatigues extrêmes qui nous

attendent. Alors que nous étions pourvus et armés, vous savez combien la marche a été dure et pénible. Songez à ce qu'elle serait au retour.

« Notre voie est toute tracée, suivant moi. La rivière est là; cours d'eau puissant déjà, elle nous conduit à l'une des artères principales de l'Amazone. En la suivant, nous atteindrons la Madeira, la grande voie de communication du Brésil central et de la haute Bolivie par l'Amazone. Nous ne pouvons manquer, à un moment ou à un autre, de rencontrer quelque caravane commerciale qui nous recueillera, qui nous fournira tout au moins la possibilité de rejoindre un centre de ressources. Ce n'est qu'une question de jours.

« Quand nous aurons atteint la Madeira, nous aurons encore la chance de pouvoir nous embarquer sur un de ces vapeurs qui commencent déjà à remonter cette énorme rivière jusqu'à ses chutes. En la descendant, quels que soient nos moyens de transport, nous gagnerons enfin Manaos, sur l'Amazone. Là nous serons hors d'affaire; nous n'aurons plus qu'à prendre au passage un des navires qui font, tous les deux mois¹, le service de Manaos à Yquitos. Les moyens de remonter ensuite jusqu'à Yurimaguas, sur le Huallaga, ne nous manqueront pas; nos jambes feront le reste.

« Le détour est énorme, je le sais, il exigera du temps; mais le temps ne compte pas et la route est relativement facile. »

Les péons ne disaient mot, ne comprenant rien à l'itinéraire tracé par Charles au milieu de ces régions inconnues d'eux; mais le nom de l'Huallaga les avait frappés.

« En supposant que nous n'ayons pas d'autre voie que l'énorme parcours indiqué par vous, objecta Guttierrez, par quels moyens trouverez-vous à faire vivre pendant si longtemps notre troupe qui, bien que réduite, compte encore treize personnes?

— Ce qui vous effraye me rassure, lui dit Duret. Ce nombre même fait notre force. Notre troupe compte assez de bras pour faire face à toutes les nécessités; plus nombreuse, elle ne serait que plus difficile à diriger. Pour répondre à vos craintes, je vous ferai simplement remarquer que la route se fera sans fatigues sérieuses. Nous nous laisserons glisser sur nos radeaux; si les nôtres, qui commencent à être pénétrés par l'eau, menacent de nous manquer, nous en construirons d'autres; ce n'est point le bois qui fera défaut. N'avons-nous pas, dans les eaux mêmes qui nous portent, d'abondantes réserves de vivres? Qui nous empêche de construire quelques arcs, de faire quelques sarbacanes indiennes, puisque nos armes sont inutiles entre nos mains à peu près autant que des roseaux creux? Ce qui, à mes yeux, constitue la force même de mon plan, c'est l'impossibilité évidente d'en suivre un autre; néanmoins rien

¹ A cette époque, le service du haut Amazone se faisait tous les deux ou trois mois. A l'heure actuelle, des bateaux font tous les quinze jours le service régulier jusque sur le haut Huallaga, au centre même du Pérou.

ne vous force à l'adopter; si vous le jugez mauvais, présentez-en un meilleur; mais je suis, quant à moi, convaincu de sa supériorité. »

Charles parlait avec un accent si convaincu, il réfutait si bien toutes leurs objections, que Guttierrez et de Contisaya, ne trouvant rien de sérieux à opposer au plan développé, déclarèrent qu'ils s'abandonnaient à la direction de leur jeune camarade.

Quant aux péons, un seul, Pablo, tenta quelques observations. Loin de les repousser, Charles les accueillit avec la même déférence que celles de ses compagnons blancs et y répondit avec autant de soin. Ce procédé eut un plein succès et frappa fortement l'esprit des péons, peu accoutumés à de telles marques de considération. Lorsque, sur les instances de Charles, ils durent émettre leur avis et faire connaître leur décision :

« Le maître a parlé, dirent-ils; nous suivrons le maître. »

C'était la reconnaissance complète de son autorité sur eux.

Ces graves résolutions une fois prises, on remit les radeaux à l'eau. Au dire des péons, ils pouvaient encore durer un jour ou deux sans trop de danger pour les passagers; mais il faudrait ensuite les remplacer. En raison même de sa légèreté, le bois de toroh ou cecropia absorbe l'eau assez rapidement et ne peut supporter une longue navigation. Or il y avait déjà dix jours que les radeaux de nos voyageurs avaient été mis à l'eau.

Toute la matinée s'écoula sans qu'on eût rien aperçu de suspect; les fugitifs reprenaient courage. L'ardeur communicative de Duret transformait en quelque sorte ces hommes. Tout en pagayant, il leur développait ses idées pour le salut de la caravane, et prenait même texte de l'état favorable de la rivière pour leur démontrer, dans son optimisme un peu exagéré, que leurs misères ne sauraient durer.

L'aspect de la contrée semblait justifier ces espérances, tant le spectacle était enchanteur.

Bien que rapide encore, le cours du Béni était considérablement calmé. Il coulait, on peut dire, au milieu de plaines et de vallons où la nature semblait en fête. Des arbres géants, siphonias et bombax, qui bordaient ses rives, retombaient mille festons fleuris. Leurs masses serrées étaient dominées par la cime arrondie de nombreux sujets de cette utile artocarpée qu'on nomme l'arbre à lait. D'innombrables arbustes, chargés de fleurs et de parfums, penchés sur les eaux comme pour leur faire cortège, donnaient aux flots les reflets d'une riche palette. Dans des étranglements où le courant accélérât sa marche, les bras immenses des grands arbres semblaient se rechercher, se tendre la main d'une rive à l'autre.

Dans les ogives, dans les coulées aériennes pratiquées à travers l'admirable lacis des lianes, le soleil pénétrait à pleins rayons, fouillant d'un violent coup de lumière jusqu'au fond de ces cavernes feuillues. Coupant l'air de leur éblouissante traînée, les grands papillons aux ailes d'azur

où scintille une poussière resplendissante de pierres précieuses animaient ce paysage dans lequel ils formaient de véritables constellations. Les colibris remplissaient les buissons en fleurs : c'était un bruissement d'ailes comparable à celui d'un essaim sortant de la ruche. Mêlé à celui des grands papillons, leur coloris varié faisait passer sous les yeux comme des jets de flamme.

C'eût été un enchantement sans égal si nos voyageurs eussent été dans des dispositions d'esprit ordinaires ; mais le spectacle de cette merveilleuse nature était tellement puissant, que, malgré leurs préoccupations, ils ne purent s'empêcher de l'admirer.

Toutefois ce qu'ils retinrent davantage fut le changement considérable qui s'offrit un peu plus tard à leurs yeux.

Ils avaient atteint un endroit où la vallée, subitement élargie, dévoilait au loin d'immenses plaines ; sur la gauche, une longue et large bande de lumière semblait annoncer la soudure de deux puissantes dépressions. En effet, devant le rideau de verdure s'amincissant de plus en plus, se dessina bientôt une langue de sable, au delà de laquelle un cours d'eau venait se joindre au Béni. Cette rivière, dont ils ignoraient alors le nom, est le rio Huduimo.

Le confluent des deux rivières était un lieu de repos bien choisi et semblait favorable aux projets de Charles. Il décida d'y séjourner le temps nécessaire pour faire les préparatifs de leur grande navigation. A l'aide de feuillage et de perches, on édifia un tambo suffisamment vaste pour abriter toute la troupe.

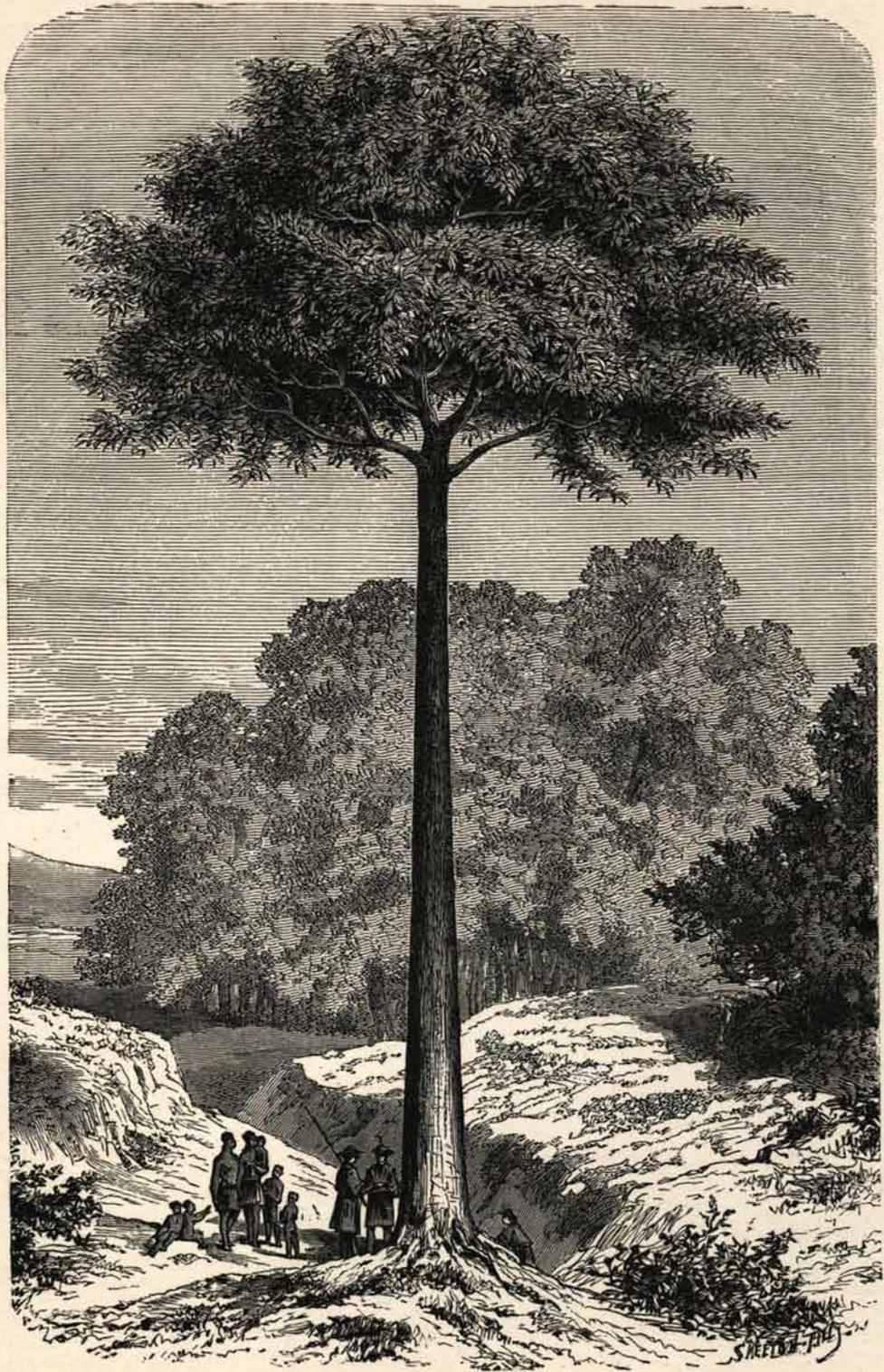
La grande affaire était la construction du radeau. Charles voulait qu'une seule embarcation emportât toute la troupe. On se mit tout de suite à l'œuvre. Chacun s'y employa dans la mesure de son savoir.

Belesmore se chargea de faire la récolte des bambous nécessaires à l'embarcation. Il eût de beaucoup préféré construire en troncs d'arbres la balsa¹ projetée ; mais, en fait d'outils, les fugitifs ne possédaient plus que les deux machetes ; l'unique hache sauvée des Siriniris était la propriété d'un des cascarilleros, qui l'avait gardée quand on s'était séparé à San Bonaventura.

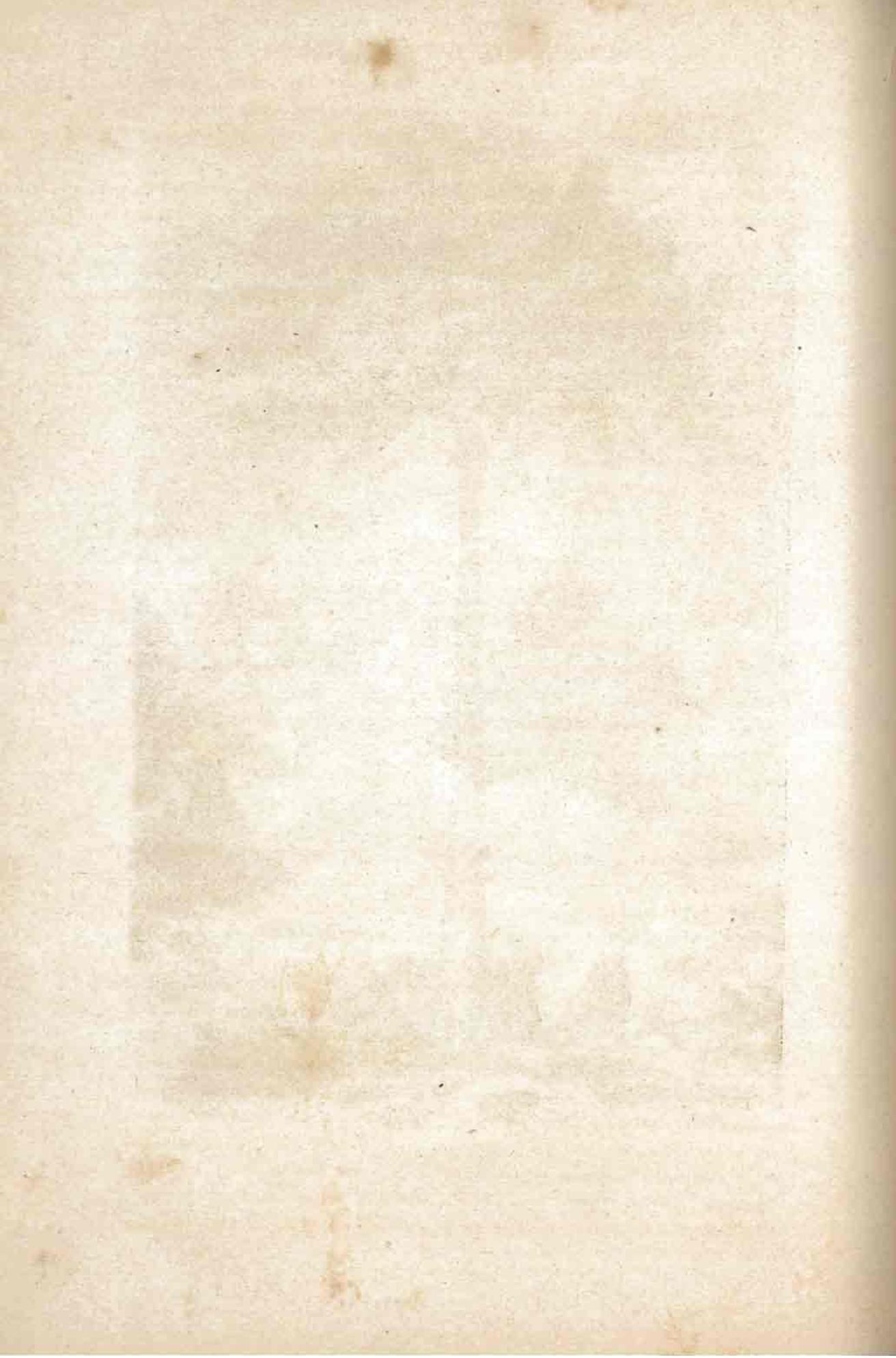
Puisqu'il était impossible d'employer des arbres, on se contenta de choisir sur les rives, où ils abondaient, les plus gros des bambous, et d'en faire de longs faisceaux solidement reliés par des lianes. Quelques jeunes arbres formèrent des traverses pour l'assemblage de l'appareil.

Les rouleaux de bambous furent attachés avec de fines et solides *cepos* ; on donna des dimensions inusitées à la *barbacoa*, parce que Charles voulait qu'elle pût contenir tous les voyageurs, à l'exception des quatre pagayeurs toujours en fonction. La plate-forme fut supportée par tout un

¹ La balsa diffère du simple radeau par une *barbacoa*, ou plate-forme couverte, qui en occupe le centre, et par la possibilité d'y ajouter une voile.



Arbre à lait.



ensemble de piquets entre-croisés; par-dessus le tout, on courba en demi-cercle quelques tiges de bambous qui servirent de support à une toiture, composée simplement de quatre feuilles de palmier *bussu*. On s'abstint de planter un mât à l'avant; on n'aurait pu y adapter qu'une voile de feuillage, qui eût été trop pesante ou impuissante à faire progresser l'appareil.

Pendant qu'on s'occupait du gros œuvre, d'autres façonnaient des pagaies dont la palette se composait de branches fourchues et de brindilles entrelacées. On fabriqua également des arcs; les flèches furent armées de trois épines de patawa qu'on fixa de façon à en faire un dard barbelé; un perroquet, sur lequel Charles usa son avant-dernière charge de poudre, fournit les pennes nécessaires. On tint également à se munir de sarbacanes; mais, après plusieurs essais infructueux, il fallut y renoncer, la fabrication en étant rendue trop difficile par l'insuffisance de l'outillage.

On tressa quelques nasses grossières avec des branchages, ce qui, pendant la durée des travaux, procura de bons poissons à la caravane; on projetait également de les utiliser pendant les nuits de halte. Une ample provision d'hameçons en épines de patawa fut montée sur des lignes en fibres végétales et prirent place dans des paniers de jonc.

Pendant qu'on travaillait ainsi, un des Indiens fut assez adroit pour tuer un capivara; la flèche ayant atteint précisément un des poumons de l'animal, il ne put se sauver au loin, et l'on fit sécher la viande de ce grand rongeur, en prévision des jours de disette. Quelques pacas, attirés par le voisinage de l'eau, ayant été colletés dans leurs terriers, l'ordinaire des voyageurs présenta quelque variété. La forêt leur donnait ses baies et ses fruits. Quelques euterpes fournirent même les éléments d'un breuvage assez agréable, en dissolvant la pulpe de leurs fruits dans de l'eau chaude.

Toute une semaine avait été nécessaire à cette organisation, à laquelle chacun s'était employé avec une louable ardeur.

Enfin on plaça les provisions et les ustensiles sur la balsa; les hommes montèrent sur la barbacoa, puis, au signal du chef, les quatre pagayeurs poussèrent au large.

Les voyageurs se trouvaient une fois de plus lancés vers l'inconnu.

Pagayant à tour de rôle, descendant bivouaquer à terre chaque soir, leur navigation se poursuivit pendant quatre jours sans incidents, monotone, lassante par son uniformité. L'œil, ébloui par une végétation toujours la même, n'avait plus de sensations à mettre au service de l'esprit. Depuis le départ du confluent de l'Huduimo, la rivière coulait en plein campo. Celui qu'on traversait en ce moment avait des dimensions extraordinaires; ses limites échappaient à la vue, si loin qu'on portait ses regards. Les fugitifs ne pouvaient en apprécier l'étendue.

Ils ignoraient d'ailleurs qu'ils franchissaient l'immense étendue de prai-

ries et de marécages qu'on nomme les campos du Béni, dont la surface égale celle de plusieurs provinces d'Europe. Dans cet océan de luxuriantes prairies, errent par centaines de mille des bœufs sauvages, rejets de quelques sujets échappés aux désastres des missions espagnoles.

De temps à autre d'épouvantables sécheresses, qu'on voit revenir périodiquement, font de ces vastes espaces des lieux d'une aridité désolante, transforment les lagunes et les marécages en un terrain dur, profondément crevassé, sur lequel, à chaque pas, le regard se heurte à quelque cadavre d'animal. Au lieu des plaines où ondulent les grandes herbes sans fin, fraîches et vertes, au lieu des luxuriants pâturages où le bétail se presse parfois comme dans une cour de ferme, on n'a plus sous les yeux qu'un sol dépouillé, où le moindre zéphir soulève des tourbillons de poussière, qu'un charnier dont les pestilences empoisonnent l'air.

Ce sol retient mal les eaux pluviales, et le Béni, dans cette contrée, ne possède pas un régime profitable aux terres qui l'avoisinent. La rivière coule sur une sorte de long talus dont elle suit la crête; aucun affluent ne s'y jette pendant cette traversée. Ses rares débordements et les eaux pluviales vont s'amasser dans des cuvettes à surface argileuse et à sous-sol perméable. La couche d'argile, peu épaisse, une fois saturée, les couches inférieures ont bien vite absorbé, sans profit ultérieur pour la végétation, les rares apports qui leur sont faits.

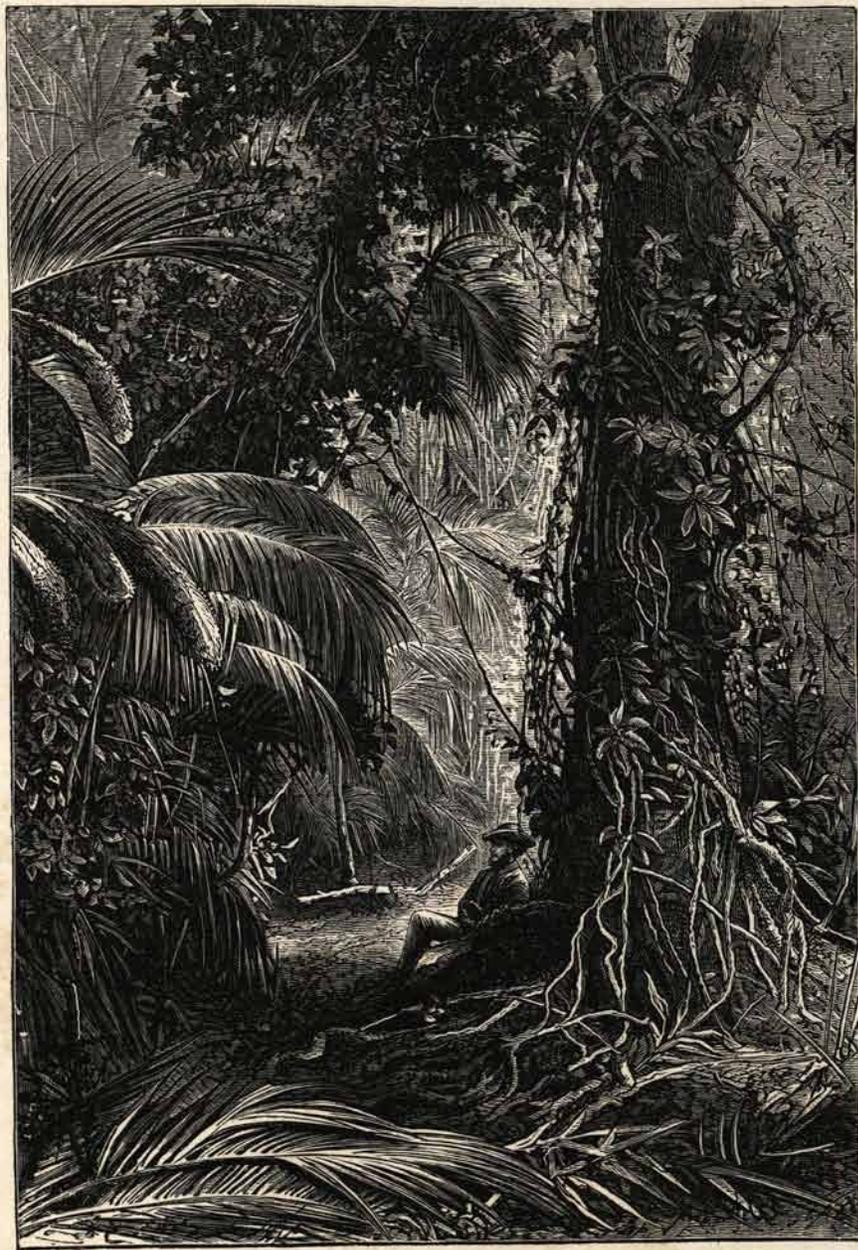
Si la saison pluvieuse n'a pas fourni suffisamment, les lagunes et les quelques rios de ces contrées se tarissent à vue d'œil dès le milieu de la saison sèche, le sol se crevasse profondément, l'herbe jaunit rapidement sur ce sol brûlé qui ne lui rend point par la capillarité l'humidité qu'il a prise. On voit alors le bétail errer de tous côtés à la recherche d'une plaque de gazon, en quête d'une mare. Les troupeaux se rassemblent en bandes innombrables aux abords des endroits privilégiés; la dévastation n'en est que plus accentuée. Bientôt les malheureuses bêtes dépérissent avec une rapidité doublée par leur agitation; alors, comprenant que la plaine leur refuse toute subsistance, elles cherchent un refuge dans la forêt, mais il s'en faut de beaucoup que toutes y arrivent. C'est de trente, de quarante lieues de distance que les troupeaux entreprennent cet exode désespéré; les plus vigoureux seuls arrivent au but; les autres ont marqué de leurs cadavres la route suivie par les émigrants.

Les survivants vivent ou plutôt végètent aux dépens du feuillage à moitié desséché de la forêt, jusqu'à ce que la saison des pluies les ramène dans la plaine.

A cette époque, une résurrection véritable a lieu. De cette poussière aride la veille surgit, au bout de quelques jours d'humidité, une végétation dont on cherche en vain l'origine, tant le soleil semblait avoir détruit à tout jamais jusqu'au dernier germe. La verdure apparaît comme par enchantement; un décor magique couvre l'espace de fleurs éblouis-

santes, de ramilles puissantes. En quelques semaines le sol a réparé ses pertes, le bétail également.

Malgré ces désastreuses conditions, les résultats de l'élevage y sont si merveilleux, qu'un troupeau double tous les quatre ans dans les campos.



Sur les bords du Béni.

Certains capitalistes boliviens ne redoutent pas d'engager d'importants capitaux dans ces opérations qu'on abandonne aux seules forces de la nature; or, rien que le produit des cuirs et de la viande séchée fournit à leur argent, indépendamment du croît du troupeau, un intérêt de dix pour cent.

Nos voyageurs ne purent apprécier les campos du Béni que par la facilité avec laquelle ils purent s'y approvisionner de gibier de toute sorte. Cependant ils auraient fortement risqué partout ailleurs de souffrir de la faim, tant leur outillage de chasse était défectueux. Presque toutes les pièces atteintes par leurs flèches allaient se perdre dans les fourrés herbeux. A la fin ils changèrent de système. Ils se mirent à rabattre du côté de la rivière, de sorte que l'animal blessé, voyant la route barrée, allait presque toujours se jeter à l'eau. Quand il était à bonne portée, on le ramenait en lui jetant un lasso, sinon il était quelquefois repêché au moyen de la balsa quand on arrivait avant les caïmans qui guettaient leur aubaine.

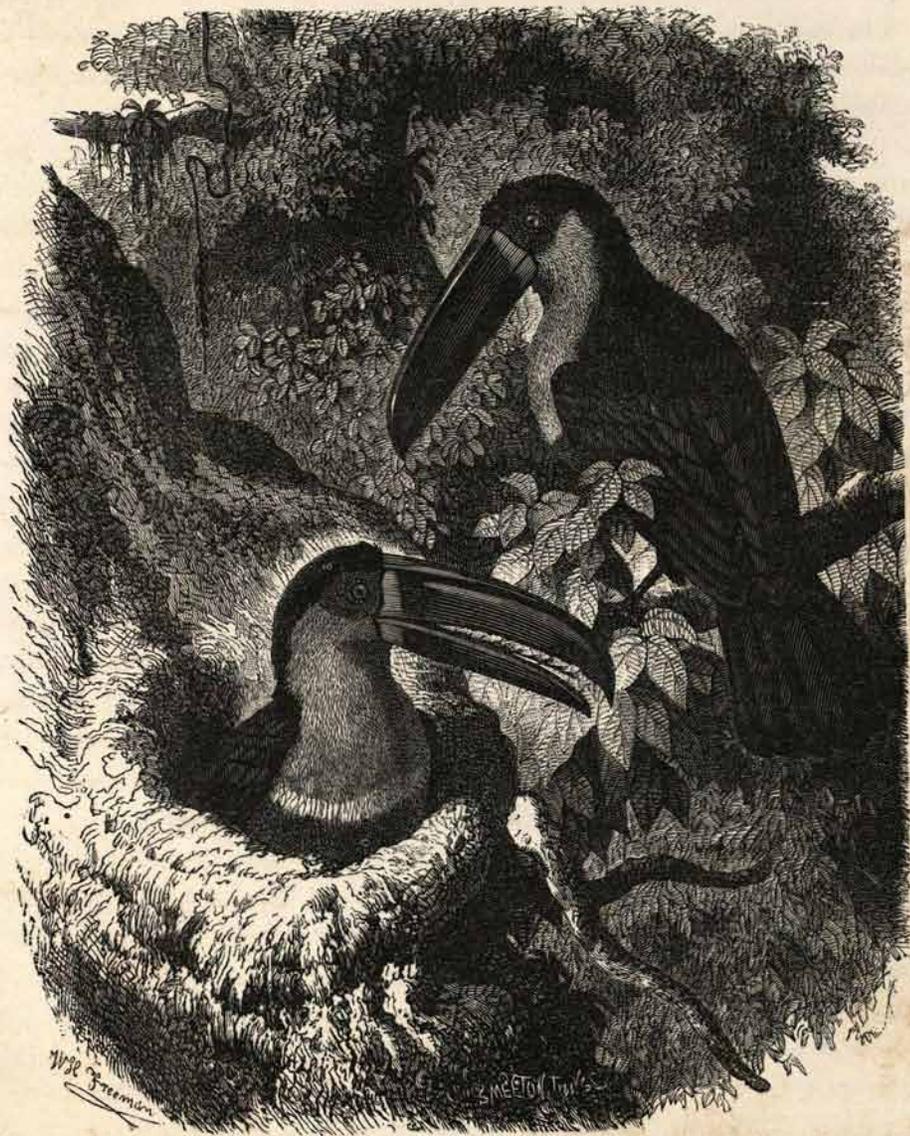
Le cinquième jour ne devait pas se terminer sans une grande joie. Au bout de quelques heures de navigation apparut une maisonnette à moitié cachée par les arbres de la rive. On aborda sans que personne parût. L'ajoupa entrevu semblait désert, mais l'herbe qui poussait plus rase tout autour disait qu'on le fréquentait. Un sentier y aboutissait. En le suivant, on eut bientôt franchi le mince rideau d'arbres qui encombraient la rive, et l'on vit à peu de distance quelques chaumières, dont une surtout se distinguait de ses voisines par ses dimensions. S'avancant avec prudence, Charles et ses compagnons croyaient tomber dans un hameau d'Indiens Mozos, quand il s'entendit saluer en portugais sans voir personne. Très intrigué, il tourna la case, et se trouva sur une sorte de petite place vers le centre de laquelle trois ajoupas ouvraient leur façade béante.

Le spectacle qu'il avait sous les yeux était fait pour le plonger dans l'étonnement.

Un homme revêtu de la robe des capucins venait à lui en souriant et en lui tendant les mains; sur son crâne rasé de près courait une étroite couronne de cheveux gris; sa physionomie dénotait une intelligence remarquable. Sur son visage amaigri s'étendaient quelques rides qu'un observateur attentif aurait pu attribuer plus encore aux souffrances de l'âme qu'à celles du corps; le regard, singulièrement profond et plein de mélancolique douceur, semblait par instants entrevoir des objets visibles pour lui seul. La voix, ferme et bien timbrée, avait des inflexions décelant un homme du monde perdu au fond de ces contrées.

Il entraîna Charles et les blancs vers son ajoupa, tandis que les péons étaient invités à se reposer sous un toit de chaume inoccupé. Un banc de bois, une table faite de planches clouées sur quatre pieux, et une barbacoa de roseaux, formaient tout le mobilier de la cellule du religieux. Deux ou trois images communes de piété, du genre de celles que répandent les plus simples colporteurs, décoraient les claies de roseaux formant les murailles; une planche suspendue à la toiture au moyen de deux tringles de bois supportait quelques livres usés, fatigués par un fréquent usage.

Dans la case voisine, deux jeunes hommes revêtus du même costume formaient un groupe étrange. Au moment où les voyageurs parurent, l'un d'eux, robuste, vigoureux, au teint resplendissant de santé, tenait à la main une tasse de terre cuite remplie d'un breuvage destiné à son compagnon.



Toucans,

Celui-ci, étendu tout de son long sur la barbacoa, semblait incapable de bouger. Sa mine défaite, ses yeux caves, disaient suffisamment qu'il payait son tribut aux fièvres qui règnent en ce pays.

« Fray Eusebio, dit le plus âgé des trois personnages, quand vous aurez fait boire fray Hieronymo, je vous prierai d'apporter à nos hôtes de quoi se réconforter. »

Quelques minutes après, la table se couvrait de patates, de giraumons,

de fèves, de pira-rucu et d'une tranche de lamantin. Puis l'hôte exprima dans de grossières tasses le jus de quelques ananas, et engagea les voyageurs avec une insistance discrète à prendre cette boisson réconfortante.

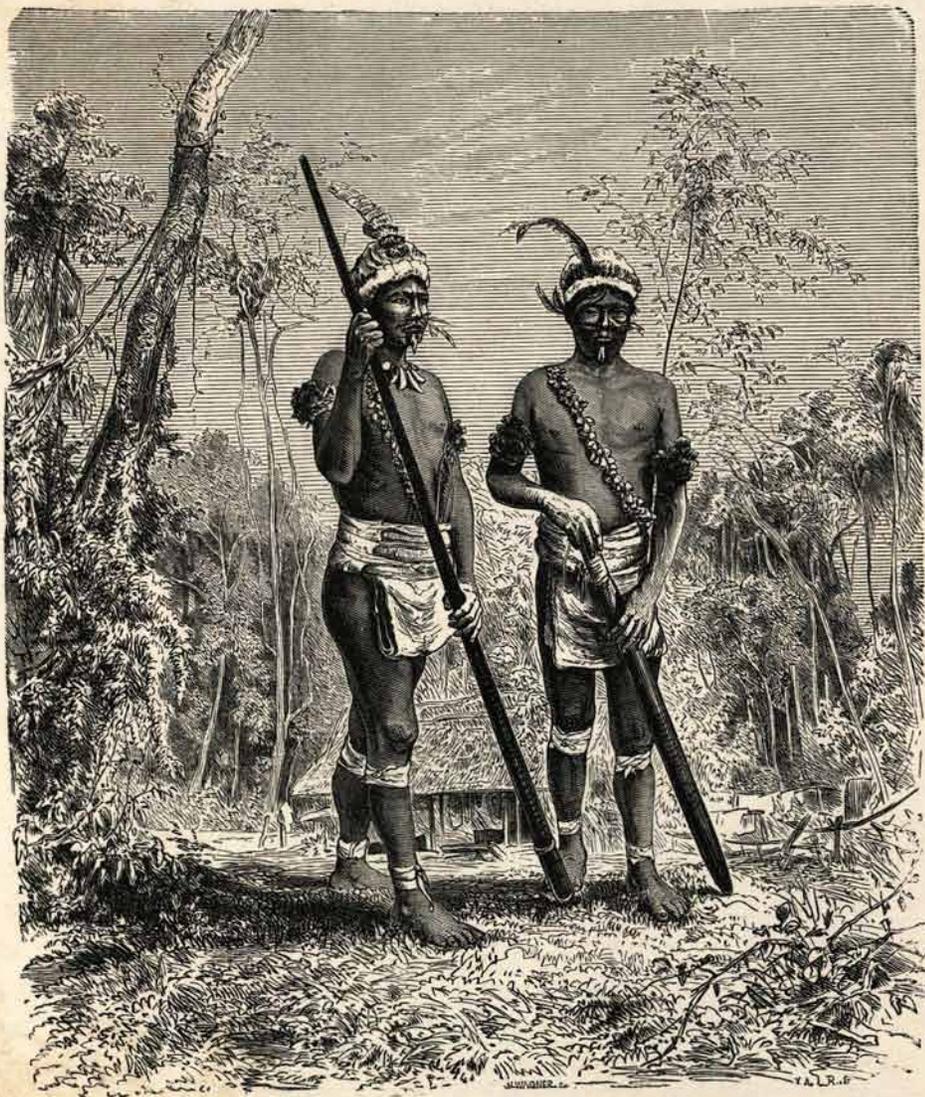
Lorsque la première faim parut apaisée, alors seulement le religieux s'informa, ne posant de questions que juste ce qui convenait pour encourager ses hôtes, attendant qu'il leur convînt d'élargir leurs confidences.

Les malheureux n'avaient rien à cacher. Ils firent le récit complet de leurs aventures, demandèrent au missionnaire son avis sur leurs projets et son aide pour les réaliser.

« Je ne saurais vous dire si vous auriez pu adopter un autre itinéraire, ne connaissant guère le haut pays; mais, puisque vous suivez le Béni, ne vous en écarterez point; vous ne pourriez sans péril extrême vous éloigner de ses rives. Vous n'auriez aucun avantage à prendre plus au nord; vous rencontreriez le rio Madre de Dios, qui vous amènerait sur le rio Madeira comme le Beni, et dont le cours, très obstrué par d'innombrables troncs d'arbres, rendrait votre navigation impossible. Pour aller vers le sud, il faudrait franchir la difficile et dangereuse zone des campos dans sa partie la plus large; n'ayant nul moyen de le traverser, il vous faudrait contourner l'immense lac de Rogoaguado, ou du moins l'interminable ceinture de marais qui l'encadrent. Arriveriez-vous à accomplir cet énorme trajet, — ce dont je doute, — que vous n'éviteriez pas la rencontre des Indiens Chocobos, les plus sauvages, les plus cruels peut-être de tous ceux qui errent dans le campo. Si votre objectif est d'atteindre le Mamoré pour le remonter, dans le but de vous rendre à Cochabamba, vous obtiendrez le même résultat en continuant la route que vous avez suivie jusqu'ici; vous serez transportés vers votre destination avec moins de fatigues que par toute autre voie.

« Bien que je la trouve hardie, votre résolution de descendre jusqu'à Manaos ne me semble pas impraticable. Si vous tenez à ne pas remonter jusqu'au cœur de la Bolivie, elle est peut-être raisonnable, malgré les souffrances qui vous attendent. Indépendamment de votre pénurie, à laquelle l'insuffisance de nos moyens ne nous permettra de remédier que très faiblement, vous aurez à surmonter bien des difficultés sur la route. Les rapides de la Madeira sont de graves et souvent dangereux obstacles; cela dépendra du plus ou moins d'eau que le Mamoré et le Guaporé d'une part, la Madre de Dios et ses tributaires d'autre part, y apportent en cette saison. Méfiez-vous des Indiens de la rive droite, et ne vous fiez pas toujours à ceux de la rive gauche, si vous en rencontrez. Ces derniers, des Caripunas, ont, il y a quelques mois, parfaitement bien arrêté un consul du Brésil qui se rendait à la Paz en remontant la Madeira; ils l'ont gardé sans avoir aucun égard à la qualité du fonctionnaire, — ce qui n'a rien de surprenant, ne soupçonnant point qui peut être un consul; — après l'avoir torturé, ils l'ont bel et bien rôti et mangé.

« Je puis vous donner des lettres de recommandation pour ceux de nos pères qui se sont établis sur divers points, le long de la rivière; mais je vous préviens d'avance que leur concours sera beaucoup plus moral qu'effectif, car leurs ressources ne sont pas plus larges que les nôtres, si même elles le sont autant. Leur arrivée est relativement récente, et n'a

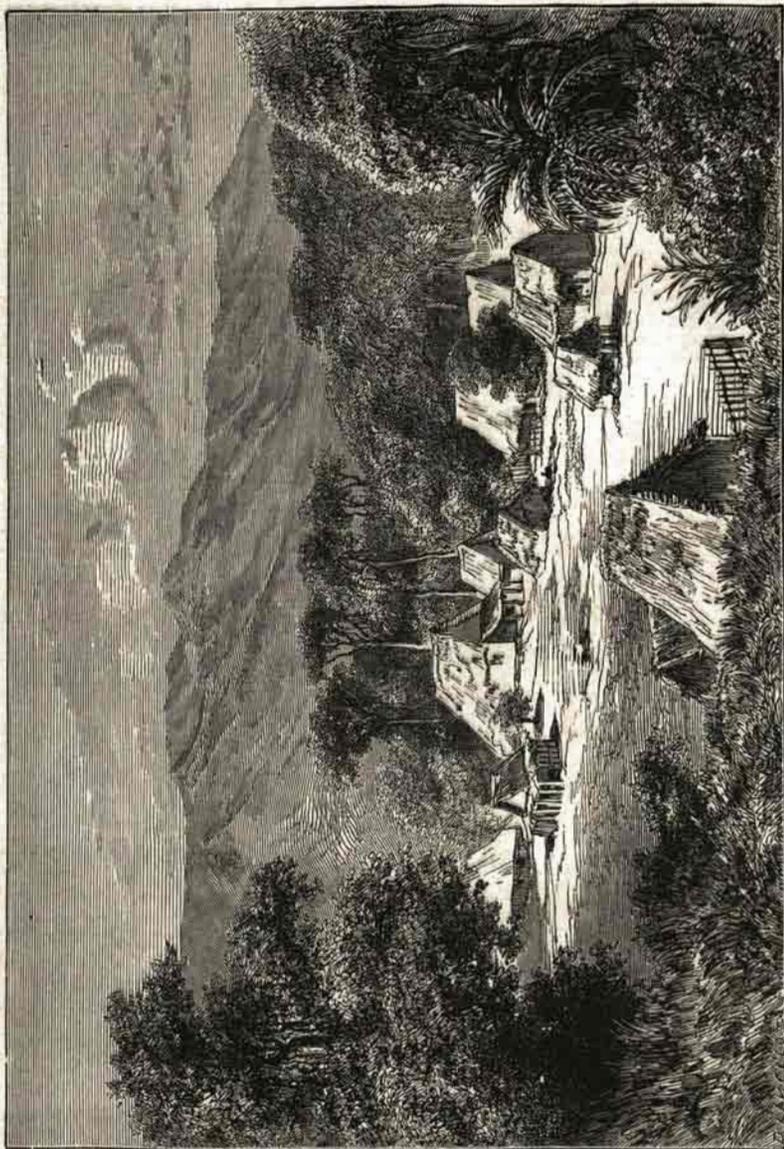


« Vous n'éviteriez pas la rencontre des Indiens Chocobos, les plus sauvages, les plus cruels peut-être de tous ceux qui errent dans les campos du Bénin. »

pu produire encore grands résultats, ainsi que vous le constaterez. Si les installations indiquent la vieillesse, les missions, en revanche, sont bien jeunes. Depuis quelques années, l'ordre des franciscains entreprend de relever ses anciens établissements. Dieu bénisse nos efforts, mais la tâche est bien rude!

Le mieux qu'il puisse vous arriver est que vous fassiez la rencontre de quelque-une de ces caravanes de bateliers qui, de temps à autre,

viennent du Mato-Grosso tout le long du Guaporé, ou descendent le Mamoré pour conduire jusqu'au Para des chargements d'écorces, de caoutchouc, de salsepareille et de plantes médicinales. S'ils remontent la rivière, rentrant chez eux, vous avez chance d'en recevoir quelque assistance. Quant aux bateaux descendant le Béni, vous ne pouvez



Le village de Santa Anna.

espérer en voir d'ici longtemps; un convoi de quatre *egariteas*¹ est passé par ici, il y a exactement dix-huit jours; on a pris comme rameurs les vingt hommes que compte mon village, ce qui me met dans l'impossibilité de vous assister. Les pirogues même ont été emmenées pour servir au retour, et nous ne les reverrons guère avant deux mois d'ici. »

¹ Embarcation pouvant porter une ou deux tonnes de marchandises, et qui a une toiture sur presque toute sa longueur.

Un coup d'œil convainquit bien vite Charles de la lamentable exactitude des dires de son hôte. Une demi-douzaine de tambos constituait tout le village, qui se dissimulait à quelque distance derrière des plantations de canne, de manihot et de légumes variés.

Toute la soirée s'écoula en conversations avec le père Pablo, chez lequel, malgré une retenue évidente dans ses paroles, on reconnaissait un homme d'une valeur assurément bien supérieure à celle des missionnaires ordinairement envoyés vers les Indiens de ces régions.

A plusieurs mots échappés ou glissés dans la conversation, on pouvait deviner en lui un naufragé de la vie venant oublier au fond des déserts quelque grande désillusion et se consoler dans le service de Dieu de quelque grande infortune.

Charles respecta le secret qui transperçait malgré tout; et, s'informant de ses compagnons, il apprit que, dans l'organisation de leurs missions, un père est toujours accompagné de deux frères lais, presque tous originaires du Brésil. A eux trois, ils entreprennent de ramener dans le giron de l'Église les Indiens du voisinage. Le père Pablo déclarait n'avoir pas lieu de se plaindre. On l'avait envoyé à Santa-Anna, où il était depuis dix ans. Le pueblo était bien un peu misérable, disait-il avec un sourire résigné, mais ses ouailles pouvaient compter parmi les meilleures; c'étaient des Indiens Mozos, au caractère doux et souple. L'abandon de la mission ne remontait pas à une époque éloignée quand il y était arrivé. Il avait fait de son mieux, mais il avait toujours été entravé par la santé de ses collaborateurs. L'endroit étant fiévreux, tous avaient successivement succombé, malgré leur jeunesse, ou abandonné la mission, ce qui entravait son développement.

XXI

MAÏ

Charles estimait que tout séjour un peu prolongé nuisait au succès de son entreprise ; aussi voulut-il partir dès le lendemain, puisqu'il se savait dans la voie la moins mauvaise. Malgré sa pénurie, le bon missionnaire put procurer aux voyageurs quelques provisions ; Charles dut les accepter comme une aumône puisqu'il était hors d'état d'acheter quoi que ce soit. A sa grande joie, il fut pourvu d'une sarbacane avec des flèches et un pot de curare ; mais il fallut toute l'influence du missionnaire pour obtenir qu'une femme cédât ces objets en l'absence de son mari. Ce ne fut que sur la promesse formelle du père Pablo d'aller lui-même au-devant de toute explication, qu'elle consentit à se dessaisir des instruments convoités par Charles. On remit également aux voyageurs quelques *cascaras*, qui leur firent un plaisir infini.

Malgré leur rusticité, ces vêtements d'écorce sont très répandus et très appréciés en Bolivie, où les Indiens les confectionnent au fur et à mesure de leurs besoins. La matière première abonde sous la main ; c'est tout simplement l'écorce d'une espèce de figuier, dont l'aspect luisant lui donne l'apparence de la soie. On taille des plaques, longues de trois à quatre mètres et larges de soixante-dix centimètres, qu'on façonne pendant qu'elles sont fraîches encore.

L'outil nécessaire est un marteau de bois dur. A force de martelage, les fibres de l'écorce s'assouplissent ; leurs jointures ondulées paraissent entièrement à jour ; la lame d'écorce, d'abord résistante et ligneuse, finit par devenir malléable ; en même temps elle se détend du double en largeur. Arrivée à cet état, elle est lavée de façon à en exprimer le suc ; on la tord comme un linge et on la suspend pour la faire sécher.

Elle présente d'abord l'aspect d'une grossière étoffe de laine, blanche ou brune, avec des reflets jaunâtres, et laisse voir deux couches de fibres ondulées qui, sans se croiser positivement, adhèrent ensemble par de

petits filaments. Avec l'un des côtés du marteau ou *maceta*, qui porte des échancrures, on lui imprime ensuite une belle apparence damasquinée.

La coupe du vêtement rivalise, au point de vue classique, avec la marchandise. Dans un morceau de trois mètres d'écorce ainsi travaillée, on pratique au milieu un trou pour passer la tête, puis on coud les deux côtés jusqu'à la hauteur de la hanche. Une ceinture faite de cordons de laine, ou même d'un simple bout de liane, complète ce costume original. Quoi qu'il en soit de son élégance et de sa matière, il est impossible, à coup sûr, d'en trouver un d'une confection plus expéditive.

Cependant la troupe de Charles s'était augmentée. En payement de ce qu'elles cédaient, les femmes du pueblo avaient prié le père de faire partir avec les voyageurs une malheureuse Indienne malade, abandonnée depuis plusieurs mois par sa famille retournée au village de Saô-José. Cette infortunée était considérée comme étant une calamité pour le pueblo de Santa Anna ; plusieurs fois déjà le père Pablo avait dû empêcher qu'on ne lui fit un mauvais parti, car la superstition de ces Indiens leur fait considérer la présence d'un malade comme un mauvais présage pour la tribu.

La pauvre femme était persuadée de guérir, si elle pouvait retourner à son village. Cependant le mal dont souffrait Maï (Marie), — c'était le nom de l'Indienne, — n'était point de ceux dont on se débarrasse par un changement d'air. Elle se mourait de la poitrine.

Contrairement à l'idée que beaucoup de personnes se font des pays tropicaux, les maladies les plus communes en ces parages ne sont peut-être pas les fièvres, mais les affections pulmonaires, résultat des soudaines variations de température entre le jour et la nuit. A ces causes, il convient d'ajouter l'existence amphibie que mène la population établie le long des rivières, et, par-dessus tout, son ignorance et son mépris absolu des règles de l'hygiène la plus élémentaire.

L'occasion était des plus favorables ; Maï s'installa à l'une des extrémités de la balsa avec tout un petit bazar de paniers contenant ses hardes, des fruits, des amulettes et du coton, dont elle filait d'interminables écheveaux.

Tout le jour elle maniait le fuseau et la quenouille, ne s'interrompant que pour donner à manger à un vieux perroquet qui ne quittait pas son épaule ; elle le gavait de bananes et de massato¹ et lui tenait à demi-voix de longs discours que l'oiseau, ramassé en boule, les yeux clos, semblait écouter avec un profond recueillement.

Le soir, presque toujours, la fièvre prenait la malade. Alors elle divaguait, et toute la nuit le camp retentissait des éclats de sa voix d'enfant ; elle prononçait des phrases sans suite, incompréhensibles pour ses compagnons ignorant sa langue, et les interrompait de rires et de san-

¹ Farine de manioc.

glots. Un jour cependant son état empira tellement que, par commisération pour elle, Charles décida de ne point lever le camp ; il la croyait aux prises avec la crise suprême. Pourtant la crise n'eut pas le dessus ; Maï se remit, en apparence. Le lendemain on repoussait à l'eau la balsa qui, presque abandonnée à elle-même, descendait au fil de l'eau à travers une immense plaine d'alluvion où pas une éminence n'arrêtait la vue. Le fond était de vase ; aucun banc de roche, aucun écueil isolé ne se dressait au milieu du chenal. Les rives semblaient assez élevées pour ne pas être couvertes par les hautes eaux ; pour le moment elles mettaient à découvert, sur une hauteur de plus d'un mètre, une couche d'humus, dont la ligne d'eau cachait la base. La vigueur de la végétation montrait que d'épaisses réserves de fertilité attendaient les générations futures d'arbres et de plantes.

Cette paisible navigation durait depuis huit jours ; à en juger par les indications du père, Saô-José ne devait pas être éloigné. A plusieurs reprises on avait aperçu, masqué par les broussailles de la rive, un Indien occupé à pêcher ; mais chaque fois les pirogues entrevues avaient disparu aussitôt. Les alligators, paresseusement étendus sur les bancs de vase ou sur les troncs en dérive, s'éveillant brusquement pour s'élaner à la poursuite d'une proie, étaient seuls à troubler ces solitudes profondes.

Un soir cependant, Maï fut prise avec une violence inusitée de ses divagations ; la pauvre créature semblait cette fois tout à fait à bout de forces. Chacun s'approcha d'elle, pris de pitié ; car, bien que peu sensibles par nature, ses compagnons avaient fini par s'intéresser à cette abandonnée. Ses divagations sans fin avaient un accent plus triste que jamais ; elle paraissait vouloir dire certaines choses, pour lesquelles le temps lui semblait mesuré ; elle se hâtait péniblement, interrompue à chaque moment par de cruelles suffocations. Alors elle retombait sur sa couche de feuillage, oppressée, haletante, cherchant à aspirer un peu de cet air dont ses poumons ne pouvaient contenir que quelques atomes.

Dans un de ces moments, son oppression se prolongeant, on regarda de près, la croyant assoupie enfin. Elle était morte. La pauvre créature avait fini de souffrir, gardant jusqu'à la dernière seconde l'illusion d'atteindre son village, d'y retrouver les siens. On veilla son cadavre le reste de la nuit ; le jour venu, on s'occupa de procéder à ses funérailles.

Maï étant chrétienne, on voulut lui faire des funérailles chrétiennes. Contisaya fit remarquer qu'on manquait d'instruments pour creuser une fosse.

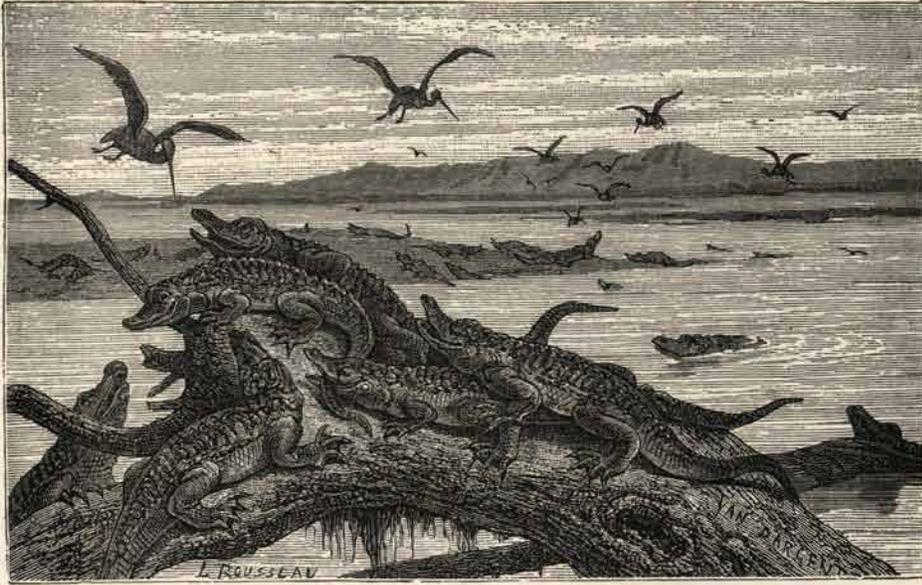
« Alors, qu'on la jette à l'eau, comme en mer, dit Guttierrez.

— Afin qu'elle soit dévorée par les alligators, sans doute ? fit Charles.

— Ne pourrait-on l'ensevelir sous des pierres ? » demanda Telesphore Gautos.

Mais Duret fit observer qu'il n'existait point de pierres dans la contrée ;

depuis peut-être vingt milles on se trouvait sur un banc de profondes alluvions, où il eût été inutile de chercher même un caillou. Il répugnait à tous d'abandonner le corps de l'Indienne aux vautours, ou de le jeter aux alligators. Dans l'impuissance où l'on se trouvait de l'enfouir dans le sol, on n'apercevait aucun moyen de soustraire le cadavre aux profanations des animaux. Les voyageurs résolurent, en fin de compte, de l'emporter avec eux, espérant trouver plus loin quelque endroit favorable à leurs pieux projets.



Les alligators, paresseusement étendus sur les bancs de vase ou sur les troncs en dérive, étaient seuls à troubler ces solitudes profondes.

La pauvre Maï, enveloppée de feuillage en guise de linceul, allait être rapportée sur le radeau, quand Guttierrez, montrant du doigt le milieu de la rivière :

« Nous avons ce qu'il faut, s'écria-t-il. Ni les armadilles ni les jacarès¹ n'auront le corps. »

Dans la direction qu'il indiquait, le lit de la rivière était coupé en deux par une longue île basse, couverte d'herbes et de légers roseaux.

« Mais ce n'est qu'un lit de vase molle, lui fit observer Charles.

— Précisément à cause de cela, Maï ne sera ni mangée par les jacarès, ni déterrée par les fauves, ni déchiquetée par les urubus, ni profanée par les armadilles. Il nous suffira pour cela de la porter sur cette vase, comme je l'ai vu faire dans les marais du San Juan, et d'attendre sur place que le poids de son corps l'ait fait descendre suffisamment. »

Alors Guttierrez expliqua comment, dans les lagunes immenses de l'Équateur, on protège les cadavres qu'on ne peut enterrer.

¹ Nom brésilien de l'alligator.

Charles ayant approuvé, on fit les préparatifs nécessaires. On coupa deux branches destinées à figurer une croix sur la singulière tombe ; puis, au moyen de légers branchages, on tressa trois panneaux larges d'environ deux mètres. On transporta la morte sur la balsa ; puis, après plus d'un insuccès pour diriger l'embarcation vers le point convenable, on la fit entrer dans une petite anse où le courant la maintint.

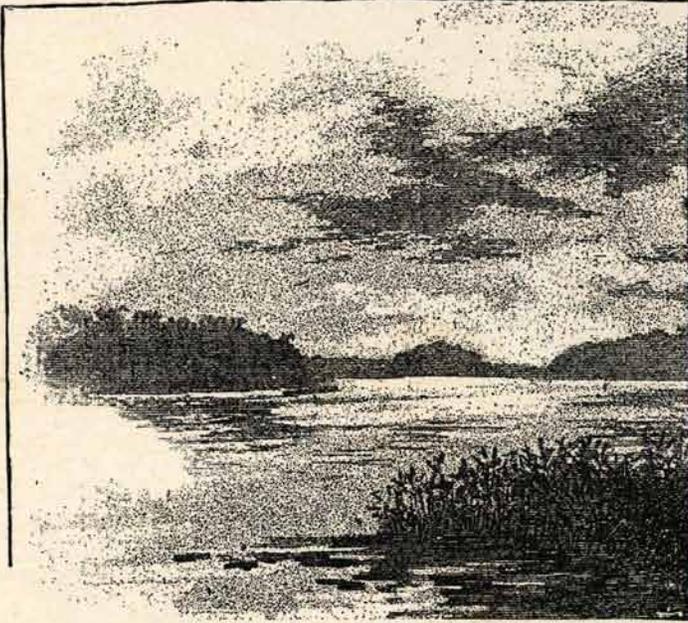
L'endroit où abordaient Charles et ses compagnons était un de ces bancs de vase fondrière où disparaissent tous les objets qui les touchent. Malheur à qui en ignore les dangers et se laisse tromper par leur verdoyante surface ; celui qui y a posé le pied ne peut plus l'en extraire ; entraîné par une force irrésistible, il enfonce lentement, mais sans cesse. A chaque effort tenté pour sortir de cet étai gluant, il aggrave sa périlleuse situation ; il disparaît peu à peu, mais infailliblement, dans ce linceul de boue ; aucun effort ne peut l'en tirer. Cette terre flasque, molle, visqueuse, l'opresse et le comprime en le glaçant. On a vu des malheureux, surpris dans ces terribles pièges, disparaître sans secours possible sous les yeux de compagnons atterrés.

C'était dans ce cercueil épouvantable qu'on portait l'Indienne. En raison du danger de l'opération, Charles avait tenu à la pratiquer lui-même, aidé seulement de Guttierrez. Quand la balsa fut abritée dans l'anse, les hommes reçurent ordre de ne la quitter sous aucun prétexte. Puis on lança une des claies tressées à l'avance, de façon qu'elle touchât au bord de la balsa. Guttierrez s'avança le premier sur ce plancher, et mit à la suite la seconde, puis la troisième claie. Charles descendit à son tour, tenant à la main le bout d'une amarre. Quand il eut parcouru la moitié du chemin, Guttierrez revint prendre la première claie, et alors les relevant et les aboutant tour à tour, les deux hommes franchirent ainsi une vingtaine de mètres. Lorsqu'ils jugèrent s'être avancés suffisamment, ils firent un signal, et, de la balsa, on plaça sur la vase le cadavre de Maï, solidement attaché à l'amarre dont Charles tenait l'extrémité. Alors tirant vivement, pour ne point laisser à leur fardeau le temps de s'engluer, les deux hommes amenèrent le corps jusqu'au point qu'ils avaient fixé ; puis, coupant leur liane, ils reprirent le chemin de la balsa, abandonnant le cadavre à son propre poids, après avoir planté à côté les deux bâtons attachés en croix.

Ils n'avaient point regagné l'embarcation, que l'enlèvement était visible ; déjà la moitié du corps avait disparu ; la tête avait plongé d'abord, puis les jambes ; le tronc, offrant plus de surface, se bombait tout en s'enfonçant. Pendant cette pénible opération, Guttierrez avait récité tout haut quelques-unes des prières qu'il avait retenues depuis son enfance. Enfin, après une grande demi-heure, on ne vit plus rien ; la vase avait tout englouti et repris sa surface unie. Sauf la croix dressée sur cette tombe, et qui déjà penchait, sauf quelques roseaux brisés, rien n'eût permis de soupçonner qu'un être humain dormait là son dernier sommeil.

Cette scène avait laissé une impression de tristesse dans l'esprit de tous les voyageurs. Chacun se disait instinctivement qu'il risquait de demeurer ainsi en route, dans un coin ignoré, où nul des siens ne viendrait jamais le visiter. Cette pensée était visiblement celle des péons péruviens ; non que les gens de cette race craignent de mourir, mais ils appréhendent l'inconnu et redoutent extrêmement de ne pas reposer dans leur cimetière.

Cependant, comme leurs impressions sont assez fugitives, les péons avaient dès le même soir repris leurs allures habituelles.



Le lit de la rivière était coupé par une longue île basse couverte d'herbes et de légers roseaux.

Le surlendemain, on aperçut au loin encore une pirogue, qui s'enfuit avant qu'on pût seulement reconnaître qui la montait. Deux heures après, en observant la rive, Charles fit remarquer parmi la végétation des bords quelques exemplaires de *popunha*. C'était un signe favorable.

Cet utile palmier, dont les feuilles et tout le tissu fibreux fournissent d'excellente matière textile, est un indice de la présence d'habitations, parce que son fruit savoureux est un des plus recherchés pour la consommation journalière, et que rarement on néglige d'en avoir quelques pieds à sa portée.

Effectivement, peu d'instant après une autre pirogue traversait la rivière et se dirigeait vers un bras, sur le bord duquel on aperçut quelques chaumières indiennes. A l'écart, comme toujours, des constructions qui avaient l'air de monuments à côté de leurs voisines indiquaient l'emplacement de la mission de Saô-José.

XXII

SAÔ-JOSÉ

La vérité oblige à déclarer que, malgré la lettre de recommandation dont Charles était muni, l'accueil des religieux fut peu encourageant. A les entendre, les deux frères qui se trouvaient seuls présents ne pouvaient rien pour les voyageurs. Les deux pères qui tenaient la mission de Saô-José étaient partis, avec les autres frères et les hommes du pueblo, pour des tournées apostoliques sur le Manupari, un des affluents nord du Béni ; leur absence devait se prolonger. Les gardiens déclaraient n'avoir point les pouvoirs nécessaires pour fournir soit des approvisionnements, soit des embarcations ; les eussent-ils possédés, que leur impuissance eût été la même, le pueblo ne contenant plus que des femmes, des enfants et des vieillards.

Cet état de choses était doublement fâcheux, car Saô-José marque précisément le point où la navigation devient difficile et nécessite des hommes connaissant la rivière.

A quelque distance du pueblo commencent les rapides en haut desquels le Béni devient la Madeira par l'apport du Mamoré. Charles ne pouvait songer à affronter seul ce périlleux passage.

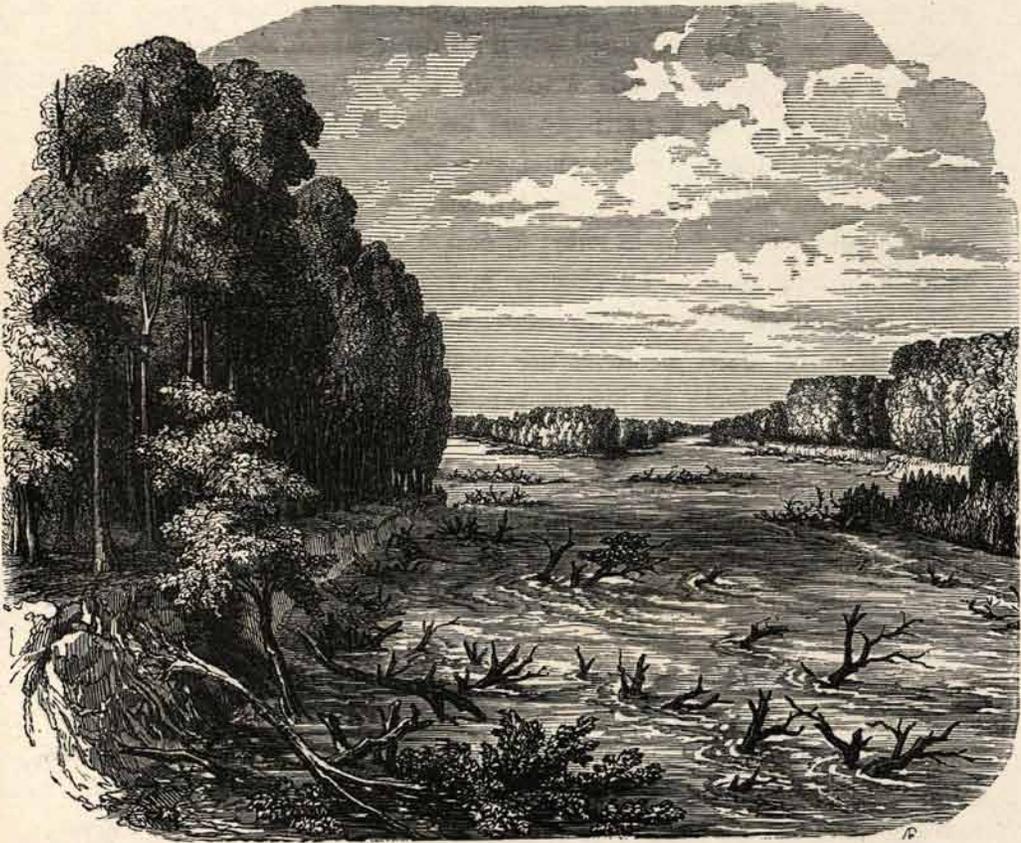
Cependant, à force d'instances, en faisant sonner haut la recommandation du père Pablo, un des frères consentit à chercher si, parmi les gens du pueblo, quelqu'un se déciderait à guider les étrangers. La promesse d'une bouteille entière de rhum décida Isidorio, un vieil Indien, à faire franchir le rapide de Saô-José à la balsa des blancs ; mais il ne voulait pas aller plus loin que la chute.

Ils obtinrent également quelques paniers de manioc, un peu de farine, qui furent soigneusement attachés sur le radeau.

A défaut de mieux, ils emportèrent du moins quelques renseignements utiles qui, dans leur situation, n'étaient pas à dédaigner. Ils apprirent ainsi que si la fortune leur souriait, c'est-à-dire s'ils franchissaient les

rapides sans naufrage, et s'ils étaient assez heureux pour passer sans dommage au milieu des troncs de cèdres charriés par la Madre de Dios, ils pourraient, en deux jours de navigation, atteindre la série de chutes qui marquent la réunion du Mamoré au Béni.

Charles apprit encore que le chemin parcouru par lui sur le Béni représentait à peu près la moitié du cours navigable de cette rivière, et que les barques qui la descendent font ce trajet ordinairement en cinq



La Madre de Dios.

jours, mais qu'elles en mettent trente pour remonter jusqu'au bout les marchandises dont elles sont chargées, le saut de Saô-José exigeant à lui seul dix jours de travail.

Un mille au-dessous de Saô-José, le courant prenait une allure précipitée, tandis qu'on entendait à distance le mugissement des eaux heurtées contre les roches; puis l'embarcation se trouva tout à coup poussée sur une véritable mer d'écume. La pauvre balsa bondissait, soulevée, puis abandonnée par les lames du rapide; à chaque ressaut elle semblait devoir se disloquer, mais elle résistait mieux que Charles ne l'espérait, et le sang-froid du vieil Indien qui pilotait rendit quelque confiance aux passagers.

Pendant quatre milles ce fut une succession de bonds, de rapides, de

tourbillons, au milieu desquels seul un homme expérimenté pouvait faire passer une embarcation, mais où aussi, à chaque instant, on pouvait demeurer. Enfin la balsa abordait la dernière chute, la plus difficile.

Un grondement retentissait, lointain d'abord, mais se rapprochant avec une prodigieuse vitesse ; le courant s'accélérait sans qu'un seul frisson agitât la surface ; tout au plus s'enflait-elle en molles ondulations de houle. Les voyageurs se sentirent emportés de plus en plus vite jusqu'au moment où, à cent mètres devant eux, la rivière disparaissait sous un rideau de vapeurs. Par un effort gigantesque, le pilote parvint à pousser la balsa dans un canal qui filait droit au milieu d'un dédale de rochers ; puis il recommanda à tous de se cramponner vigoureusement à la plate-forme, car à partir de cet instant il fallait renoncer à toute direction. Ils s'abandonnèrent ainsi à la dérive.

A peine avaient-ils pris ces dispositions, que les passagers se sentirent tout à coup projetés dans le vide ; la nappe immense se précipitait d'une hauteur de trois mètres. La violence même du courant fut leur salut ; en vertu de la vitesse acquise, la rivière, au lieu de tomber suivant la verticale, décrivait dans sa chute une courbe allongée. Cela permit à la balsa d'arriver intacte au bas du rapide ; mais la situation était encore critique ; les eaux, reprenant brusquement leur niveau, bouillonnaient en vagues menaçantes qui faillirent engloutir l'embarcation. Pendant un parcours de plus de cinq cents mètres, le passage est vraiment périlleux.

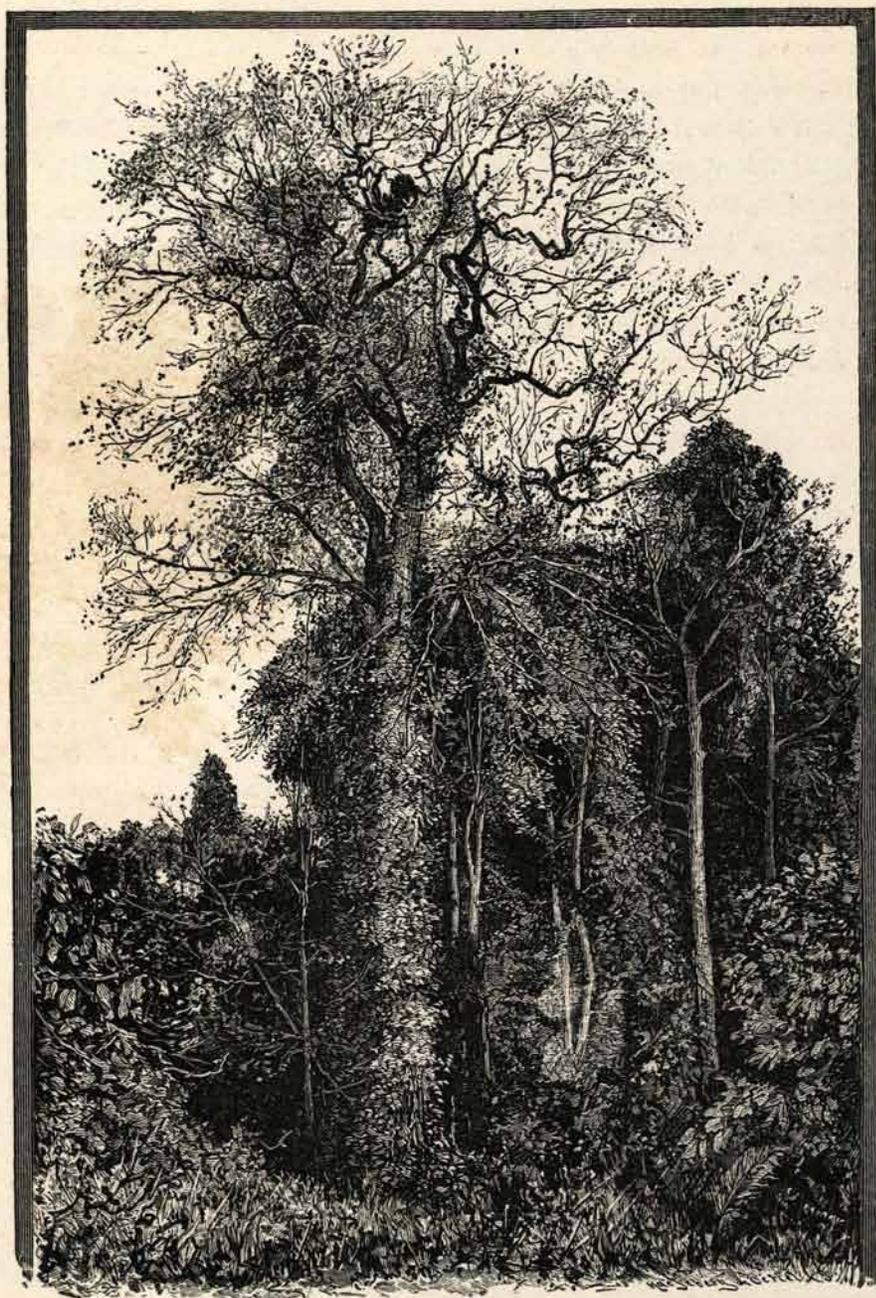
On s'en tira grâce à l'habileté de l'Indien.

Peu à peu la rivière se calmait, et à trois milles plus loin ses eaux recevaient paisiblement celles de la Madre de Dios, que plus d'un géographe considère encore comme étant le haut Madeira, tandis que ce nom appartient au cours d'eau s'enfonçant jusque dans les dernières gorges de l'Illimani.

En sortant des rapides, on poussa l'embarcation vers le bord ; Charles tenait, avant qu'il le quittât, à profiter de l'expérience du pilote pour vérifier avec lui l'état de la balsa ; mais, prévenu d'avance, il ne lui délivra le paiement promis qu'après une visite minutieuse. L'appareil avait vaillamment supporté l'épreuve, et l'Indien donnait l'assurance qu'elle pouvait en supporter plusieurs encore.

Rassuré, Charles s'installa au bivouac avec ses hommes et, selon les conventions arrêtées, remit à son guide la bouteille de rhum confiée par le frère de Saô-José. A sa vue, l'œil du vieil ivrogne s'illumina ; puis, la décoiffant aussitôt, il la porta à ses lèvres, et sans désemperer, sans presque reprendre haleine, il la vida jusqu'au fond. L'horrible liquide ne tarda pas à produire son effet ; le regard d'Isidorio, si brillant l'instant d'auparavant, devint hébété, sa tête eut deux ou trois oscillations, puis l'homme perdit l'équilibre et alla, comme une masse, rouler à quelques pas de là, étendu ainsi qu'une bête assommée.

Puisque l'on devait se quitter à cet endroit, rien n'obligeait à attendre que l'Indien eût repris ses sens; quelques heures de repos et la fraîcheur de la nuit ne pouvaient que lui faire du bien. A supposer qu'il ne lui



La lisière de la forêt.

arrivât aucune mésaventure avec les fauves, il serait en état le lendemain de reprendre, à travers bois, le chemin de son village, et en trois jours il referait la route parcourue en quelques quarts d'heure sur les rapides.

Quand le repas fut absorbé, on se livra au courant. Pour rester dans la vérité, Charles éprouvait une certaine appréhension à se sentir perdu de nouveau sur ces rivières immenses, pleines d'embûches, sans pilote, presque sans ressources, n'ayant, pour se tirer des mauvais pas, aucune assistance à espérer.

Ce ne fut pas sans terreur qu'il envisageait la route à parcourir et les difficultés qui l'attendaient. Soit inconscience, soit malin calcul, on s'était étendu, à Saô-José, avec tant de détails sur les souffrances qui l'attendaient encore, qu'il n'en ignorait presque aucune. Il savait qu'à peu de distance commençait la série des fameuses *cachoeiras* de la Madeira ; qu'il lui faudrait, après ce redoutable trajet de trois cent dix kilomètres, le long desquels s'étagent treize formidables obstacles, naviguer encore pendant plus de douze cents kilomètres avant d'avoir quitté cette énorme rivière.

XXIII

LE RIO MADEIRA

Au moment où les héros de notre exploration vont se trouver lancés sur une des plus grandes rivières du monde, nous pensons qu'il ne sera point déplacé de rappeler à cet endroit les traits essentiels de ce principal affluent de l'Amazone et de justifier ainsi les angoisses qui s'emparaient du jeune chef de l'expédition.

La Madeira est le plus important des tributaires de l'Amazone; elle-même sert de déversoir à plus de 90 cours d'eau principaux, qui lui fournissent, ainsi que leurs sous-affluents, de quoi verser par seconde, dans l'Amazone, un volume de 6 870 mètres cubes, c'est-à-dire presque le double du Nil, qui écoule 3 700 mètres cubes, plus que le Gange, qui verse 5 000 mètres, et que le fleuve Jaune, dont l'apport, évalué à 4 400 mètres, menace de fermer le golfe du Pe-tschili par la masse des limons qu'il charrie. La Madeira roule plus de trois fois autant d'eau que le Rhin, qui jette à la mer 2 000 mètres cubes; le Gange lui-même ne fournit que 5 000 mètres cubes par seconde.

Comme l'Amazone reçoit les eaux de onze à douze cents tributaires, et jette à l'Océan 80 000 mètres cubes par seconde, on voit, par le rapprochement des chiffres, que son principal affluent fournit à lui seul presque le dixième de sa masse totale.

La Madeira, ou rivière des Bois, naît sur les versants andiques de la Cordillère qui déchire les nues de ses crêtes pelées depuis Cuzco, — point de départ de nos chercheurs de quinquinas, — jusqu'à Potosi, en pleine Bolivie. A peu près au milieu de cette distance, égale à six ou sept degrés géographiques, se trouve le formidable nœud d'alpes de l'Illimani, qui dresse son sommet à 6 774 mètres au-dessus de la mer, presque moitié plus haut que le mont Blanc. Un de nos compatriotes, M. Wiener, chargé d'une mission scientifique par le gouvernement français, a eu la gloire d'en faire le premier l'ascension. La Madeira sort des flancs de cette formidable montagne; elle porte cet à endroit le nom

de rio de la Paz, conformément à la coutume américaine qui modifie le nom d'un cours d'eau suivant la contrée qu'il parcourt.

Une fois descendue de ces hauteurs, en torrents, par des cascades, des chutes et des rapides, la Madeira jette un de ses cent bras à travers la ville de la Paz, où elle commence à être navigable, contourne l'Illimani et change de nom pour s'appeler le Béni; elle s'allonge du sud au nord pendant 845 kilomètres; puis elle oblique vers le nord-est pendant 556 kilomètres, jusqu'à ce qu'elle reçoive le Mamoré, grossi du Guaporé. Pendant cette portion de son parcours, les Indiens la nomment Uchapara. A sa rencontre avec le Mamoré elle prend son nom définitif de Madeira, qui lui fut donné par les Espagnols à cause de l'énorme quantité de cèdres et autres conifères que ses torrents arrachent aux flancs des montagnes et qu'elle charrie ensuite jusqu'à l'Amazone. A cet endroit, son cours mesure déjà près de 1 500 kilomètres sur les 2 865 qu'il compte en totalité.

La Madeira forme l'artère principale d'un immense système de voies fluviales, pénétrant par son propre cours et celui de ses affluents au cœur de la Bolivie et même du haut Pérou. Par son sous-affluent, le Guaporé, dont le cours ne mesure pas moins de 1 250 kilomètres, la Madeira fouille jusqu'au plus profond du Brésil, et fournit à la province de Matto-Grosso la seule voie navigable que possède le versant méridional des fameuses montagnes Parécis.

Un si admirable réseau ne pouvait être délaissé par les Portugais, qui en ont senti depuis longtemps toute l'importance. Aussi, dès l'année 1760, un service régulier de péniches avait-il été établi entre le Para et Villa-Bella, l'ancienne capitale de la province de Matto-Grosso, qui fut portée à un haut degré de prospérité par ses exploitations d'or. Alors, pendant la saison favorable, des flottilles remontaient la Madeira et ses deux grands affluents, mettant ainsi en communication directe la Paz d'un côté, Matto-Grosso (ancienne Villa-Bella) de l'autre, ainsi que toutes les localités du centre de la Bolivie, avec le Para, c'est-à-dire des points distants de 4 600 kilomètres. Le voyage d'aller et retour durait un an. Rien que pour franchir la série des obstacles qui commencent à San Antonio et s'échelonnent sur un parcours de 390 kilomètres, il fallait un travail de quatre mois; car, dans quelques-uns de ces endroits, il faut débarquer les marchandises et les porter à bras pendant que les embarcations passent les rapides avec des difficultés immenses; en d'autres, on doit les traîner à terre par-dessus des mornes boisés, aux flancs rapides et rocailleux. Dans ces voyages il ne faut pas moins de quatre-vingts hommes par embarcation d'une force de six à quinze tonnes: c'est dire que tous les équipages de la flottille appliquent leurs efforts au transport d'une seule péniche à la fois. Quand une a passé, on va chercher la seconde, et l'opération est renouvelée autant de fois qu'il y a d'embarcations.



Groupe de palmiers divers.



On engageait autrefois pour ces voyages des Indiens du bas Amazone, mais beaucoup d'entre eux désertaient; d'autres succombaient aux fièvres, aux dysenteries, aux maladies et aux accidents inséparables d'un travail aussi violent. Il fallait encore compter avec les avaries causées aux embarcations, dont plusieurs étaient mises en pièces dans les plus mauvais passages.

On comprend quels frais énormes grevaient les marchandises atteignant par cette voie le cœur des Cordillères. Ils étaient néanmoins considérablement inférieurs à ceux qu'il fallait supporter pour faire venir par la voie de terre, à dos d'hommes ou de mulets, les mêmes marchandises débarquées dans un port du Pacifique.

Ce sont ces moyens de transport qui cependant ont été conservés jusqu'à ces derniers temps. Il n'en existait pas d'autres au moment où se place notre récit. Ils étaient améliorés pourtant, en ce sens que ce service pénible était fait depuis longtemps déjà par les Indiens Mozos, dont les tribus civilisées et fixées par les missionnaires appartiennent à une race excessivement robuste, d'un caractère placide, et rendent d'excellents services.

Depuis peu on avait conduit quelques vapeurs jusqu'au pied des chutes de San Antonio, et des communications venaient d'être établies entre ce point et Manaos, à raison de quatre voyages par an, tant on estimait déjà devoir être brillant l'avenir commercial réservé à ce vaste parcours.

Ajoutons, à titre de renseignement complémentaire, qu'à l'heure présente le service trimestriel est devenu bi-mensuel et que, pour affranchir le commerce des obstacles accumulés sur les 390 kilomètres que torturent les contreforts des Parécis, une compagnie anglaise vient de tracer hardiment un chemin de fer de 400 kilomètres de long à travers les territoires des plus sauvages tribus indiennes. La ligne, connue maintenant sous le nom de chemin de fer du Madeira-Mamoré, sera probablement livrée sous peu à la circulation.

Encore une fois, rien de ces moyens n'existait quand Charles, embarqué sur sa balsa, atteignait le point où le Mamoré se perd dans le Béni. Devant l'immensité de sa tâche, plus d'un aurait éprouvé le sentiment de crainte qui s'empara de lui. Mais ce moment de faiblesse dura peu; il se représenta l'étendue des devoirs qui lui incombaient, il se retrouva maître de lui et plein de résolution par un vigoureux effort de volonté.

Une circonstance peu importante à première vue, considérable en fait, vint contribuer à soutenir son énergie. En glissant sur les eaux de la Madeira, il abandonnait en même temps le territoire bolivien, où il avait trouvé si peu d'hospitalité, et il pénétrait dans le Brésil, où sa qualité de Péruvien devait, au contraire, lui assurer un bon accueil dès qu'il serait assez favorisé pour rencontrer quelque être civilisé.

XXIV

DANS LES CACHOEIRAS

Il ne put retenir un cri d'admiration quand il se vit poussé par le courant sur la magnifique nappe que les deux rivières forment en se rencontrant. A cet endroit, leur lit ne mesure pas moins de dix huit cents mètres de largeur et compte en moyenne vingt mètres de profondeur.

Cependant c'était le signal des grandes difficultés, car, sur les dix-huit cachoeiras ¹ à franchir pour atteindre Matto-Grosso, treize appartiennent à la Madeira même; les cinq autres, appartenant au Mamoré, se trouvaient épargnés à nos voyageurs. A peine eurent-ils franchi le confluent, qu'une accélération du courant indiquait aux voyageurs la nécessité de se tenir sur leurs gardes.

Suivant les conseils qu'ils avaient reçus, ils poussèrent leur embarcation vers la rive gauche, et, au détour d'une pointe, ils aperçurent devant eux le premier rapide de la chute dite Madeira, qui comporte trois sauts. Belesmore avait été investi des importantes fonctions de pilote; son dévouement lui avait mérité ce poste de confiance, son adresse permettait qu'on lui remit la direction de l'embarcation.

Ce n'était qu'un rapide; bien que violente, la rivière n'était pas dangereuse à cet endroit. La seule manœuvre consistait à se tenir droit dans la descente et à veiller pour n'être point pris de côté par quelque tourbillon.

Ce premier pas fut franchi sans encombre; mais, à six kilomètres plus bas, l'aspect chaotique des rochers formant barrage ébranla quelque peu le courage des péons.

Il faut avouer que le spectacle n'était pas de nature à rassurer des navigateurs si pauvrement organisés. Aussi loin que leur vue pouvait s'étendre, des amoncellements désordonnés de roches coupaient le lit

¹ Ce nom de *cachoeira* s'applique à tout obstacle barrant une rivière, que ce soit une chute, des rapides, un tourbillon ou un remous.

de la rivière; sur les blocs les plus puissants, on voyait une ligne ininterrompue d'arbres énormes échoués, housculés, entrelaçant leurs branches et constituant une redoutable barrière hérissée, à travers laquelle l'eau filtrait en mille cascades. Encore quelques jours, et la crue qui s'annonçait déjà allait soulever tous ces géants et les jeter comme de simples pygmées dans le courant torrentueux, qui les emporterait ainsi que de frêles roseaux. L'idée d'une pareille rencontre en pleine rivière leur donnait le frisson.

Pendant qu'on en était encore maître, on fit échouer l'embarcation, et l'on alla reconnaître l'état des lieux. Sur une longueur d'à peu près sept cents mètres, le courant était d'une violence sans pareille; tout au plus pouvait-on espérer maintenir la balsa dans un étroit chenal situé le long du bord.

Charles fit augmenter la provision de cipos¹; un câble fut attaché à chacun des quatre angles du radeau sur lequel on hala pour le maintenir. En prenant mille précautions, le mauvais passage fut franchi sans accident.

Le dernier saut de cette chute ne semblait pas très redoutable; on s'y abandonna sans crainte. Au moment de franchir les derniers tourbillons, la balsa reçut un choc violent; elle passa néanmoins sans être arrêtée; mais au bout d'un instant on reconnut qu'une avarie sérieuse était survenue, car des parties se disjoignaient sensiblement. On aborda en toute hâte: il était temps, l'arrière se disloquait. L'appareil fut déchargé complètement, puis tiré à terre afin de se rendre compte des dégâts. La dernière traverse avait été arrachée par une roche à fleur d'eau. Si grave qu'elle fût, l'avarie était réparable; on coupa donc une nouvelle traverse, et l'on consolida toutes les attaches de la balsa.

A huit kilomètres plus bas, le lit de la rivière se trouve barré par une muraille partant de la rive droite et venant s'enclaver en trois lignes de rochers qui s'avancent de la rive gauche. La passe est située entre ces terribles mâchoires de pierres, qui semblent s'ouvrir pour dévorer tout ce que le courant lui jette. En effet, à la moindre fausse manœuvre, les embarcations sont broyées contre cette énorme muraille. Son aspect effrayant a fait donner à cette cachoeira le nom de *Misericordia*.

Le succès de leurs précédentes tentatives avait encouragé nos voyageurs. Ils se lancèrent bravement dans le courant. Divisés en deux groupes armés de perches, ils se tenaient au bord de la balsa, prêts à repousser d'un vigoureux effort l'embarcation à la dérive. Ils eurent un moment de singulier effroi; au second détour de l'S formé par le courant déchaîné, deux des perches se rompirent net sous l'effort de l'équipe pour éviter d'être broyées contre la muraille; ils se crurent perdus. Heureusement que l'effet utile s'était produit au moment même de la rupture,

¹ Liane longue parfois de plusieurs centaines de mètres et très employée dans le Sud-Amérique.

et que l'impulsion avait été suffisamment forte pour tirer l'embarcation du mauvais pas.

Leur première journée avait été singulièrement rude; ils avaient franchi deux des cachoeiras, comportant quatre obstacles. Aussi bien l'endroit semblait inviter à prendre un peu de repos. Charles décida de passer là deux jours afin de se préparer à franchir le Ribeirao, la plus dangereuse et la plus pénible de toutes les cachoeiras de la rivière.

On devait en profiter pour essayer de renouveler les vivres, qui s'épuisaient.

Armés de leur sarbacane, ils battirent les bois et furent assez heureux pour tuer deux singes de l'espèce des guaribas ou singes hurleurs; mais l'un d'eux resta suspendu par sa queue. Il fallut aller le chercher à une hauteur de vingt mètres, dans l'enfourchure d'un grand siphonia.

Charles put apprécier en cette circonstance tous les avantages de l'arme qu'il avait tant désirée; il comprit pourquoi les Indiens, même ceux qui sont en communication avec les blancs, ne montrent pas un grand goût pour les armes à feu qui leur sont offertes et s'en tiennent à leur armement primitif. Un coup de feu dans la forêt jette le trouble dans une zone qui s'étend bien au delà de celle où le bruit a été perçu; la panique des animaux, mis en fuite par la détonation, se communique à ceux qu'ils rencontrent, et il suffit de quelques chasseurs pour plonger dans la solitude le canton le plus giboyeux de la forêt vierge. De plus, le fourré est si épais, qu'à moins de le tuer net l'animal atteint est perdu la plupart du temps. Les singes, qui forment une des bases alimentaires dans la forêt vierge, sont d'une poursuite extrêmement difficile; ils franchissent en se jouant les obstacles les plus ardues et échappent bientôt à toute entreprise du chasseur.

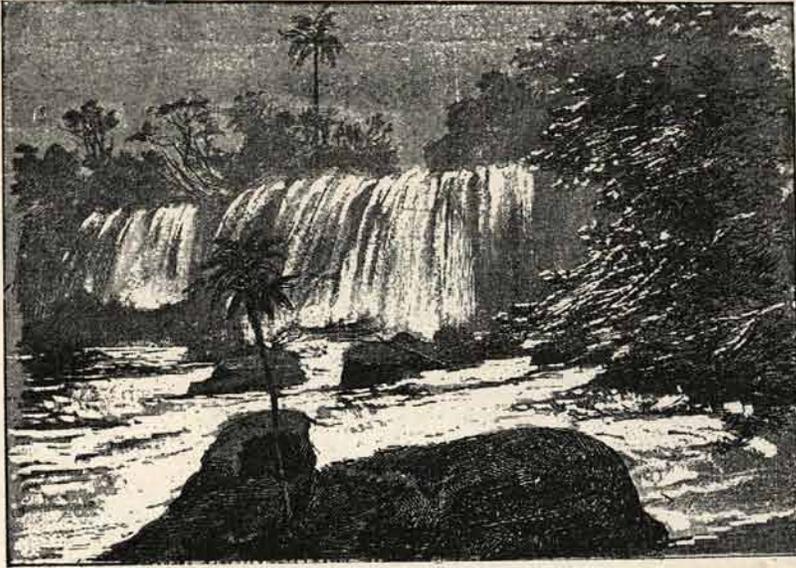
Avec la sarbacane, qui envoie sans bruit sa petite flèche enduite de curare, un chasseur atteint souvent l'un après l'autre tous les animaux d'une bande sans que leurs compagnons se doutent de leur sort.

Le curare « tue en silence », dit judicieusement l'Indien. C'est pourquoi il conserve avec obstination ce primitif mais infailible instrument de mort. Aussi rien ne saurait rendre le soin qu'apportent les indigènes dans la fabrication de leur *pucuna* ou sarbacane.

Cette arme consiste en une gaule de bois longue de cinq à sept pieds, ayant la grosseur d'un canon de fusil de gros calibre. Pour la fabriquer, les Indiens prennent une tige de *chonta*, sorte de palmier contenant une moelle analogue à celle du sureau. Ils fendent en deux le sujet choisi et vident complètement chacune de ses moitiés de la moelle qu'elle contient. Cela fait, ils polissent ces deux demi-canons avec autant de soin et beaucoup plus de temps que n'en prend un armurier pour polir un canon de fusil.

Quand chaque moitié est lisse à l'intérieur comme un miroir, ils les rapprochent l'une de l'autre de façon à les réunir en une seule gaule;

puis ils les soudent en enroulant autour d'elles une peau de liane, mince, large, résistante à la façon d'une bandelette de toile. Plusieurs tribus insèrent ce premier tube dans un autre de plus fort calibre en ayant soin de contrarier le sens de la fente longitudinale, de manière à corriger les imperfections de rectitude qui pourraient exister. Enfin sur cette liane ils étendent un masticage composé d'une résine, qui protège le ruban de liane et l'arme elle-même contre les insectes, les chocs, la chaleur, l'humidité, etc. L'un des bouts est emboîté dans une rondelle d'os ou de bambou taillée en pavillon pour former l'embouchure; à l'autre extrémité, une dent de pacca ou un petit caillou blanc inséré dans



La Misericordia.

l'enduit sert de point de mire. Ils ont ainsi une sarbacane au canon parfaitement percé, lisse, petit de calibre, et dont la grande longueur augmente de beaucoup la portée.

Les flèches consistent en parcelles de roseau, longues et fines comme une tige d'herbe, appointées par un bout ainsi que des aiguilles à coudre, à la fois légères et dures comme de l'acier. Autour de chacune d'elles, par le milieu, on fixe, en l'enroulant, une petite pelote de soie végétale empruntée au fruit du ceibo. Cette soie lisse, coulante, légère, aux brins élastiques, presse de tous côtés les parois de la sarbacane, ainsi qu'une balle forcée presse les parois d'un canon de carabine. De cette façon, elle retient dans le canon l'aiguille en roseau, reçoit le souffle de l'homme et lui permet de chasser puissamment la flèche.

Telle est la portée du souffle humain dans les sarbacanes, qu'il lance une flèche à plus de vingt-cinq pas avec assez de force et de justesse pour frapper un oiseau à presque tous les coups; telle est la dureté de ces petites flèches, qu'elles pénètrent dans un tronc de palmier, c'est-

à-dire dans du bois presque aussi dur que le chêne, et qu'elles s'y fixent comme une flèche à la pointe de fer.

Chacune de ces flèches est trempée dans une épaisse solution de curare, qui laisse sur elle une sorte de gomme noirâtre. Quand le poison est très bon, il suffit de la valeur d'une tête d'épingle absorbée par une blessure produite sur n'importe quelle partie du corps pour tuer en moins de cinq minutes, souvent en deux minutes à peine, un animal quelconque, tel que jaguar, grand singe, poule, etc.

La mort présente toujours le même caractère, quelle que soit la taille de la victime. L'animal paraît d'abord ne rien sentir; mais bientôt, au bout d'une demi-minute à peine, il cherche les endroits obscurs et semble saisi d'une sorte de préoccupation craintive ou douloureuse, qui rend sa démarche embarrassée. Il paraît désirer le repos, comme si ses jambes fatiguées ne pouvaient plus le porter. Il se couche sur le ventre et refuse de se lever. Son cou lui-même n'a bientôt plus la force de soutenir sa tête, qu'il étend sur le sol. Ses yeux voient toujours, mais peu, et il semble que le regard porte une fixité souffrante présageant la mort. Le cœur bat pendant quelque temps encore à pulsations sensibles, mais de moins en moins fortes. Enfin il cesse de battre, et la mort est venue sans sommeil apparent, sans cris, sans convulsions, sans spasmes, à peine avec quelques tressaillements presque imperceptibles.

On dirait que ce poison prend le principe de la vie, la vie même, et la dissipe graduellement, comme un fluide qu'il paralyse et qu'il finit peu à peu par éteindre.

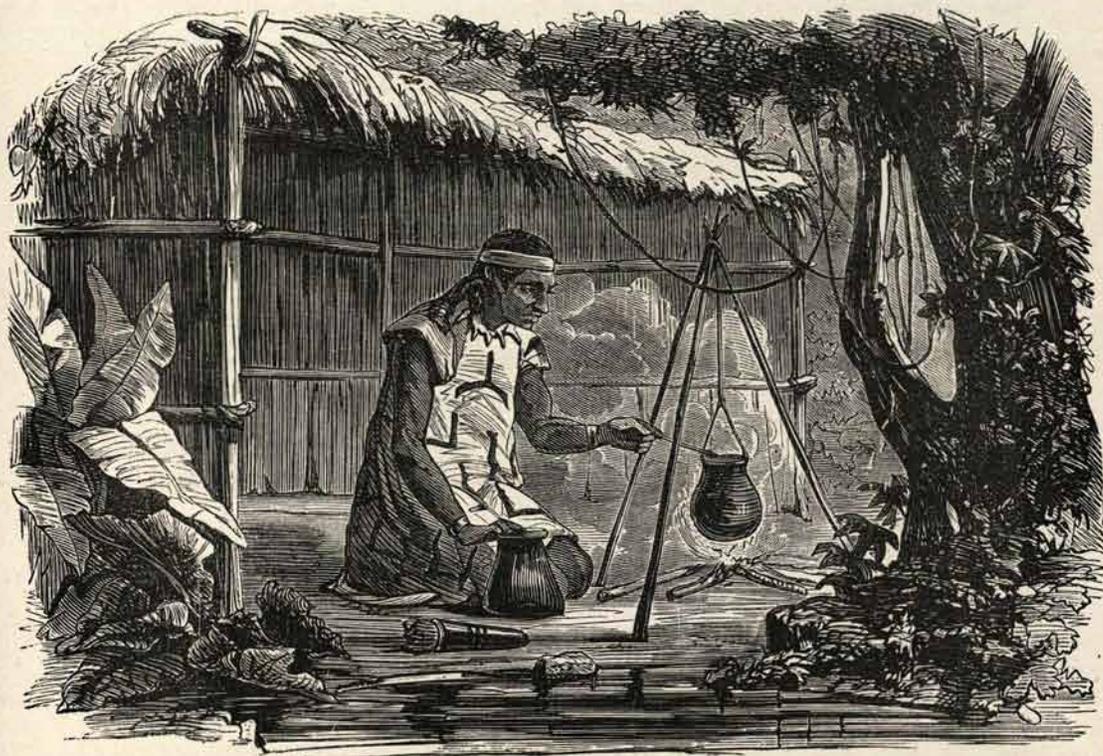
On peut d'ailleurs absorber sans danger la chair des animaux tués par le curare; il suffit de retrancher la partie dans laquelle a pénétré la petite flèche.

Les propriétés étranges du curare lui ont fait une réputation d'autant plus célèbre, qu'on a durant longtemps ignoré sa nature, son mode de fabrication. Les Indiens, pour lesquels ils constituent une substance de la plus haute valeur, entourent sa préparation de pratiques mystérieuses dont l'effet est d'entretenir vivaces parmi eux les légendes qui s'y rattachent.

Sans énumérer toutes celles qu'on raconte à son sujet, on peut dire cependant que les Indiens observent scrupuleusement les rites prescrits par la tradition. Que ce soient les magiciens, les mégères ou les guerriers de la tribu qui le préparent, cette préparation est toujours l'apanage de quelques privilégiés.

Quant à sa composition, si les informations varient beaucoup, du moins elles s'accordent sur un point essentiel: c'est que le principe vénéneux du curare est emprunté à certaines lianes appartenant au genre *strychnos*. Certaines tribus, affirment des voyageurs, ajoutent au suc de la dangereuse plante des substances plus ou moins singulières: crochets de serpents à sonnettes, queues de raies venimeuses, des saute-

relles réputées à tort d'un effet perfide, de grosses fourmis noires à la morsure parfois mortelle. Qu'ils ajoutent ou non quelque chose au principe actif des strychnos qui en sont la base, les fabricants de curare ont tous les mêmes procédés essentiels : ils râpent l'écorce de la plante et la font bouillir dans l'eau pendant plusieurs heures; ils passent le liquide sur un filtre très fin, et font ensuite réduire jusqu'à la consistance de la mélasse le produit de ce filtrage, qui a la couleur du brun foncé. Il est



La préparation du curare est toujours l'apanage de quelques privilégiés.

ensuite enfermé dans de petites gourdes de terre cuite que les Indiens se transmettent et qu'ils emportent à la chasse en les tenant suspendues au cou par un cordon de peau.

Chose étrange, pas une des tribus habitant la rive droite de l'Amazone ne connaît le mode de préparation du curare, et pourtant la plante qui en fournit les éléments n'y est pas plus rare qu'ailleurs. Aussi la préparation et la vente de la précieuse substance est-elle l'objet d'un commerce fructueux pour les tribus qui s'y adonnent. Peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs les raisons pour lesquelles le secret de cette fabrication et les bizarres cérémonies qui l'accompagnent sont scellés pour les profanes.

Quoi qu'il en soit, le renouvellement de leur provision de poison met en mouvement, chaque année, un certain nombre de guerriers de toutes

les tribus, qui vont demander aux détenteurs la précieuse substance et la répartissent ensuite entre les leurs.

Celui que fabriquent les tribus du Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade passe pour être le plus énergique; néanmoins ils savent employer des curares plus ou moins atténués, surtout quand il s'agit de se rendre maîtres d'oiseaux et de singes qu'ils veulent apprivoiser. A l'aide de fortes doses de sel de cuisine et de suc de sucre, ils les font ensuite sortir de la léthargie où ils sont tombés; le seul effet ultérieur du poison sur ces animaux est de leur enlever une bonne partie de leur sauvagerie.

Les étonnantes propriétés de ce singulier produit devaient attirer l'attention des savants. Leurs études, celles surtout de notre illustre physiologiste Claude Bernard, lui ont donné une véritable célébrité. Il a démêlé toutes les propriétés du poison américain et démontré particulièrement qu'il paralysait les nerfs moteurs. Les données de ces expériences ont fourni à la médecine le moyen d'atténuer ou de neutraliser les effets du poison, et même d'en tirer un remède pour combattre, dans le tétanos principalement, les mouvements trop accélérés du cœur. La curarine, alcaloïde du curare et d'une puissance vingt fois supérieure, est actuellement une des ressources fréquentes de la thérapeutique.

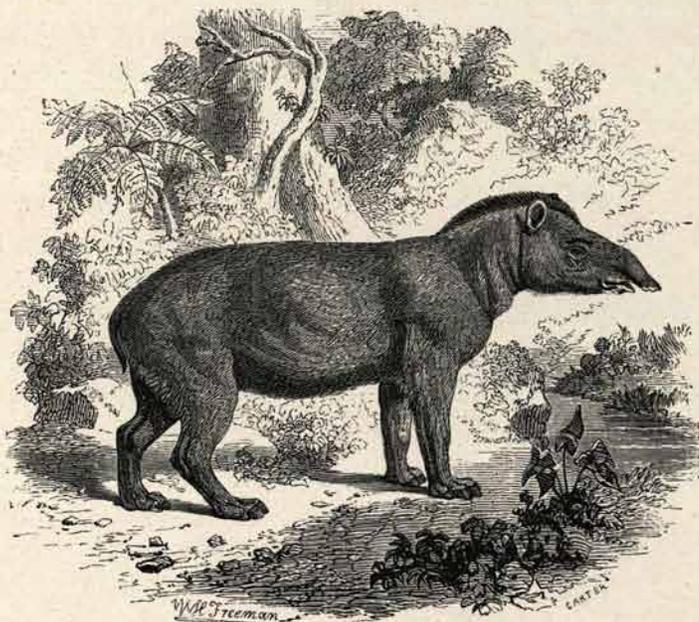
L'industrie, qui s'empare de tout, a même été jusqu'à pratiquer la chasse à la baleine au moyen de bombes explosives empoisonnées par le curare!

Tandis que, dispersés chacun de leur côté, nos voyageurs travaillaient ou se reposaient, ils eurent une vigoureuse alerte. Leur oreille fut tout à coup frappée d'un bruit étrange venant du fond des bois: on eût dit un ouragan ravageant la forêt, bien que rien ne dénotât aucune perturbation atmosphérique. Tandis qu'inquiets ils s'interrogeaient du regard, le fourré s'ouvrit à dix pas d'eux, et, produisant l'effet d'une trombe, une masse vivante passa comme un éclair et alla plonger bruyamment dans les derniers remous de la rivière. Si rapide qu'eût été l'apparition, ils avaient pu cependant reconnaître dans la masse entrevue un jaguar cramponné de toute la vigueur de ses griffes au dos et au cou d'un tapir. Ils venaient d'être témoins d'une scène assez fréquente entre deux des principaux habitants de la forêt.

Le tapir, déjà si ardemment pourchassé par l'homme, compte également parmi ses ennemis les plus redoutables le jaguar, le plus grand félin de l'Amérique du Sud, le plus dangereux en même temps qu'il en est le plus rusé.

Quand il aperçoit passer sous l'arbre où il est aposté quelque gibier de son goût, le jaguar se laisse inopinément tomber sur le dos de sa victime, et, d'un coup de sa vigoureuse mâchoire, lui brise l'une des vertèbres cervicales; mais, quand il s'agit d'un tapir, il a affaire à forte partie, pour peu que l'animal ait atteint tout son développement. Dès qu'il se

sent attaqué, le tapir ne laisse pas à son adversaire le temps de se reconnaître; il fonce comme un trait à travers le hallier en prenant le chemin de l'eau, dont il ne s'éloigne jamais beaucoup, d'ailleurs. Choissant les fourrés les plus épais, il s'y précipite avec la violence d'un boulet de canon, emportant son ennemi accroupi sur son dos, faisant tous ses efforts pour le briser contre quelque branche. Pendant cette course fantastique, le félin, rivé sur son étrange monture, s'agrippe de toute sa puissance et s'efforce de fouiller, avec ses formidables canines, la nuque épaisse du tapir. Parfois celui-ci n'a eu la chance ni de désarçonner son



Tapir d'Amérique.

redoutable cavalier, ni d'atteindre la rivière. Quand il réussit dans ce dernier moyen, il est sauvé; il plonge et peut rester sous l'eau assez longtemps pour obliger le jaguar à lâcher prise afin de pouvoir respirer. Grâce à l'épaisseur et à la solidité de son cuir, une pareille aventure ne lui laisse d'autre souvenir que quelques égratignures, et l'on a vu plus d'une fois le corps de vieux tapirs couvert en quelque sorte de cicatrices prouvant leurs luttes réitérées contre leur ennemi.

Le groupe se précipita dans l'eau avec un bruit formidable; rassuré sur l'issue du combat, le tapir se mit à nager vigoureusement, puis il plongea subitement. Au bout d'un instant, le jaguar reparut à la surface, ayant la mine d'un chat qui a pris un bain forcé; nageant à son tour vers le bord, il disparut bientôt dans la forêt. De son côté, le tapir plongeait et replongeait, rafraichissant les sillons sanglants qui zébraient son dos. Quand il eut fini, jugeant sans doute dangereuse la rive sur laquelle il venait d'éprouver son aventure, il se mit à franchir la rivière

à petite allure, sentant qu'il n'avait plus rien à craindre. Bientôt on ne vit plus que son museau de proboscidien glissant sur l'eau sans que rien de son corps apparût. Quand il fut près de la berge opposée, soit bien-être de se sentir dans l'eau, soit réflexion prudente, au lieu d'aborder, il se mit à nager dans tous les sens, paraissant évoluer dans un espace restreint. On le vit longtemps ainsi narguer en quelque sorte l'impuissance des spectateurs à s'emparer de son précieux individu; puis, sollicités par d'autres soins, leur attention s'en détourna, et le tapir se perdit dans l'ombre des buissons.

Le repos que s'était octroyé la bande de malheureux était d'autant plus nécessaire, qu'il leur fallait faire des provisions de force et d'énergie pour affronter l'obstacle suivant.

Le Ribeirao, qui se présentait à eux, passe pour être la plus dangereuse et la plus pénible des cachoeiras. Pendant une demi-lieue, à partir de Misericordia, le lit de la Madeira est parsemé de roches irrégulières qui gênent la navigation; puis ces roches se transforment en une sorte de dallage naturel, sur lequel on laisse glisser les embarcations fortement retenues. Ce plan incliné est le sommet d'un gradin des Parécis que la Madeira coupe à cet endroit. Mais, plus bas, la rivière se précipite en cinq bords successifs qui obligent à décharger les embarcations et à faire une suite de portages pendant plus de trois kilomètres. La nature semble s'être complue à accumuler en cet endroit les plus terribles obstacles. Sur un parcours de dix kilomètres, la Madeira est coupée d'îlots et de rochers; elle est convulsionnée par des remous, des tourbillons et des courants terribles. Pour comble de difficultés, le rio Ribeirao, qui donne son nom à ce passage, vient compliquer encore la situation en se jetant impétueusement à l'endroit précis où le passage est seul possible. Comme il est sujet à des gonflements subits, il a des explosions de rage pendant lesquelles le petit ruisseau domine la grande rivière.

Pendant trois kilomètres il fallut, ne pouvant le porter, rouler le radeau sur des cylindres que les voyageurs fabriquèrent en fagots, n'ayant pas les instruments voulus pour se les procurer en un seul bloc de bois.

Ce mauvais pas franchi, grâce à des prodiges d'énergie qui durèrent trois jours entiers, Charles et son monde étaient à bout de forces. La splendeur de la contrée qu'ils franchissaient les laissait indifférents. En d'autres circonstances, ils eussent peut-être tenté de fonder là quelque établissement. D'une part, à perte de vue, des forêts entières de splendides siphonias vierges de toute atteinte des *seringueiros*, des bouquets de merveilleux palmiers flabelliformes, et de superbes strelitzias, le tout enchevêtré de lianes élégantes et couvert d'orchidées en fleurs. Plus loin, des campos tout couverts d'une herbe grasse et verdoyante, et comme disposés à dessein, des bouquets ponctuant de leur ombre les grandes plaques de lumière dont était remplie la plaine. Rien que dans ce coin,

séparant la cachoeira de Ribeirao de celle des *Araras*, une population de vingt mille âmes eût trouvé à vivre dans l'abondance. Au lieu de cela, le désert s'étendait partout.

Nous nous trompons : à quelques lieues plus bas, au moment d'aborder un petit rio d'*eau noire* qui débouche à l'occident, les voyageurs aperçurent un canot d'écorce se détacher de la rive et se diriger vers eux. Un homme s'y trouvait, un Indien, dont tout le costume consistait en un diadème de plumes; il maniait sa légère embarcation avec une aisance remarquable. Tout d'abord Charles prit de l'inquiétude, ne sachant dans quelles dispositions d'esprit l'Indien se présentait : était-ce quelque éclaireur d'une troupe cachée sous bois, selon l'habitude de ces tribus?

C'était un négociant.

Quelques mots d'un jargon dans lequel dominait la langue quèche éclairèrent la situation. L'homme avait son tambo un peu plus haut, sur la petite rivière, et profitait du passage des embarcations pour leur acheter quelques hameçons qu'il payait avec les fruits de son petit jardin, ignames, concombres, patates et ananas. Il revendait ensuite ses marchandises à ses congénères plus sauvages. L'Indien, un Arara, faisait tache parmi ses frères; mais, s'il en avait abandonné le genre de vie, il en avait gardé le costume et la sauvagerie. Jamais il ne consentit à être accompagné jusqu'à sa case, où Charles espérait trouver quelque objet plus conforme à ses besoins que les fruits du sauvage.

Bien qu'elle fût inoffensive, cette rencontre ne laissa pas que de donner à réfléchir. Elle prouvait tout au moins qu'on se trouvait dans une contrée parcourue par les tribus insoumises, et qu'il était bon de se tenir sur ses gardes.

A ce point, durant seize kilomètres, le lit de la Madeira est coupé d'îlots et de rochers qui rendent la navigation des plus difficiles.

Quand ils sortirent de ce chaos, ce fut pour croiser un affluent d'une certaine importance, l'Abuna, dont la tête va se perdre vers le Purus, à travers des gorges sauvages. Ce confluent marque un changement de direction très prononcé; la rivière tourne brusquement vers la droite et suit exactement la direction du nord-est, constituant à distance un canal parallèle au Purus, autre gros tributaire de l'Amazone, et qui, sur plusieurs points, peut mêler ses eaux avec celles de la Madeira.

XXV

REMIGIO

A une vingtaine de kilomètres plus bas se présentait la première des deux chutes constituant la *Pederneira* (pierre à fusil), une des cachoeiras les plus difficiles. La Madeira s'étend alors sur une immense largeur, mais son lit est tout hérissé de têtes aiguës et de rochers à fleur d'eau. Dans la saison sèche, l'insuffisance d'eau rend le passage presque impossible, et c'est à bras qu'il faut transporter les embarcations dans une eau plus profonde; mais la saison des pluies étant commencée, le niveau de la rivière avait haussé; le passage ne fut point trop difficile.

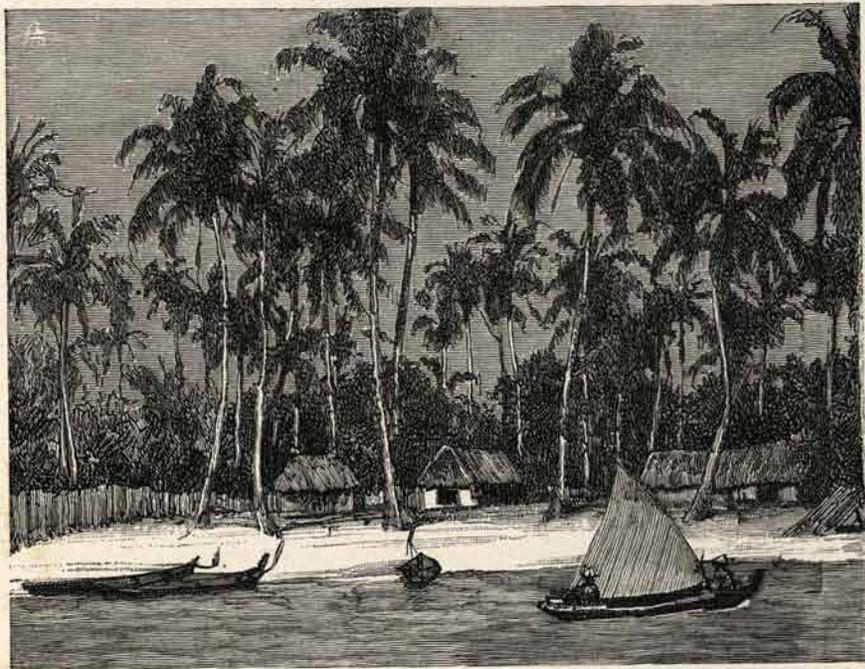
A leur grande joie, à leur grande surprise, nos voyageurs firent au pied de ce passage une rencontre inattendue. Au moment où ils remettaient à flot leur balsa, un individu parut sur la rive. Il portait une *casaca*, ainsi que nos navigateurs, et sa tête était abritée sous un de ces chapeaux que tous les métis fabriquent avec les jeunes pousses d'un palmier nain.

Il invita les voyageurs à visiter sa chaumière, édiflée à quelques pas de là, et leur offrit de quoi manger et réparer leurs forces. Charles, s'excusant de ne pouvoir répondre comme il l'aurait voulu à ses offres de service, l'étranger lui affirma, en insistant, qu'il se faisait un honneur et un devoir de mettre à sa disposition les ressources de sa modeste habitation sans arrière-pensée de paiement d'aucune sorte. Un pareil langage dans la bouche d'un Indien, — car l'individu paraissait en être un, — était véritablement stupéfiant.

Devant l'étonnement profond de Charles, il voulut bien s'expliquer, et voici ce qu'il lui fit savoir :

Remigio était un Indien Mozo de Bolivie, dont le père faisait métier de conduire les barques entre la Paz et le Para. Tout enfant, il l'avait suivi dans ses voyages et avait pris le goût de la rivière. A son tour, il avait exercé le métier pendant quelque temps, puis il avait loué ses services dans une station établie par les missionnaires le long des cachoei-

ras, dans le but de fournir des hommes et des provisions aux embarcations qui tentaient cette difficile traversée. Il se plaisait à ce genre de vie, quand la fièvre, les fatigues et la maladie ayant peu à peu détruit les stations de secours, il avait fallu renoncer à soutenir cette utile entreprise. Cet Indien, à l'âme poétique, aimait la Madeira; il ne voulait pas s'en éloigner. Il se choisit un endroit convenable et y établit ses pénates, se proposant de continuer seul les services qu'il s'était accoutumé à rendre, sous la direction des missionnaires. Jamais il ne faisait payer ce



La demeure de Remigio.

qu'on se déclarait hors d'état de payer; le procédé, prétendait-il, lui était profitable, car plus d'un voyageur reconnaissant lui faisait parvenir des marques de sa gratitude. Et, pour prouver l'exactitude de ses dires, le Mozo ouvrit la porte de sa case, laquelle, au grand étonnement des voyageurs, était presque entièrement garnie de meubles européens. Un fusil de chasse se voyait accroché à la muraille de roseaux; un lit remplaçait la classique barbacoa; dans un angle était placée, par on ne sait quelle dérision ou quelle malice du sort, une armoire à glace! qui devait être bien surprise de se trouver là et de servir de magasin à quelques bouteilles de tafia.

En présence d'un sauvage aussi civilisé, Charles se vit sauvé. Il espéra un moment trouver en ce coin du désert les ressources dont il avait besoin. Son illusion dura peu. La vue du fusil lui fit demander pour le sien les munitions qui lui manquaient; l'Indien lui répondit, sans manifester le moindre embarras de son incurie, que lui-même en attendait.

Voyant qu'il avait brûlé sa dernière charge, il en avait fait demander à Manaos par une embarcation passée devant sa hutte depuis trois semaines. S'il y avait possibilité de trouver des munitions à Manaos, il les recevrait avant trois mois; il serait alors approvisionné pour la fin des pluies.

« Ce qui suffisait, » ajoutait-il placidement.

Si Manaos ne lui envoyait rien, il recevrait du Para, dans six mois, ce qu'il attendait si patiemment. A défaut du fusil, il avait son arc et sa sarbacane, qui lui convenaient tout autant.

Remigio semblait un fataliste à sa façon. Il comptait sur la mémoire des gens pour lui envoyer en objets manufacturés, quand il en avait besoin, le prix de ses services. Chose étrange, à peine croyable pour qui connaît le caractère méfiant de l'Indien, le système réussissait à Remigio. Rarement il était impayé. Souvent il attendait des mois, parfois des années, le paiement de la dette; elle finissait toujours par être acquittée. Au moment le plus inattendu, quelque embarcation était chargée de déposer à la case une poignée d'hameçons, un sac de clous, une scie ou des haches; parfois c'était une caisse de chandelles ou de liqueurs d'Europe qui venait s'échouer ainsi sous le tambo de l'Indien.

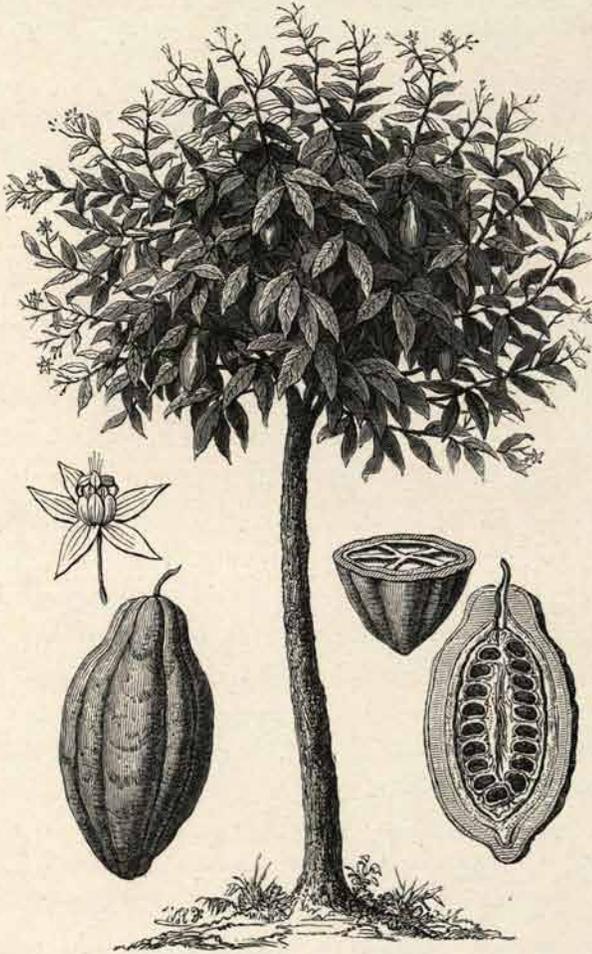
Habitué à vivre au jour le jour, ce singulier anachorète, ce bizarre bienfaiteur de ses semblables, ne songeait nullement, en fait de services, qu'à ceux du moment présent. Il ne lui était jamais venu à la pensée de se munir de vivres en quantité suffisante pour être utile. Il ne comprenait pas l'utilité d'en amasser, puisque la rivière et la forêt surabondaient de ressources. Il fut même surpris quand Charles, lui montrant quelques boîtes métalliques contenues dans son armoire, lui apprit qu'elles contenaient des conserves alimentaires. Dans ces envois parvenus de divers points, s'étaient trouvées quelques boîtes de sardines de Nantes et de conserves de Chicago : le brave Remigio en ignorait l'usage! Aussi ce fut sans difficulté qu'il les céda à son visiteur. Il lui céda également une petite provision de clous et une hache américaine qui semblait provenir d'une excellente fabrique.

Mais ce qui fut autrement précieux que ces objets, ce fut la suite de renseignements circonstanciés qu'il put fournir sur le parcours de la Madeira : Remigio la connaissait si bien!

Pour mettre le comble à ses bons offices, le solitaire s'offrit à conduire la balsa à travers les obstacles du *Paredao*, qui grondait à dix-sept kilomètres plus bas. Au moment où l'embarcation approchait d'une rivière que Remigio dit être le rio *dos Ferradores* (des forgerons), on entendit dans les bosquets du bord comme le bruit de marteaux tombant régulièrement sur l'enclume. Chacun se regardait étonné. L'Indien apprit alors que ce bruit est produit par le cri d'une espèce d'oiseaux très abondants sur ce point, et que le nom de la rivière provient précisément de l'illusion dans laquelle ne manquent jamais de tomber ceux qui passent en cet endroit.

Le canal torrentiel fut franchi sans encombre, grâce à l'habileté du guide. Il en fut de même du semis d'îles et de roches à demi noyées qui suivent, et dont la situation pittoresque retient quand même l'attention du voyageur.

Cependant la crue s'accroissait. Chaque jour une pluie diluvienne venait ajouter aux complications déjà grandes qu'avaient à subir les malheu-



Cacaoyer (*Theobroma cacao*), avec ses fleurs et ses fruits.

reux. A chaque ondée il leur fallait chercher sous le toit de la barbacoa un abri précaire, et laisser la balsa dériver au gré du courant, ou bien raser la rive sous le couvert des arbres, au risque de heurter quelque racine cachée ou d'attirer l'attention des caïmans guettant entre deux eaux. De fréquents coups de vent, indices de ces terribles orages tropicaux, se faisaient sentir; il fallait alors se hâter de gagner la rive, sous peine d'être chaviré par les vagues subitement amoncelées.

C'est ainsi que, venant de franchir le *Tres Irmãos* (les Trois-Frères), la balsa n'avait pu encore reprendre sa route ordinaire lorsqu'un terrible tourbillon atmosphérique s'éleva subitement. En un clin d'œil la

toiture de la barbacoa fut emportée, l'embarcation elle-même était lancée vers la rive droite sans qu'on pût modifier sa direction; une sorte de lame sourde la soulevait d'un côté, menaçant de la renverser. Au risque de se noyer, tout le monde se porta du même côté, pour faire contrepoids. En même temps une bourrasque d'une violence inouïe couchait les géants de la forêt comme de simples tiges de blé; les oiseaux étaient emportés dans l'air comme des projectiles, sans pouvoir faire le moindre usage de leurs ailes: un choc, une housculade, et nos gens se retrouvèrent sur une grève, lancés hors de leur embarcation, sans qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître. Tout autour d'eux le sol était jonché de branches énormes, de cadavres d'oiseaux assommés contre les obstacles, tandis que nombre d'échassiers, le bec ancré dans le sable, présentaient leur corps allongé dans le sens du vent pour lui laisser moins de prise.

Par bonheur, l'échouage s'était produit dans un endroit favorable; cinq cents mètres plus bas, les malheureux eussent été broyés contre les racines de gigantesques bombax et des cacaoyers sauvages qui couvraient toute la rive. Ils n'eurent même pas à déplorer la perte d'aucun de leurs pauvres bagages. Le soin que Charles avait de toujours veiller à ce qu'ils fussent parfaitement fixés avec des liens préserva cette fois les fugitifs d'une ruine certaine.

Mais leur situation n'en était pas meilleure. Tandis qu'ils s'occupaient de réparer le désordre de la tempête et qu'ils rebâtissaient l'abri de leur balsa, deux étranges canots apparurent à petite distance, manœuvrés avec une singulière habileté par deux Indiens, tandis que, dans chacun d'eux, se tenait fièrement debout un guerrier appuyé sur sa lance de chonta. Les hommes et les pirogues n'étaient pas moins dignes d'attention par leur simplicité naturelle.

Les hommes, forts et robustes, portaient pour tout costume celui qu'ils tenaient de la nature même. Leur cou était orné d'un collier à plusieurs rangs de coquillages et de pierres; la chevelure, coupée ras à la hauteur des yeux et des oreilles, tombait en désordre sur leurs épaules et était surmontée d'une coiffure de plumes magnifiques dont les plus belles s'allongeaient sur le dos avec les mèches de leur crinière; dans les lobes de leurs oreilles étaient passées des défenses de pécaris polies avec soin. La cloison de leur nez portait aussi des ornements: plusieurs avaient un tube de couleur d'ambre; les autres, un brin de roseau terminé par deux houppes de plumes fines comme du duvet; le haut du bras était serré dans un bracelet de pierre. Leur menton projeté en avant, leurs lèvres épaisses et leur nez saillant, donnaient à leur physionomie un air de dureté accentué par la grosseur de leurs yeux.

Leurs pirogues étaient des chefs-d'œuvre de construction primitive. La matière en était empruntée à l'écorce lisse d'un des figuiers de la forêt. Le cylindre dont on avait dépouillé l'arbre avait été ouvert par une

fente longitudinale; les deux extrémités, roulées sur elles-mêmes, étaient rapprochées par une couture en liane flexible; le centre était maintenu à l'écartement convenable, au moyen de baguettes ajustées par paires. Ce simple appareil, manœuvré par des pagaies à long manche, évoluait avec la légèreté d'une mouette effleurant à peine l'eau.

Portant fièrement leur inconsciente nudité, ces hommes magnifiques semblaient des statues de bronze ayant sur leur épaule une poignée de flèches avec leur arc, et s'appuyant majestueusement de l'autre main sur leur lance de palmier.

A la description que le brave Remigio lui en avait faite, Charles reconnut des Caripunas, qu'on avait tout particulièrement signalés à sa confiance. Ces tribus, pillardes et défiantes, sont en possession de la rive droite de la Madeira; mais il leur est arrivé plus d'une fois de se réunir, de passer en nombre sur l'autre rive et de saccager soit les missions d'autrefois, soit les installations des *seringueiros*¹ isolés. Toutefois ces fiers guerriers ne se hasardent pas à attaquer ceux dont l'attitude énergique leur fait craindre de ne pas venir aisément à bout. Le sachant, Duret fit prendre aussitôt les armes, c'est-à-dire que les hommes saisirent les arcs, leur sarbacane et leurs machetes, tandis que Charles dirigeait le canon de son fusil sans cartouche et que Gutierrez braquait sur les arrivants son revolver inutile. En même temps Charles leur fit le geste énergique de les repousser. Cette attitude eut pour effet de ralentir la marche des pirogues; néanmoins elles avancèrent assez près pour qu'on pût distinguer aisément les six naturels et entendre leur voix. Quand les Caripunas virent qu'ils n'étaient pas en nombre, ils tournèrent un peu autour de la balsa pour l'examiner; et, après avoir échangé entre eux quelques paroles, ils redescendirent la rivière en jetant aux blancs, sur une intonation adoucie, le mot : *Amigos ! amigos !*

¹ *Seringueiro*. Celui qui se livre à la récolte et à la préparation du suc du *siphonia elastica*, matière première du caoutchouc.

XXVI

LA DOUBLE CATASTROPHE

Cette rencontre, bien que terminée à l'avantage de son monde, rendit Charles tout soucieux. On se hâta de repartir et de gagner tant bien que mal la rive gauche, quitte à compléter ultérieurement les réparations nécessitées par la tempête.

Le lendemain, ayant forcé la marche par tous les moyens en son pouvoir, la troupe se trouvait proche des chutes *do Girão*. Il fallait s'attendre à de rudes fatigues, car la rivière est resserrée à cet endroit entre les sierras, qui ne lui laissent qu'un étroit passage. Les eaux s'élancent à travers la gorge au moyen de cinq chutes successives assez élevées, et s'échappent en bondissant à travers les chenaux formés par les innombrables îlots et les rochers qui en obstruent le cours.

La balsa ne pouvait franchir ce passage difficile que déchargée et retenue par les forces réunies de tout son équipage. On se livra donc à cette opération au milieu de difficultés inouïes, résultant de la sauvagerie de la rivière. A plusieurs reprises les hommes faillirent être emportés par le poids de la balsa, tant la violence du courant était encore doublée par les eaux qui montaient. Cependant on était parvenu à franchir trois des chutes dans la même journée, mais le travail avait été rude. Le matin suivant, de bonne heure, après avoir passé une nuit abominable, trempés par une pluie persistante qui avait empêché d'entretenir tout foyer, Charles et ses compagnons attaquaient courageusement la quatrième chute.

Tout paraissait devoir marcher sans complications; il ne s'agissait que de haler ferme sur les cordages, pendant qu'on maintenait la balsa sur la pente étroite mais profonde de la passe. Tout à coup un des péons aperçut une branche énorme surgir de la masse des eaux, il reconnut bientôt qu'un arbre colossal avait franchi la passe derrière eux. Il avait à peine eu le temps de crier pour éveiller l'attention de ses camarades que

l'énorme tronc, lancé par la chute comme par une catapulte, heurtait en passant l'embarcation de bambous. Avant même qu'ils pussent s'en rendre compte, les amarres étaient arrachées de leurs mains; eux-mêmes avaient failli être entraînés dans le gouffre. Un simple frôlement de la



Indiens Pamas.

masse avait suffi pour détruire leur chétive balsa, que les malheureux voyaient avec stupeur fuir sous leurs yeux et se broyer sur les rochers.

Le coup était accablant. Ils se trouvaient, après tant d'efforts, privés de leur seul moyen de transport au moment même où ils en avaient le plus grand besoin. Si primitif qu'il fût, il était à leur portée, ils avaient accompli avec ce fragile radeau une traversée qui le leur rendait cher.

Cependant Charles, ne voulant point laisser le découragement prendre le dessus dans l'esprit de ses compagnons, sut leur montrer encore un visage presque souriant.

« Fort heureusement, dit-il, que nos approvisionnements étaient à terre ; sans quoi c'eût été pour nous une ruine nouvelle. »

Et, trouvant même le moyen de tourner la catastrophe en plaisanterie, il conclut en leur développant cette pensée que le malheur, après tout, n'était pas irréparable. Suivant lui, on devait bientôt abandonner la balsa, les chutes qui venaient peu après étant trop difficiles à franchir ; même les solides embarcations des Mozos y sont parfois mises en pièces. On en serait quitte pour faire à pied un plus long parcours et atteindre ainsi jusqu'à San Antonio, au bas de la série des cachoeiras. Précisément on se trouvait sur le territoire des Pamas ; et, pour rassurer ses compagnons inquiets, il insistait sur ce point, que ces Indiens étaient précisément ceux dont Remigio avait été longtemps le camarade. Il leur rappelait que c'était chez eux et avec eux qu'on avait essayé de faire des villages de remorqueurs pour aider aux embarcations qui s'aventurent dans ces mauvais passages. Ces Indiens sont reconnaissables entre tous à la blancheur de leur peau, due sans doute à l'ombre épaisse des forêts où ils se cantonnent ; la douceur même de leur caractère avait causé la ruine des établissements entrepris avec eux ; ils n'avaient pu résister aux attaques répétées des Muras et des Caripunas, ces pirates de la Madeira supérieure. Si donc on se heurtait à quelques-uns de leurs tambos, loin d'être un danger, ce serait une bonne fortune. En outre, la rive gauche n'est coupée par aucun affluent sur un assez long parcours. Si rude que dût être le chemin, il ne le serait toujours pas plus que les halages, les chargements, les transports continuels d'une embarcation ; on éviterait le surcroît de fatigue occasionné par la crue des eaux, favorable en quelques points : cette crue devenait une complication dans la plupart des cas.

Enfin Charles terminait ses exhortations en disant :

« Le pis qui nous puisse arriver est de ne pas trouver à San Antonio tous les secours dont nous avons besoin. En ce cas, qui nous empêche de faire une autre balsa ? Malgré la longueur du trajet à accomplir, elle sera capable de nous mener jusqu'à destination ; au besoin, et pour peu que nous trouvions quelques outils convenables, nous construirons une *égaritea*, et nous regagnerons en vitesse et en sécurité le temps que nous aurons employé à la confectionner. »

La bonne humeur de leur jeune chef produisit sur ses compagnons le meilleur effet moral. Bien que les fatigues eussent déjà éprouvé quelques-uns des voyageurs, de Contisaya entre autres, aucun ne récrimina contre un pareil plan.

Dès le soir de cette journée, on campait sur l'emplacement d'une ancienne chaumière. Quelques restes de plantations fruitières, deux ou trois poteaux noircis indiquaient le passage successif de la civilisation et de la barbarie.

Ce spectacle est, hélas ! plus fréquent qu'on ne croit le long des voies navigables de ces immenses contrées.

Lorsque, vers le milieu du siècle dernier, la suppression des missions portugaises laissa les Indiens livrés à leur sauvagerie naturelle, le gouvernement portugais ne connut plus pendant longtemps que la violence et l'injustice à leur égard; de là des soulèvements et des cruautés qui se traduisirent par l'incendie de tous les points trop faibles pour se défendre. C'est ainsi que, dans certaines réductions¹ où les missions étaient florissantes, on ne peut faire un trajet de quelque longueur sans rencontrer de fréquentes traces d'incendies et de destruction.

Les quelques fèves sauvages et les bananes qui poussaient toujours dans l'ancien jardin du lieu firent excellente figure au souper. Cette bonne et pourtant bien mince aubaine contribua plus que toutes les exhortations de Charles à raffermir les âmes. La rencontre était de bon augure.

Nous ne nous étendrons pas outre mesure sur le pénible trajet que nos voyageurs durent entreprendre à travers la forêt en longeant la Madeira. Ils côtoyèrent ainsi la terrible cachoeira de *Caldeira de inferno* (Chaudière de l'enfer), qui justifie bien son nom par les difficultés qu'elle oppose aux navigateurs, et ils atteignirent avec des fortunes diverses *los Morrinhos*, autre cachoeira également difficile.

A cet endroit la rivière s'étend, vers la rive gauche, en une série d'expansions lacustres qui lui donnent un grand développement. Les dépressions du sol se remplissent, au moment des hautes eaux, de toutes sortes de matières végétales ou animales apportées par le courant. Celles qui y séjournaient déjà, aux trois quarts décomposées, sont soulevées par le flot qui arrive, tous les germes de décomposition sont alors mis en mouvement. Il en résulte peu d'inconvénients lorsque la crue est dans son plein; mais le régime des hautes eaux s'établit par intermittences, et il se produit souvent un écoulement partiel qui vide à moitié les cuvettes lacustres et a pour effet d'entourer toute dépression d'une ceinture de matières putréfiées.

La caravane arrivait dans un de ces moments et devait, pour continuer sa route, contourner un vaste espace tout couvert de ces flaques à moitié pleines, desquelles s'exhalaient des miasmes empestés. Aussi le lendemain, quand il s'agit de reprendre la marche, la moitié des voyageurs se trouvaient dans l'impossibilité de se lever; la fièvre s'était emparée d'eux.

Par bonheur, Charles et Gutierrez ne ressentaient encore qu'un peu de malaise; mais leurs compagnons semblaient fortement atteints. Surmenés, accablés depuis si longtemps de privations et de fatigues de toute sorte, tous incontestablement prêtaient une large prise au mal.

A défaut des médicaments qu'il ne pouvait leur distribuer, Charles résolut de tirer tout au moins ses malades du milieu pernicieux où ils se trouvaient. Il leur fit comprendre la nécessité d'un effort énergique et

¹ Terme adopté pour désigner l'agglomération de quelques tribus sur un territoire déterminé.

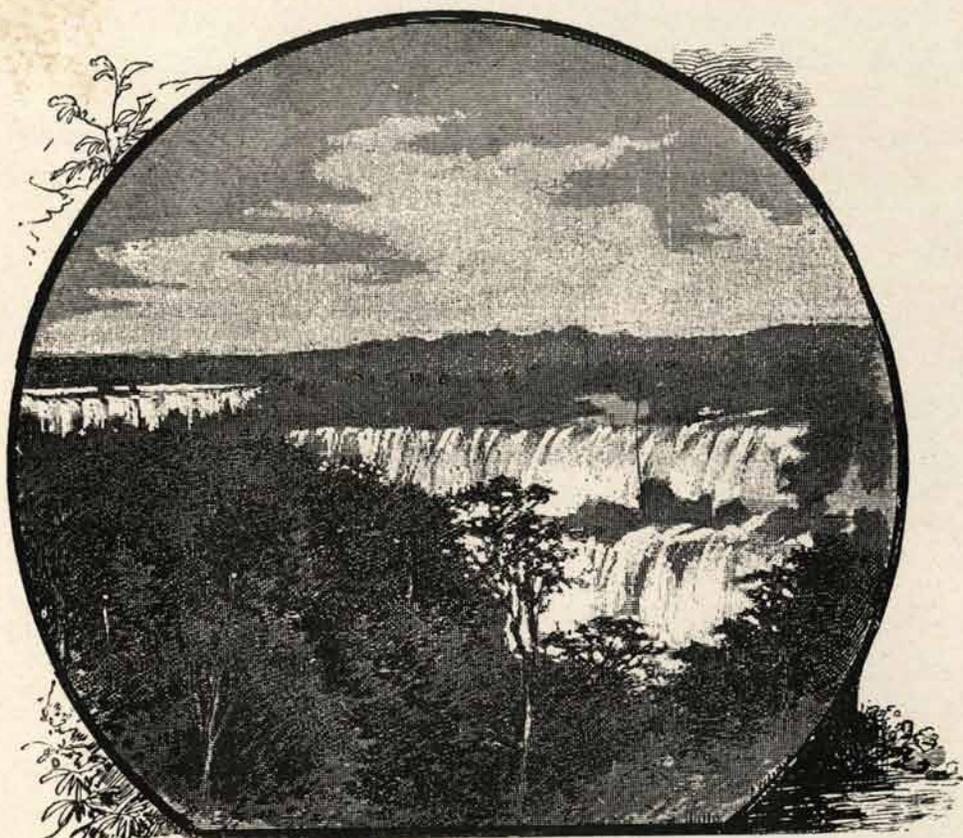
les entraîna, — Dieu sait au prix de quels efforts, — vers une pente assez abrupte qui dominait suffisamment les alentours pour se trouver au-dessus de la zone empestée. En se soutenant les uns les autres, les voyageurs purent faire quelques pas; mais leurs forces trahirent les malades, et ils retombèrent sans pouvoir avancer. Alors Charles ordonna à deux péons de se détacher et d'allumer en toute hâte un violent feu de broussailles, sur le point qu'il avait désigné pour le nouveau campement; puis, à l'aide de ceux qui restaient valides, il prit sous les bras les fiévreux et, tantôt soutenu, tantôt porté, chaque malade atteignit l'un après l'autre la partie saine de la forêt. Faute de couvertures dont on pût les entourer, on roula près du feu les malheureux. On dut attendre ainsi deux jours que le plus fort accès fût passé. Grâce à cette simple médication, une amélioration sensible put être constatée pour presque tous dès la fin de la seconde journée.

Chez Simão pourtant, la fièvre ne cédait pas; l'état du malade parut même s'aggraver; dans la nuit une crise s'empara de lui, et le pauvre Indien fut en proie au délire. Comme le soleil se levait, un peu de calme reparut; ce fut de courte durée. Deux heures après, le visage du malade se couvrit tout à coup de taches livides marbrées de plaques noirâtres. En l'examinant, Charles fut effrayé; il crut reconnaître les signes d'une de ces terribles fièvres paludéennes qui enlèvent un homme en quelques heures. Il ne se trompait malheureusement pas. A peine avait-on pu être fixé sur la nature de son mal, qu'un violent spasme secouait le malade et que sa vie s'exhalait en un dernier soupir.

Si endurcis qu'ils fussent à leurs propres misères, les camarades du pauvre péon se sentirent impressionnés par cette mort si rapide, au fond de la forêt, loin de tout secours, sans que l'infortuné eût eu le temps de se reconnaître.

Un devoir impérieux s'imposait à Charles et dominait toutes les réflexions que cette fin pouvait suggérer. Il fallait faire disparaître au plus tôt ce cadavre qui, encore chaud, entraînait déjà en décomposition et constituait une terrible menace par suite du mal auquel il avait succombé. Dans cette atmosphère saturée de chaudes vapeurs, remplie de germes malfaisants, il y avait un danger extrême à laisser la mort faire tranquillement son œuvre. D'autre part, la situation présentait des difficultés insurmontables à des gens dénués comme l'étaient nos fugitifs. Ils n'avaient aucun moyen de creuser une tombe à leur compagnon dans ce sol à moitié composé de rochers; l'opération eût exigé un temps que la rapidité de la décomposition ne permettait point de prendre. On ne pouvait défendre le cadavre contre la profanation des animaux au moyen d'un simple rempart de pierres: c'eût été une barrière à claire-voie contre ses émanations pestilentielles. Les malades de la troupe ne pouvaient avant plusieurs jours gagner un autre point salubre, et quelques heures suffisaient pour déchaîner sur les survivants la plus dangereuse épidémie.

Charles n'entrevit qu'un moyen : brûler le cadavre. Mais il n'était pas sans inquiétude sur la façon dont les amis du mort accueilleraient une pareille proposition. Il se heurta tout d'abord à un vif mécontentement, car il savait à quel point les Péruviens tiennent à conserver les restes de leur corps. Mais il parvint à calmer ce sentiment en leur faisant remarquer qu'une fois le cadavre suffisamment consumé pour ne plus menacer les



Les chutes do Girão.

vivants, rien ne s'opposait à ce qu'on enfouit ce qui en resterait sous un tumulus de pierres.

Cette combinaison fut agréée; les gens valides de la troupe s'employèrent à réunir une forte provision de broussailles, dont on fit un énorme amoncellement, puis on porta le cadavre sur cette sorte de bûcher. Dans la pensée de Charles, l'opération devait avoir un double but : la grande quantité de bois vert dont se composait le foyer donnerait une fumée intense qui boucanerait en quelque sorte le cadavre sans le consumer entièrement et assainirait l'atmosphère dans un cercle d'une certaine étendue.

En effet, après une combustion de plus de trois heures, on écarta les tisons en se servant de perches, et l'on aperçut un squelette aux os noirs ou brunis, auxquels adhéraient encore quelques lambeaux de chair

raccornie. Lorsqu'ils furent assez refroidis, on emporta ces fragments humains sur un point convenable, et le reste de la journée fut employé à le couvrir de quartiers de roches et de pierres. Une croix rustique couronna le monticule sous lequel reposait cet humble, dont nul ne rechercherait jamais le nom.

Le quatrième jour après cette funèbre cérémonie, Charles pensa que les malades pouvaient se remettre en route. Ils étaient rétablis pour la plupart; de Contisaya cependant n'avait pas recouvré complètement ses forces, mais il ne voulut à aucun prix retarder la marche de la caravane.

« Si je ne puis suivre sans fatigue, dit-il, eh bien! j'emprunterai le bras d'un de mes compagnons; d'ailleurs, il me suffira d'un peu d'exercice et de sortir de cette région pour me retrouver dans mon état normal. »

XXVII

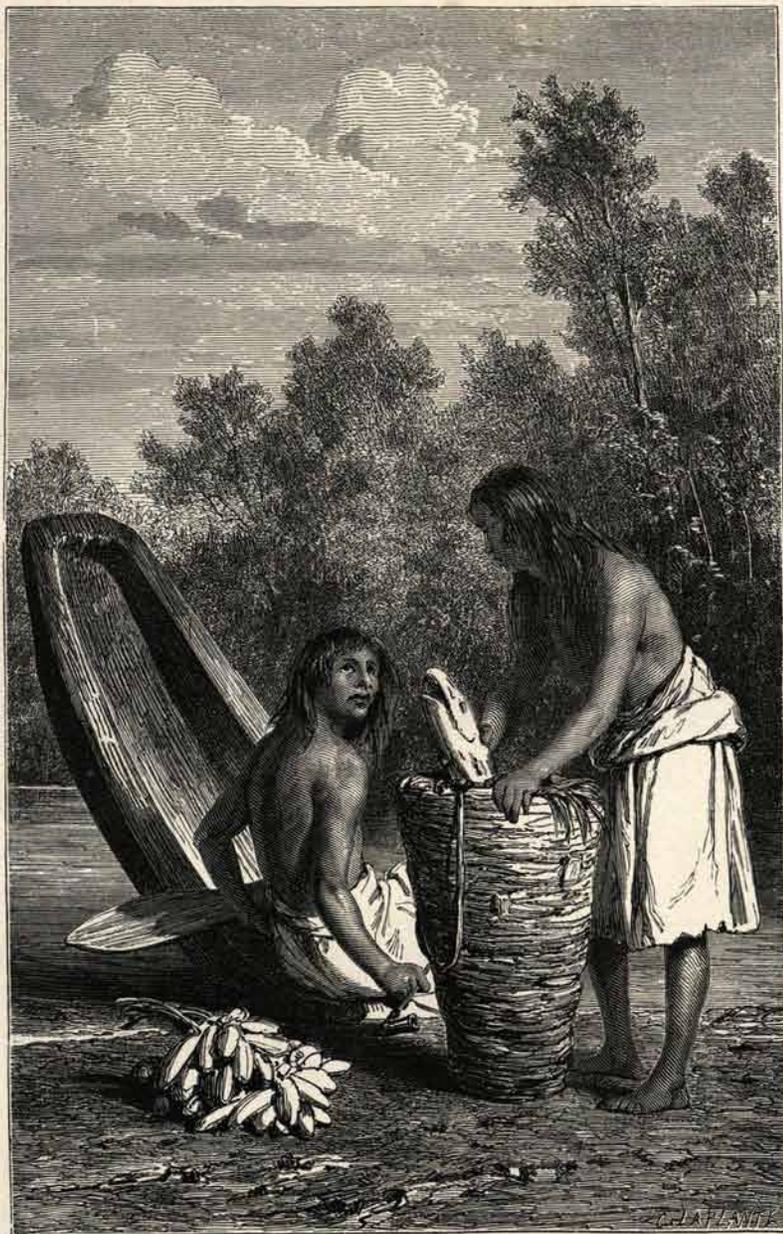
EN ROUTE POUR SAN ANTONIO

Afin d'échapper aux influences malsaines de la région dos Morrinhos, on agrandit le circuit à parcourir; mieux valait un supplément de fatigue qu'une rechute de fièvre. D'ailleurs une espérance soutenait les voyageurs; on se dirigeait vers le saut de Theotônio, la plus importante des cachoeiras de la Madeira. Les difficultés du passage, le temps considérable qu'il exige de la part des équipages, les fatigues qu'il impose et à la suite desquelles on accorde habituellement quelques jours de repos, toutes ces causes réunies font que ce point reste rarement sans recevoir la visite au moins passagère de quelque famille indienne; on pouvait même avoir la chance d'y rencontrer une embarcation accomplissant son pénible labeur. Qui sait si une telle rencontre ne procurerait pas à la caravane les secours dont elle avait tant besoin!

Toujours marchant, on aperçut tout à coup un oranger de belle taille; dans son voisinage, des popunhas et quelques cotonniers indiquaient l'approche d'une habitation. Un peu plus loin, sous d'épaisses touffes de végétation, coulait un petit ruisseau silencieux juste assez large pour porter une pirogue. Dans la crainte d'une surprise désagréable, les voyageurs firent silence et s'avancèrent en scrutant l'épaisseur des buissons; mais à peine eurent-ils fait quelques pas, qu'ils aperçurent à travers le feuillage deux yeux épiaient leurs mouvements.

Évidemment ils avaient été vus; mais comme aucun mouvement menaçant ne s'annonçait, ils en conclurent ou que leur nombre en imposait, ou qu'on ne se trouvait pas en face d'ennemis. En continuant d'avancer ils entrevirent, perdu dans le feuillage, un tambo indien qui se mirait dans le ruisseau. Ils appelèrent, ne voulant ni s'exposer à tomber dans quelque piège, ni passer pour animés d'intentions hostiles; aussitôt deux Indiens surgirent derrière eux. A leur longue lance en bois de chonta, à la simple liane retenant leurs cheveux et au costume semi-

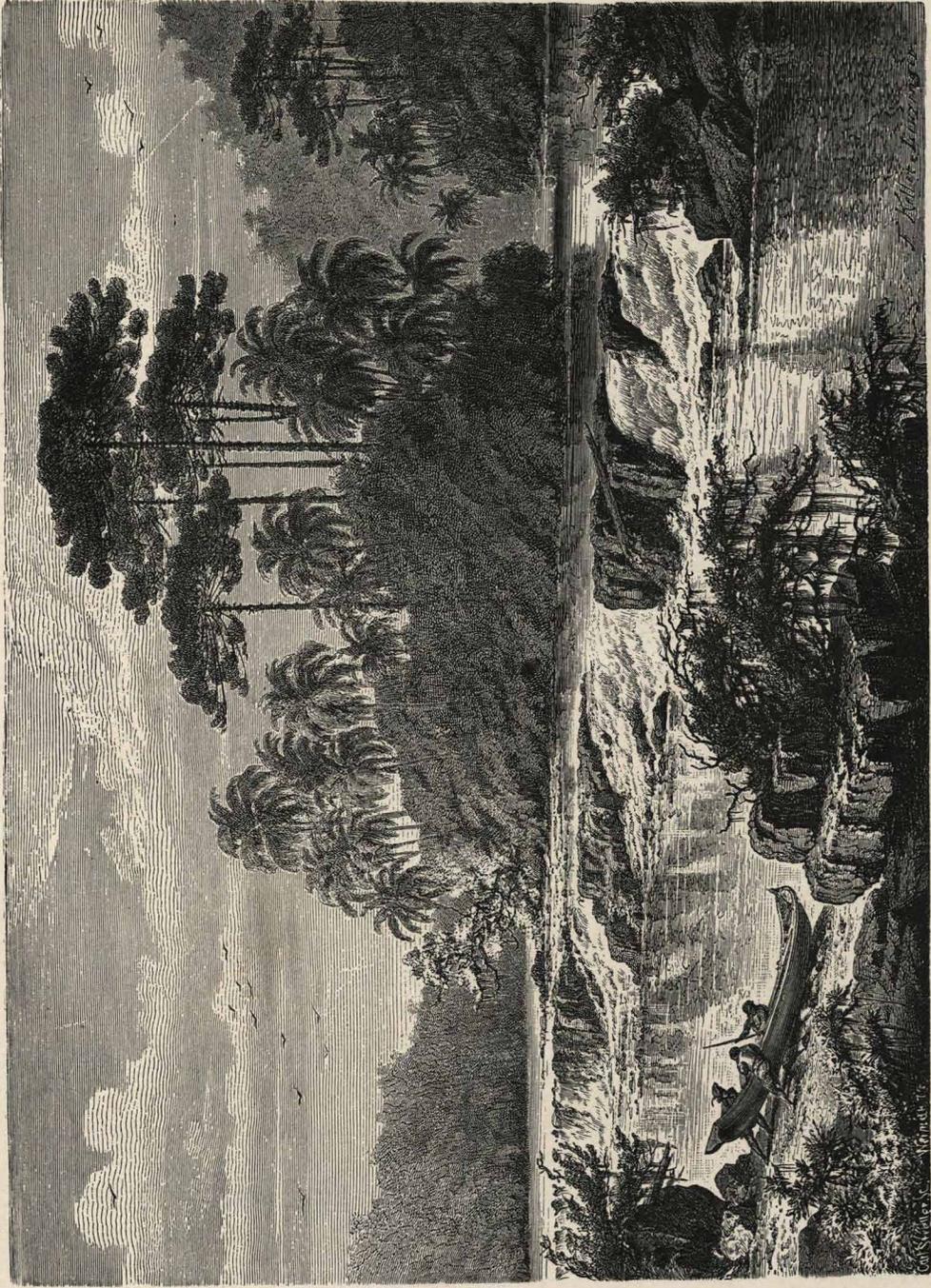
civilisé dont ils étaient couverts, on reconnut des Indiens catéchisés. Leur allure n'avait rien d'agressif. Moitié par signes, moitié en langue quèche, on leur fit comprendre qu'on voulait des vivres. Sans prononcer une parole, sans faire un geste, ils prirent la tête de la petite colonne



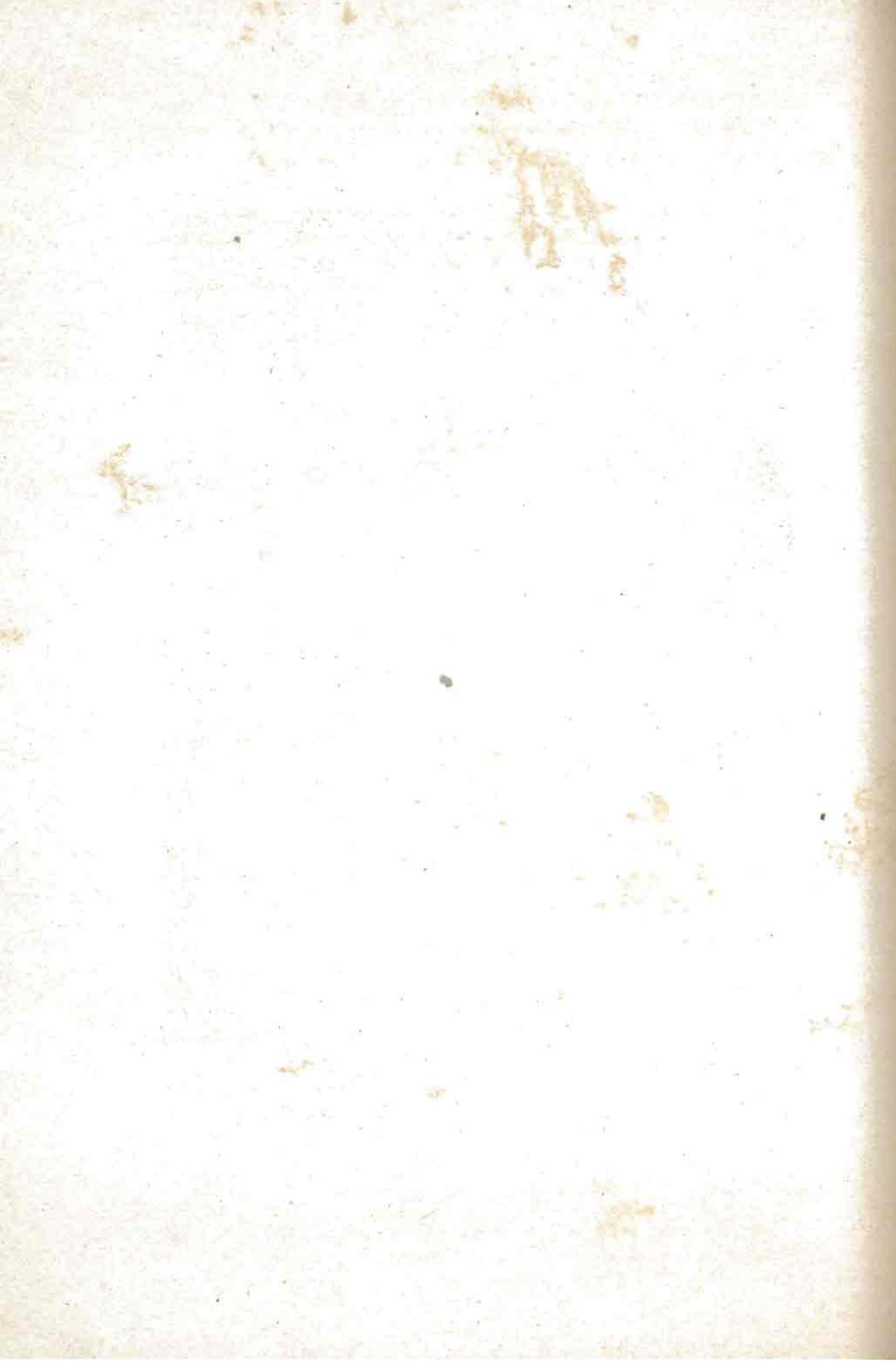
Indiens de San Antonio.

et se glissèrent sous le couvert par un sentier presque invisible, et bientôt l'extrémité du tambo apparut.

Trois femmes, deux jeunes et une vieille, y étaient occupées à râper des racines de yucca; l'arrivée des étrangers interrompit leur besogne, et sur un ordre bref elles placèrent devant les voyageurs des bananes,



La cachoeira de Theotônio.



du pira-rucu¹ et un pot de chicha. Les hommes gardaient toujours un silence obstiné dont il était difficile d'apprécier le sens, mais qui était, en tout cas, un signe de méfiance.

Sachant combien il importe, même avec les Indiens manzos², de ne point éveiller leur susceptibilité naturelle, non plus que de sembler les redouter, Charles et ses hommes entamèrent la conversation sans paraître s'apercevoir de cette réserve; ils racontèrent leurs aventures et leurs rencontres dans les missions. En apprenant que leurs hôtes avaient été en relations avec les pères, le visage des Indiens perdit quelque peu de sa sévérité; mais, quand ils entendirent nommer Remigio, les deux hommes se levèrent et spontanément se rapprochèrent des blancs en exprimant leur satisfaction.

On s'expliqua, et l'on sut que la famille qui occupait le tambo avait, elle aussi, fait partie d'un de ces essais de civilisation tentés par les pères près du saut de Theotonio. C'est là qu'ils avaient connu Remigio, qui, à une époque où toute la famille souffrait des fièvres, fournissait aux besoins de tous. Le père avait été emporté par la maladie, et la veuve eût été bien misérable si le brave Remigio n'était venu à son aide. Il avait assisté ainsi cette famille, qui à l'heure présente se composait de la mère, de deux fils et de leurs femmes.

Quand ils l'avaient pu, tous étaient partis de l'endroit fatal, et ils avaient bâti un tambo. Ils avaient choisi un lieu salubre où personne ne pût les voir, ni les entendre, ni les épier dans leur vie de famille, ni les troubler dans leurs orgies.

La coutume indienne est de placer ainsi le tambo à proximité d'un ruisseau et, autant que possible, dans le voisinage d'une rivière navigable. Le site une fois choisi, on fixe en terre les colonnes de l'édifice : ce sont des troncs noirs et solides de chonta ou bois de fer; sur ces colonnes on établit un toit de feuillage supporté par des traverses de bambou. Si l'on se trouve dans le voisinage d'une tribu ennemie, on se clôture d'une haute palissade; sinon le tambo reste ouvert sur trois de ses faces.

Le manque de défenses indiquait que l'asile de leurs hôtes n'avait rien à craindre.

Autour de la cabane se trouve la *chacra*, c'est-à-dire la plantation de yucca, de bananiers et de quelques légumes, qui entrent dans le régime de l'Indien. Même les tribus les plus féroces cultivent autour de leurs huttes de petites plantations de maïs, de tabac, de coton, etc., dont l'usage a survécu aux désastres qui ont suivi les premières tentatives de civilisation.

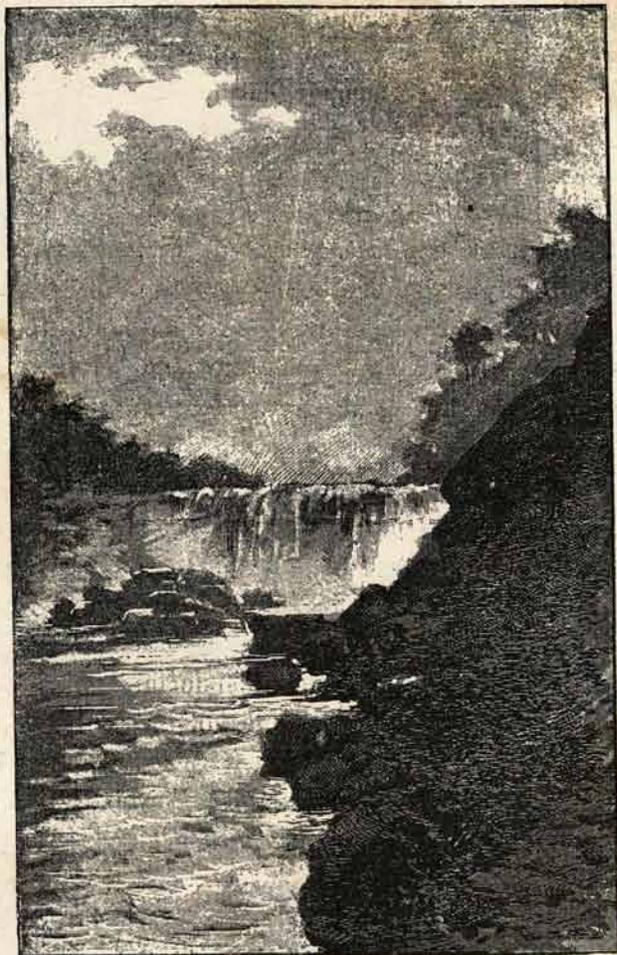
Nos voyageurs apprirent ainsi de leurs hôtes qu'ils étaient seulement

¹ *Pira-rucu*. Poisson de grande taille spécial aux eaux amazoniennes et dont la chair desséchée forme la base de l'alimentation dans l'Amazonie.

² On nomme ainsi ceux qui sont catéchisés plus ou moins complètement tout en restant sauvages.

à une journée de pirogue du saut de Theotonio, mais qu'il leur faudrait gagner à pied ce point de leur voyage; car les deux petites pirogues que possédait la famille ne pouvaient contenir chacune que deux personnes.

Cependant, comme les Indiens ne faisaient aucune offre de service, Charles vit bien qu'ils n'avaient aucune confiance en sa situation de fortune; car, si l'Indien ne refuse pas absolument de donner quelque chose



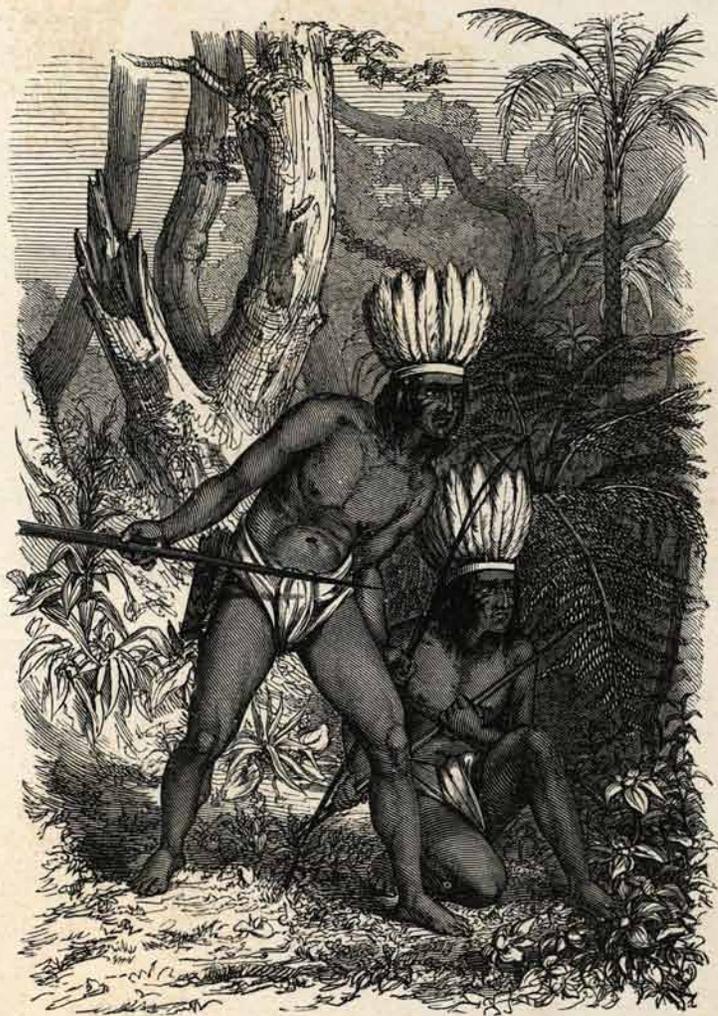
Le saut de *Macaco*.

de ses récoltes, il est par contre infiniment plus réservé quand il s'agit de sa propre peine ou des produits de sa primitive industrie. Habitué à recevoir d'avance le payement de tout ce qu'il vend ou récolte, il n'a aucune confiance dans le payement qu'on lui fait espérer.

Il était donc inutile de compter sur ces Indiens pour guides; on dut se contenter des indications qu'ils fournirent sur la route à suivre.

Après quinze heures de marche, la caravane aperçut, à travers une trouée de la forêt, une vapeur flotter dans l'air, en même temps qu'un bruit sourd et éloigné vint frapper les oreilles. C'était le saut de Theotonio qui s'annonçait ainsi.

Ils l'abordèrent par le bas, et purent le contempler ainsi dans toute son imposante grandeur. En cet endroit, la rive orientale lance à travers la Madeira une immense jetée haute de plus de dix mètres, ouverte par quatre larges échancrures qui vomissent les eaux retenues derrière ce barrage. A quelque distance se détache du même bord une longue mu-



On était en présence d'une horde d'Indiens Parentintins.

raille parallèle à la précédente. Elles forment ensemble une gorge transversale contre la paroi de laquelle les eaux, lancées avec violence, viennent se heurter en tourbillonnant et jaillir en pluie fine. Près de la rive occidentale s'ouvre une autre gorge toute hérissée de rochers élevés, impassibles au milieu de la trombe liquide qui les enveloppe de ses remous écumeux. Si peu rassurant qu'il paraisse, ce passage est cependant la seule route que les embarcations puissent suivre à la descente. Lorsqu'on remonte la rivière, il faut absolument tout débarquer et, à force de bras, faire gravir aux embarcations des escarpements longs et pénibles.

Une déception attendait les voyageurs. Les rives ne révélèrent la présence ni de flottille ni même de barque isolée. Les eaux, déjà hautes, s'opposaient à la montée ; elles ne permettaient que la descente aux embarcations engagées dans le long voyage du Para.

Personne non plus au saut de *Macaco* ; mais un peu plus bas, dans un des petits bras torrentueux de la rivière, on découvrit toute une tribu occupée à pêcher au moyen de barrages ingénieusement disposés. On se hâta de rentrer sous bois, et la crainte d'avoir été aperçus ou de signaler leur présence empêchèrent nos voyageurs d'allumer aucun feu ce soir-là.

Du fourré où ils s'étaient réfugiés, ils purent apercevoir le campement placé sur la rive droite. A en juger par l'aisance de leurs manières et par la quantité de leurs pirogues, les pêcheurs étaient en nombre. D'énormes arcs accompagnés de paquets de longues flèches suffisaient pour les faire reconnaître. On était en présence d'une horde de Parentintins, les plus dangereux hôtes de ces parages inhospitaliers. Hostiles à toute espèce de communication avec les blancs, ces sauvages Indiens ne sont connus que par leurs rapines et la hardiesse de leurs coups.

L'effronterie de ces dangereux routiers est sans bornes. Ils ont un talent infernal pour surprendre une embarcation ou un homme isolé. Ils font leur coup et disparaissent avec une agilité incomparable au milieu des fourrés, emmenant ou mieux emportant leurs victimes sans qu'on ait le temps d'aller à leur secours, sans qu'on puisse les rejoindre dans les épais halliers où ils se cachent. Le sort de ceux qu'ils surprennent ainsi est invariablement le même : l'esclavage le plus rigoureux ou la satisfaction d'un affreux cannibalisme.

Aussi, ces rudes fils des forêts vierges inspirent-ils une telle terreur aux Indiens Moxos, — les seuls à peu près qui parcourent ces rivages, — que, dans les endroits périlleux, le campement est toujours établi à la pointe extrême d'un des grands bancs de sable de la rivière, de manière à laisser un vaste espace entre la forêt et les embarcations et à donner quelque répit pour prendre les armes.

La plupart des attaques sont du reste si bien conduites, que les archers indiens, cachés derrière les broussailles, ne sont même pas vus des hommes qui sont dans le canot. Elles se produisent presque toujours à la montée, alors que la nécessité d'éviter la force du courant oblige à longer de près la rive et à n'avancer que lentement ; tandis qu'elles sont fort rares à la descente, alors que l'embarcation, placée à trop longue distance, file comme un trait au milieu du fleuve.

Ce fut pour la troupe de malheureux une chance favorable de n'avoir point d'embarcation, car ils fussent venus donner en plein dans la bande des Parentintins. Au lever du soleil, on quitta en toute hâte ce dangereux voisinage et l'on reprit fiévreusement la marche ; malgré la faiblesse persistante de leurs jambes, les malades tenaient à honneur de soutenir l'allure.

En toute autre contrée, les infortunés n'auraient pu songer à tenter l'entreprise périlleuse qu'ils poursuivaient. Sans ressources d'aucune sorte, ils eussent infailliblement succombé aux privations, aux fatigues de tout genre ; mais, en ce pays à la végétation luxuriante, ils n'avaient presque qu'à se baisser pour recueillir le nécessaire. Le fleuve n'était-il pas là avec ses inépuisables ressources ; un mauvais hameçon en épine de palmier, jeté près d'un des bancs vaseux qui signalent l'embouchure d'innombrables ruisselets, suffisait pour leur amener une proie de belle taille. Ils n'avaient, sous ce rapport, pas grande recherche à faire ; dès qu'ils constataient la présence de bandes de hérons ou de mouettes sur quelque langue de vase, nos voyageurs pouvaient tendre à coup sûr leur grossier appareil ; cependant il est juste de dire qu'ils n'avaient pas toujours le bénéfice de leur capture, et que parfois les caïmans, glissant sournoisement entre deux eaux, arrachaient presque des mains des pêcheurs les plus fortes pièces.

Ils aperçurent encore un tambo isolé où peut-être ils auraient pu rencontrer quelque assistance ; mais ils connaissaient le danger de venir troubler chez lui l'Indien des bois, et ils s'écartèrent prudemment de l'habitation entrevue.

Le soir même le bruit des eaux de San Antonio frappait leurs oreilles. Ils avaient donc fait à travers bois et rochers une course de quatorze kilomètres, ce qui était énorme, si l'on tient compte des difficultés qu'il avait fallu surmonter.

XXVIII

SAN ANTONIO

A ce point commence la série des dix-huit obstacles qui, nous le rappelons, s'étagent sur un parcours mesurant exactement 390 kilomètres, et que doivent franchir les flottilles se dirigeant vers la Bolivie. Aussi a-t-on de tout temps essayé de fixer à cet endroit des familles indiennes. Les fièvres et les attaques des écumeurs du désert ont eu jusqu'à présent raison de toute tentative de civilisation.

A l'époque où Charles et ses compagnons y arrivaient, San Antonio n'avait pas d'habitants. C'était une escale pour les embarcations qui venaient de descendre ou qui allaient remonter la Madeira, rien de plus ; c'était un nom porté consciencieusement sur des cartes, mais ne possédant ni village ni habitants.

Cette déception s'ajoutait à toutes celles que nos voyageurs avaient déjà éprouvées. Mais leur jeune chef ne voulut point les laisser sous l'empire de cette mauvaise impression. Il sentait la nécessité d'une réaction :

« Que nous importe après tout qu'il y ait ou non un village à San Antonio ? Ce que nous ne trouvons pas ici, nous le trouverons plus loin ; nous pouvons bien endurer encore quelques-unes des misères que nous avons déjà si souvent supportées. Les difficultés s'atténuent ; nous avons devant nous une route devenue facile, la rivière ne compte plus d'obstacles jusqu'à sa sortie dans l'Amazone ; nous sommes assurés d'une navigation facile et nous avons, cette fois, des chances, — mieux que des chances, — la certitude de rencontrer des habitations et sans doute des blancs. Il faut donc refaire une balsa. Elle nous portera doucement le jour ; au besoin elle nous servira de campement la nuit, si la rive ne nous semble pas sûre ; en tout cas, elle nous épargnera des fatigues qu'il ne faut pas songer à affronter. »

La vérité oblige à dire que Charles dut renouveler ses exhortations et

parallèles au principal cours, en lacs latéraux multipliés tout le long de ses rives.

Ces *furos*, — tel est leur nom, — constituent pour chaque voie navigable une sorte de réseau secondaire qui à l'époque des hautes eaux amortit la violence de la crue, et en temps ordinaire forme des voies de pénétration dans les terres. Sur la plupart des affluents de l'Amazone, on observe ainsi des lacs innombrables, d'une étendue parfois considérable, reliés entre eux à la grande rivière par un lacs inextricable de canaux. Souvent même ces canaux se prolongent si loin, qu'ils vont rejoindre ceux d'un autre affluent et les font communiquer entre eux. Cet état de choses tient à la condition essentiellement alluvionnaire de tout le bassin de l'Amazone, par conséquent au peu de pente de son cours; une crue subite, des pluies un peu prolongées suffisent pour tracer ces canaux intérieurs au milieu des extumescences légères qui parsèment l'immense vallée amazonienne.

Au bas même des rapides de San Antonio commencent ces lacs de la Madeira, mais avec cette terrible particularité que, le courant portant vers la rive orientale, ces nappes aquatiques sont en quelque sorte le réceptacle de toutes les immondices charriées par la rivière; en outre, leur niveau n'étant pas le même, il se produit dans certains de ceux qui avoisinent la rive, un abominable amoncellement.

Au moment où ils reprenaient leur navigation, nos voyageurs purent constater, dans un bas-fond marécageux, la présence de plus de cinq cents cadavres de gros animaux en putréfaction : cadavres de bœufs, de cerfs, de tapirs, d'alligators, de lamantins, de fauves et de rongeurs, de singes et de poissons, sinistre récolte de la rivière depuis son origine. Ce charnier, qui empestait l'air, devait demeurer jusqu'à ce qu'une crue suffisante eût fait déborder la cuvette qui le contenait et poussé dans le courant toute cette future provende des habitants des eaux.

Peu après San Antonio, la balsa de Charles rencontrait les eaux du Jamary, le plus grand des tributaires de la basse Madeira. Son cours, qui pénètre entre les derniers contreforts des Parécis, arrose de fertiles vallées dans lesquelles vivent de nombreuses tribus indiennes, et, chose étrange, ces tribus, bien que réfractaires à toute civilisation, sont d'un caractère assez doux et trouvent moyen de subsister en paix, quoique enfermées entre les Parentintins et les Araras, les plus guerriers, les plus pillards des indigènes de ces régions.

A peine plus loin, le rio Tucunaré, sur la rive droite, et le rio Tamandua, sur la rive gauche, viennent juste en face l'un de l'autre apporter leur tribut. Ce double confluent produit sur la rive droite un atterrissement considérable qu'on nomme la « plage du grand fourmilier ». Les eaux la couvraient en partie; mais dans la saison sèche, au mois de septembre, elle présente une remarquable particularité : toutes les tortues de la contrée s'y donnent rendez-vous pour y pondre leurs œufs.

Rien n'est étrange comme le spectacle offert par ces animaux, qui arrivent de tous les points du fleuve en bataillons serrés. Par une nuit calme qu'on croirait avoir été marquée d'avance, toutes ces bêtes se mettent en route remontant ou descendant la rivière, se hâtant vers leur destination, ne connaissant aucun obstacle, oubliant toute prudence. Lorsqu'on aperçoit alors ces longues files de bêtes cuirassées, escaladant comme à l'assaut les tertres sablonneux de la plage, on ne peut se défendre d'un sentiment de terreur et de dégoût. Il y en a de toutes les tailles, quelques-unes parfois colossales, et de toutes les nuances. Sans souci des dangers, ces animaux, si timides d'ordinaire, n'ont plus d'yeux ni d'oreilles que pour le dépôt qu'elles viennent confier au sable échauffé de la plage. Avec une prestesse étonnante, elles creusent avec leurs pattes et font des trous d'un demi-mètre en tous sens, puis elles se tournent la face au dehors de la fosse et y laissent tomber de trente à quarante œufs qu'elles recouvrent ensuite de sable. Ce soin accompli, elles retournent à leur cantonnement habituel, laissant à la chaleur du sable et du soleil combinées la charge d'amener à bien leur postérité. Mais il s'en faut extrêmement que les choses évoluent paisiblement suivant les lois de la nature. Les indigènes et tous les riverains, fort avides de la chair de la tortue, connaissant cette migration périodique, se rendent en grand nombre près de la « plage du grand fourmilier » ; une multitude d'ajoupas couvre alors les rives de la Madeira, et tant que dure la ponte, les chasseurs se mettent chaque nuit à l'affût et profitent de la préoccupation des animaux pour s'en emparer. Celles des tortues que leur poids empêche d'emporter de suite sont retournées sur le dos et mises ainsi dans l'impossibilité de fuir jusqu'à ce qu'on revienne les chercher. Alors, autour de chaque petit campement, le sol est jonché de bêtes immobiles, renversées, parquées ainsi jusqu'au moment où la pirogue de l'Indien, chargée jusqu'à fleur d'eau, les rapportera au tambo pour être consommées plus tard.

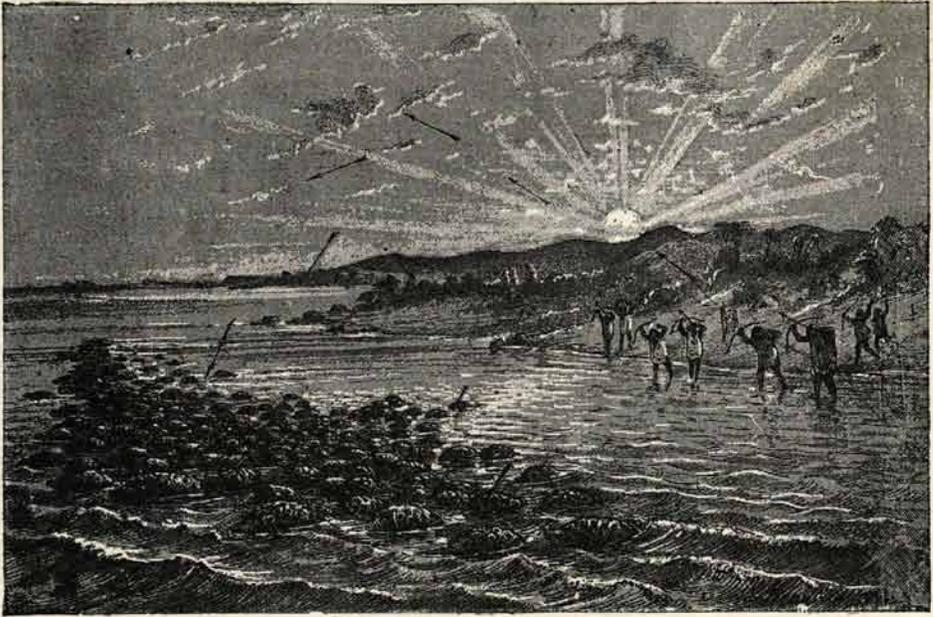
Parmi les tortues ainsi pourchassées, il en est de grande taille, — de plus d'un mètre de diamètre, — qui sont recherchées durant toute l'année. Au moment de la montée, les Indiens se contentent de guetter de la rive leurs troupeaux en marche ; dès qu'ils apparaissent, ils dardent en l'air leurs arcs armés d'une flèche spéciale : le coup est si bien calculé, que l'arme retombe droit sur un des animaux, dont elle perfore le test écailleux. En plongeant subitement, par l'effet de la douleur, l'animal détache la hampe qui est retenue au dard par un mince fil d'ananas ; elle forme ainsi un léger flotteur qui permet au chasseur de suivre son gibier avec sa pirogue et de s'en emparer.

La chasse, si productive qu'elle soit, ne suffirait pas à attirer cette foule sur la « plage du grand fourmilier ». Les œufs, que les tortues donnent en si grand nombre, sont le produit principalement recherché par tout ce monde, dans le but d'en extraire une graisse qui, dans

ces régions, sert aux usages culinaires sous le nom de « beurre de tortue ».

Après avoir chassé les animaux à la lueur de la lune, le jour venu, on fouille les fosses et on retire les œufs pour en extraire le beurre.

Le procédé est des plus primitifs. Les Indiens se contentent de hisser sur deux supports une vieille pirogue ; on y jette la récolte ; les femmes et les enfants, — puis les hommes, quand ils daignent, — s'arment d'une flèche et transpercent avec la pointe les coques molles ; l'huile s'écoule par la blessure et est recueillie dans desalebasses placées au-dessous de la pirogue, dont les fissures forment le filtre destiné à retenir les par-



Le coup est si bien calculé, que l'arme retombe droit sur un des animaux, dont elle perfore le test écaillé.

ties solides du produit. D'autres écrasent et pressurent le tout dans les sacs coniques servant à la fabrication du manioc.

Ces sacs, tressés en fibres très élastiques, ont une forme très renflée afin de pouvoir contenir plus de matière. Leur orifice est fermé par de solides œillets dans lesquels passe un cordon, et le fond se termine par un anneau de six ou sept centimètres de diamètre. Quand l'appareil est plein de la matière à pressurer, on ferme le haut et le sac est accroché à l'une des traverses de la toiture ; s'armant alors d'une longue perche, le travailleur la passe dans l'anneau du fond ; il en maintient l'extrémité sous une barre attachée au ras du sol, puis, pesant sur l'autre bout, il obtient sans fatigue une pression énergique.

Sur tous les points de la région amazonienne où les tortues se réunissent pour la ponte on peut observer à peu près la même scène ; mais quelques-uns sont plus particulièrement fréquentés ; la « plage du

grand fourmilier » est un des points privilégiés, car elle fournit à elle seule, chaque année, pour 20 000 francs de beurre.

S'il faut s'étonner de quelque chose, c'est de la prodigieuse fécondité de ces animaux ainsi traqués, et de voir leur espèce subsister encore, malgré l'effroyable destruction qui en est faite depuis si longtemps. Aussi, est-il reconnu que des mesures de préservation sont nécessaires, et depuis un certain nombre d'années, une surveillance s'exerce sur les points accessibles à l'action administrative, afin de modérer la dilapidation de ces précieuses ressources.

Cependant la descente s'accomplissait sans incident remarquable, et Charles constatait que si leur navigation sur le Béni, lorsqu'il longeait les campos, était d'une monotonie désespérante, il retrouvait ici l'aspect de grandiose uniformité propre à ces immenses vallées plates où la rive n'est formée que d'alluvion. Pas la moindre colline ne rompait la ligne découpée à l'horizon par la muraille sombre de l'implacable forêt. Dans le jour, pas un bruit, ni sur terre ni sur l'eau, ne troublait le silence obstiné de la nature. Dès que le soleil, au contraire, avait enfoncé son disque sanglant au-dessous de l'horizon, un étrange et infernal concert éclatait de tous côtés ; la rivière semblait lutter de tumulte avec les clameurs de la forêt. L'onde s'agitait de remous multipliés, les bouillonnements répétés de l'eau indiquaient à l'oreille le nombre et la taille des poissons pourchassant leur proie nocturne ; de sourds ronflements dénonçaient la présence de quelque lamantin qu'il eût été inutile de rechercher de jour, tandis que l'odeur musquée des caïmans révélait le voisinage de ces silencieux baigneurs ; puis, brochant sur le tout, s'élevaient de temps à autre les trilles merveilleux du merle chanteur. Un silence se produisait, et aussitôt les singes hurleurs éclataient en chœur, comme jaloux de combler une lacune. Puis, à l'aube, les grands bruits s'apaisaient, la voix des chanteurs ailés se faisait entendre pendant quelques instants encore jusqu'au moment où le brillant Phébus, les éblouissant de ses rayons, leur imposait silence ; à ce moment aussi, parfois la chute d'un corps lourd dans l'eau révélait la présence d'un tapir venu par quelque sentier encaissé pour prendre son bain matinal.

Alors on levait le campement, et après un frugal repas dont la rive et l'eau avaient fourni les éléments, on reprenait jusqu'à la prochaine halte la monotone navigation.

C'est ainsi qu'ils avaient successivement reconnu un certain nombre de tributaires, lorsqu'ils joignirent sur la rive droite le rio Machado, que les Indiens nomment Gíparana, à cause du grand nombre de plantes aquatiques vivant dans ses eaux.

S'ils avaient eu d'autres préoccupations que celle de gagner le plus tôt possible un endroit habité, nos voyageurs eussent été séduits par l'aspect calme et plantureux des rivages de cette rivière aux eaux lim-

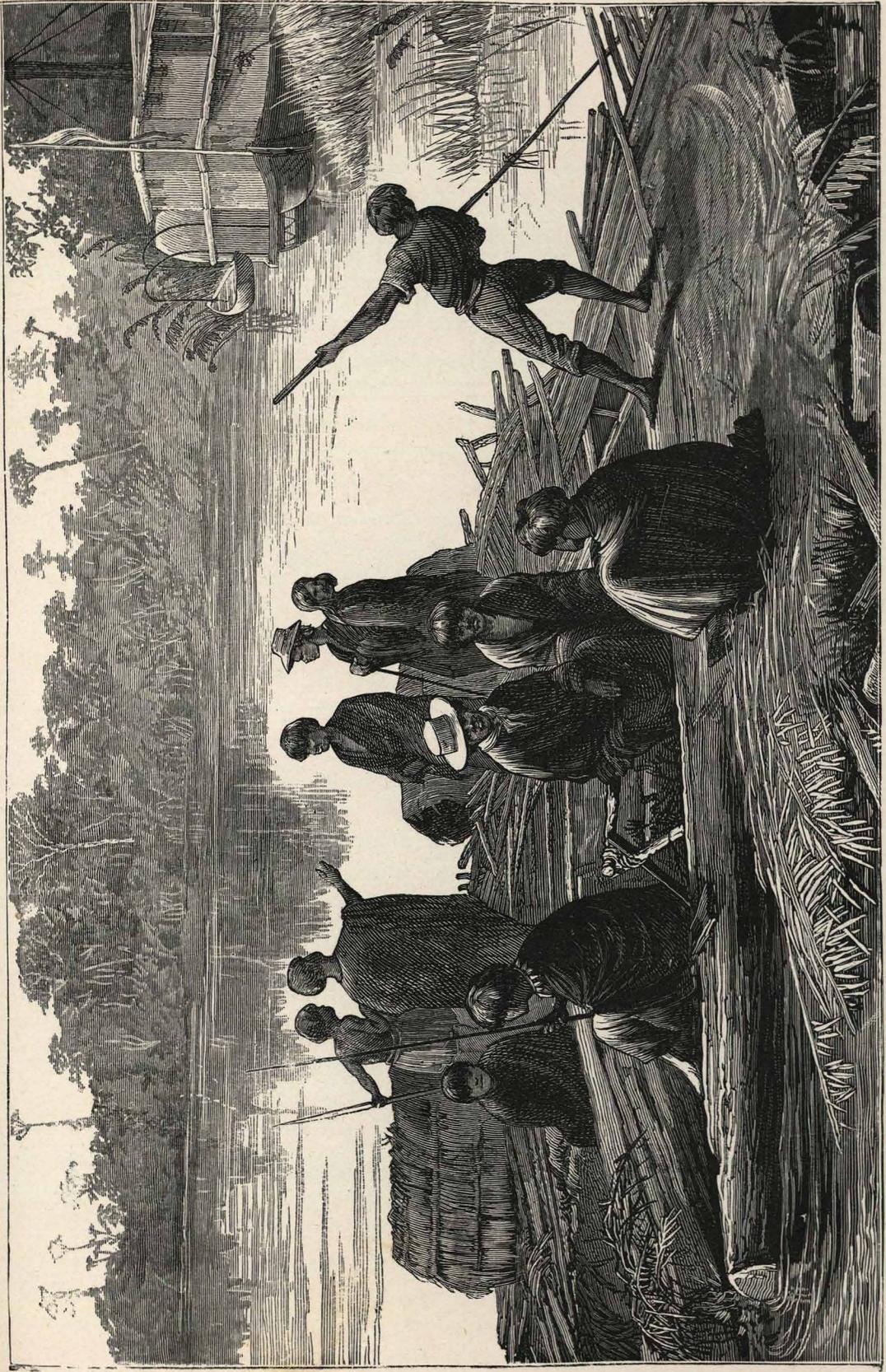
pides. De nombreuses tribus habitent les contrées fertiles que traverse le rio Machado, qui déjà commence à être l'objectif des colons entreprenants, séduits par l'inépuisable richesse de ses bois et de ses terres. Le rio Machado offre encore un autre intérêt ; il marque le point que les anciens traités entre le Brésil et la Bolivie fixaient pour limites des deux États. Les contestations ont enfin cessé ; la frontière commune, maintenant reportée au confluent du Béni et du Mamoré, longe le cours de ce dernier et celui du Guaporé.

Dans toute la partie de la rivière qu'ils parcouraient, nos voyageurs eurent à éviter de nombreuses îles, vrais nids de verdure, dont le nombre est la caractéristique de la basse Madeira. Par contre, elles constituaient d'excellents campements, le soir ; ils s'y trouvaient plus en sûreté que sur les rives ; aussi forçaient-ils la marche au besoin pour rencontrer, à la couchée, un asile de ce genre. On attachait la balsa aux racines du rivage ; le feu s'allumait sur la grève, et l'on dormait jusqu'au lendemain, comme peuvent le faire des gens qui ont peiné durant tout le jour.

Une nuit que ces dispositions étaient prises comme d'habitude, un formidable tumulte mit tout le monde sur pied ; on eût dit que quelque cataclysme venait d'éclater soudain ; le sol était bouleversé tout près des voyageurs ; l'onde, soulevée par une puissance inconnue, répandait en grondant ses flots limoneux. Instinctivement chacun s'éloigna du bord ; au bout d'un instant, la panique causée par cet événement fut calmée, et la cause de ce bouleversement reconnue : la rivière venait d'emporter un large fragment de l'île. Les terres, inondées par le flot, avaient cédé tout à coup sur une surface d'au moins une centaine de pas et entraîné dans leur chute les arbres séculaires qui plongeaient leurs racines dans ce sol d'alluvion.

Le fait n'est pas rare, tant s'en faut ; il contribue pour une large part à donner son caractère particulier à la grande vallée de l'Amazone.

Si, entravée par un banc de sable, la rivière se détourne de sa direction, la masse des eaux est projetée contre la rive ; elle en entame les terres faites de vieille alluvion ; cette morsure est d'autant plus forte que l'inflexion du cours d'eau est plus brusque. Il commence alors à se dessiner une ligne serpentine dont le méandre s'accroît à mesure que les matériaux arrachés à l'échancrure du rivage sont repoussés vers le tournant voisin. Le flot, repoussé tantôt à droite et tantôt à gauche, bat alternativement les deux rives et trace ces grandes boucles que présentent certains cours d'eau. Vienne une crue extraordinaire, une brèche se produit sous l'effort du flot dans l'isthme étroit qui s'est dessiné ; la route suivie par les eaux se rectifie de nouveau, et du promontoire d'hier il ne reste rien si les eaux ont tout emporté ; si le sol a opposé une résistance suffisante, c'est une île qui se trouve détachée de la rive et coupe en deux le courant. Après quoi, le même jeu recommence indéfiniment.



On reprenait jusqu'à la prochaine halte la monotone navigation.



Souvent, ainsi qu'il venait d'arriver cette nuit-là, des fragments considérables, minés par l'eau, se détachent tout à coup. On nomme *terras cahidas*, — terres tombées, — ces larges amputations du sol. Ce sont ces *terras cahidas* qui, avec les immenses troncs d'arbres écroulés dont les ramures surgissent encore çà et là hors de l'eau, avec leurs magnifiques groupes de palmiers n'adhérant quelquefois plus que par un fouillis de lianes tenaces, donnent aux cours d'eau de ces contrées leur physiologie si remarquable de sauvagerie primitive.

Le jour venu, et comme l'on se disposait à partir, Charles et ses compagnons éprouvèrent une terrible angoisse : la balsa avait disparu ! Un bout de liane marquait seul la place où elle avait été amarrée. Évidemment la violente secousse imprimée aux eaux par la chute du rivage avait brisé l'amarre. C'était un désastre pour les pauvres gens ; ils perdaient non seulement leur embarcation, mais toutes les maigres ressources qu'ils y avaient laissées : plus d'armes, plus d'outils d'aucune sorte. Chacun courut de tous côtés, explorant la rive, sondant les replis de la rivière. Enfin un cri d'appel les fit tous accourir à la pointe inférieure de l'île ; Belesmore, fortement cramponné à un arbre, essayait de ramener à lui quelque chose plongeant dans l'eau d'une petite anse. C'était la balsa que le guide venait de retrouver, mais qu'il ne pouvait retirer seul de sa position.

D'après l'aspect des choses, l'embarcation, arrachée par la secousse des flots violemment soulevés, était partie au fil du courant ; mais un remous bienfaisant l'avait poussée vers l'anse où elle se retrouvait. Dans l'agitation désordonnée de l'eau, le balancement des vagues avait fait plonger son avant sous les branches d'un arbre tombé en travers de la crique ; elle s'y trouvait prise. La dégager de là était un grand travail ; cependant les malheureux ne songèrent point à regretter cette nouvelle fatigue, tant ils étaient joyeux d'avoir retrouvé leur petite fortune.

Heureusement encore que l'eau était peu profonde à cet endroit, et qu'ils purent manœuvrer sans autre inconvénient qu'un bain prolongé. A force de peser sur une extrémité en soulevant l'autre, on parvint à faire sortir la balsa du réseau enchevêtré où elle s'était engagée.

La route fut reprise dans les mêmes conditions, mais en dispensant de Contisaya de la corvée de payeur. Le pauvre homme avait voulu prêcher d'exemple, et, malgré son état de faiblesse persistante, il avait pris sa part du travail commun. Bien que sous la menace d'un renouvellement de fièvre, il était resté dans l'eau pendant tout le temps qu'avait duré le sauvetage de la balsa. Des averses répétées, l'atmosphère saturée de chaudes vapeurs avaient également agi d'une manière défavorable. Sans être nettement défini, son état de santé n'était point satisfaisant ; il éprouvait un malaise profond, un affaiblissement qui progressait rapidement. Au bout de quelques heures, il dut rester couché sous le toit de feuillage recouvrant la balsa.

XXIX

LE SERINGUEIRO

Charles commençait à s'inquiéter de l'état de son compagnon ; aussi fut-ce avec un réel soulagement qu'il aperçut un matin, sur la rive gauche de la Madeira, une hutte en chaume de palmier dont la construction, différente de celle des huttes indiennes, indiquait la demeure d'un être civilisé. La balsa fut dirigée de ce côté avec la conviction d'y trouver du secours.

Sans les préoccupations qui les assiégeaient, les voyageurs auraient pu admirer avec quelle entente le possesseur de cette simple chaumière avait choisi le site où elle s'élevait. Sous une immense voûte de palmiers majestueux et de gigantesques *bertholletias* s'alignaient deux longs toits de chaume débordant de toutes parts les murailles en roseaux nattés. De sveltes poteaux supportaient l'édifice, dont la hauteur rachetait la simplicité des lignes. Tout autour, à deux mètres au-dessus du sol, régnait une large véranda où des hamacs se balançaient au mouvement que leur imprimaient un enfant et une jeune femme. Un bois de bananiers entourait ce petit coin d'une merveilleuse fraîcheur ; tandis que, dans une échappée de vue, le vaste cours d'eau écoulait dans le lointain sa nappe imposante, coupée d'îles verdoyantes.

La jeune femme appela à deux reprises ; un homme sortit du plant de bananiers, pliant sous le poids d'un splendide régime. A son aspect, il était aisé de voir qu'on avait affaire à un Moxo ; de même qu'aux divers ustensiles s'étalant de tous côtés on reconnaissait l'établissement d'un *seringueiro*.

Sans attendre aucune explication, ce brave homme offrit aux voyageurs de quoi se reconforter. Quand il vit l'état pitoyable de Contisaya il rassura ses compagnons, en prononçant ce seul mot :

« Petite fièvre ! l'écorce le guérira ! »

En même temps, il ouvrit un coffre au fond duquel gisaient pêle-

mêle des clous, du tabac, de grossières images coloriées et des *couis*¹ ; il en sortit un petit sac de peau duquel il tira quelques débris à moitié pulvérisés que Charles reconnut tout de suite pour être de l'écorce de quinquina, de l'espèce dite *calisaya*.

Le malade fut invité à en mâcher une certaine quantité, selon la méthode primitive des indigènes, qui parviennent à surmonter l'amertume du remède. On porta de Contisaya dans un des hamacs pendus aux poteaux de la véranda ; le seringueiro affirma qu'il ne tarderait pas à s'endormir.

Quand ces mesures eurent été prises, l'hôte s'informa de ses visiteurs, après s'être assuré toutefois qu'ils avaient fait honneur à certain rôti de lamantin déposé sur le plancher de la véranda. Ses façons hospitalières indiquaient un individu supérieur à la généralité de ses congénères. Après lui avoir raconté son odyssee, Charles apprit de son hôte qu'il avait gagné de proche en proche le point où il le voyait établi, emmenant avec lui sa jeune femme. L'enfant qu'elle berçait leur était né au cours de leurs déplacements successifs. Il avait fini par mettre la main sur une *seringea* particulièrement favorisée. Ses récoltes avaient progressé de si belle façon, qu'il se faisait aider maintenant par une vingtaine d'Indiens, qui suffisaient à peine aux travaux de son exploitation. Au lieu de se fatiguer à porter au loin ses produits, il les vendait un prix suffisant aux commerçants qui descendaient la rivière, et recevait d'eux en échange les objets dont il pouvait avoir besoin. Pour peu que quelque chose le pressât, il se rendait alors à la mission de San Pedro, dont il était distant de deux journées de pirogue seulement.

Tout fier de recevoir des blancs, le brave homme tint à montrer à Charles son exploitation et à lui en expliquer le fonctionnement pendant que la crue permettait encore quelques excursions à travers la forêt.

Le *siphonia elastica*, dont le produit vaut mieux pour la prospérité du Brésil que toutes ses mines d'or et de pierres précieuses, a besoin pour bien venir qu'une inondation annuelle vienne baigner sa tige à un mètre et demi de hauteur au moins ; c'est pourquoi le seringueiro surélève toujours sa hutte, de façon que les plus hautes eaux ne puissent en atteindre le plancher.

De la hutte partent de petits sentiers qui s'enfoncent dans le fourré et aboutissent à chacun des arbres à caoutchouc. Dès que le temps le permet, le seringueiro s'en va dans son domaine, armé d'une hachette, et pratique de petits trous dans l'écorce, ou plutôt dans l'aubier. Immédiatement le suc laiteux se met à couler au travers d'un tuyau d'argile appliqué au tronc, et il est reçu dans un récipient formé par un simple nœud de bambou.

L'exploitant va ainsi d'arbre en arbre ; puis, au moment de s'en retour-

¹ Le *coui* est une tasse composée simplement d'une demi-noix de coco.

ner, il vide les tubes de bambou dans une grandealebasse qu'il porte en sautoir, soutenue par une bricole en liane. Rentré chez lui, il transvase le produit de sa récolte dans une de ces énormes carapaces de tortue qui constitue, dans ces contrées, l'ustensile de ménage le plus indispensable.

Ensuite, sans perdre de temps, — car les particules résineuses s'isoleraient et la qualité du caoutchouc en serait amoindrie, — le seringueiro procède à la fumigation.

On verse le suc sur un moule en forme de pelle et on l'expose à la

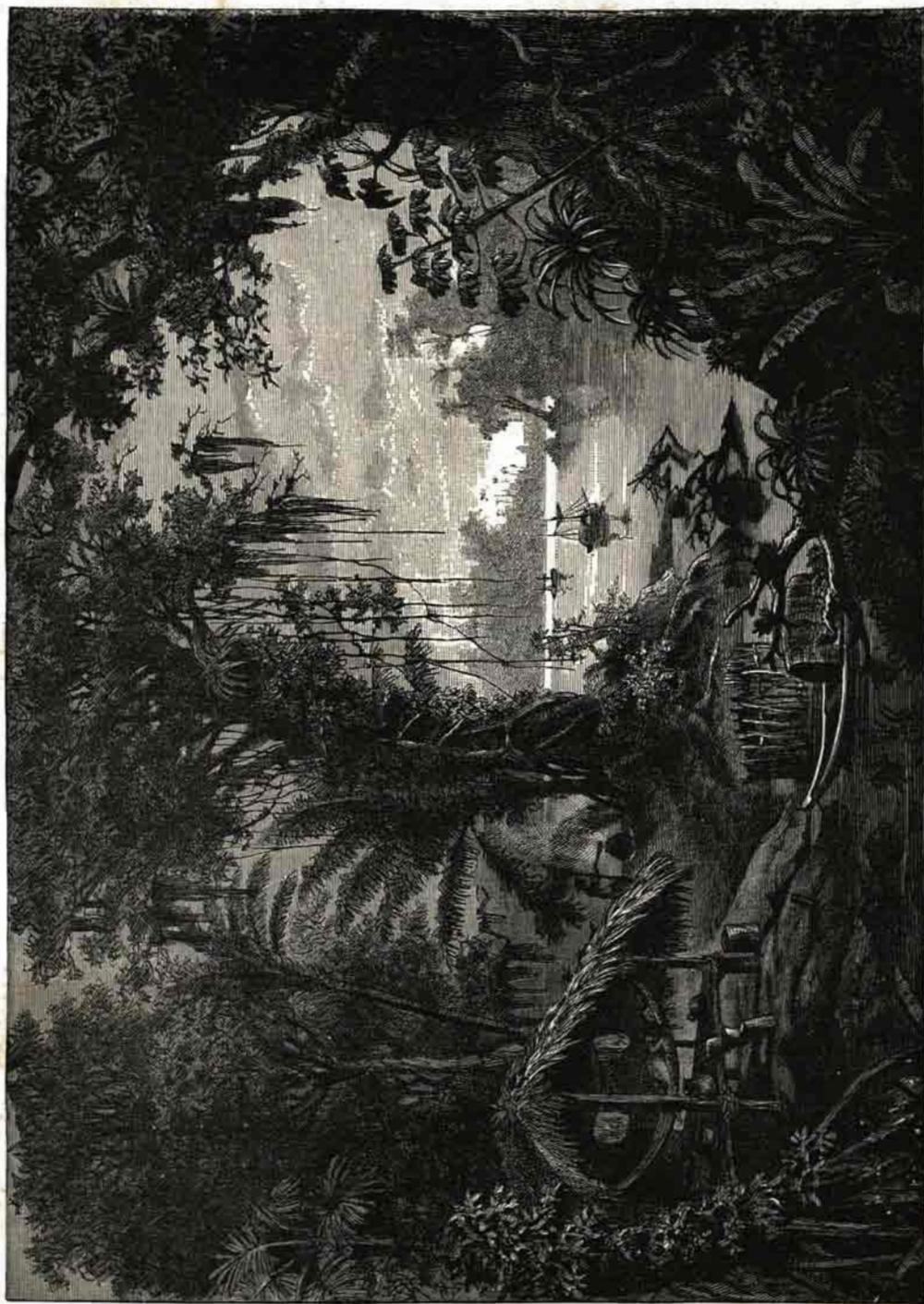


Rameau et fruit du *siphonia elastica*.

fumée d'un feu de noix de palmier *urucury* ou *assaï*. Cette fumée possède la propriété de coaguler instantanément la sécrétion gommeuse. Une poterie sans fond, au col étroit comme le goulot d'une bouteille, sert de cheminée. On la pose sur un tas de noix sèches en combustion, de façon que la fumée blanche jaillisse en nuages épais par la petite ouverture. Assis à côté, le travailleur verse avec unealebasse sur son moule une petite quantité de suc dont l'apparence est celle d'un lait onctueux ; il égalise la couche par une manœuvre adroite de sa pelle et l'expose prestement à la fumée de son fourneau. Après quelques opérations de ce genre, on voit la gomme prendre une couleur gris jaunâtre et se solidifier.

L'ouvrier superpose ainsi les couches jusqu'à une épaisseur de deux ou trois centimètres ; on fend latéralement la masse pour la détacher du moule et on l'expose au soleil pour la faire sécher et lui donner cette teinte brune que recherche le commerce.

Dominguos s'estimait heureux de pouvoir préparer avec ses aides



Dans une échappée de vue, le vaste cours d'eau écoulait dans le lointain sa nappe imposante.

1875

environ deux cents kilogrammes de caoutchouc par jour. Son calcul ne devait guère s'éloigner de la vérité, à en juger par l'importance de sa récolte, dont il comptait charger prochainement quelque bateau se dirigeant vers Manaos ou vers le Para.

Gardés par deux énormes chiens que le maître semblait affectionner tout particulièrement, les navigateurs goûtèrent cette nuit-là un repos vraiment réparateur. Cependant, malgré les assurances de Dominguos, l'état de Contisaya ne s'améliorait pas ; au contraire, la fièvre semblait prendre un caractère que Charles ne pouvait définir.

Sur le conseil du seringueiro, qui affirmait l'existence de ressources sérieuses à la mission de San Pedro, il fut décidé qu'on ferait force de rames afin de pouvoir procurer le plus rapidement possible au malade les soins que ses amis étaient impuissants à lui donner. Ce fut avec un sentiment de sincère reconnaissance qu'on quitta Dominguos et son ravissant séjour.

De la rapidité de la course pouvait dépendre le sort de Contisaya. On brava courageusement un soleil de feu, et le soir du départ on croisait Humaytâ, petit poste que les cartes de l'époque désignent comme un village, mais qui est tout simplement un tambo abandonné, où parfois se rencontrent quelques Indiens vendeurs de gomme, de salsepareille et de substances recherchées par la médecine.

Une vive exclamation de joie salua, le lendemain soir, la vue de la croix qui s'avancait sur un petit promontoire servant de port à la mission de San Pedro.

XXX

LA MISSION DE SAN PEDRO

Il était temps que le malade arrivât. Une fièvre intense le dévorait ; tout son corps se couvrait de plaques rougeâtres d'aspect inquiétant.

Sur la recommandation de Dominguos, Charles courut à la mission, où il demanda aide et secours.

Une hutte spacieuse fut mise aussitôt à sa disposition. A peine y eut-on transporté le malade, que le supérieur vint le visiter, mettant à sa disposition les quelques notions médicales qu'il possédait.

Son examen lui fit reconnaître les signes de la variole. Il ne dissimula pas à Charles que dans ces régions cette maladie a un caractère toujours fort grave. Il lui recommanda surtout de ne point révéler autour de lui la nature du mal.

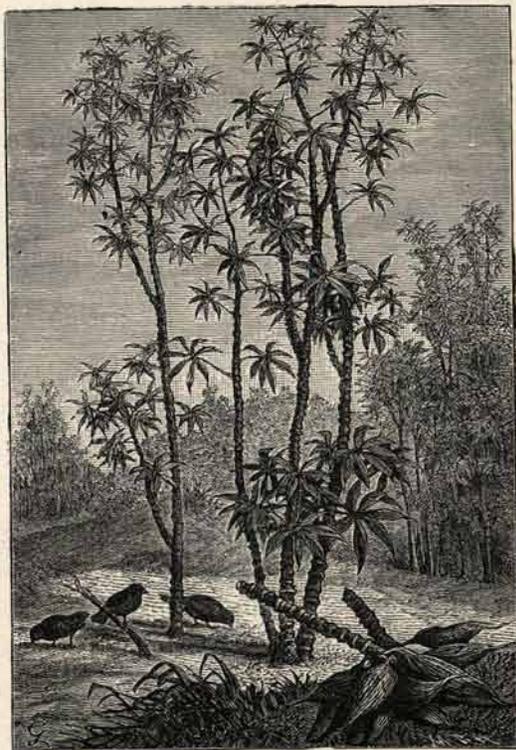
« Dans votre intérêt le mieux compris, gardez-vous de rien dire. Les Indiens en général, surtout ceux que vous serez appelés à voir ici, ont une terreur folle de la variole. Comme elle produit chez eux de terribles ravages par suite du manque de soins intelligents, ils sont persuadés qu'elle est inguérissable, et ils considèrent comme irrémédiablement marqués par la mort ceux qui ont le moindre contact avec un individu atteint de ce mal. Leur superstitieuse frayeur pourrait fort bien les entraîner aux plus fâcheuses extrémités envers des étrangers qu'ils estimeraient leur avoir apporté la contagion. Votre sûreté sera le prix de votre silence. »

Le missionnaire qui donnait à Charles cet utile avertissement était un homme dans toute la force de l'âge ; il paraissait posséder une expérience et une science supérieures à celle qu'on rencontre d'ordinaire chez les missionnaires de ces contrées. Son langage et ses manières aisées dénotaient l'habitude du monde ; son activité révélait un tempérament vigoureux. Tout indiquait en lui un homme de valeur, et Charles se

demandait comment un tel sujet se trouvait ainsi relégué au milieu de peuplades à moitié barbares.

Sa curiosité ne tarda pas à être satisfaite. Un jour que, se laissant aller sur la pente des confidences, il causait avec le père Jacopo, après l'avoir mis au courant de ses épreuves et de ses projets d'avenir, il ne put retenir la question qui lui brûlait les lèvres, et lui demanda brusquement à quelle cause il fallait attribuer sa présence en pareil lieu.

« Tout d'abord, lui répondit le père Jacopo, gardez-vous de voir en moi une victime, car j'ai choisi le poste où vous me voyez. En vous



Le manihot ou manioc sauvage.

disant quelques mots de l'histoire de la mission de San Pedro, ce sera un peu la mienne que je vous raconterai. »

Charles Duret apprit ainsi que San Pedro n'était autre chose qu'une tentative de restauration de l'ancienne mission de Crato, aujourd'hui détruite. A peu de distance, en descendant la rivière, on en pouvait distinguer encore les restes. Les Indiens, redevenus sauvages, avaient gardé un souvenir profond de l'ancienne prospérité de Crato; la tradition d'un endroit où des pères baptisaient leurs enfants s'était transmise d'âge en âge. Ces dispositions étaient parvenues jusqu'aux oreilles de Mgr de Macedo, évêque de l'Amazonie et du Para. Cet éminent prélat, qui a consacré sa vie à l'évangélisation de son diocèse, le plus vaste du monde, est doublé d'un savant consommé, d'un patriote ardent et d'un apôtre

brûlant d'ardeur et d'affection pour ses sauvages ouailles. Touché de leur état de dégradation encore aggravé par l'ignoble exploitation dont ils sont l'objet, Mgr de Macedo avait entrepris de relever les missions de l'Amazonie et de leur donner une forte direction.

Une pareille tâche nécessitait de nombreux et zélés collaborateurs. Pour la mener à bien, il commença par s'attacher au relèvement si nécessaire de son clergé. Il fit choix des sujets les plus distingués de son séminaire du Para et les envoya en Europe faire leurs études ecclésiastiques, ainsi qu'il l'avait fait lui-même; puis, à leur retour, leur exposant l'intérêt moral, religieux et social de ses projets, il avait fait appel au zèle de ses jeunes prêtres et les avait lancés à la conquête des tribus.

Contrairement aux habitudes suivies précédemment, il estimait que seuls des hommes d'élite pouvaient venir à bout d'une telle entreprise, et qu'il était préférable de donner une bonne et forte organisation à un moindre nombre de missions que d'éparpiller ses forces disponibles. C'est ainsi que Crato avait été désigné pour redevenir un centre d'apostolat; mais comme il n'y avait aucun parti à tirer des ruines de l'ancienne mission, elle avait été restaurée dans le voisinage, sous le nom de San Pedro, et placée dans un meilleur site.

Le père Jacopo y avait été envoyé avec trois autres religieux et une demi-douzaine de frères convers, chargés non seulement d'assister matériellement et spirituellement les pères, mais aussi d'enseigner aux Indiens quelques métiers sédentaires.

Depuis trois ans que les missionnaires s'étaient installés, bien des choses avaient été faites, mais ils n'étaient pas parvenus encore à faire quitter à leurs ouailles leurs habitudes errantes. Néanmoins ils les avaient amenées à des relations presque régulières avec les flottilles de passage; en revanche, celles-ci, certaines de recevoir bon accueil à San Pedro, s'y arrêtaient volontiers et avaient fait de la mission une sorte d'entrepôt où ils trouvaient à se pourvoir de ce qui leur était nécessaire pour le reste du voyage.

Cette situation expliquait l'importance des bâtiments de San Pedro, lesquels étaient d'autant plus au-dessus des besoins de sa population, qu'à part les missionnaires et quelques rares Indiens, il n'y avait point d'habitants.

Si étrange que cela puisse paraître, les choses étaient ainsi. C'est qu'en effet, San Pedro, comme Cavalcante, comme Humayta, comme tous les prétendus villages devant lesquels nos voyageurs avaient passé et que les cartes mentionnent en caractères saillants, San Pedro était un village sans habitants.

L'Indien vit solitaire dans la forêt; il vit à deux, trois, huit et même quinze jours de l'église, qui sert de centre de ralliement. Le village, ce sont les constructions de la mission, rien de plus; on chercherait vainement autour un groupement de huttes indiennes. Que l'on parcoure l'immense territoire qui des Cordillères s'étend jusqu'à l'Atlantique, on ne

trouvera pas chez les tribus restées indépendantes la plus légère ébauche de vie sociale : pas un village, pas un hameau, pas même deux cabanes juxtaposées.

Nous avons dit déjà dans quelles conditions l'Indien édifiait sa demeure; nous ne pourrions que nous répéter en entreprenant de dépeindre la condition des néophytes de San Pedro.

Si l'Indien est infidèle, il ne sort de son tambo que pour la chasse et la pêche; il ne fraye avec les autres membres de la tribu que dans les grandes circonstances, pour la guerre ou la rapine, pour les fêtes sanglantes ou burlesques consacrées par la tradition. S'il est catholique et qu'il y ait un missionnaire dans le voisinage, on l'amène assez facilement à venir à la messe tous les huit ou quinze jours.

Le fond de ces natures ombrageuses est un amour exclusif de la liberté : ni contrôle ni témoin. Cette maxime de sauvage indépendance résume toutes leurs aspirations.

« Au surplus, ajouta le père Jacopo, vous en pourrez juger bientôt, puisque l'état de votre compagnon ne vous permet pas encore de repartir, et que dimanche est après-demain. »

A sa grande stupéfaction, le surlendemain matin, Charles put compter jusqu'à trois cents Indiens qui débouchaient de toutes parts de la forêt et des campos voisins. Leur étonnement, quand ils virent devant eux d'autres hommes blancs que les missionnaires, était réjouissant au dernier degré; leur manière de le manifester, plus étrange encore. Il leur fallut tâter, palper en tous sens ces gens et leurs vêtements, dont l'aspect leur était inconnu. Ainsi se trouva amplement justifié ce jugement du père, disant d'eux :

« Ce sont de grands enfants ! »

Et il ajoutait :

« Enfants par l'intelligence, par le caractère, par les habitudes, mais non pas par les passions. Lorsque l'une d'elles leur gronde au cœur, lorsque la colère ou la vengeance allume un feu sombre dans leur prunelle, lorsque le libertinage les rend soupçonneux et défiants, lorsque les fumées de la chicha leur montent au cerveau, il faut les approcher avec une extrême prudence; il faut surtout éviter de les déranger dans leurs habitudes, de s'égarer dans les buissons touffus où s'élèvent leur tambo : ce ne sont plus des enfants, ce sont des fauves !

« Mais, si l'on doit se garder de violenter l'Indien, il est essentiel avec lui de rester toujours sur ses gardes, toujours sur la défensive. S'il vous sent fort, il vous respectera; mais, s'il vous voit faible et désarmé, il vous immolera.

« L'Indien indépendant, — l'Indien *bravo*, — ne ressemble en rien à l'Indien des plateaux ni à celui d'outre-Cordillère, dont trois siècles de servitude ont altéré le type, alourdi la démarche, rapetissé la taille, assombri et faussé le caractère, et vous en pouvez juger d'un coup d'œil en

regardant côte à côte vos péons et nos Indiens, habitués à parcourir la forêt et les vastes campos qui la bordent. »

Et, tout en donnant ces détails, le bon missionnaire se promenait au milieu de ses étranges paroissiens, échangeant avec eux des paroles et des caresses.

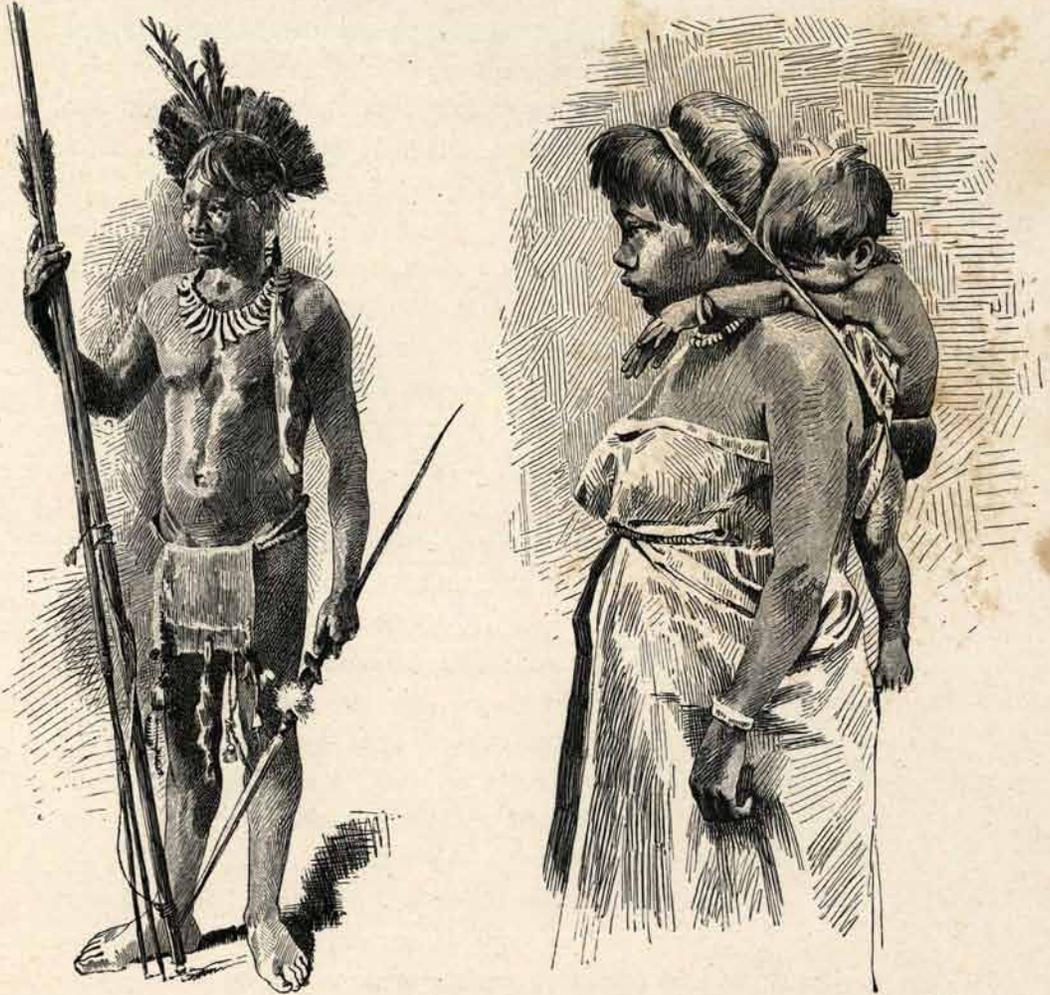
Charles n'en revenait pas d'être obligé de reconnaître dans tous ces sauvages, plus bizarrement accoutrés les uns que les autres, des néophytes dont la foi naïve se manifestait de la façon la plus inattendue. Indépendamment du tatouage dont tous s'étaient barbouillé le visage, la plupart avaient le chef orné de couronnes en plumes de toucan ou de colibris, ou des coiffures en peau de singe relevées d'éclatantes ailes d'insectes; autour de leur cou s'enroulaient des colliers en dents d'animaux ou en coquillages. Des peaux de serpents, des pierres singulières, des noyaux, des dépouilles variées de bêtes, tout était mis à contribution au gré de leur imagination, de leur fantaisie, pour se parer avant de venir à la mission. Et sous ces oripeaux, pas ou peu de costume! Les femmes, elles, étaient revêtues, par-dessus leurs ornements sauvages, d'une sorte de chemisette longue, faute de laquelle, — elles le savaient bien! — l'entrée de l'église leur eût été interdite.

Quand tout ce monde eut été réuni, la messe fut célébrée par un des pères, tandis que les autres, circulant dans les rangs des fidèles, y maintenaient l'ordre et les aidaient à chanter quelques cantiques péniblement appris, exécutés plus péniblement encore. Une distribution de petits cadeaux suivit l'office; et, pour ne point trahir la vérité, il faut bien reconnaître que ces largesses accoutumées avaient plus d'effet sur l'assiduité des pauvres Indiens que toutes les exhortations des bons pères. Comment s'en étonner?

Dans l'après-midi, le silence régnait de nouveau à San Pedro, redevenu désert.

« Si sauvages que vous les voyez, disait le père Jacopo à Charles, qui s'informait, nos Indiens ont cependant accepté plus d'une prescription essentielle dont l'exacte observation suffit déjà pour nous récompenser de nos peines. C'est ainsi que nous sommes parvenus à introduire la coutume de marier nos catéchumènes très jeunes, les garçons à quatorze ans et les filles à douze ans. Cette coutume moralisatrice a eu pour effet immédiat un accroissement sensible de la population et une diminution très marquée des crimes ayant pour principe les mauvaises mœurs. A quinze ans, le jeune Indien est généralement père; mais il n'a pas pour cela davantage conscience des devoirs que lui impose cette qualité. La faute n'en est pas à son âge; car tel il est à quinze ans, tel il est à quarante. C'est à la déplorable légèreté de son caractère, à la conséquence inhérente à sa nature, qu'il faut s'en prendre. Il aime ses enfants, il les aime jusqu'à l'idolâtrie; mais là s'arrête son dévouement: de formation morale, d'éducation, il n'y a trace.

« Le jeune Indien grandit en toute liberté, comme l'oiseau, comme la bête sauvage; il est à lui-même son maître et son législateur. Il peut impunément s'essayer aux crimes qu'il commettra plus tard, s'absenter du tambo pendant des semaines entières, courir la forêt à la recherche d'une aventure : ni le père ni la mère ne daignent s'en apercevoir; son retour ne sera marqué par aucun incident.



Les néophytes du père Jacopo.

« C'est donc au suprême degré un enfant; néanmoins, contrairement à ce qu'on pourrait supposer, ce ne sera pas un enfant ingrat. C'est le plus tendre, le plus reconnaissant, le plus dévoué des fils. Cela seul prouve les qualités heureuses qui sont en germe dans ces riches natures. L'Indien peut vieillir : la misère, l'abandon, l'ingratitude de ses enfants, n'attristeront jamais sa vieillesse. Ni la chicha, ni le yucca, ni les oiseaux au brillant plumage, ni rien de ce qu'il désire ne lui fera défaut. Après avoir gâté son enfant, il devient lui-même un enfant gâté.

« Il n'y a donc pas d'autorité chez les Indiens, du moins chez les nôtres, non plus que dans toutes les tribus Jumas; mais, en revanche, l'autorité

conjugale n'est pas un vain mot : les enfants sont libres, mais leur mère est esclave !

« Son dur labeur commence avec le chant du coq. Il faut que la chicha soit prête pour le réveil ; son impérieux maître et seigneur ne lui pardonnerait pas une minute de retard.

« Le voici qui se dresse sur sa couche, et tout aussitôt se réveillent ses appétits gloutons ; ce ventre affamé n'a qu'un désir : la chicha. La femme n'attend pas qu'on le lui dise ; la voilà près de lui, tenant en main deux grandes écuelles débordantes. Ses filles la suivent par derrière, portant la précieuse liqueur dans de grands vases ; elles y plongent la main pour la brasser et l'épaissir, elles étreignent fortement tous les débris de yucca ou de chonta qui peuvent surnager.

« Cependant l'Indien s'est emparé des écuelles ; elles sont montées d'elles-mêmes à ses lèvres béantes, cela tombe dans son estomac comme une cascade dans le vide. Il y a mis tant de gloutonnerie que lèvres et nez, menton et poitrine sont maculés et ruisselants ! De temps en temps il s'arrête pour reprendre haleine ; puis, sans un mot, sans un regard, il étend de nouveau les mains, saisit deux nouvelles écuelles et recommence à boire comme s'il était encore à jeun ! Il en est à sa sixième, et rien n'indique qu'il soit rassasié.

« J'ai vu des Indiens, ajoutait le père Jacopo, absorber jusqu'à huit, dix, douze écuelles de chicha, quelque chose comme dix à douze litres. Ils ne s'arrêtent que lorsque l'abdomen, ballonné, tendu comme la peau d'un tambour, menace d'éclater sous cette dilatation par trop violente. Alors l'homme est lesté ; la chicha l'a mis de bonne humeur, son front s'est déridé, ses yeux se sont ouverts grands et bienveillants ; il saute légèrement sur ses pieds, court à sa lance, à ses flèches ou à son filet, et le voilà chassant dans la forêt ou pêchant dans la rivière.

« D'ordinaire ses fils l'accompagnent, et acquièrent, en le voyant faire, la science qu'il a reçue lui-même de ses aïeux. Les filles, compagnes de servitude de la mère, restent au logis et accomplissent avec elle les travaux de l'intérieur et du dehors ; ce sont, pour la culture et les transports, de véritables bêtes de somme.

« Si triste que soit le sort de la femme indienne, il ne diffère pas de celui qu'elle subit chez tous les autres peuples barbares, où il n'y a d'autre droit que la force : le sexe faible est né pour servir, le sexe fort pour régner. »

Cependant l'état de Contisaya, loin de s'améliorer, parut grave dès le second jour de l'arrivée à San Pedro. Comme une dysenterie intense s'était manifestée, on mit sur le compte seul de cette nouvelle complication la gravité de la maladie. En vain les pères prodiguèrent-ils à de Contisaya leurs soins les plus assidus, il devint évident, le soir du quatrième jour, que le pauvre homme ne résisterait pas longtemps. Dans la

nuit, la fièvre devint algide. Le père Jacopo tint à prévenir lui-même le malade de la gravité de son cas et à lui offrir les secours de la religion. De Contisaya, se sentant perdu, eut du moins cette dernière consolation, ne pouvant s'éteindre au milieu des siens, de mourir entouré d'amis, soutenu par les prières de l'Église.

On porta le défunt au cimetière de l'ancienne mission, à quelques centaines de pas, et ses restes furent déposés en terre bénite. Lui, du moins, n'avait plus rien à redouter des vivants.

Cette perte de leur compagnon attrista les autres voyageurs, car leurs rangs s'éclaircissaient; depuis leur déroute dans la Cordillère orientale, c'était le troisième cadavre qu'ils laissaient derrière eux. Serait-ce le dernier? Qui, à son tour, marquerait la lugubre étape?

XXXI

LA FLOTTILLE DES MOXOS

Les plus sombres pensées assiégeaient donc leur esprit en revenant de rendre les suprêmes devoirs à de Contisaya, quand leur attention fut sollicitée par un mouvement insolite devant l'église de San Pedro, c'est-à-dire devant le hangar, plus considérable que les autres, affecté à la célébration de l'office divin.

Une vingtaine d'Indiens Moxos allaient, venaient, donnant à ce coin du désert une étrange animation. Tous, invariablement vêtus de la cascara, le crâne rasé et abrité sous un chapeau à larges ailes, ces Moxos paraissaient être des familiers de l'endroit. En même temps, quatre grosses barques amarrées dans la petite crique servant de port à la mission disaient à quelle sorte de gens on avait affaire.

Ces hommes et leurs camarades restés à bord conduisaient jusqu'à Obidos, point le plus rapproché de la province du Para, une cargaison de cuirs et de salsepareille pour le compte d'un des plus gros commerçants de Trinidad. Ils étaient partis sous la conduite d'un majordome, ainsi qu'ils en avaient l'habitude chaque année, descendant le Mamoré à force de rames. Ils devaient trouver à Obidos un chargement de retour tout préparé et n'avaient à se préoccuper d'autre chose que de la conduite de leurs bateaux.

L'escale de San Pedro était pour eux une occasion de fête ; ils y étaient connus et comptaient s'arrêter là, coupant ainsi le voyage par ce temps de repos.

Ils ne se montrèrent pas trop étonnés de rencontrer la troupe des Péruviens, Remigio les ayant instruits du passage des malheureux quand ils avaient, à leur tour, recouru à l'intervention du solitaire. Ils apprirent également à Charles qu'il avait passé, sans en soupçonner la présence, à côté de la mission de San Francisco. Ils y auraient rencontré le renfort de bras dont ils avaient besoin pour franchir Theotonio.

Cette révélation inattendue ne pouvait qu'accroître les regrets de Charles ; s'il avait connu l'existence de ce poste de secours, peut-être n'aurait-il pas eu à déplorer la perte de deux de ses compagnons. D'autre part, il ne s'expliquait pas comment, ni à la mission de Saô Gabriel, ni chez Remigio, on ne lui avait rien dit de la mission de San Francisco.

Garupé, majordome et pilote de la flottille, adoucit l'amertume de ses regrets en lui apprenant que la mission est installée à un kilomètre de là, au bord d'une petite rivière, où ceux-là seuls qui la connaissent peuvent la trouver. Cet établissement est d'ailleurs moins une mission qu'un campement où les pères viennent se reposer. Dès que la saison le permet, ils se dispersent dans la région, parcourant les tribus. Tous les quinze jours ou toutes les trois semaines, ils reparaissent à San Francisco pour renouveler leurs provisions les plus indispensables et repartent pour leurs courses apostoliques ; le reste du temps, l'établissement est à la garde d'un frère et d'un couple de vieux Indiens. Quand la saison des pluies les force à suspendre leurs courses, les pères remontent le Mamoré jusqu'à Exaltation, où ils passent le mauvais temps.

Les frères de Saô Gabriel et Remigio connaissaient évidemment l'absence des pères ; c'est pourquoi ils n'avaient rien dit, ne voulant point faire naître de vaines espérances. La flottille de Garupé était arrivée, au contraire, au moment précis où les pères, se rassemblant pour leur rentrée à Exaltation, avaient encore avec eux une bonne partie de leurs escortes. Il en avait profité pour franchir les endroits difficiles en deux fois moins de temps qu'il lui en aurait fallu sans cette assistance.

Tous ces détails apaisèrent la douloureuse préoccupation de Duret, qui ne songea plus qu'à tirer parti de la présence de la flottille bolivienne. En effet, si Garupé consentait à prendre avec lui la troupe des blancs, c'était le salut, c'était la fin de leurs misères.

Toutefois ce n'était pas sans inquiétude qu'il songeait à cette combinaison. Il ne pouvait oublier l'hostilité que leur avait valu à San Bonaventura la qualité de Péruviens, ni la froideur du frère de Saô Gabriel. Si Garupé refusait ?

Il comptait trouver un allié puissant dans la personne du père Jacopo, lequel ne faillit pas à ses espérances et se chargea de traiter avec le majordome. Par bonheur, l'aversion de ses compatriotes n'entraîna point dans les idées de cet homme. Il ne fit aucune difficulté d'accepter comme passagers Charles et les sept compagnons qui lui restaient. Il y mit toutefois la condition d'un bon paiement, car ce Garupé avait au plus haut point l'instinct du commerce. C'était le point difficile de la négociation, les voyageurs n'ayant d'autre garantie à offrir que leur qualité de blancs et leur parole.

Quelle que fût l'influence du père Jacopo sur les Moxos, il ne put jamais décider le majordome à attendre jusqu'à Obidos pour recevoir le prix du passage. L'Indien avait arrêté dans son esprit d'être payé par avance de

ses peines et de ses frais ; aucun argument, aucune considération ne pouvait vaincre sa résistance.

« Les étrangers n'ont ni argent ni parents dans le pays, répétait-il sans cesse à tout ce que le père Jacopo disait pour le décider ; qui me garantit leurs moyens et leur volonté de me payer plus tard ? »

Et l'obstiné Moxo ne sortait pas de là.

Il ne pouvait apprécier le point d'honneur que le missionnaire tâchait de lui faire valoir, ni la solidarité que ses protégés trouveraient certainement parmi les autres blancs de la ville d'Obidos. Encore moins comprenait-il que leur consul pût acquitter la dette pour leur compte. Cet acte d'un fonctionnaire qui, dans son intelligence d'Indien, ne pouvait être que l'équivalent d'un de leurs gouverneurs, lui semblait si monstrueux et si invraisemblable, que, loin de le décider, cette proposition ne fit qu'augmenter sa défiance.

Les pauvres Indiens, Moxos ou autres, étaient et sont encore si indignement exploités par les fonctionnaires de tout ordre, que l'idée seule d'avoir affaire à eux suffit pour entraver toute négociation.

Cependant le père Jacopo commençait à désespérer de vaincre une telle résistance ; mais il s'était chargé de la négociation, et il tenait à honneur de la mener à bien.

« Puisque tu n'as confiance ni dans les blancs ni dans leurs amis d'Obidos, finit-il par lui dire, tu auras sans doute confiance en moi ? C'est moi qui te payerai, si tu ne reçois pas à Obidos le prix convenu pour le passage. »

A cette proposition inattendue, le front du majordome se dérida ; un sourire vint éclairer doucement sa face, et il déclara que puisque le père s'engageait à le payer, il acceptait ses conditions.

Profitant de ses bonnes dispositions, le père Jacopo fit remettre à Garupé un engagement par lequel Duret lui verserait, en marchandises à son choix, une somme équivalant à deux cent cinquante francs par tête de passager. A défaut du paiement dans un délai de quinze jours après l'arrivée à Obidos, Charles devait donner au pilote, pour le père Jacopo, une lettre l'instruisant de son insuccès et contenant une délégation sur le gouvernement vénézuélien. Au vu de cette lettre, le père remettrait à Garupé le prix du passage.

« Je puis disposer de mon crédit en votre faveur, ajouta le missionnaire, mais non des fonds ou des marchandises qui sont la propriété de la mission, non la mienne. J'en ferai l'avance, s'il le faut, mais non l'abandon ; nos ressources appartiennent à nos ouailles, et elles ne sont pas assez abondantes pour que nous en puissions distraire une part quelconque. »

Charles Duret, comprenant toute la valeur de ces raisons et appréciant aussi l'étendue du service que lui rendait le missionnaire, ne savait comment lui en témoigner sa reconnaissance.

Ce fut avec des larmes dans les yeux que Charles prit place sur l'égaritea de Garupé.

En quittant le père Jacopo, il éprouvait la même douleur qu'en quittant un vieil ami. L'importance du service et la bonne grâce avec laquelle il avait été offert avaient pénétré Charles d'un sentiment inexprimable. Debout, à l'arrière de l'embarcation, il faisait au missionnaire des signes d'adieu quand la flottille reprit sa marche, et, tant qu'il put l'apercevoir ou que San Pedro resta en vue, il ne les quitta pas du regard.

Autant Garupé avait fait de difficultés pour recevoir ses nouveaux compagnons de route, autant il leur fit bon accueil une fois qu'ils se trouvèrent mêlés à ses hommes. Le traitement fut le même pour tous, et bientôt une certaine intimité ne tarda pas à régner entre les anciens équipages et leurs recrues, qui, prenant leur part de fatigues, recevaient également leur part de vivres.

Pour Charles et Guttierrez, auxquels leur qualité de blanc interdisait de participer au travail commun, l'existence à bord ne laissait pas que d'être singulièrement fastidieuse. L'ardeur du soleil, qui alternait avec des bourrasques mêlées d'averses, les obligeait à se tenir enfermés sous la toiture en peau de bœuf qui recouvrait l'arrière de leur embarcation. Un silence de mort planait sur le miroir poli des ondes qui scintillaient aux rayons du midi; des deux côtés, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la verdure de la forêt vierge se dressait comme une muraille épaisse et continue, échancrée par l'embouchure de quelques tributaires venant refouler les eaux jaunes de la Madeira.

Depuis deux jours que l'on naviguait de nouveau, la seule distraction de ce paysage monotone avait été la rencontre d'une humble cabane de seringueiro, à laquelle on ne s'était même pas arrêté. L'existence, à bord de ces flottilles de Moxos, a d'ailleurs la régularité, la monotonie d'une existence monacale. Au premier crépuscule, avant même que le soleil ait dissipé le linceul vapoureux étendu sur les eaux, le pilote appelle l'équipage aux embarcations. Les grandes marmites, les tentes vivement repliées, les hamacs et les peaux de bœufs qui servent à gîter, tout cela est porté à bord. Vigoureusement et en cadence, les pagaies plongent dans l'eau et les embarcations s'ébranlent. On va ainsi, d'un mouvement égal, pendant trois ou quatre heures, jusqu'à ce qu'on trouve un endroit où l'atterrissage soit facile, le terrain sec et muni de bois à brûler.

Là, on prépare le déjeuner, dont l'invariable menu est une bouillie de manioc ou de maïs, avec des poissons frais ou séchés et un morceau de *jacaré*, c'est-à-dire d'alligator; car les Indiens de Bolivie sont très friands de cette horrible viande.

Ceux que leur rôle ne transforme pas en cuisiniers occupent ce temps de repos à se confectionner des cascaras ou à tisser des chapeaux, des nattes, des paniers et de menus ouvrages de ce genre, dont la vente grossit leur petit pécule.

A l'appel du pilote, chaque équipage se groupe autour de sa marmite; chacun reçoit sa portion dans unealebasse ou dans une écuelle de corne. Si préalablement on a tué un jacaré, il y a pour tous un morceau, — de la queue autant que possible, — mis à la broche, et dans lequel les Moxos taillent de respectables rondelles qu'ils absorbent avec une jubilation sans égale.

La chair de l'animal est blanche, analogue à celle du poisson, et a un air assez appétissant, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi coriace que le meilleur caoutchouc.

Un bain dans la rivière suit immédiatement le repas, sans qu'il en soit jamais résulté le moindre inconvénient pour ces vigoureux mangeurs.

Après un arrêt de deux heures, on réintègre à bord tous les ustensiles et l'on continue le voyage. Se présente-t-il, chemin faisant, une bonne place pour pêcher, à l'embouchure de quelque petit ruisseau ou près d'un banc de vase qui se signale toujours par la présence de nombreux alligators et de quantité de hérons, on s'arrête de nouveau. Alors, malgré les alligators, les rameurs n'en prennent pas moins leur bain, en riant et en plaisantant comme d'habitude; à peine s'ils ont soin de se tenir un peu plus près de la rive.

Ces monstres, malgré leur énorme gueule et leur queue puissante, ne leur font nullement peur, et le danger est en réalité pour eux, surtout si l'on a consommé la provision d'alligator.

D'ordinaire un des Moxos demande la permission de chasser; elle n'est jamais refusée. Cette chasse produit toujours le meilleur effet sur le moral des hommes, qui y prennent un plaisir extrême, et elle procure un bon supplément de vivres, qui économise d'autant les provisions du bord.

Sans perdre de temps, le chasseur attache un fort lacet de peau de bœuf brute à l'extrémité d'une longue perche; puis, rejetant prestement au-dessus de sa tête sa légère chemise d'écorce, il entre dans l'eau peu profonde et marche lentement sur le saurien, se baissant le plus possible et poussant devant lui le lacet. L'alligator regarde tout ce manège avec une tranquillité morne, sans donner d'autre signe de vie qu'en remuant paresseusement de temps à autre le puissant aviron de sa queue. Puis, à mesure que l'Indien se rapproche, il le regarde fixement; fasciné en quelque sorte par la vue du chasseur, qu'il ne quitte pas de l'œil, il ne remarque même pas le lacet qui flotte déjà à hauteur de son museau. Avant qu'il se soit seulement aperçu du mouvement, le lacet lui entoure le cou et demeure fixé par une vigoureuse secousse.

Alors les compagnons de l'Indien, demeurés sur le bord, baissés et immobiles, se hâtent d'accourir. Quatre ou cinq de ces vigoureux gail-lards, dont la peau a le lustre foncé du bronze, remorquent au rivage le jacaré qui, de son côté, tire de toutes ses forces en arrière. Une fois à terre, quelques bons coups de hache sur la queue et sur le crâne ont bientôt fait de le rendre inoffensif. Jamais le monstre ne marche sur les



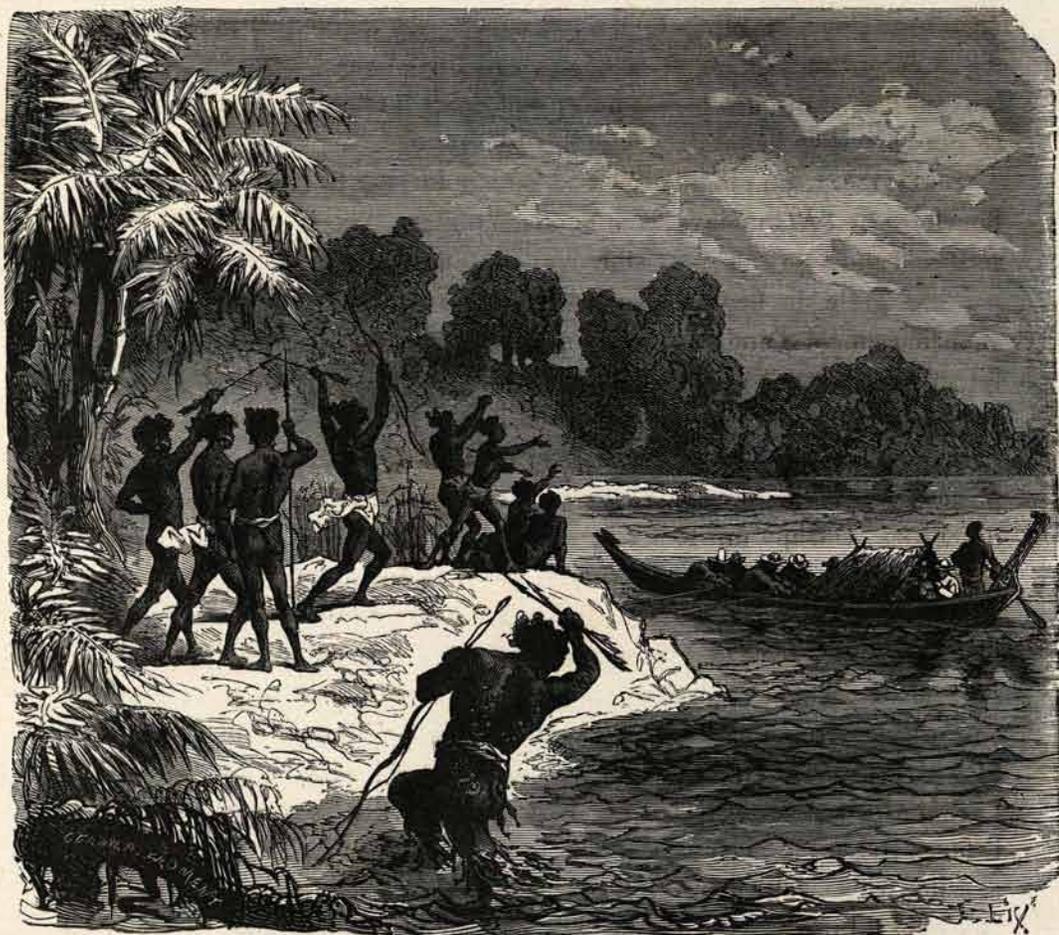
Les embarcations sont amenées dans quelque anse du rivage, à l'abri du choc des troncs flottants.



chasseurs; au lieu de reculer, toujours il résiste avec entêtement, et le combat finit invariablement par sa mort.

Avant qu'on ait achevé de dépecer cette proie, on a soin de lui couper les quatre glandes à musc qu'il porte par paires sous la mâchoire et sous la naissance de la queue; autrement la viande serait infectée de cette odeur pénétrante.

Après un intermède de ce genre, on reprend l'aviron avec une nou-



Au moment où l'on serrait de près la rive, une bande d'Indiens Araras surgit des broussailles.

velle énergie jusqu'à ce que, à la tombée de la nuit, on puisse s'arrêter sur quelque banc de sable pour y établir le campement et préparer le souper. Les embarcations sont amenées dans quelque anse du rivage, à l'abri du choc des troncs flottants; puis les feux s'allument aussitôt, alimentés par des broussailles pétillantes.

Un matin, comme on approchait d'une rivière que Duret entendit nommer Arauapiava, et dont les eaux se déversaient sur la droite, Garupé fit à ses hommes des recommandations précises pour tenir leur attention en éveil; en même temps il fit raser la rive gauche d'aussi près que possible, tandis que les pagayeurs accéléraient la marche.

On alla ainsi toute la matinée, l'œil au guet, silencieux, et, malgré ses questions répétées, Duret ne put obtenir aucune réponse du pilote.

A la halte seulement, celui-ci se décida à parler.

L'endroit qu'on venait de traverser lui rappelait une mauvaise rencontre faite trois ans auparavant, et il avait hâte de s'en éloigner. Cette année-là, il avait perdu dans les cachoeiras la moitié de ses embarcations, abîmées, à moitié écrasées contre les rochers. Tant bien que mal, il les avait conduites jusqu'à San Pedro, où une partie de son monde était resté pour les réparer. Il avait entassé les meilleures marchandises de sa cargaison sur les deux seules egariteas restées intactes, et laissé le reste à la garde des pères; puis, renforçant les équipages afin d'activer sa marche, il se hâtait de descendre la rivière.

Tout à coup, au moment où l'on serrait de près la rive droite, à l'embouchure de l'Arauapiava, une bande d'Indiens Araras surgit des broussailles. Tandis que les deux embarcations gagnaient le large, poursuivies par une grêle de flèches et par des cris, une flottille de pirogues sortit silencieusement d'une crique voisine et vint leur fermer la retraite. Il fallut se rapprocher du rivage, tout en faisant force de rames pour essayer de franchir le cercle des pirogues. Heureusement que celles-ci, chargées plus que de raison afin de grossir le nombre d'assaillants, se trouvaient privées des avantages dus à leur grande légèreté. Ayant reconnu cet état de choses, Garupé mit tout son monde aux pagaies et ordonna de marcher droit sur le point le plus faible de la ligne; tandis que son embarcation, fortement manœuvrée, arrivait comme une masse au milieu des pirogues et les écartait, sa seconde egaritea, moins bonne marcheuse, se trouvait un peu en arrière. A cette vue, les Indiens se portèrent tous contre cette embarcation. Apercevant le danger, Garupé saisit un lasso, fit activer encore la vitesse de ses rameurs et, avisant une pirogue à l'avant très relevé, qui était sur le point d'aborder l'egaritea en danger, il lança son arme si heureusement, qu'elle vint s'enrouler sur la pirogue; aussitôt il fixa solidement le lasso au bordage de son embarcation.

L'effet fut prodigieux. La pirogue, arrêtée brusquement dans sa marche contraire, se tordit en craquant et chavira aussitôt, jetant à l'eau tous ceux qui la montaient. Surpris par ce résultat inattendu, ne se rendant pas compte de la cause et voyant la pirogue violemment emportée, les autres embarcations furent prises de panique et abandonnèrent la poursuite.

« Sans la ressource que me procura en cette circonstance mon métier de bouvier, — celui que j'exerce quand je ne navigue pas, — nous risquions tous d'être dévorés par les Araras. C'est pourquoi, depuis ce moment, je ne m'attarde point dans cet endroit et que, malgré le moins bon état de la rive, je prends toujours le côté gauche du courant. »

La fâcheuse impression de ce souvenir ne tarda pas à s'effacer.

Malgré l'époque avancée, le temps ne se montrait point trop mauvais, et l'on avançait sans complication, menant la vie décrite plus haut.

XXXII

UNE ÉPOUVANTABLE AVENTURE

Depuis deux jours déjà on avait successivement passé le rio dos Marmelos, ainsi que le furo qui aboutit au lac de Manicutuba, et l'on avait laissé sur la gauche le rio Capaña.

Bien que traversant des régions encore inexplorées, cette rivière présente un intérêt géographique considérable; elle rejoint par des canaux de communication le rio Purus, autre magnifique affluent de l'Amazone, sur lequel la navigation régulière était établie avant de l'être sur la Madeira. Au dire des Indiens, seuls possesseurs de renseignements à cet égard, un lac servirait de lien commun entre le Capaña se dirigeant vers la Madeira et un autre cours d'eau qui tombe dans le Purus. Il leur arriverait assez fréquemment de passer dans leurs pirogues d'une rivière à l'autre en dix jours de navigation et de franchir dans ce trajet des régions absolument couvertes de siphonias tombant de vieillesse.

Quoi qu'il en soit, la flottille de Garupé campait ce même soir à la pointe que fait la rivière avant de marquer la grande boucle au fond de laquelle se trouve Manicoré. On comptait atteindre ce dernier point en quelques heures de bonne navigation et prendre un peu de repos à ce campement connu des équipages.

La journée avait été rude; de fréquentes ondées s'étaient déversées sur les voyageurs et l'on avait fait force de rames pour atteindre l'escale. La veillée s'était prolongée plus que d'habitude, car on avait fortement soupé; on s'était donné le bien-être de sécher enfin à de grands feux de broussailles les effets trempés par plusieurs journées de pluie.

Un profond sommeil complétait le bienfait de cette soirée réparatrice. Peu à peu les feux s'étaient éteints, l'homme de garde lui-même avait senti sa tête appesantie retomber sur sa poitrine. Le calme du campement contrastait avec les bruits nocturnes de la forêt, qui semblaient croître à mesure que la nuit avançait.

Déjà la fraîcheur particulière de l'aube matinale se faisait sentir, quand tout à coup, à trois pas derrière les dormeurs, éclata une clameur formidable, poussée par cinquante poitrines à la fois. En même temps une bande de démons surgit des ténèbres et se rua sur le camp. Avant que les compagnons de Duret pussent se rendre compte de ce qui se passait, leurs sauvages agresseurs avaient capturé huit des leurs et s'étaient enfuis en les entraînant, malgré leur résistance, dans l'épaisseur de la forêt.

En vain Charles et Garupé essayèrent-ils de réunir quelques hommes et de se porter avec eux au secours de leurs compagnons. A vingt mètres derrière eux, au delà de la bande de sable où était le campement, ils se heurtèrent au taillis infranchissable dans lequel les cris de leurs camarades allaient en s'éteignant. Il fallait attendre le jour pour tenter quoi que ce soit ; outre que la forêt demeurerait pour eux pleine de mystère, ils ne pouvaient, comme leurs agresseurs, se diriger instinctivement dans ce dédale.

Alors on se compta, car on n'avait pu encore se rendre compte de ceux qui avaient été enlevés avec tant d'audace. Gutierrez, Pablo, Belesmore et deux péons, ainsi que trois rameurs de Garupé, avaient disparu.

Aussitôt que le soleil levant eut jeté un peu de lumière dans la sombre profondeur des bois, Duret et une dizaine d'hommes s'élançèrent sur les traces de leurs compagnons, tandis que Garupé levait le campement et mettait les embarcations en état de partir. Par mesure de prudence, ils restèrent à bord, la pagaie en mains, prêts à s'éloigner ou à répondre au premier appel venu du rivage.

Le soleil allait atteindre midi quand ils virent sortir de la forêt la troupe des poursuivants. Ils revenaient seuls, harassés, sans nouvelles des victimes. La trace des ravisseurs avait été tout d'abord facile à suivre ; ils avaient foncé à même les halliers, s'inquiétant peu de laisser des signes de leur passage, ne se préoccupant que de mettre en sûreté leur butin humain ; puis, à mesure que disparaissait la végétation spéciale à la lisière des bois, la trace devenait moins distincte ; Duret l'avait même perdue à diverses reprises. Il avait fallu plusieurs fois se diviser et battre le bois sur une certaine étendue pour retrouver la piste. A mesure qu'ils s'enfonçaient dans la forêt vierge, les brigands semblaient avoir eu souci de se dissimuler. Dans une des nombreuses fondrières qu'ils avaient dû franchir, où la vase se refermait immédiatement, Duret n'avait pu suivre les victimes que grâce à un lambeau de cascara resté accroché aux buissons.

La vue de ce débris lui produisit une émotion singulière, car sa forme particulière ne semblait point le résultat d'un accident ayant endommagé le vêtement ; il crut reconnaître que le morceau avait été déchiré intentionnellement. Il s'imagina qu'un des prisonniers, comptant sur l'assistance de ses compagnons, semait ainsi sur sa route des indicateurs pour

faciliter les recherches, et dire en langage muet l'espoir qui les soutenait.

Il avait repris la poursuite avec plus d'ardeur, et s'était trouvé entraîné assez loin dans les bois jusqu'à un ruisseau dont le lit avait été suivi par les ravisseurs, ensuite jusqu'à un furo où s'étaient embarqués les Indiens avec leurs victimes. A en juger par la quantité d'empreintes éparses sur le bord, la troupe devait être nombreuse ; il avait constaté jusqu'à onze emplacements où l'embarquement avait eu lieu. Toute une flottille avait donc amené l'expédition jusque vers cet endroit. S'y trouvait-elle par l'effet du hasard ? avait-elle dressé une embuscade après avoir suivi, inaperçue depuis longtemps, la flottille de Garupé ? Il ne pouvait le déterminer.

Quoi qu'il en soit, le furo ne fournissait aucun indice. Duret en avait parcouru vainement le bord sur un long espace, de chaque côté du point d'embarquement ; rien ne se révélait. Sans moyen d'exploration, sans indices, sans armes, il avait dû revenir, considérant leurs compagnons comme perdus.

Mais, de même qu'en cas de danger pour le navire, le capitaine ne suspend point sa marche et ne compromet point tout l'équipage pour tenter de sauver un malheureux tombé à la mer, de même on ne pouvait rester davantage dans ces parages dangereux et risquer la vie de toute l'expédition dans l'espoir bien vague de voir reparaitre quelques compagnons, sur le sort desquels on ne possédait que de vagues indices.

Ce fut dans une disposition d'esprit singulièrement pénible que la route fut reprise. Pour Duret surtout, le coup était sensible ; il s'était fait un ami de Gutierrez, dont l'énergie singulière le séduisait. Il appréciait à un haut degré le caractère un peu hautain, mais singulièrement loyal, de cet Hispano-Américain, qui avait, — chose rare, — gardé les meilleures qualités de son origine et très peu emprunté aux défauts de la race bâtarde à laquelle il appartenait. C'était le dernier compagnon blanc qui lui restait ; et ceux qui ont voyagé au milieu des peuplades sauvages savent combien est cruelle une pareille séparation.

Il avait eu trop à se louer des services de Belesmore pour ne pas ressentir la perte d'un tel serviteur ; quant à Pablo, les qualités pratiques dont il avait donné plus d'une preuve en faisaient un homme précieux pour ses compagnons. Il n'était pas jusqu'à ses malheureux péons qui ne fussent pour lui des compagnons sympathiques ; les souffrances supportées en commun leur créaient des titres.

Bientôt Manicoré fut atteint. Ce campement, où l'on s'était promis de stationner, ne retint les voyageurs que quelques instants.

De l'autre côté de la rivière de ce nom, Garupé releva la présence d'une chaumière de seringueiro édiflée là depuis son dernier passage. On s'y arrêta pour se procurer quelques bananes ; et tandis qu'on traitait cette acquisition, le seringueiro, un nègre métis du bas fleuve, — ce

qu'on appelle un *mammaluco*, — engagea les voyageurs à se tenir sur leurs gardes, car il avait vu un fort parti de Jumas rôder dans les environs.

Fort intrigués par cette révélation, nos voyageurs s'informèrent. Ils apprirent ainsi que, la veille même, une douzaine de grandes pirogues portant des guerriers avaient débouché du rio Manicoré dans la Madeira. Les poursuivait-on? L'homme ne put le dire; mais la hâte de leur marche le lui fit croire. Très effrayé par cette apparition peu rassurante, il s'était tenu coi sous son chaume et n'avait pu se rendre exactement compte des choses; d'ailleurs les pirogues passaient à distance. Il les vit traverser la Madeira, puis, à quelques centaines de mètres plus bas, se perdre dans un petit rio de la rive gauche, lequel, après de nombreux détours, rejoignait le Marassutuba qui court au milieu des campos situés entre le Purus et la Madeira.

Ces détails réveillèrent chez tous le désir de retrouver leurs compagnons. Ce parti ne pouvait être que celui des ravisseurs; leur manière d'opérer parut facile à reconstituer. Une fois le coup fait, les Indiens s'étaient hâtés de conduire leurs prisonniers jusqu'aux pirogues amarrées au bord d'un furo. Les brigands avaient exactement calculé que la poursuite ne pouvait aboutir dans ce dédale de canaux, et qu'ils auraient le temps de disparaître sans laisser de trace. En effet, sans la présence du seringueiro, personne n'aurait pu savoir quelle direction avait suivie la troupe des Jumas.

Car, plus de doute, c'était bien par des gens de cette tribu de cannibales qu'on avait été attaqué. Dès lors, le sort de leurs malheureux compagnons ne pouvait être incertain; ils étaient destinés aux tortures et à d'horribles festins. Une explosion de généreuse colère accueillit toutes ces explications, que Duret sut présenter de façon à enflammer ses compagnons.

On décida de se mettre sur l'heure à la poursuite des ravisseurs, tandis qu'il était peut-être temps encore d'arracher leurs amis à l'atroce fin qui les menaçait.

Sans plus tarder on reprit les pagaies, et, quelques minutes plus tard, les lourdes embarcations s'engageaient à leur tour dans les méandres du petit rio qui leur avait été signalé.

Dans sa généreuse ardeur, Duret avait lancé toute la flottille sur cette piste, sans la précaution, pourtant élémentaire, d'avoir arrêté une ligne de conduite. Il se réservait d'agir suivant les circonstances, et il avait su persuader à Garupé que l'essentiel était d'opérer rapidement. Il n'avait pas davantage fait entrer en ligne de compte les conditions désastreuses où se trouverait l'expédition, si elle venait à rencontrer l'ennemi. Comme toutes celles qui circulent sur la Madeira et ses affluents, bien qu'ayant à traverser des territoires dangereux, la flottille de Garupé n'avait point d'armes. Chose étrange, ces équipages exposés à de réels périls, obligés

de se procurer des vivres sur leur route, se munissent seulement d'arcs et de quelques flèches dont ils font rarement usage, bien que composés d'hommes remarquablement vigoureux; ils préfèrent s'approvisionner de viande séchée que de s'assujettir à la poursuite du gibier pour assurer leur nourriture, et sacrifient tout à la rapidité relative du trajet.



Indiens Manzos de la tribu des Jumas.

La façon dont Duret conduisait la poursuite était tout au moins des plus imprudentes; mais il ne le comprit pas ou fit semblant de ne point le comprendre, pour épargner un échec à sa dignité de blanc. Tous les buissons de la rive furent examinés, chaque anse fut fouillée, aucun point permettant l'accès de la rive ne fut abandonné sans examen; nulle part on ne releva la moindre trace. Le soir arriva sans qu'on eût reconnu le moindre indice. Cependant les indications précises du seringueiro ne pouvaient renfermer une erreur: il fallait donc continuer la poursuite dans la même direction.

On passa la nuit dans les embarcations mêmes ; dès l'aube on reprit les tentatives de délivrance. Il fallut la plus grande attention pour ne point s'égarer dans ces recherches pénibles, car cette partie de la rivière devenait lacustre ; elle se composait de plusieurs bras étroits, peu profonds, issus de petits lacs, sortes de carrefours aquatiques dont il fallait battre les rives, ce qui allongeait singulièrement la marche. En se partageant le parcours, on diminua un peu ces retards ; mais presque toute la journée se passa ainsi en recherches inutiles. Le découragement se manifestait déjà ; il devint complet quand, après avoir suivi pendant plusieurs kilomètres un canal qui semblait le bras principal du cours d'eau, on se trouva tout à coup au bout d'une impasse. On revint sur ses pas, mais on parla d'abandonner la poursuite.

Bien qu'ayant été profondément modifiée par l'action des missionnaires et bien qu'elle obéisse mieux que toute autre à l'influence civilisatrice, la race moxo, à laquelle appartenaient les compagnons de Duret, n'en conserve pas moins son caractère originel, c'est-à-dire essentiellement versatile et impressionnable, aussi facile à enflammer qu'à abattre, se décourageant avec la même promptitude qu'elle s'emporte.

Charles frémissait à la pensée des tortures qui attendaient principalement Guttierrez, en sa qualité de blanc ; il éprouvait pour lui un réel attachement.

Ce sentiment était bien vif sans doute, car il lui fit trouver des accents pathétiques si puissants, qu'il parvint à secouer la torpeur morale dans laquelle venaient de tomber subitement ses compagnons ; il réussit à leur faire comprendre que le salut de leurs camarades assurait la tranquillité du retour, en prouvant aux maraudeurs de ces rivages la supériorité des Moxos sur les Indiens des bois.

Ce compliment chatouilla leur amour-propre d'une façon délicate et fut un argument décisif.

On retrouva la vraie voie navigable, et peu après on reconnut avoir franchi la région lacustre de la rivière. L'aspect du pays se modifiait ; des arbres et des buissons apparaissaient et se groupaient en bouquets d'une certaine importance ; bientôt ils devinrent abondants et se transformèrent en bois qui enserraient la petite-rivière jusqu'au point d'en rétrécir le cours. Puis les arbres envahirent la route de façon à croiser leurs branches d'un bord à l'autre, formant ainsi de délicieuses voûtes de feuillage sous lesquelles la flottille s'enfonçait. Après quelques centaines de mètres, il fallut jouer de la hache et du machete pour ouvrir, sous ces arceaux verdoyants, le passage aux lourdes égariteas de Garupé. Postés sur l'avant de la plus grosse barque, deux Moxos, armés de sabres d'abatis, tranchaient les obstacles ; derrière eux, deux autres écartaient les débris, tandis que l'équipage poussait avec des perches.

Une partie de la journée se passa à naviguer dans ces conditions difficiles, mais les courages étaient soutenus par la découverte de nouveaux

indicateurs flottant sur l'eau. On approchait évidemment, du moins on suivait la vraie voie. Tout à coup les perches indiquèrent un relèvement brusque du fond de la rivière ; de deux mètres, la profondeur de l'eau se réduisait subitement à moins d'un mètre. Il fallut progresser plus lentement encore et n'avancer qu'en sondant la route où s'engageaient les barques. Dans ce but, deux hommes prirent les devants, montés sur la petite *montaria* qui accompagne toujours le pilote de ces flottilles. Pour comble de malchance, elle ne tardait pas à constater que la rivière n'avait plus guère qu'un demi-mètre d'eau. Il était impossible d'avancer davantage ; le passage était fermé aux égariteas. On s'assura de l'état des choses, et l'on reconnut que, cinq cents mètres plus loin, l'eau retrouvait sa profondeur ordinaire ; un seuil de peu d'importance coupait la route.

Si peu grave que fût l'obstacle, il était insurmontable pour la flottille des poursuivants ; des pirogues seules pouvaient continuer la poursuite. Charles n'en possédait point ; il eût été d'ailleurs de la plus souveraine imprudence de continuer la poursuite avec le peu d'hommes que pouvait porter la *montaria*.

Il fallait se résigner à abandonner Guttierrez et les autres victimes au sort qui les attendait et reprendre, pleins de découragement, la route de la Madeira.

En réalité, l'entreprise généreuse de Duret ne pouvait aboutir, et risquait de mettre l'expédition dans la situation la plus critique. Il le comprit bien quand il put reprendre un peu de son sang-froid.

On dut reculer sans pouvoir même virer de bord, tant la rivière était étroite, et revenir ainsi jusqu'au petit lac dans le dédale duquel on s'était égaré. A partir de ce moment, une seule préoccupation domina les esprits : regagner le retard résultant de la terrible aventure.

On revoyait le lendemain les rives de la Madeira, et bientôt la flottille reprit sa régulière existence de travail.

Le matin du quatrième jour après la disparition de leurs camarades, Duret et ses compagnons avaient dépassé l'embouchure verdoyante du rio Maurassutuba ; la journée promettait d'être belle ; le ciel, lavé la veille par un violent orage, avait repris l'éblouissant éclat particulier à ces régions. Le pilote tenait avec soin le milieu du courant, autant pour faciliter la marche de ses embarcations que pour mieux se garder contre le choc du grand nombre de troncs d'arbres échoués le long des bords et remis à flot par les dernières pluies. Dans leur élan, les égariteas passaient indifférentes à côté des épaves si variées que charriait la rivière : cadavres d'animaux enfin sortis des lagunes où ils sommeillaient depuis trop longtemps ; squelettes d'arbres dont on pouvait mesurer le trajet à l'état du branchage ; bosquets entiers dérivant comme des corbeilles de verdure, puis s'effondrant tout à coup pour demeurer à l'état d'écueils au milieu du courant ; radeaux d'herbes et de roseaux

ondoyants, que chaque rencontre avec une autre épave rognait ou dispersait.

Dans la vie sauvage, cependant, aucune circonstance ne passe inaperçue; le majordome, au bout de quelque temps, fit remarquer à Duret un vol d'urubus, qui suivaient en tournoyant un îlot flottant au milieu des autres.

« Quelque cadavre sans doute étendu sur le sol; et, comme les urubus n'aiment pas à mouiller leurs plumes, ils le suivent de préférence à ceux qui flottent sur l'eau, dit Garupé.

— Néanmoins, fit observer Charles au bout de quelques minutes d'attention, les allures de ces oiseaux ne me semblent pas ordinaires. Est-ce ma vue? cela tient-il à d'autres causes? mais il me semble qu'ils hésitent à déchiqueter leur proie. Ils volent en tournoyant, mais ils ne s'abattent pas dessus; peut-être l'animal qu'ils guettent ainsi n'est-il pas tout à fait mort, ses dernières convulsions leur font craindre sans doute quelque piège. »

Le courant portant un peu dans cette direction, les embarcations se rapprochèrent bientôt d'un champ de roseaux flottants que les urubus ne perdaient pas de vue. Les oiseaux parurent tout d'abord ne point s'apercevoir de la présence des hommes; mais bientôt tournoyant avec plus d'acharnement encore au-dessus de leur proie, ils semblaient accentuer par leurs croassements la crainte de se voir priver de leur aubaine.

En même temps, il s'élevait du milieu des roseaux comme une faible plainte dont l'accent glissa sur les eaux jusqu'au groupe des survivants.

Un instant après le même bruit se renouvela.

« N'avez-vous rien entendu? demanda Garupé à Duret. On dirait qu'un cri d'appel a été poussé de ce côté. »

Chacun tendit l'oreille; bientôt on reconnut comme des gémissements affaiblis s'échappant de l'épave flottante.

Les embarcations, distantes seulement d'une cinquantaine de mètres, s'approchèrent et touchèrent bientôt l'îlot flottant; aussitôt les urubus s'envolèrent, effrayés et furieux. Puis, après mille précautions, on prit pied sur ce radeau coupé de nombreuses crevasses, résultat des chocs éprouvés durant sa traversée.

L'épave qu'on abordait pouvait avoir une centaine de mètres de longueur et au moins cinquante de largeur; elle se composait d'un enchevêtrement inextricable de graminées et de roseaux de toutes tailles, dont les racines, entremêlées comme un feutre végétal, avaient retenu les boues alluvionnaires dont elles se nourrissaient tout en restant à la surface de l'eau. L'ensemble constituait un appareil fort capable de porter un poids notable, malgré les déchirures qui en sillonnaient la surface.

Tandis que les autres maintenaient les embarcations dans la bonne direction, deux Moxos explorèrent les touffes épaisses de l'îlot. Ils revin-

rent presque aussitôt, effrayés outre mesure, disant qu'ils avaient découvert un homme complètement dépouillé qui poussait des soupirs de mourant.

Une pensée rapide comme l'éclair traversa le cerveau de Duret. Sans attendre d'autre explication, il se précipita au cœur des roseaux, entraî-



Les gens de l'intérieur parcourent ainsi l'*Figapo* avec une facilité appréciable.

nant avec lui les deux Indiens, et bientôt un navrant spectacle s'offrit à sa vue.

Nu, sanglant, épuisé, n'ayant plus que le souffle, un être humain gisait à terre; seuls ses gémissements éteints dénotaient un reste de vie; de temps à autre les paupières se soulevaient, puis se refermaient aussitôt, comme épuisées par un tel effort. On jeta de l'eau sur le visage recouvert de plaques sanglantes et de cheveux collés ensemble. Ces ablutions répétées parurent ranimer le moribond; quand elles l'eurent un peu débarrassé du masque qui le cachait, la stupéfaction fut grande en reconnaissant Belesmore Salazarre.

On le transporta sur l'une des égariteas, où les soins les plus empressés lui furent prodigués. Soupçonnant bien que la faim et la soif avaient dû singulièrement contribuer à son état, on lui pressa dans un *coui* le jus d'un ananas, dont il absorba quelques gouttes. Cette bienfaisante boisson l'ayant légèrement réconforté, on lui fit prendre un peu de *guarana*¹; puis le malade s'assoupit lourdement. Au bout de deux heures, une nouvelle dose de *guarana* et un peu de manioc lui furent offerts. Il fit comprendre par signes qu'il en désirait davantage; mais Charles, qui connaissait le danger de rassasier un famélique, refusa et lui fit comprendre que son intérêt exigeait de modérer ses premiers repas.

La nuit se passa aussi bien que possible; pour ne pas le fatiguer, on avait laissé Belesmore sur l'égaritea, où un homme le veillait. A part deux ou trois moments d'insomnie, vite effacés par quelque nourriture, il dormit aussi bien que possible; le lendemain matin il recouvrit un peu la parole.

Malgré son impatience de connaître le sort des autres victimes, Charles sut se contenir, afin de ne pas abuser des forces renaissantes du malade. En lui recommandant au préalable de répondre seulement par signes, il se borna à lui poser une seule question :

« Nos compagnons sont-ils encore vivants? » demanda-t-il.

Le malade fit signe que non. Or sa faiblesse était encore si grande, que l'effort nécessaire à la perception de cette simple question l'avait épuisé; une syncope suivit aussitôt, mais elle n'eut aucune conséquence, grâce aux soins de ses compagnons.

Sachant qu'il n'y avait pas de secours à porter à leurs amis, on reprit la route, l'esprit débarrassé de cette pensée obsédante qu'on pouvait peut-être encore les délivrer. Si abominable qu'il eût été, leur sort était accompli; on ne pouvait plus rien pour eux. L'unique consolation à espérer était qu'ils n'avaient pas trop souffert avant d'avoir reçu la mort. Belesmore pouvait seul donner quelques renseignements à ce sujet, et il fallait attendre qu'il fût en état de le faire. Le moment viendrait toujours assez vite de connaître les tortures que les malheureux avaient probablement subies.

On laissa bientôt derrière soi la grande île des Pirahybas, et l'on passa devant le rio Anhangatemy. Au dire des voyageurs très peu nombreux qui en ont remonté le cours, cette rivière arrose une contrée absolument et presque uniquement couverte d'une espèce de coing, ce qui a fait donner à ses bords le nom de *Dunes dos Marmelos*.

Plus bas on longea une autre grande île, celle *do Urua*, et la flottille ne tarda pas à relever les bouches du Mataura.

¹ Le *guarana* est une pâte composée des fruits broyés du *paullinia sorbilis*, qui renferme des principes analogues à ceux de la théine et de la caféine. On en compose une boisson en râpant la pâte dans de l'eau et du sucre. Son usage est extrêmement répandu dans toute l'Amérique du Sud, où certaines régions le payent un haut prix.

Au point de vue hydrographique, cette rivière présente un intérêt particulier, car elle vient de l'intérieur des terres en coulant sur une pente peu rapide ; mais, à la moitié de son cours, elle a creusé sur la droite un canal de quarante lieues de longueur, au moyen duquel ses eaux se mélangent avec celles du Canuman et vont rejoindre la principale branche du delta de la Madeira. Elles convertissent ainsi en île un territoire dont l'étendue n'est guère inférieure à celle du quart de la France.

C'était le moment des hautes eaux, et la rivière des Araras, qui suit le Mataura, avait jeté d'énormes apports dans cette partie de la Madeira, qui traverse à cet endroit une contrée un peu déprimée. Il en résultait, d'une part, une réelle difficulté pour la navigation aux abords de la grande île des Araras. Les navigateurs auraient pu se diriger vers l'autre rive et avoir ainsi l'abri de l'île, qui s'allonge sur la rivière pendant plus de vingt kilomètres ; mais, outre que ce côté était assez dénudé et ne leur offrait que peu de ressources, il leur imposait un certain détour. D'autre part, la hauteur extraordinaire des eaux en cette région portait son remède en elle-même. Ainsi qu'il arrive fréquemment en ces régions, les abats d'eau provenant des pluies d'hiver produisent des crues subites extraordinairement puissantes ; les rivières débordent au loin dans la vallée amazonienne, généralement très plate ; mais, pour peu qu'une pente se rencontre ou qu'une vallée resserre un peu ses deux versants, les eaux, dont l'abondance est extrême, buttent contre l'obstacle et gagnent en hauteur avec une extrême rapidité, noyant la forêt sur de vastes étendues.

Les gens de l'intérieur en profitent pour raccourcir leur route en se glissant entre les troncs submergés et parcourent ainsi l'*igapo*¹ avec une facilité appréciable.

L'embouchure de la rivière des Araras encombraît à ce moment l'*igapo* ; Garupé l'utilisa pour couper toute une courbe de la Madeira et porter en quelques heures ses embarcations sur les eaux de l'Aripuana ; par le furo de Matary, il rejoignit la Madeira elle-même.

Cette fois la contrée parut complètement changée. Les grands aspects de la forêt vierge s'effaçaient ; les énormes *araucaria* et les *couroupites* disparaissaient comme par enchantement ; les *siphonia elastica*, plèbe de ces opulentes forêts, se clairsemaient au point de ne plus valoir la peine de les exploiter. Les bords devenaient broussilleux plutôt que boisés ; par contre, le cacaoyer sauvage, le giroffier et toute la flore amazonienne de dimensions ordinaires, en couvraient les bords. Ça et là quelques robustes bombacées s'élançaient au-dessus des sveltes *cecropias* comme pour accentuer le contraste. En même temps, débouchaient de tous côtés des furos, dont le nombre indiquait une modification profonde dans le régime des rives. En effet, de ce point jusqu'au delta de la

¹ *Igapo* est le nom portugais donné à ces forêts inondées.

Madeira, c'est-à-dire sur une longueur d'environ cent lieues, une série de lacs intérieurs, alignés parallèlement au cours d'eau, viennent se relier par de fausses rivières à la grande artère et constituent comme un cha-pelet de dépressions latérales lui servant, selon la hauteur des eaux, de déversoirs ou de réservoirs.

Cependant les bons soins et la vigueur de sa nature aidant, Belesmore se rétablissait à vue d'œil ; mais, chose curieuse, l'usage de la parole ne pouvait revenir ; sans doute que cette faculté, si peu exercée d'habitude par le coureur des bois, manquait du ressort nécessaire pour revenir au même niveau que les autres.

Il fallut attendre quatre jours entiers que Belesmore fût en état de dire par suite de quelles aventures il se trouvait avoir échappé au sort de ses compagnons. Plus encore que d'autres, Charles attendait ce récit avec anxiété, car il lui tardait de savoir comment avait fini son ami Gutlierez.

XXXIII

LE RÈCIT DE BELESMORE

Enfin Belesmore put parler et faire des événements passés un récit que sa faiblesse l'obligeait à couper par de fréquents et longs repos.

Ainsi que Duret l'avait supposé, les ravisseurs n'avaient tout d'abord cherché qu'à mettre leurs victimes en lieu sûr. Aussitôt l'enlèvement accompli, les huit hommes avaient été couverts de liens ; les bras collés au corps, ils ne pouvaient faire un mouvement ni un pas. Chargés sur les épaules de leurs ravisseurs, qui se mettaient à deux pour emporter leur proie, ils avaient été promptement entraînés derrière la lisière épaisse bordant la pointe du Manicoré.

En trois heures à peine on avait rejoint à travers bois les furos qui bordent le Manicoré lui-même et retrouvé les pirogues laissées à la garde de quelques hommes. L'embarquement avait eu lieu sans retard ; jetés pêle-mêle au fond des embarcations, les prisonniers purent voir qu'on descendait en toute hâte le Manicoré. Dans la crainte sans doute d'être aperçus, les Jumas pressèrent encore davantage la marche en traversant la Madeira et en s'engageant dans un petit rio situé vis-à-vis du Manicoré. Au bout de quelque temps, se voyant en sûreté, les Indiens ralentirent un peu leur allure, afin de se donner la satisfaction de commencer le supplice des prisonniers. Chaque pirogue défilait tour à tour devant les prisonniers et leur envoyait au passage des crachats et des injures ; quelques guerriers se divertissaient même à larder les malheureux avec leurs longues lances de chonta ; les coups, lancés à tout hasard, occasionnèrent de graves blessures ; un des péons eut ainsi un œil arraché et la moitié du nez enlevé. Les plaintes des blessés étaient une musique délicieuse aux oreilles des Jumas, car de grands éclats de rire accueillaient chacun des cris arrachés par la souffrance.

Après avoir parcouru une région marécageuse, puis des bords boisés, la rivière s'enfonçait sous des arceaux de verdure si serrés, qu'il fallait ouvrir les branchages pour pouvoir avancer. Enfin, vers le soir, la flottille de pirogues aborda une plage découverte autour de laquelle s'éten- daient des bois, tandis que la rive opposée bordait une plaine sans fin, couverte d'herbes gigantesques desquelles émergeaient de loin en loin quelques bosquets assez chétifs.

Les femmes de la tribu, affreuses mégères, toutes barbouillées de rouge et de noir comme les guerriers, accueillirent l'arrivée des prisonniers avec des transports de joie féroce.

Pour fêter l'heureux résultat de l'expédition on fit, dès ce soir-là, une ample distribution de chicha, et bientôt tout le village fut plongé dans une véritable orgie. Cependant quelques guerriers, assemblés dans un tambo, veillaient sur les prisonniers, attachés solidement aux poteaux de l'édifice, et délibéraient en un langage inconnu. Leurs regards se fixaient principalement sur Guttierrez, que sa qualité de blanc désignait plus particulièrement à leur attention. Puis, quand le conseil eut pris fin, les hommes allèrent se mêler aux danses et prendre leur part des rasades de chicha. Ce furent alors les femmes qui se chargèrent de la surveillance des prisonniers; pendant toute la nuit ils furent l'objet de leurs invectives et de leurs mauvais traitements.

Jusqu'au jour la tribu n'arrêta pas un instant de se démener, de hurler et de boire aux sons des tambours de bois et de grandes flûtes d'où sortaient des notes lugubres. De temps à autre, quand cet orchestre sauvage pouvait imprimer un semblant d'ordre aux danseurs, tous les hommes venaient exécuter autour des prisonniers quelque danse caractéristique ne laissant aucun doute sur le sort qu'on leur réservait.

Au moment précis où le soleil surgit des campos situés en face du village, le sorcier de la tribu parut dans son costume de cérémonie; prenant à sa ceinture une flûte en os humain, il en tira quelques sons aigus. Aussitôt les danses furent suspendues comme par enchantement; tous, hommes ou femmes, se rangèrent en cercle autour des prisonniers, les femmes se tenant respectueusement par derrière. Puis le cacique et quelques autres formèrent au centre un groupe qui se mit à discuter avec animation en se montrant fréquemment du doigt les prisonniers.

Enfin un accord parut se faire; car le cacique, se retournant vers la foule, désigna tout d'abord Guttierrez, sur le compte duquel il parut s'étendre longuement, puis les autres prisonniers.

Les explications furent sans doute du goût de l'assistance, car un long hurlement de joie accueillit la fin de son discours; puis un certain nombre d'hommes se précipitèrent avec des haches vers le bois voisin. Bientôt ils reparurent traînant une provision de bois-trompette qu'ils lièrent solidement en un faisceau cylindrique, long de quatre à cinq mètres. Cela fait, on délia les prisonniers, et toute la tribu se dirigea vers les pirogues,

où l'on s'entassa, emmenant avec soi les prisonniers et le singulier appareil qu'on venait de confectionner.

La rivière fut remontée pendant à peu près une heure jusqu'à un lac d'assez petites dimensions, carrefour aquatique auquel des canaux aboutissaient de diverses directions.

Une pirogue se rapprocha de celle qui contenait Guttierrez ; quand les deux embarcations furent bord à bord, le prisonnier fut couché et attaché ou plutôt ficelé tout le long du cylindre de bois-trompette, de façon telle qu'il lui devenait impossible de faire le moindre mouvement.

L'infortuné ne soupçonnait pas où ses ennemis voulaient en venir avec tous ces apprêts ; mais leurs regards chargés de haine féroce disaient assez qu'ils lui préparaient quelque supplice atroce, comme peut seul en concevoir le cerveau d'un Indien, enivré par avance des tortures infligées à un blanc. Guttierrez avait montré jusque-là un courage remarquable et soutenu le moral de ses compagnons atterrés ; mais, quand il se sentit ainsi garrotté, une terreur insurmontable s'empara de lui ; il se mit à pousser des hurlements affolés auxquels se joignirent les gémissements et les cris de ses compagnons.

Cela n'eut d'autre effet que d'exciter davantage la rage des bourreaux et de faire plonger dans l'eau quelques caïmans étendus paresseusement au soleil.

Lorsque les apprêts furent terminés, les deux pirogues s'écartèrent, laissant simplement tomber à l'eau Guttierrez fixé à son radeau. Sa forme cylindrique rendait l'appareil singulièrement mobile, tandis que le poids du supplicé tendait à maintenir son corps à moitié immergé ; d'autre part, les secousses violentes qu'il imprimait à l'appareil en essayant de surnager pour humer un peu d'air eurent bientôt causé un certain mouvement à la surface tranquille du petit lac.

Tandis que les embarcations se rangeaient vers le bord et que les bourreaux jouissaient des angoisses de leur victime, une tête de caïman glissa sournoisement entre deux vagues, à peu de distance ; une seconde, puis une troisième, apparurent bientôt, observant avec une certaine méfiance la cause de ce mouvement des eaux ; elles disparurent momentanément. Au bout de quelques secondes ce fut une dizaine de ces horribles bêtes qu'on put voir, formant le cercle autour de Guttierrez se débattant désespérément ; l'éclat de leurs yeux montrait toute leur convoitise, mais leur lâcheté naturelle les faisait hésiter encore à se jeter sur cette proie inconnue. A la fin, l'un d'eux, plongeant, saisit du bout de la mâchoire un des membres du malheureux ; l'appareil reçut une brusque secousse qui fit plonger la victime et étouffa son cri d'angoisse. Les liens étaient solides, le caïman ne put emporter la proie tout entière : il dut se contenter d'un lambeau de chair.

Ce fut comme un signal ; toute l'horrible meute se rua en un commun élan, et pendant un moment la victime et son radeau disparurent dans

les profondeurs de l'eau. Il se livrait là un combat dont l'horreur fut épargnée aux compagnons de Guttierrez. Quand chaque monstre eut donné son coup de dent, l'appareil remonta à la surface ; le supplicié avait cessé de vivre ; on apercevait un amas de chair sans nom, informe, secoué au milieu d'un grand cercle sanglant ; un point semblait être la tête ; le reste était affreusement mutilé, hideusement déchiqueté.

Ce n'était là qu'une première attaque. Alléchés, les caïmans se jetèrent de nouveau sur leur proie, et, dans leur lutte pour en tirer de nouveaux lambeaux, la poussant devant eux, roulant et plongeant tour à tour, ils lui firent gagner ainsi le courant qui traversait le lac.

A cette vue, l'enthousiasme des Jumas ne connut plus de bornes ; le spectacle allait se prolonger au gré de leurs désirs. Une partie se précipita dans les pirogues, tandis que le reste suivait les bords de la rivière de façon à ne rien perdre des efforts faits par les monstres pour compléter le festin qu'ils avaient commencé.

L'ignoble jeu se poursuivit ainsi durant près de trois quarts d'heure. A la fin, les derniers débris de ce qui fut Guttierrez disparurent arrachés des liens devenus trop lâches.

Alors un long hurlement de triomphe éclata sur les deux rives, tandis que les bourreaux montraient aux autres victimes le cylindre de toroh allant se perdre au fil de l'eau ; en même temps des gestes et des cris significatifs disaient aux prisonniers atterrés que leur tour allait bientôt venir.

Les malheureux péons furent jetés de nouveau sous le tambo qui les avait déjà abrités, tandis qu'on préparait un foyer dont les dimensions les plongeaient dans une douloureuse perplexité.

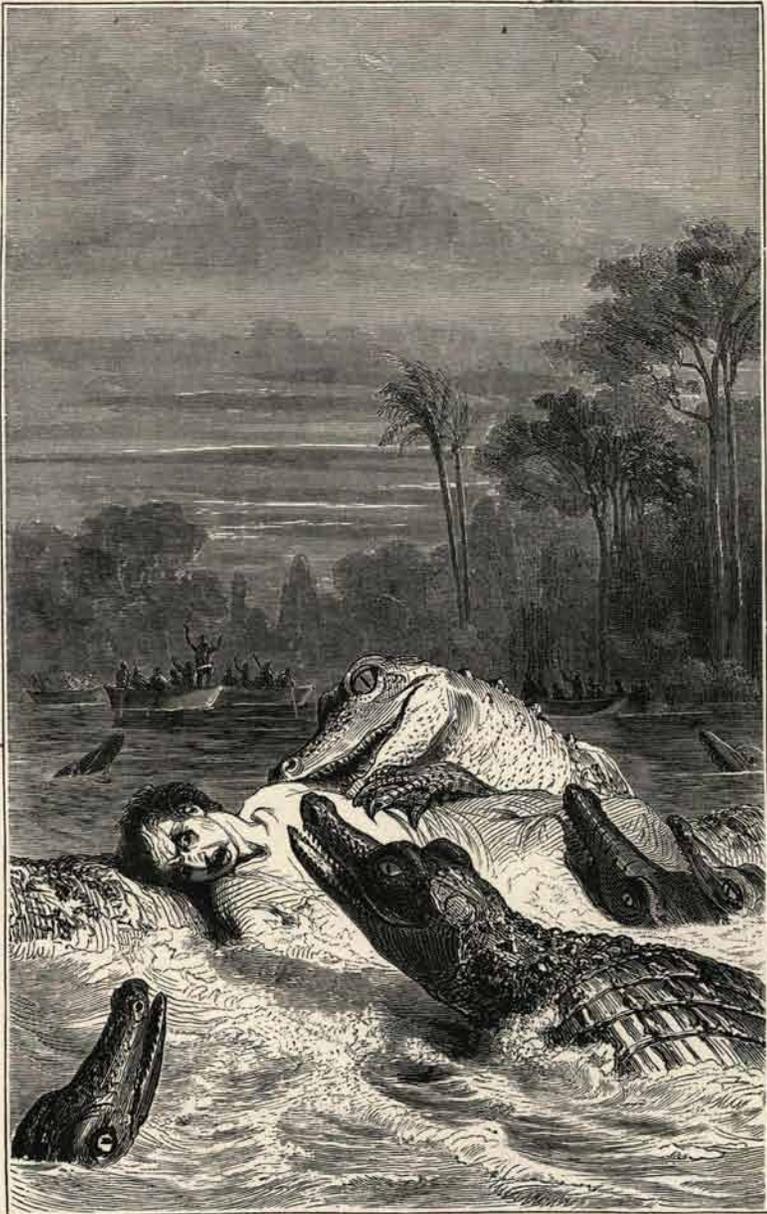
Les femmes s'agitaient démesurément, apportant de toutes parts des façons d'auges de bois où chacun des guerriers puisait à même un liquide qui paraissait exciter singulièrement leurs instincts sanguinaires.

En effet, une nouvelle assemblée, dont le cacique et le sorcier purent à peine dominer le tumulte, eut lieu pour fixer le sort des autres victimes.

La conclusion fut qu'on emmena deux des Moxos dans le cercle des guerriers. Ils n'avaient pas eu le temps de se rendre compte de ce qu'on leur voulait, qu'ils tombaient tous deux, le crâne fracassé d'un coup de massue assené par derrière. Puis le cacique se pencha sur une des deux victimes tandis que le sorcier s'attachait à l'autre, et, fouillant les entrailles avec un long couteau, ils en tirèrent le cœur, qu'ils dévorèrent tout palpitant, en dansant autour des cadavres d'après une mesure fournie par les tambours, les flûtes humaines et les hurlements de la tribu.

Alors chacun se précipita sur les corps et, se disputant comme un troupeau de chiens, les dépeça en morceaux, s'adjugeant qui une jambe, qui un bras, une cuisse ou un lambeau quelconque, qui fut porté devant

le foyer allumé par les femmes. La tête devint la part du cacique, qui, détail horrible, en retira les yeux et les absorba de la même façon qu'un mangeur d'huîtres hume son mollusque préféré ; enfin on promena triomphalement au bout d'une lance ce hideux trophée.



Toute l'horrible meute se rua en un commun élan.

Pendant que l'horrible cuisson s'accomplissait sous les yeux des autres prisonniers, l'orgie continuait ; les femmes apportaient sans cesse de nouvelles provisions de chicha, que les hommes absorbaient aussitôt en entrecoupant de danses sauvages et de mauvais traitements aux prisonniers l'attente de leur festin.

La soirée se passa dans ces épouvantables réjouissances ; mais, quand le dernier morceau de chair humaine eut été absorbé, une nouvelle poussée de cannibalisme inassouvi se fit jour. Un des guerriers, se levant après un semblant de conciliabule, se dirigea vers le groupe des prisonniers ; puis, allongeant la main au hasard, il attira à lui un des péons péruviens et le poussa dans le cercle des mangeurs. Le pauvre diable n'eut même pas les honneurs de ses devanciers ; il fut dépecé séance tenante ; ses camarades purent entendre sa chair grésiller sur les charbons, en attendant que leur tour arrivât, si les cannibales n'étaient pas assouvis. Ils purent les voir ainsi plonger leurs mains dans la cervelle fumante de la victime et en dévorer avidement la substance, ensuite s'amuser féroceement à faire jouer les muscles des mains et des pieds.

Pendant la nuit s'avancait et l'orgie se prolongeait ; mais de temps à autre quelque Juma, gorgé de chair humaine et de chicha, roulait sur le sol, assommé par l'ivresse ; les tambours ne battaient plus qu'irrégulièrement, les flûtes se taisaient ; les femmes elles-mêmes, affreuses furies ou mégères décharnées, après avoir pris leur part de l'orgie générale, s'en allaient dans quelque hutte reprendre des forces pour pouvoir recommencer le lendemain.

Le jour se leva sur ces écœurantes scènes, alors qu'une demi-douzaine de guerriers seulement, plus résistants à l'ivresse, demeuraient encore debout, buvant, se disputant, menaçant d'en venir aux mains.

Alors les premiers tombés sous l'ivresse se relevèrent à leur tour et, apercevant à la fois des auges encore pleines de chicha et les autres prisonniers, se mirent en posture de recommencer le festin de la veille. Pablo et le dernier Moxo furent à leur tour tirés du tambo comme des moutons hors de la bergerie ; on les coucha sur une auge à chicha, et la tête fut séparée du tronc à coups de machete. Comme les victimes de la veille, après avoir été insultées et mutilées par les cannibales, qu'un tel spectacle réveillait de leur bestial assoupissement, ces deux nouvelles proies furent tailladées et englouties sans que rien échappât à l'appétit féroce des cannibales ; la tête, les mains, la peau, les intestins, rien, absolument rien ne demeura. Il faillit même se passer une scène plus horrible encore, si c'était possible, que les scènes précédentes : les femmes, plus féroces, plus ivres encore que les hommes de sang et de carnage, sortant pour un moment de leur rôle habituel d'esclaves, exigeaient que les prisonniers restants leur fussent livrés pour en faire leur jouet, puis les égorger et les transformer ensuite en mets hautement assaisonnés. Sur le refus des hommes, qui voyaient en de tels projets une réduction de leurs propres jouissances, elles bondirent sur les armes de leurs époux et pères et se jetèrent à la fois sur les guerriers et sur les prisonniers. On eut toutes les peines du monde à désarmer ces abominables créatures et à les renvoyer, à grand renfort de coups et d'injures, à la confection de nouvelle chicha, car la provision s'épuisait.

Cependant cette nouvelle orgie ne tarda pas, cette fois, à faire sentir son poids même aux plus robustes ; la soirée commençait à peine, que le village entier était ivre-mort. Les feux s'éteignaient, les couis retombaient vides, la force même d'aller les remplir manquant à tous ces sauvages. Une tribu ennemie survenant à ce moment eût pu mettre à mort jusqu'au dernier habitant du village, sans qu'un seul bras se fût levé pour la défense, tant l'abrutissement était complet.

On s'imagine l'épouvante dans laquelle de tels spectacles pouvaient plonger Belesmore et le dernier péon, seuls survivants de ces horribles massacres. Néanmoins, en se prolongeant, l'orgie allongeait les instants qui leur restaient à vivre, et une vague espérance de ne point être sacrifiés ce jour-là naquit dans l'esprit des deux malheureux ; puis, quand ils virent leurs bourreaux tous tombés dans l'anéantissement le plus complet, ils se félicitèrent de cette circonstance, se croyant déjà libres et à l'abri de tout danger.

Qu'ils étaient loin cependant de la réalisation d'un tel rêve ! Des liens atrocement serrés leur rendaient impossible toute tentative d'évasion. En supposant même qu'ils pussent s'échapper, de quel côté se dirigeraient-ils ? La rivière leur était inconnue ; l'avance qu'ils pourraient prendre dans cette direction serait bien vite rattrapée par les Jumas lancés à leur poursuite. Ils étaient sûrs d'être repris s'ils s'enfonçaient dans la forêt ; se lancer à travers les campos serait presque aussi dangereux : privés de nourriture depuis près de trois jours, secoués par des émotions indicibles, leur faiblesse était extrême, ils ne pourraient aller loin. Il fallait se résigner, sous peine d'aggraver encore, si cela se pouvait, le sort qu'on leur réservait.

Tandis que son compagnon se lamentait ainsi, Belesmore cherchait à lui rendre quelque courage ; résolu à tout tenter pour fuir, il se démenait de corps et d'esprit pour trouver quelque moyen de délivrance.

« Sortons d'abord d'ici, disait-il à son compagnon ; nous verrons ensuite. Toutefois je crois nos chances meilleures du côté des campos que du côté des bois ou de la rivière. Nous laisserons moins de traces en suivant les coulées du gibier et nous y trouverons les moyens de vivre. »

Tout en parlant ainsi et malgré sa faiblesse, le coureur de bois s'agitait et tirait sur ses liens dans l'espérance, vaine, hélas ! de s'en débarrasser. Néanmoins, à force de mouvements et de tension, il sentit qu'un des liens de ses mains se relâchait un peu. Redoublant alors d'efforts et d'adresse, en se tordant les mains avec des fatigues inouïes, il put défaire un des nœuds qui serraient l'autre main. Ce premier succès obtenu, il dégagea l'autre membre ; bientôt il se trouva libre, ainsi que son compagnon.

Alors, enjambant avec précaution les corps étendus dans l'obscurité, les deux fugitifs cherchèrent si des vivres se trouvaient à leur portée.

N'en trouvant point, ils se dirigèrent du côté des tambos, au risque de rencontrer quelque veilleur; mais la faim qui les torturait leur donnait l'audace nécessaire. En marchant à tâtons dans la nuit noire, ils allaient pénétrer sous une hutte pour y faire des recherches, quand le compagnon de Belesmore trébucha et s'étendit tout de son long sur un objet qui se mit à s'agiter sous le choc. L'obstacle était une vieille femme étendue en travers de son tambo et qui, se trouvant un peu moins abruti que les autres Indiens, se mit à crier en recevant la secousse qui l'éveillait; une lueur d'intelligence lui faisait comprendre que ces deux hommes debout ne pouvaient être des siens; ennemis ou étrangers, c'étaient des intrus dont la présence devait être signalée. Elle poussa des cris articulés que l'ivresse, heureusement, étouffait à moitié dans son gosier, et voulut se lever pour donner l'alarme; elle retomba, impuissante à se soutenir.

Mais cette intervention pouvait être fatale aux fugitifs. Abandonnant leurs recherches, ils se précipitèrent vers la rivière, et, trouvant une pirogue armée de ses pagaies, ils se lancèrent à toute vitesse vers l'autre rive. L'alarme ne pouvant tarder à être donnée, il fallait surtout gagner du terrain avant que les Jumas fussent en état d'entamer la poursuite.

Ils ne se dissimulaient pas qu'elle serait ardente de la part de leurs ennemis, tandis que leur fuite s'accomplissait dans les conditions les plus désastreuses pour eux. Épuisés par les fatigues, torturés par la faim, sans armes et sans provisions, toutes les chances leur étaient contraires; mais les épouvantables scènes auxquelles ils avaient assisté, le sort qui les attendait les poussaient à affronter sans hésiter les hasards les plus grands et à préférer la mort sous la dent des bêtes féroces ou par la faim plutôt que celle qui leur était réservée.

En abordant sur l'autre rive, leur premier soin fut de lancer au loin la pirogue et les pagaies, afin que, emportées par le courant, elles devinssent un moyen de poursuite enlevé à leurs bourreaux; puis, s'orientant vers l'est, ils se lancèrent à tout hasard dans les campos qui couvraient la contrée.

Malgré leur hâte de s'éloigner, ils ne pouvaient qu'avancer bien lentement; la nuit, qui masquait leur fuite, retardait leur marche non moins que leur faiblesse. Plus d'une fois les malheureux s'aperçurent qu'ils s'écartaient de leur direction. Ils avaient fait peu de chemin lorsque le jour parut; leur anxiété s'en accrut encore; la poursuite ne pouvait tarder: les Indiens sont si habiles à découvrir une piste!

L'excitation qui les avait soutenus jusque-là vint à tomber tout à coup; leurs nerfs tendus outre mesure avaient fourni toute la somme de résistance possible et leur refusaient subitement tout service. Il fallut suspendre la fuite pour reprendre quelques forces; un ananas sauvage, dur et sec, qu'ils arrachèrent avec leurs doigts, leur fournit un semblant de nourri-

ture qu'ils dévorèrent avidement. Cependant leur jeûne prolongé, joint aux secousses morales qu'ils venaient d'éprouver, leur rendit si pénible la digestion de ce repas, qu'un sommeil invincible s'empara d'eux; au risque d'être surpris par les Jumas, ils se glissèrent sous les buissons et s'endormirent le cerveau hanté par d'épouvantables rêves.

Au bout de quelques heures, le soleil étant haut sur l'horizon, Belesmore se réveilla, secoué par le cauchemar; il voyait les Indiens accroupis autour de lui, guettant son réveil le couteau et la hache levés sur lui. Il prêta l'oreille, mais aucun bruit ne troublait le lourd silence du campo. Il espéra qu'étourdis par les fumées de l'ivresse, les cannibales ne s'étaient pas encore aperçus de la fuite de leurs prisonniers; mais il abandonna vite cette idée en constatant l'heure déjà avancée de la matinée. Son compagnon dormait toujours, mais avec agitation; il se démenait sur le sol comme un malade sur sa couche.

Cependant Belesmore, redoutant l'apparition des Indiens, se mit en devoir de le réveiller; il fallait gagner du terrain, il y allait du salut commun. A force de secousses, le péon finit par ouvrir les yeux; mais son regard fixe et atone, son teint coloré, firent comprendre à Belesmore que le repos n'avait pas produit sur tous deux le même effet; le dormeur retomba lourdement sur sa couche de feuilles en murmurant des mots inintelligibles. Inquiet, Belesmore l'examina soigneusement; il dut reconnaître que le malheureux était en proie à un accès de fièvre intense. Toutefois il espéra pouvoir le remettre sur pied en l'effrayant, en lui annonçant la présence voisine des Indiens. Le malade restait inerte.

« Qu'eussiez-vous fait à ma place? » demanda Belesmore à ses auditeurs. Et, en disant ces mots, il paraissait embarrassé de continuer son récit.

Puis, après un moment d'hésitation :

« L'instinct de la conservation fut le plus fort. Je me persuadai qu'en demeurant auprès de mon compagnon je nous perdais tous les deux sans aucune chance de salut. Qu'il fût pris par les Indiens ou tué par la fièvre, son sort ne me paraissait pas douteux. Je le quittai et je m'enfonçai de plus en plus vers l'est, croyant toujours voir les Jumas à mes trousses. Je veux espérer qu'il n'a pas été retrouvé par eux; mais il me paraît difficile qu'il n'ait pas succombé, enlevé par la fièvre ou par les fauves.

« Quant à moi, je marchai tant que mes forces me permirent de le faire. Le soir vint sans avoir rencontré la moindre baie à manger dans ces interminables plaines d'herbes gigantesques, mais j'avais atteint le bord d'un cours d'eau. J'espérais y rencontrer quelques coquillages dont j'aurais soupé. Le jour étant trop bas pour me livrer à des recherches de ce genre, je tombai anéanti au milieu des herbes et des roseaux qui s'avançaient en une sorte de promontoire assez loin sur la rivière. Je restai longtemps éveillé par l'excitation nerveuse et la faim qui me labourait les entrailles. Puis, dans la nuit, un orage vint s'abattre sur la con-

trée. J'en souffris tout d'abord, mais la fraîcheur de la pluie calma un peu la fièvre qui me brûlait; je finis par m'endormir.

« J'ignore combien de temps dura mon sommeil, mais il me parut sentir que j'étais emporté doucement, puis je n'eus plus connaissance de rien. Mes yeux ne pouvaient voir, ils s'ouvraient et se fermaient machinalement; cependant je me rendais compte que le soleil était levé; mon cerveau, prêt à éclater, ne percevait que confusément ma triste situation. Il me semble pourtant que je me voyais entouré d'animaux menaçants, que j'essayais instinctivement d'écartier en me débattant et en poussant des cris de plus en plus affaiblis.

« Si je rapproche mes sensations des circonstances où j'ai été recueilli par mes compagnons, je suppose que l'orage, ayant gonflé subitement la rivière, la pointe de roseaux où je gisais aura été détachée; poussée par les eaux, elle m'emportait comme dans un cercueil anticipé lorsqu'un hasard tout à fait providentiel m'a conduit jusqu'auprès de vous.

« Qu'est devenu mon malheureux compagnon? Je l'ignore absolument; je ne sais pas davantage si les Jumas ont suivi ma trace et s'ils ont dû abandonner leur poursuite. »

XXXIV

FIN DU VOYAGE

Des faits que nous venons de rapporter, il résultait que les seuls survivants des chercheurs de quinquinas étaient Charles Duret et Belesmore Salazarre; mais ce dernier n'en valait guère mieux. C'était miracle s'il avait pu revenir à lui et trouver assez de force pour faire le récit de l'épouvantable aventure qu'il venait de traverser.

Sur ces entrefaites, la flottille touchait au rio Aripuana; puis, tandis que la rive gauche longeait d'interminables grèves nues et stériles que ne coupait aucun cours d'eau, la rive droite se présentait avec les nombreuses coupures par lesquelles la rivière communique avec un véritable chapelet de lacs qui, depuis le Matary jusqu'au rio Uraria, s'étend sur plus de deux cents kilomètres de longueur.

Après avoir franchi les furos qui débouchent des lacs Sapucaiaira, sur la rive droite, et du lac Ararany sur la rive gauche, on reconnut les eaux du rio Autaz.

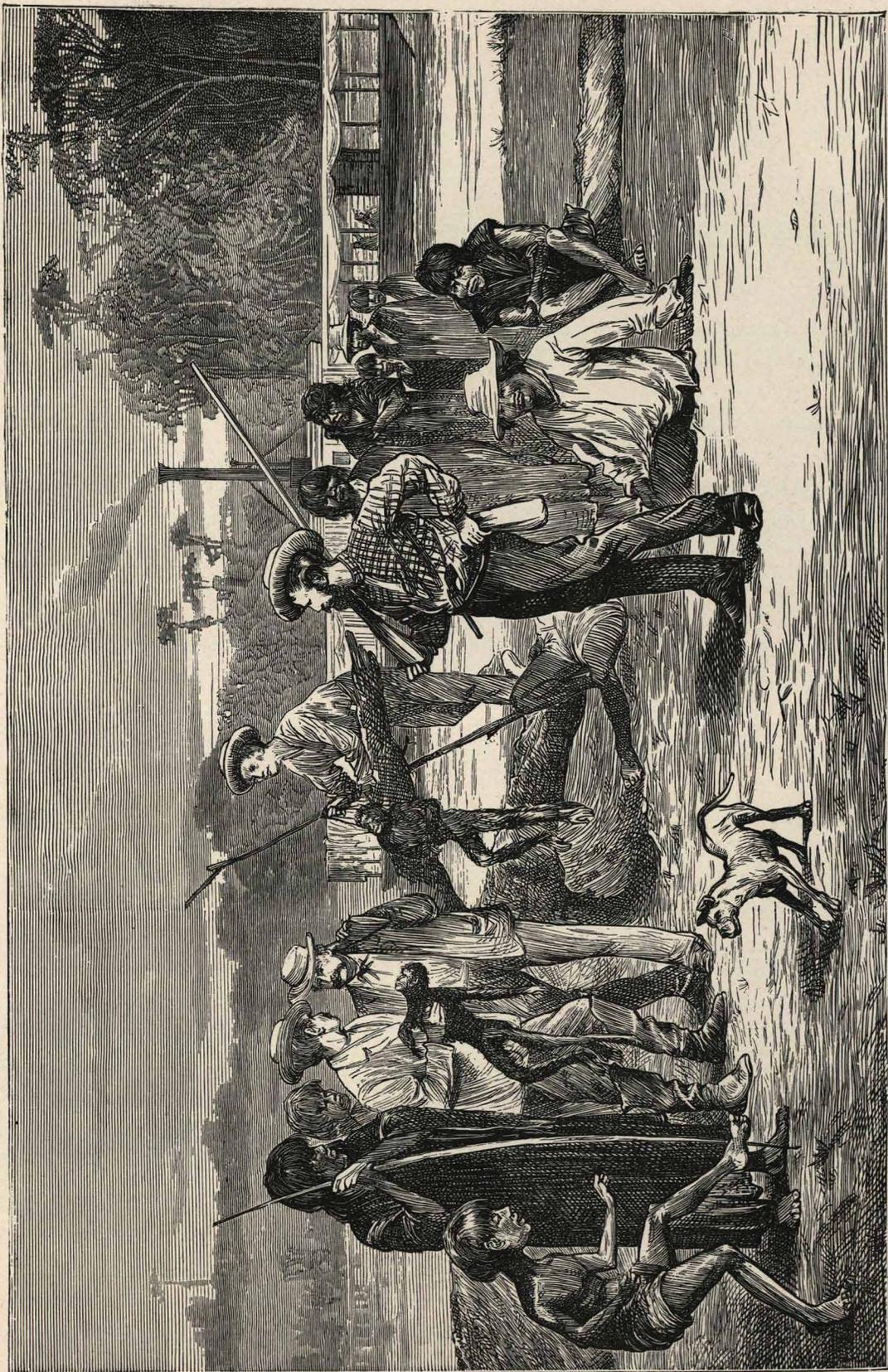
C'était le commencement d'un changement considérable dans le régime de la Madeira. En effet, le rio Autaz constitue l'une des principales artères du réseau aquatique formant le delta de la Madeira. Elle détache ce bras sur sa rive gauche et en verse les eaux à une douzaine de kilomètres au-dessus de son embouchure principale dans l'Amazone. Indépendamment de cette branche maîtresse, le rio Autaz se subdivise en plusieurs canaux aboutissant à un lac central qui relie dans une confusion difficile à démêler le delta du Purus et celui de la Madeira; il entoure ainsi plusieurs îles couvertes de girofliers, dont la plus importante, longue d'à peu près cent cinquante kilomètres, a servi de refuge aux tribus Araras, chassées par les Jumas de l'intérieur. Une partie de ces populations mène une existence misérable entre l'indigne exploitation que font d'elles les blancs de ces parages et la crainte perpétuelle des Jumas; l'autre

partie est retournée à la vie complètement sauvage et écume une partie de la rive droite de la Madeira.

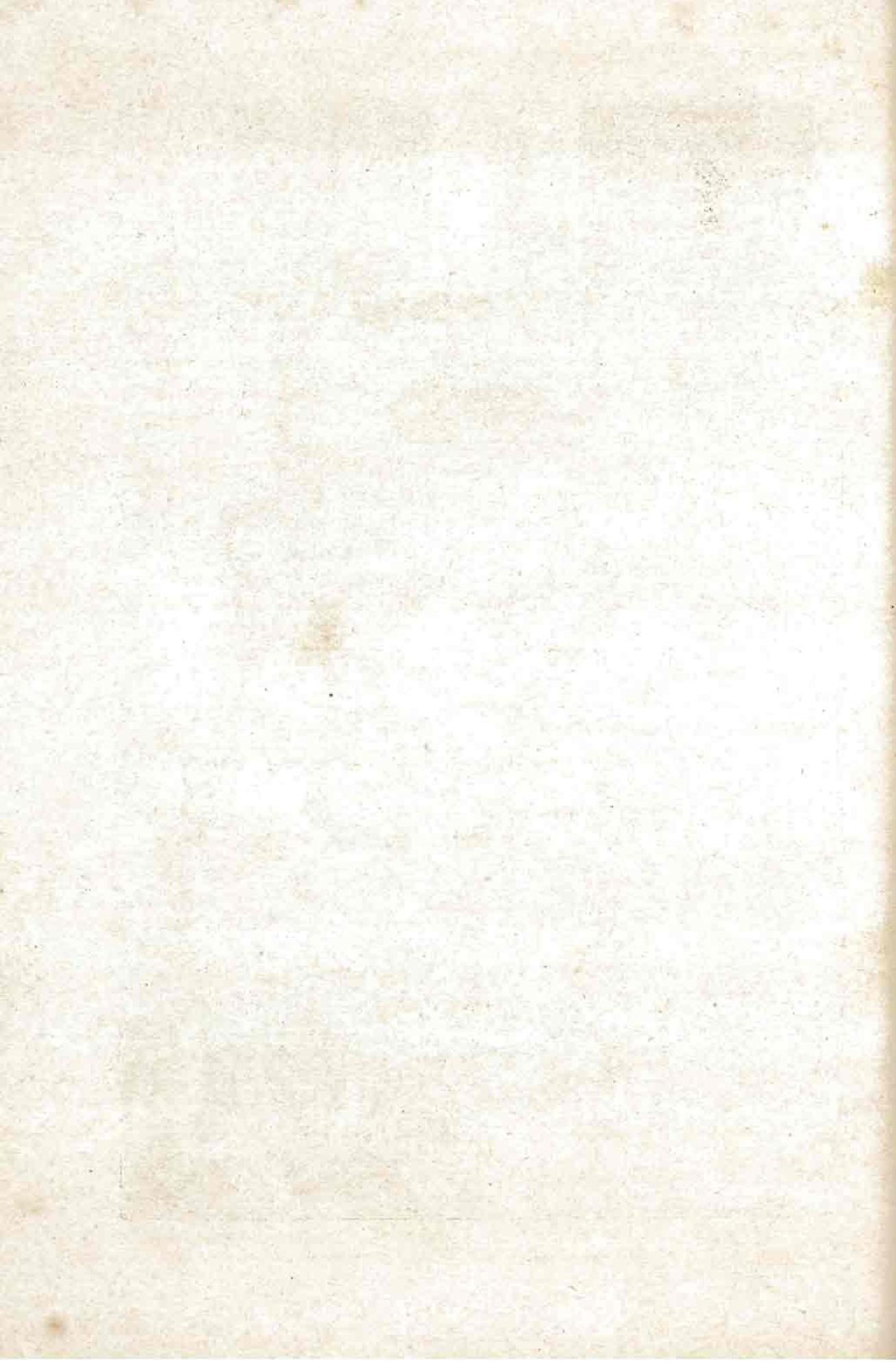
Enfin, un soir, apparut Borba. Malgré son titre pompeux de ville, Borba n'est qu'un amas misérable de quelques cabanes basses et malpropres autour d'une église restée inachevée depuis près de deux cents ans. La population, mélange interlope de métis et de déclassés, vit surtout du transit du caoutchouc récolté par les seringueiros espacés tout le long de la rivière et de ses affluents. Les flottilles allant vers la Bolivie ou en revenant s'y arrêtent. Pour les premières, c'est le dernier signe de la civilisation qu'elles rencontrent avant de se lancer plus avant dans leur fatigante navigation ; pour les secondes, c'est l'Eldorado, — et quel Eldorado ! — vers lequel s'envolaient depuis plusieurs mois leurs aspirations.

Au point de vue administratif, à l'époque dont nous parlons, Borba était le siège d'une « capitainerie des bois », c'est-à-dire d'une brigade de cette singulière milice destinée à poursuivre et à ramener à leurs propriétaires les esclaves fugitifs. A Borba, comme sur les confins des provinces à peu près civilisées, le recrutement s'en opérait de la façon la plus déplorable ; la capitainerie avait pour mission apparente d'empêcher les fugitifs de s'engager sur la haute rivière, car les dangers qui les attendaient sur les deux rives leur interdisaient le choix d'une autre route. Son rôle véritable était de servir de refuge à quelques bandits des provinces, qui s'assuraient l'impunité sous l'égide du pavillon brésilien, et auxquels on se gardait bien de demander compte de leur passé. Même parmi la population peu scrupuleuse de Borba, le seul fait d'appartenir à la police des bois était une note de mépris ; aussi les habitants ne montraient-ils aucune envie de demander à ces gens en vertu de quel droit ils avaient pris possession et regardaient comme leur propriété l'île fertile qui en cet endroit divisait le fleuve. Ils y avaient élevé un poste, d'où un guetteur surveillait attentivement le fleuve ; chaque fois qu'une embarcation apparaissait en aval ou en amont, ils se hâtaient, sous prétexte de visite policière, de prélever sur elle un tribut, qu'on s'empressait d'acquitter afin d'éviter de plus lourdes vexations. On fermait les yeux sur les procédés de ces gardiens de la sécurité publique, par la double raison qu'on n'était pas de taille à leur résister et que toute réclamation aux autorités de la province était jugée d'avance inutile. Le siège du gouvernement était si éloigné !

Malgré le charme qu'éprouvaient ses équipages à se sentir à Borba, Garupé n'accorda que deux jours de repos à ses hommes ; d'ailleurs, Charles Duret le poussait à achever le trajet le plus rapidement possible. Chacun ne pouvait qu'y gagner, et l'aspect de cette ancienne mission si prospère autrefois, la merveilleuse contrée où ces pauvres huttes semblaient une tache de lèpre, faisaient ressortir encore davantage le délabrement actuel.



La population de Borba est un mélange interlope de métis et de déclassés.



La flottille ne comportant point d'embarcations pourvues de voiles, Garupé résolut d'abrégier sa route en délaissant le principal cours de la Madeira et de prendre, au delà de l'île Maraca, le furo Uraria. Outre l'avantage d'un itinéraire un peu moins long, il était guidé par cette importante considération d'éviter environ quatre cents kilomètres de navigation périlleuse sur l'Amazone.

A cette époque de l'année, le grand fleuve est le centre de rafales terribles et d'orages qui se déchaînent subitement avec une violence sans pareille. En outre, la grande île de Tupinambarana étant bordée de stations assez rapprochées et l'approvisionnement y étant facile, c'était une préoccupation de moins pour des gens qui avaient épuisé leurs vivres; enfin l'issue du voyage approchait, ce qui ne contribuait pas peu à soutenir l'ardeur des équipages.

En effet, cinq jours après avoir embouqué l'Uraria et passé successivement devant Canuman, Mauès et Maçary, les voyageurs débouchaient dans l'Amazone elle-même et s'arrêtaient quelques heures à Parintins, pour faire préparer un chargement de guarana que Garupé devait prendre au retour et rapporter aux amateurs forcenés de son pays.

Déjà le grand fleuve était sillonné de loin en loin par quelques embarcations employées aux échanges des produits venus de l'intérieur. Tantôt une frégate venue d'Europe fendait de son avant les eaux rapides, et tantôt une humble montaria, pourvue de sa voile latine, semblait une mouette rasant la crête des vagues. La flottille croisa même toute une série de balsas, venues des confins les plus éloignés malgré le tumulte mal apaisé de la crue.

Rien n'était mieux fait que ces primitives embarcations pour marquer l'insouciance de l'Indien en général : quelques troncs d'arbres à peine équarris liés fortement ensemble ; au milieu, une plate-forme carrée, abritée par un toit de feuillage soutenu sur quatre piquets ; deux ou trois nattes, qu'on déplace selon la position du soleil, pour obtenir l'ombre nécessaire. Sous cet abri se tiennent la femme et les enfants : celle-ci travaille à quelque ouvrage de vannerie, tout en surveillant le foyer installé sur une plaque de gazon retourné ; ceux-là courent insoucieusement le long de l'embarcation avec une adresse merveilleuse, risquant vingt fois par jour un plongeon mortel, sans que leurs parents daignent seulement détourner la tête pour les avertir du danger.

Pendant ce temps l'homme, accroupi sur l'avant de la machine, surveille en somnolant l'état du fleuve et, s'il y a lieu, repousse avec une perche les épaves flottantes ou s'en écarte habilement. Sur l'arrière, la famille entasse la cargaison dont elle va, après des centaines de lieues, faire argent, ou plutôt échanger, pour le dixième de sa valeur, contre les marchandises qu'elle convoite et que les honnêtes commerçants de la ville lui cotent d'après l'envie qu'elle montre de les posséder.

Et les pauvres gens s'en vont ainsi durant des semaines et des mois

entiers, sans souci des dangers de leur étrange navigation, jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur destination.

Le fleuve était en décroissance, et pourtant l'on ne pouvait apercevoir l'autre rive, tant ce roi des fleuves étend au loin ses eaux lorsque la crue le fait sortir de son lit; même en temps ordinaire, à l'embouchure de ses grands affluents, on voit l'horizon reposer au loin sur les eaux, comme si l'on était en pleine mer.

Il fallut à nos navigateurs les plus grandes précautions pour avancer sans dommage au milieu des épaves innombrables charriées par le fleuve colossal. Plus d'une fois, malgré leur attention, impuissants à maîtriser leurs embarcations emportées par un courant de sept kilomètres à l'heure, ils se trouvèrent emprisonnés au milieu de ces longs radeaux de troncs entrelacés qui se nouent, se dénouent, s'accumulent autour des promontoires, s'entassent en plusieurs étages le long des rives, puis tout à coup s'écroulent sous l'effort de quelque remous et s'en vont semer d'écueils le milieu du fleuve.

Les dangers sont plus marqués encore, précisément aux approches d'Obidos. Le rio Trombeitas se jette furieusement à l'endroit le plus étranglé du lit de l'Amazone, qui sur ce point mesure encore plus de quinze cents mètres d'une rive à l'autre; par contre, les eaux gênées dans leur course s'élèvent; on constate alors une profondeur moyenne de soixante-dix mètres.

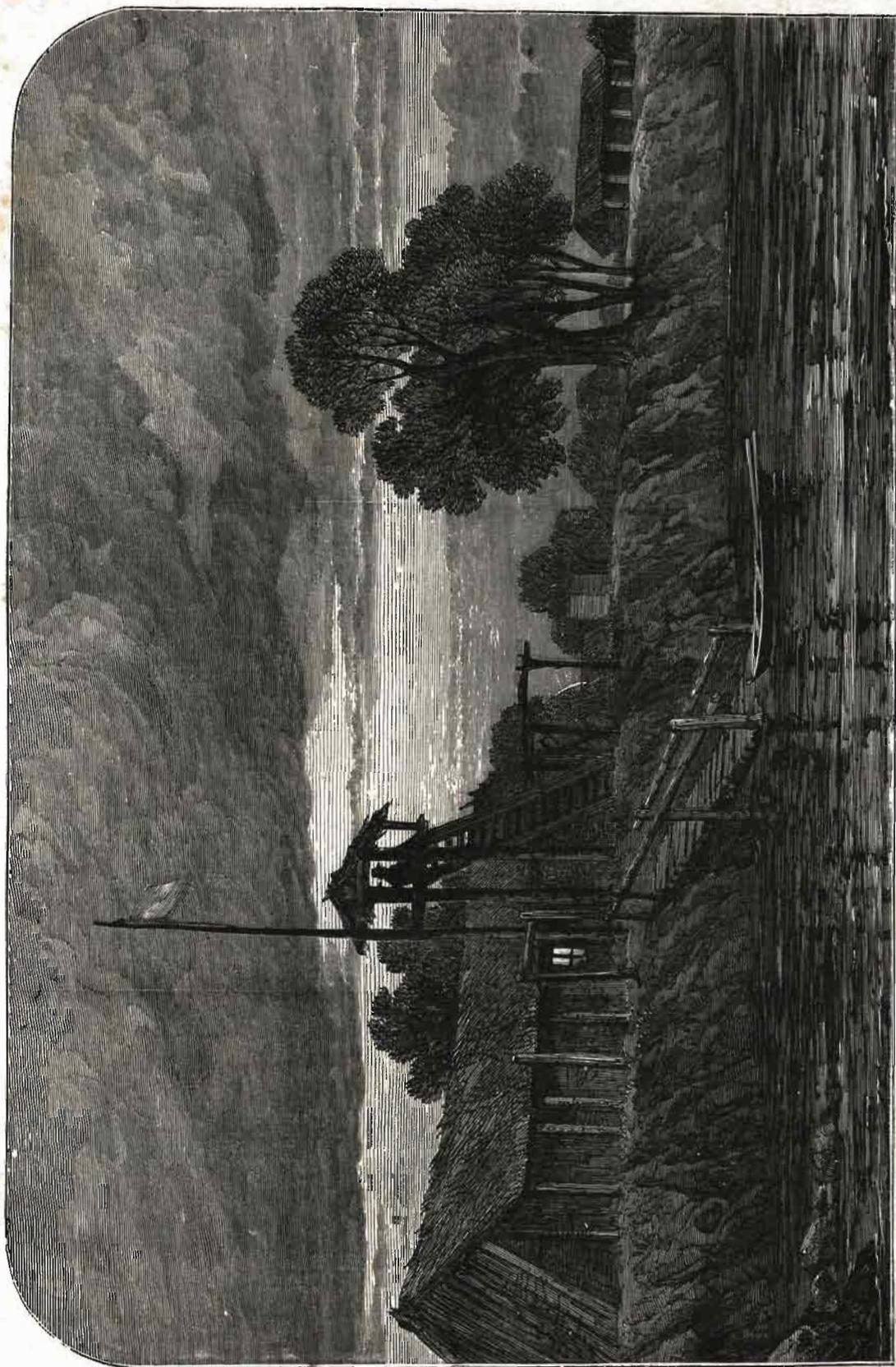
Les immenses proportions de l'Amazone, ses nombreux affluents ont été trop souvent énumérés et décrits pour que nous y revenions à notre tour; mais des données très simples pourront fixer l'idée à se faire de cet immense amas d'eau douce. Nous dirons seulement que l'Amazone roule à cet endroit un volume d'eau égal à 3250 fois celui de la Seine à Paris. Or, à Obidos, point extrême où se fait sentir la marée, le fleuve n'a encore reçu ni le Tapojoz, ni le Xingu, ni surtout le fleuve des Tocantins, dont le débit égale celui du Mississipi.

Enfin, par une de ces après-midi dont l'éclat indiquait la fin de la saison des pluies, on vit poindre tout le long du rivage, au milieu des plantations de cacaoyers et de cultures diverses, les toits de chaume ou de tuiles de *sitios* de plus en plus nombreux, puis apparurent les maisons mêmes d'Obidos.

Évoluant avec adresse au milieu des bâtiments et des frégates qui s'aliginaient aux abords de la rive servant de port, Garupé fit ranger ses embarcations dans un des petits canaux qui aboutissent au fleuve.

Son premier soin fut d'aviser de son arrivée el señor Raymundo Ramos y Nery, correspondant de son patron de la Trinidad, et de le mettre en mesure de reconnaître l'état de sa cargaison.

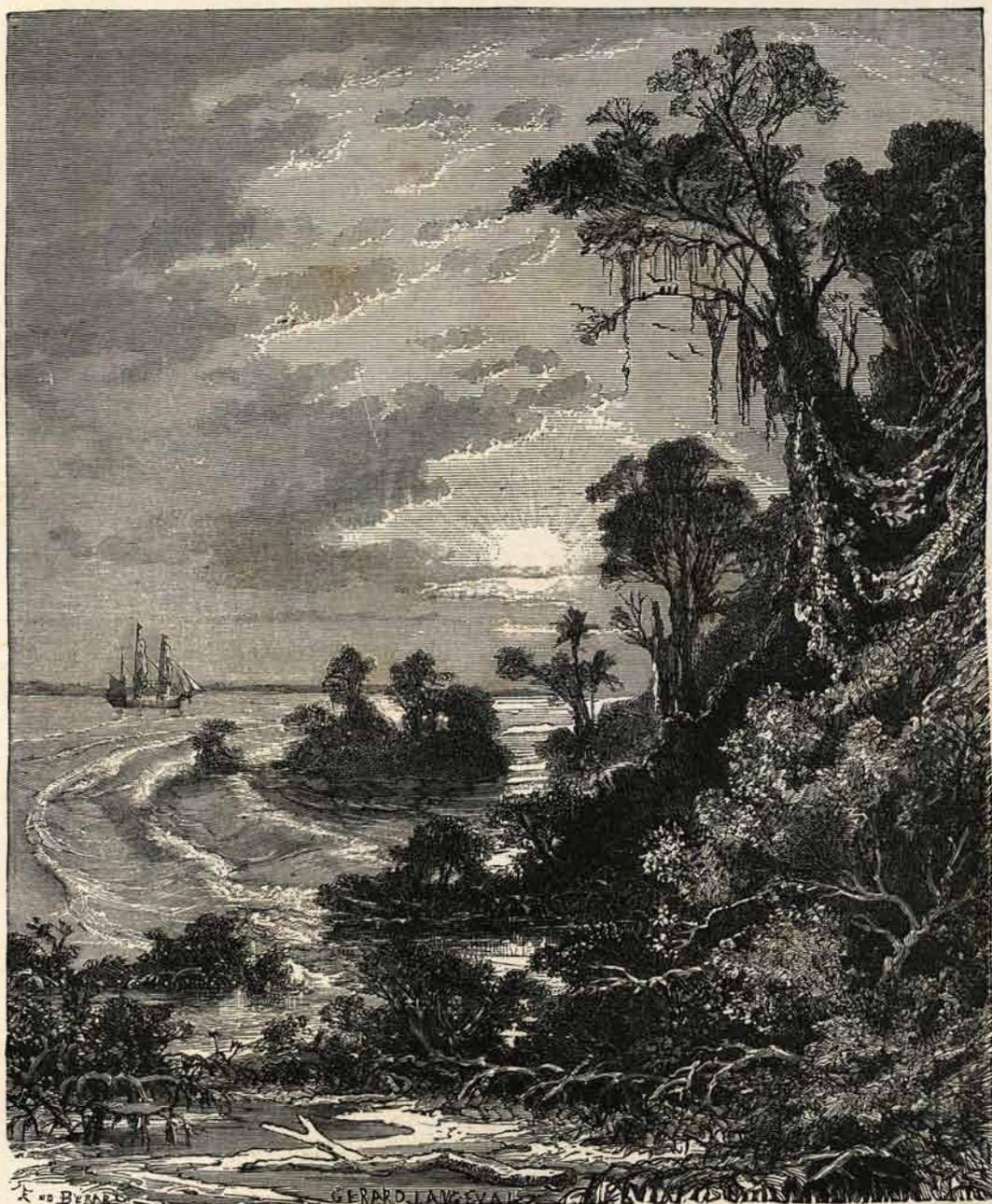
Puis, sans même lui donner le temps de s'informer des ressources qu'il pouvait rencontrer, il rappela à Charles Duret ses obligations au sujet de la traversée.



Ils y avaient élevé un poste d'où un guetteur surveillait attentivement le fleuve.



Avant tout, Charles tint à établir clairement le montant de sa dette, car il ne lui semblait pas équitable de payer la totalité du passage de ses compagnons disparus. Garupé, qui avait ajouté clandestinement cette



Tantôt une frégate venue d'Europe fendait de son avant les eaux rapides.

opération de transport à la rétribution régulière de son patron, n'admettait pas de voir son bénéfice réduit dans une proportion quelconque, et maintenait avec âpreté ses exigences; il voulait recevoir intégralement le prix de tous les passages. Le débat menaçait de s'éterniser, quand,

croyant obéir à une inspiration heureuse, Charles proposa de soumettre l'affaire à l'arbitrage du señor Raymundo Ramos y Nery.

A sa grande surprise, l'offre fut énergiquement repoussée ; puis Garupé, qui semblait si intraitable, offrit de lui-même de fixer à la moitié du prix exigé le payement à faire.

Si Duret avait été un peu curieux, il aurait pu apprendre que Garupé ne se souciait nullement de mettre le correspondant de son patron au courant de ses petites affaires, parce qu'il courait grand risque de voir celui-ci prélever sur ce bénéfice extra-légal la part du lion.

Dès le lendemain, Charles se mettait à la recherche d'une caution pour les engagements pris par lui ; mais, malgré ses efforts, il ne put réussir, son gouvernement n'ayant point d'agent à Obidos. Il ne pouvait trouver de ressources qu'à Manaos ou au Para. Or Garupé, méfiant comme un Indien, sut si bien manœuvrer, que malgré la garantie du père Jacopo il décida Charles à s'adresser au consul vénézuélien de Manaos.

« Des vapeurs remonteront, lui disait-il, avant que vous n'en trouviez qui descendent vers le Para. Ce sera une occasion favorable à saisir pour que Belesmore puisse rentrer par l'Amazone, puisque le service du haut fleuve a son centre à Manaos. »

Le rusé compère n'avouait pas qu'il redoutait de voir Charles descendre au Para, où certainement les moyens de s'acquitter ne lui eussent pas manqué ; prêtant généreusement aux autres sa bonne foi d'Indien, il supposait son débiteur capable de s'embarquer sans s'être acquitté. Il n'avait point cette crainte à redouter en l'envoyant en amont. Il aurait pu ajouter qu'il enlevait ainsi Belesmore aux interrogatoires que le señor Raymundo Ramos y Nery eût été tenté de lui faire subir.

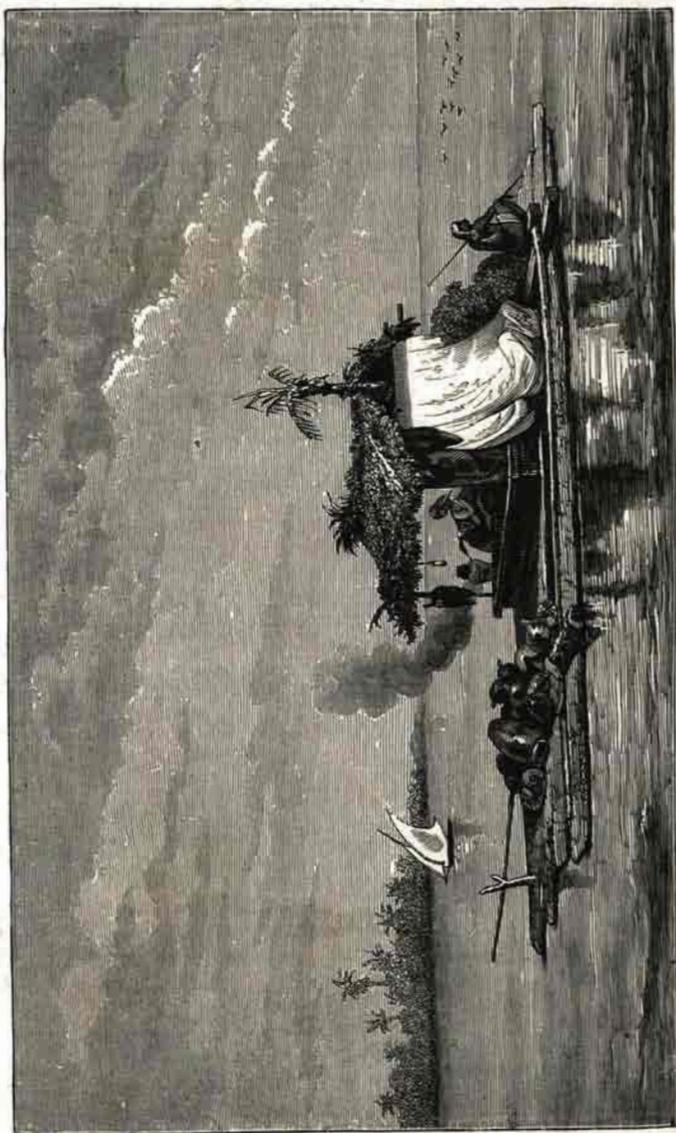
Par bonheur pour lui, Charles rencontra un vapeur dont le capitaine, ami du consul vénézuélien, consentit à le transporter jusqu'à Manaos, ainsi que Belesmore, en lui faisant crédit ; et comme le bateau était sous vapeur, prêt à partir, il monta immédiatement à bord. Dénué comme il l'était, ses apprêts ne pouvaient être longs, et il considérait comme un effet de la Providence d'avoir rencontré si à propos le moyen de se tirer d'embarras.

Trois jours après, le petit vapeur avait franchi la distance qui sépare Manaos d'Obidos, et il entra dans le rio Negro, cet autre affluent dont l'importance est presque égale à celle de la Madeira.

Ce serait peut-être le moment de faire connaître la ville de Manaos, que sa position a établie comme le cœur donnant la vie à toute la grande vallée amazonienne, et de montrer ce que cette petite cité, insignifiante au moment où Charles Duret y abordait, est devenue depuis que l'élément français y a apporté les nombreux germes de sa prospérité actuelle. Nous nous réservons de le faire en d'autres circonstances où nous aurons à retrouver le héros de la présente histoire ; peut-être alors nous

sera-t-il donné de faire parcourir au lecteur la partie nord du bassin amazonien, après lui en avoir montré ici des parties peu connues.

Il suffit pour le moment de savoir que les négociations de Charles furent singulièrement aidées par son consul. Le nom qu'il portait, connu et



Rien n'était mieux fait que ces primitives embarcations pour marquer l'insouciance de l'Indien en général.

estimé au Vénézuéla, la garantie offerte par le père Jacopo, contribuèrent efficacement à la conclusion de ses affaires.

Moins de huit jours après son départ d'Obidos, il y reparaisait, ayant embarqué Belesmore Salazarre sur un des bateaux de la ligne qui remonte l'Amazone jusqu'à Yquitos, limite du service péruvien. A cet endroit, conformément aux déclarations de Charles Duret, le coureur des bois devait trouver passage jusqu'à l'extrémité du Huallaga.

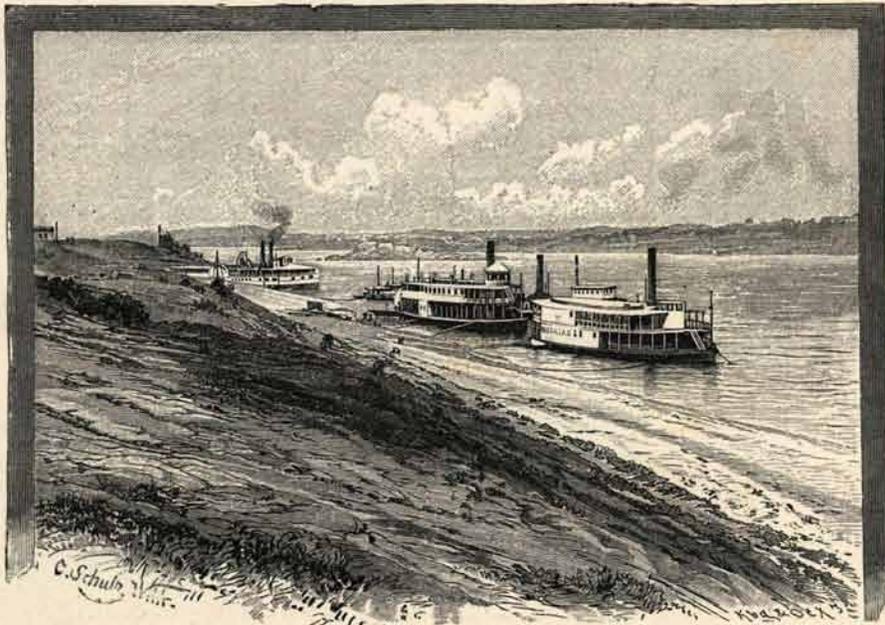
Quand, vêtu de neuf, rendu aux habitudes de la vie civilisée, il se

montra à Garupé, celui-ci hésita à le reconnaître ; il ne pouvait s'imaginer que cet être, si supérieur à lui par son costume, par la considération que lui témoignaient les blancs d'Obidos, était son ancien compagnon de route, le malheureux abandonné qu'il avait recueilli presque par commisération. Alors un immense regret envahit l'âme du Moxo, qui fut longtemps à se consoler d'avoir trop facilement consenti à une diminution de son marché envers un homme qui trouvait si largement ouverte la bourse de ses amis.

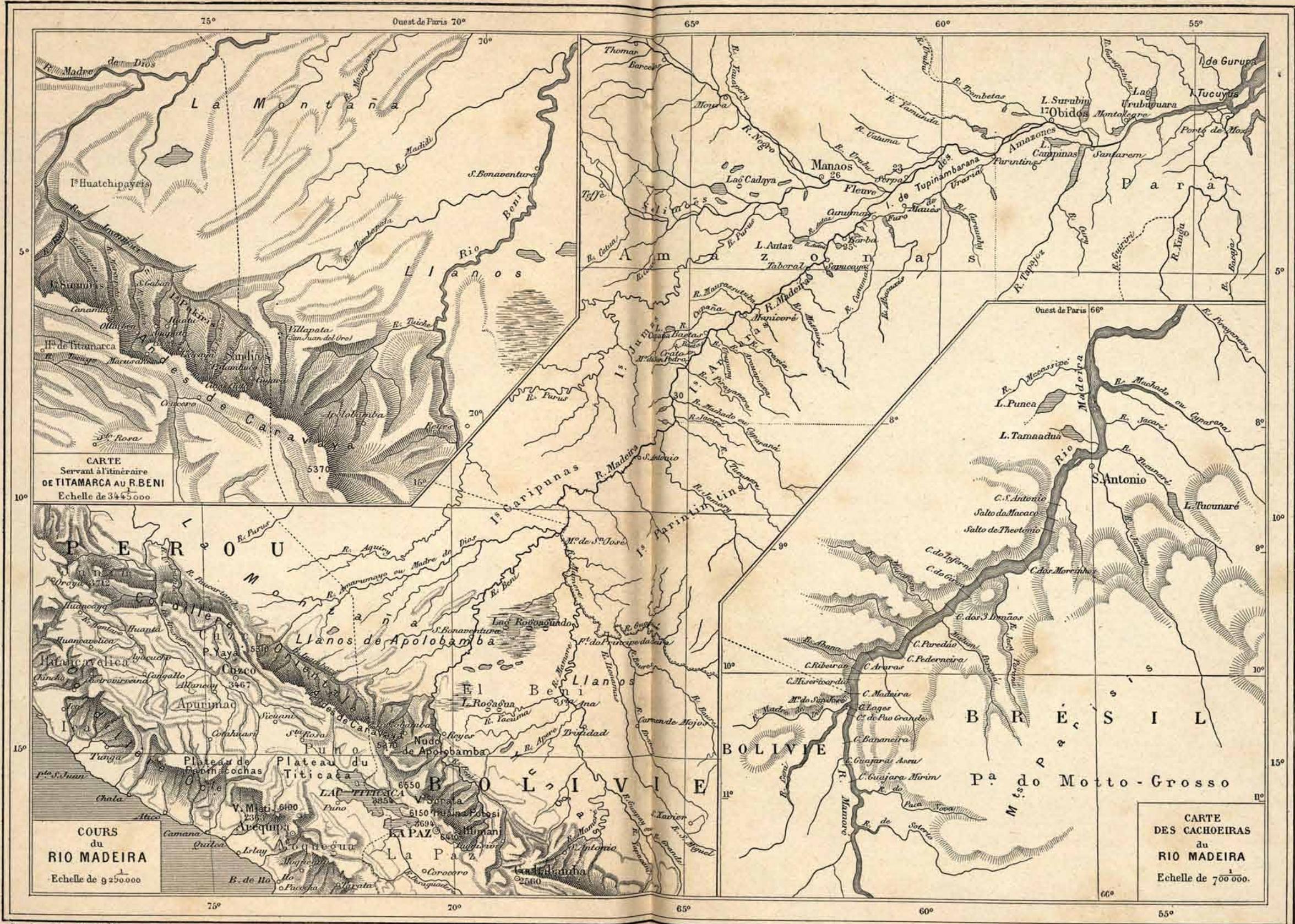
Ce fut en soupirant profondément qu'il reçut des bons sur les divers négociants de la ville pour y choisir des marchandises à sa convenance, jusqu'à concurrence de la somme fixée.

Peu après, Duret prit à son tour passage sur le vapeur qui devait le transporter au Para, où les moyens de rentrer à Bolivar ne devaient pas lui manquer.

Mais, bien qu'il y eût cruellement souffert, il ne quittait pas sans espoir de retour ce pays de l'Amazone, ayant fixé dans son esprit tout un plan à l'exécution duquel il avait longuement songé pendant son interminable navigation de la Madeira, et dont nous nous proposons de suivre un jour le développement.



Les steamers de l'Amazone.



CARTE
Servant à l'itinéraire
DE TITAMARCA AU R. BENI
Echelle de 3445000

COURS
du
RIO MADEIRA
Echelle de 9250000

CARTE
DES CACHOEIRAS
du
RIO MADEIRA
Echelle de 700000.

TABLE

I. — Dans les <i>cerros</i>	7
II. — Don Juan de Choquehanta	16
III. — L'hacienda de Titamarca	29
IV. — Un <i>rodco</i>	39
V. — La sierra	52
VI. — Le recrutement	64
VII. — A la recherche des <i>manchas</i>	70
VIII. — Dans la <i>montaña</i>	81
IX. — San Gaban	88
X. — Les Siriniris	97
XI. — La dérouté	102
XII. — Le campement des sauvages	108
XIII. — Le naufrage	113
XIV. — Perdus dans les <i>campos</i>	120
XV. — Une nouvelle victime	125
XVI. — La <i>quebrada</i>	131
XVII. — A la dérive	138
XVIII. — San Bonaventura	143
XIX. — Chez le gouverneur	153
XX. — La descente du Béni	165
XXI. — Maï	180
XXII. — Saó José	186
XXIII. — Le rio Madeira	191
XXIV. — Dans les <i>cachoeiras</i>	196
XXV. — Remigio	206
XXVI. — La double catastrophe	212
XXVII. — En route pour San Antonio	219

XXVIII. — San Antonio	228
XXIX. — Le <i>seringueiro</i>	238
XXX. — La mission de San Pedro	244
XXXI. — La flottille des Moxos.	252
XXXII. — Une épouvantable aventure.	261
XXXIII. — Le récit de Belesmore.	273
XXXIV. — Fin du voyage.	283



